

HONORÉ DE BALZAC



ROMANS DE JEUNESSE

XXXVII

L'Excommunié

Préface et notes de Roland Chollet

Distribué par le

Cercle du Bibliophile

Illustrations de J. A. Beaucé,
reproduites de l'édition réalisée en 1855, à Paris,
par les Editions Marescq & Cie

L'Excommunié

Préface

La Dernière Fée *était accompagnée, dans l'édition Souverain, d'une biographie fantaisiste de Balzac avant Balzac. Intitulée:* Vie et Malheurs de Horace de Saint-Aubin, *signée de Jules Sandeau, elle parut en septembre 1836, quelques mois après la désertion du « petit Jules », à qui son pacte équivoque avec le créateur de Vautrin commençait à peser. Nul n'était plus à même que Sandeau, qui avait longuement vécu chez Balzac, avec Balzac, de connaître la vie secrète du romancier. Mais tout se passa comme si, ayant rédigé ou pensé sa biographie imaginaire auprès du modèle présumé, Jules Sandeau avait cherché à brouiller les pistes, à égarer les indiscrets, tout en distinguant nettement, sur la demande de l'intéressé sans doute, entre Balzac et l'auteur anonyme, ou pseudonyme, des romans de jeunesse. Qu'il y ait dans ce récit, à défaut de vérité « historique », pas mal de vérité tout court, les affinités d'*Illusions perdues *avec* Vie et Malheurs *le prouveraient au besoin; mais les allusions explicites à l'œuvre de Saint-Aubin ne sont-elles pas des confidences qu'on nous invite à déchiffrer? Cette page, par exemple, qui met Balzac et Saint-Aubin face à face:*

Vers la fin de son séjour à Paris, par une matinée d'automne, Horace traversa tristement le jardin du

Luxembourg et se dirigea vers l'Observatoire; il entra dans une maison blanche, assise en un jardin, au bout d'une petite rue. Là vivait un jeune homme qui achevait les *Scènes de la Vie privée* et la *Physiologie du Mariage*. Ce jeune homme reçut Horace comme un frère. Tous les deux se confièrent mutuellement leurs travaux. Horace était bien découragé alors, et l'autre partait déjà avec cette ardeur dévorante qui ne s'est jamais démentie. Un soir, après le repas, Horace lut à son hôte la première partie de *L'Excommunié*, roman qui n'a jamais été publié et que vous publierez sans doute. L'hôte répondit par les dernières *Scènes de la Vie privée*, qu'il avait achevées la veille. Horace l'écouta religieusement, puis lui sautant au cou et versant des larmes abondantes:

— Je vois bien, s'écria-t-il, que je ne suis qu'un misérable! Je brise ma plume et je rentre dans l'ombre d'où je n'aurais jamais dû sortir.

Son ami essaya vainement de l'encourager; Horace n'écrivit plus une ligne *.

Il ne faut pas prendre cette allégorie à la lettre. Saint-Aubin, on le verra, est bien mort en 1824, et la postface inédite de Wann-Chlore *lui a servi d'oraison funèbre* **; *quant au Balzac des* Scènes de la Vie privée, *il est né en 1829. Entre eux, le publiciste, l'éditeur, l'imprimeur, l'auteur du* Dernier Chouan. *Ce qui ressort de la vue cavalière de Sandeau, c'est à la fois une rupture et une conti-*

* *Vie et Malheurs*, Pressédition, 1948, pages 98-100. Ce texte confirme en partie l'étude des documents. Balzac est bien l'auteur de *L'Excommunié*, il l'a conçu n'étant encore que Saint-Aubin, et si Sandeau n'a eu connaissance que de la première partie, c'est que seule cette partie était écrite...

** Voir préface à *Jane la Pâle* (t. XXXVI).

nuité dans le processus qui aboutira à La Comédie humaine. *Nous apprenons aussi que* L'Excommunié *est aux yeux du romancier une expérience significative; il a donné connaissance de ce manuscrit ignoré à son porte-parole, et il l'a vraisemblablement chargé d'en parler aux nouveaux lecteurs de Saint-Aubin. On ne s'étonnera pas que* Les Chouans *n'aient pas été mentionnés dans* Vie et Malheurs; *le roman qui a servi de transition entre l'imitation de Walter Scott et l'évocation de la société moderne restera pour Balzac un « magnifique poème », un peu en marge de sa grande entreprise, et qui ne saurait exprimer ni ses premiers projets, ni le talent spécifique de sa maturité, un génial pastiche en somme, par l'auteur de la* Physiologie, *de la manière de Saint-Aubin. Non, le véritable Balzac, nous suggère Sandeau, est né d'un échec, d'un refus et d'un dépassement. L'expression concrète de cet échec est* L'Excommunié.

Si Balzac, dès le 3 janvier 1830, vendit son œuvre (avec trois autres livres qu'il n'écrivit jamais) à Mame et Delaunay-Vallée *, L'Excommunié *ne sortit vraiment de ses cartons que pour l'édition Souverain des* Œuvres complètes *de Saint-Aubin. Il fut annoncé dans la* Bibliographie de la France *le 17 juin 1837. On sait depuis longtemps que l'œuvre a été corrigée et terminée par une main étrangère, et peut-être par plusieurs. Deux jeunes gens qui n'avaient guère plus de vingt ans, et qui lui étaient littéralement tombés du ciel, aidèrent Balzac à mettre en état de reparaître les productions de feu Saint-Aubin. L'un est cité dans le contrat Souverain de décembre 1835, c'est le comte de Belloy. Il ébaucha* Gambara *(qui lui est dédié), participa à la correction des épreuves de* La Femme supé-

* Cette lettre-traité chimérique figure dans la *Correspondance* (t. I, pp. 442-443).

rieure, *et une lettre à Balzac, en date du 9 mai 1837* *, *le montre submergé par la besogne promise à Souverain. Cette lettre précède de quelques semaines la publication de* L'Excommunié; *l'éditeur de la* Correspondance *estime que de Belloy fait précisément allusion à l'achèvement difficile de ce roman, que Souverain semble l'avoir mis en demeure de livrer avant le 23. Or de Belloy écrit de chez son ami de Grammont, sur du papier aux initiales de ce curieux personnage, entré dans la vie de Balzac de la façon la plus romanesque, par une lettre anonyme, quelque temps auparavant* **; *s'il a besoin d'une aide urgente, que le romancier s'adresse donc à ce* praticien, *suggère de Belloy. Que de Grammont ait prêté main-forte à de Belloy, peut-être à l'insu de Balzac, c'est ce qu'un texte publié par le vicomte de Lovenjoul semble prouver* ***. *Sur son exemplaire personnel du* Centenaire, *de Grammont explique en effet comment il a aidé son ami à mettre au point les* Œuvres de Jeunesse *et donne ces précisions qui nous intéressent: « Quant aux deux romans inédits:* L'Excommunié *et* Dom Gigadas, *le premier, dont il existait à peu près un demi-volume manuscrit, fut achevé par MM. de B[elloy] et de G[rammont], sans qu'il leur fût rien dit de ce que la suite devait être. »*

Il est possible de situer assez exactement dans le temps la conception de L'Excommunié; *le principal fragment manuscrit qui nous est parvenu, un plan des sept premiers chapitres, est rédigé au verso d'un billet annonçant le « service du bout de l'an, pour le repos de l'âme de Dame*

* *Correspondance* (t. III, p. 279).
** Le 25 août 1835 (*Corr.*, t. II, p. 722).
*** Texte commenté par B. Tolley dans *Une Histoire amoureuse et Dom Gigadas* (*Année balzacienne*, 1967, pp. 171-172).

Marie-Barbe-Sophie Sallambier, née Chauvet, qui se fera le 31 janvier 1824 » *. *Si la première ébauche du roman n'est vraisemblablement pas antérieure à janvier, il est plus certain encore qu'elle est terminée bien avant le 1er novembre 1824. A cette date, l'auteur de la* Postface *inédite de* Wann-Chlore *déclare solennellement qu'il n'écrira plus de romans. Tout au long de l'année, Balzac connaît une crise morale et intellectuelle que nous avons brièvement évoquée dans nos préfaces à* Argow le Pirate *et à* Jane la Pâle. *Quelle place la tentative de* L'Excommunié *occupe-t-elle dans ces jours difficiles?*

Balzac a jusqu'ici écrit pour vivre, non sans l'intime conviction qu'il ne vivait que pour écrire. La distance critique que lui impose, ou lui apprend, le journal littéraire auquel il collabore ** *le rend conscient de ses responsabilités d'écrivain; il discerne l'enjeu du débat romantique, la nécessité de prendre position lui apparaît, et celle de se définir en tant qu'artiste et que créateur. Au lieu de satisfaire les besoins du siècle mesurés à l'aune des Hubert et des Barba, il faut les prévenir. R'hoone et Saint-Aubin ont décidément la vue courte.*

L'ardente controverse qui a dû précéder, au bureau du Feuilleton, *la publication du compte rendu très dur d'*Annette et le Criminel ***, *a pu aider Balzac à se détacher de Saint-Aubin. Chaque jour, une nombreuse petite presse*

* Folio 16 d'un dossier (A. 158) conservé à la Collection Lovenjoul, à Chantilly. Ce dossier contient la quasi-totalité des notes relatives à *L'Excommunié*. Signalons en outre un canevas perdu dans des brouillons de la fin de *Wann-Chlore* (A. 156, folio 28) et une allusion énigmatique de *Falthurne-Séraphîta* (éd. Castex, p. 173).
** Le *Feuilleton littéraire*, qui parut du 13 décembre 1823 au 7 septembre 1824.
*** Le 12 mai 1824.

littéraire passe en revue les nouveautés; ni le romantisme, dont elle persifle les premiers chefs-d'œuvre, ni le classicisme libéral, qui s'épuise en vaines dissertations formalistes, tout imbu qu'il est d'une esthétique vieillie, n'ouvriront leurs rangs à un Saint-Aubin désireux de s'affranchir. En revanche, épargné comme Byron par l'un et l'autre camps, Walter Scott, dont l'œuvre est dévorée en France au fur et à mesure de sa publication, lui offre l'exemple unique d'une conciliation harmonieuse de l'inspiration médiévale et de la vérité, de l'imagination et de l'observation, de la poésie et du roman, du bon sens et de la grandeur épique, du romantique et du classique...

Maurice Bardèche a fort bien décrit, dans son Balzac Romancier, *l'émulation suscitée en France, et dans toute l'Europe, par le génie de Walter Scott.* L'Héritière de Birague, *la première* Falthurne *ou* Clotilde de Lusignan *n'étaient que des parodies irrévérencieuses ou ambiguës; Saint-Aubin rivalise désormais plus franchement, plus ambitieusement avec le « grand inconnu », dont il analyse lucidement les œuvres nouvelles dans les colonnes du* Feuilleton.

On n'a pas encore dressé la liste des lectures historiques de Balzac, mais elles sont aussi anciennes que sa vocation littéraire. En 1824, c'est le règne de Charles VI qui servira de fond au roman historique *destiné à tirer Saint-Aubin du purgatoire de la littérature populaire; mais, dès 1821, une lettre à sa sœur le prouve *, il se montre curieux de la figure singulière du roi fou. Comme celle de Catherine de Médicis, évoquée dans la même lettre, elle le fascinera longtemps; il y reviendra, à la veille des* Chouans, *avec* Le Capitaine des Boutefeux *et, plus tard, à plusieurs reprises, dans les* Contes drolatiques.

On a conservé de rares débris manuscrits des travaux

* Le 23 novembre 1821 (*Corr.*, t. I, pp. 116-118).

préparatoires de Saint-Aubin. Il semble avoir procédé de la manière la plus simple et la plus raisonnable, en commençant par distribuer les rôles historiques. Aux vrais acteurs de ce drame vrai de la folie et de l'adultère, groupés autour du roi dément, il mêle quelques inconnus (?) — un mendiant, un marchand... — qui incarneront peut-être le peuple victime des intrigues du palais, ou bien qui permettront à l'auteur, le moment venu, de nouer des liens vraisemblables entre les figures historiques et les héros imaginaires appelés à animer la fiction *romanesque. Voici, dans son aridité, une de ces fiches de travail:*

Charles VI
Isabelle
Odette
Bourgogne
Orléans
Berry
Bourbon
Marguerite
Raoul d'Octonville
Jacques Cœur
Un mendiant
Jean Petit
J. Gringoneur le marchand de cartes
Pierre Cœur
Les Ministres
Savoisy le fils
Béatrix d'Albret
Fille de Charles
Sire d'Albret, connétable
Le Comte de Dreux *

* Collection Lovenjoul (A. 158, folio 25); postérieurement, semble-t-il, à cette liste, dans le haut de la page, à gauche, sont notés les noms des personnages fictifs (encore provisoires): « Ombert de Moncontour, Geoffroy son fils, le Gaucher, Catherine de La Bourdaisière, Dom Ambroise, le fr. Benoît. »

Comment le Balzac de 1824 parviendra-t-il à faire respirer un sujet vivant dans cette formidable liste de noms gelés? En évoquant tout d'abord un paysage qui lui est cher, et qu'il connaît depuis l'enfance: la région de Vouvray où, quelques mois auparavant, en été 1823, il est allé travailler à Annette et le Criminel. *C'est pourquoi son héros se nommera Ombert de Moncontour, du nom d'un beau château du XVe siècle qui s'élève tout près de là. Au milieu des campagnes verdoyantes qui séparent la Loire du Cher, à quelques kilomètres à vol d'oiseau des coteaux de Vouvray, non loin de La Chavonnière où Courier cultive ses vignes et allume ses brûlots en attendant de se faire assassiner, se trouve le château de La Bourdaisière, qui passe pour avoir vu naître Gabrielle d'Estrées. L'héroïne de* L'Excommunié *se nommera Catherine de La Bourdaisière... Sur un autre folio *, la liste historique paraît s'être décantée: « Charles VI, Odette de Champdivers, Isabelle la reine, le duc d'Orléans, Jean sans Peur, Raoul d'Octonville, Valentine de [Milan] Château-Thierry, Dauphin Louis et Marguerite fille de J. sans Peur, le duc de Berry, oncle du duc d'Orléans (...) » Une date — 1407 — apparaît, celle de l'assassinat du duc d'Orléans, qui sera le centre historique du roman. Balzac ajoute quelques notes sur le Conseil d'Etat et les demeures, à Paris, du roi, de la reine, de Jean sans Peur, Une scène doit montrer le duc interrogeant sa femme, nous n'en savons guère plus. Pas d'allusion, ici, à Moncontour ou à La Bourdaisière. On sent que l'essentiel, c'est l'histoire, écrasante, et que le scénario viendra s'insérer ensuite, tant bien que mal, dans son cadre immuable **.*

* A. 158, folio 32.

** Le fait que le sujet « fictif » ne soit pas intimement lié au sujet « historique » a entraîné un certain nombre de confusions. Ainsi, il n'y a pas de raison de penser que la famille Saint-

Le roman historique n'étant ni l'histoire romancée ni l'histoire romanesque, l'écrivain, en romancier, est amené à se poser un problème d'optique. Il s'agira, pour recréer une certaine forme de réalité, tout en contenant la pression du temps révolu et de l'histoire figée, de choisir une perspective telle que l'événement historique apparaisse toujours dans ses répercussions sur la destinée des individus. Aussi Saint-Aubin imagine-t-il une entrée en matière abrupte, qui éclairerait l'un par l'autre l'homme et son temps. Au dos d'une carte de visite d'Horace Raisson, jeune journaliste qu'il fréquente depuis 1823, il note à la hâte ce programme: « au commencement de l'ouvrage scène des deux paysans (?) pour bien indiquer l'époque, le lieu, l'horreur, L'Excommunication *et les rattacher à l'intrigue » *. En janvier 1824, il griffonne au verso du billet de faire-part signalé plus haut le plan rapide d'une série de scènes qui doivent constituer la première partie, le tome I sans doute, de son* Excommunié, *vraisemblablement prévu en quatre volumes in-12 comme la plupart des autres romans de jeunesse:*

1er ch.
Siège du monastère
Pendaison de Luce
Séduction de Bertrand Saint *(un mot illisible)*
délivrance de l'abbaye

Aubin ait dû jouer un rôle dans *L'Excommunié.* Le projet (folio 17) où paraissent les frères Saint-Aubin se rapporte plus probablement au *Capitaine des Boutefeux,* auquel Balzac travaillait en 1828 et pour lequel il a établi une vaste « distribution » historique (folio 18) à laquelle manque précisément le nom des héros fictifs. Ajoutons que *L'Anonyme,* dont on a dit qu'il devait participer à l'action animée par les Saint-Aubin, n'est qu'une erreur de lecture pour *Armagnac.*

* A. 158, folio 28.

2e ch.
Excommunication
3e ch.
scène abandon scène touchante
le lendemain enlèvement de Catherine à la nuit
4e ch.
départ d'Ombert, adieux de Roch (?)
Labourdaisière
5e ch.
à deux lieues d'Orléans il retrouve le mendiant qui lui fait voir sa femme
6e ch.
Orléans
arrivée à Paris, à deux lieues aventure
7e ch.
description de Paris
8e ch.*

*Contrairement à ce qu'affirme Maurice Bardèche **, ce canevas n'a aucun rapport avec les sept premiers chapitres du roman tel que nous le lisons; n'était l'indication irréfutable portée sur la carte de visite de Raisson, on verrait volontiers dans le plan manuscrit de Balzac l'ébauche d'un second volume. De fait, ce plan correspond aux chapitres IX à XVI du texte définitif. Il n'a pas fallu moins de huit chapitres à Balzac pour tourner les obstacles techniques qui se sont dressés entre la conception audacieuse et sa laborieuse réalisation.*

Il s'est donc arrêté à un parti beaucoup moins dramatique, qui permet d'entrevoir déjà les motifs de son échec.

* Ce folio (A. 158, folio 16) est constellé de nombreuses annotations et de signatures de Balzac; la numérotation des chapitres a été rajoutée en marge du texte, de telle sorte que le découpage n'est pas toujours très clair. Celui que nous donnons comporte une part d'interprétation et d'arbitraire.

** *Balzac Romancier*, (Slatkine Reprints, Genève 1967, p. 228, note).

Après une exposition purement historique (réfection tardive de Belloy ou Grammont?), Balzac esquisse un paysage de Touraine par un beau jour de l'automne 1407. La silhouette de Moncontour était familière aux promenades de son enfance et de ses vacances, mais ce n'était qu'une silhouette. Il lui substitue alors une évocation de l'ancien château de La Roche-Corbon, dont la lanterne s'élève encore aujourd'hui sur la rive droite de la Loire, et qu'il a pu revoir chaque jour lors de son récent séjour chez M. de Savary. Dans Sténie, *il esquissait déjà « la tour pointue de la Roche-Corbon » qui « se dessine comme un fantôme sur le paysage charmant que présentent les alentours de Vouvray »; la voici à nouveau dans* L'Excommunié, *« cette tour antique, cette lanterne de Roche-Corbon qui, semblable à un fantôme, apparaît au voyageur sur les coteaux de Touraine, et dresse au-dessus des collines sa tête noircie par le temps » *. Pour ceux qui douteraient encore de l'authenticité de cette page, n'est-ce pas là comme la signature de Balzac? Le paysage attirant ses personnages, Ombert de Moncontour est devenu Ombert de La Roche-Corbon; il pourra apercevoir, du haut d'une terrasse, dans le lointain, le castel natal de sa femme « au milieu de la colline du Cher », « avec ses tours blanchies par le soleil ».*

A travers le même paysage plein de rêves et de souvenirs, l'imagination court le long de la Loire, de Vouvray à La Roche-Corbon, de là à Marmoutier, à Saint-Symphorien... Les moines de Marmoutier tiendront dans leurs mains la destinée du sire de La Roche-Corbon.

Mais Balzac ne s'est pas contenté de rêver devant le beau portail dit « de la Crosse » ou dans l'ombre humide des

* *Sténie*, Courville, 1936 (éd. Prioult), page 14; *L'Excommunié*, page 43.

*rochers de Vouvray creusés de caves, de cellules et de cryptes, et couverts de leur chevelure de vigne. Il a réuni une documentation qu'il mettra tout entière en œuvre dans l'historique du monastère de Marmoutier, si l'on en juge par les quelques notes de travail qui ont subsisté *.*

*Au-delà du second chapitre, le texte porte un peu moins nettement le sceau de Balzac, mais il n'est pas un épisode où l'on ne sente sa présence. A partir du chapitre IX, qui correspond au début du plan inédit, les éléments d'identification deviennent rares. Signalons que l'écrivain a fait faire par un proche quelques recherches sur le cérémonial de la fulmination **; ces notes ont été utilisées parfois textuellement au chapitre XI. Au début du XIIe, les réflexions sur l'homme d'énergie né dans un siècle indigne de lui appartiennent autant à l'auteur d'*Argow le Pirate *qu'à celui de* La Rabouilleuse, *et le dernier paragraphe du chapitre XIII est l'adieu d'un petit Rastignac féodal et tourangeau à son pays. Qui sait enfin si le bizarre personnage de la bohémienne Zéa (chapitre XIV) n'a pas donné naissance à la petite Sarrasine convertie du* Péché vesniel, *qui fait une triste fin dans* Le Succube. *Dès le chapitre XIV domine un accent moderne: ces pages ne sont pas d'avant 1830. L'analyse attentive de l'émotion ambiguë d'Ombert dans les bras d'une jeune femme travestie, qui chante d'une voix sans sexe, fait irrésistiblement penser aux curiosités de l'auteur de* La Fille aux Yeux d'Or *et de* Massimilla Doni. *Il va sans dire que, dans toute cette première partie du roman, et surtout dans les chapitres IX à XV, l'intervention des deux « secrétaires » du romancier a pu être importante, et qu'il est impossible*

* A. 158, folio 23.
** A. 158, folios 26-27.

*d'en fixer exactement les limites. Passé le chapitre XV, le ton change entièrement *, et il paraît exclu que Balzac ait poussé plus loin, ne fût-ce que partiellement, la rédaction **.*

A un moment que nous ignorons, mais en 1824 déjà sans doute, Saint-Aubin a donc renoncé à poursuivre. Aucune œuvre de sa jeunesse, pas même Sténie, *pas même* Cromwell, *n'avait été un échec aussi flagrant. Qu'on en juge. Le rude prologue qui devait nous plonger en plein drame s'est lourdement développé en huit chapitres d'exposition et de préparation. Dans la lumière d'un paysage vivant, la reconstitution historique ressemble à un vieux décor d'opéra dont personne n'est dupe. Seule une mascarade assez mal venue met en présence le duc d'Orléans et le baron de La Roche-Corbon, qu'une théâtrale excommunication ne semble guère émouvoir. Ne serait-ce pas s'éloigner davantage encore du grand modèle écossais (malgré des emprunts indiscrets au* Monastère*) que de sacrifier le « sujet » historique à la chronique d'une vie privée? Les héros seront donc abandonnés à leur psychologie sommaire: il ne leur reste que la fuite et l'aventure. Il est douteux qu'ils retrouvent l'histoire à Paris. Balzac pensa qu'il n'était pas né romancier.*

* Nous partageons entièrement sur ce point l'opinion de M. Bardèche (*Balzac Romancier*, éd. citée, p. 231, note 1).
** Il est possible que Balzac ait fourni à ses aides le canevas de la fin de son roman. Dans: *Aux Sources du Roman balzacien* (pp. 47-49), P. Barbéris lui attribue quelques situations maîtresses du livre; ce critique voit en outre des analogies entre les personnages de Diane de Vic et de Diane de Maufrigneuse et il suppose que Balzac a prêté à Ombert l'itinéraire du voyage qu'il venait de faire en Italie. En 1824, Balzac avait ébauché le plan d'un tome III (A. 158, folio 29), où devait paraître Gringonneur, personnage du plan original sacrifié par la suite. Il n'existe aucune trace du plan du tome II.

Mais Saint-Aubin avait vécu, et c'est là l'essentiel. L'échec de L'Excommunié *provoqua une rupture salutaire du romancier avec la « littérature marchande ». Certes, et nous avons essayé de le montrer dans ces préfaces, Saint-Aubin annonce Balzac; le lecteur d'aujourd'hui ne saurait comprendre l'un sans avoir surpris les secrets de l'autre, mais les conditions de production du roman populaire, le droit de regard du libraire, le travail hâtif, les impératifs de la mode briment la liberté créatrice et l'activité proprement artistique de l'écrivain. Ce que Walter Scott fait découvrir à Balzac en 1824, c'est qu'un roman moderne et populaire doit atteindre, comme la tragédie, à la grandeur et à la dignité de l'œuvre d'art. Plutôt que de refaire* Clotilde, *Balzac brise sa plume.*

Il ne sera ni Ducange, ni Paul de Kock, ni le singe de Walter Scott; mais, au bout de quelques années de lecture et d'amère expérience, cet imprimeur ruiné écrira Le Dernier Chouan * *et les premières* Scènes de la Vie privée.

ROLAND CHOLLET

* Non sans avoir voulu, dès 1828, récrire *L'Excommunié*; cette œuvre mal partie lui résistant toujours, il lui substitua *Le Capitaine des Boutefeux* (voir *Avertissement du Gars*, tome I de notre collection), dont M. Regard a lu le début au verso d'une page du *Bal de Sceaux* (*Les Chouans*, Garnier, p. II, note 3); ce texte, comme les plans manuscrits de Balzac (Coll. Lovenjoul A. 158, folios 17-18), révèle que la documentation de *L'Excommunié* devait resservir: « distribution », décor, centre de gravité historique (1407: meurtre du duc d'Orléans). A quoi bon désormais *L'Excommunié*? Balzac, qui y tenait, décida d'en faire un autre, qu'il situerait en 1380, comme l'atteste le plan d'une série de romans historiques établi vers 1828 (Coll. Lovenjoul A. 202, folio 29).

L'Excommunié

CHAPITRE PREMIER

Les deux cousins

La fin du XIVᵉ siècle et le commencement du XVᵉ virent la France livrée à une longue anarchie, dont la minorité et la démence du roi Charles VI furent les principales causes. Les souffrances de ce prince lui gagnèrent l'affection et la pitié de ses sujets, qui le nommèrent le Bien-Aimé et ne le confondirent jamais avec les oppresseurs qui régnaient sous son nom.

Le siècle désastreux qui s'ouvrit alors ne finit qu'au règne de Louis XI, qui, en abattant l'orgueil des grands feudataires de la couronne, sut créer un royaume aux rois de France.

En effet, pendant la période que nous venons de désigner, le royaume proprement dit ne formait pas une étendue de pays bien considérable: la Bretagne était un Etat indépendant gouverné par le fameux Montfort, contre lequel marchait Charles VI lorsqu'il fut atteint d'un premier accès de démence; les comtés de Foix et d'Armagnac appartenaient à la famille d'Armagnac, qui joue un rôle si important dans l'histoire du XVᵉ siècle; la Navarre et le Béarn étaient possédés par le roi Charles le Mauvais; la Provence avait pour souverain Louis III, roi de Naples, père du bon René; le duc de Berry avait le Languedoc; et les ducs d'Orléans, d'Anjou et de Bourbon étaient maîtres de leurs apanages, sous la seule condition de réversibilité

et d'hommage à la couronne; les Anglais possédaient la Guienne et Calais, et le duc de Bourgogne régnait en maître absolu sur la Bourgogne, le Charolais, la Flandre et sur une partie de la Picardie; son mariage avec Marguerite de Bavière l'avait rendu l'un des plus puissants princes de l'Europe. Le petit nombre de provinces auquel se trouvait réduit le domaine de la couronne était enclavé parmi les possessions de ces grands seigneurs, qui devaient bien, à la vérité, au roi de France, fidélité, hommage, et au besoin l'appui de leurs troupes, mais qui, au moindre sujet de division, faisaient marcher ces mêmes troupes contre leur souverain. Alors le moindre baron se faisait une gloire d'imiter les grands feudataires, et si le royaume était livré à l'anarchie, les provinces elles-mêmes étaient en proie à la division. Charles V, ayant réussi à délivrer la France des Anglais, repoussés par son grand connétable Duguesclin, était mort sans avoir désarmé entièrement les grandes bandes et les compagnies franches, soldatesque effrénée qui, n'étant plus employée à faire la guerre, se mit à ravager le royaume, et les efforts mal combinés qu'on tenta pour les détruire demeurèrent sans effet, parce qu'ils ne partaient pas d'un centre commun. Ainsi l'autorité du roi était méconnue partout. Les justices seigneuriales paralysaient l'action des commissaires royaux, que l'on savait gagner. Alors la loi du plus fort était la seule reconnue, et chaque seigneur, chaque ville ou chaque monastère se défendait comme il pouvait. Tout était confusion et pillage: les crimes, les vengeances les plus atroces, avaient insensiblement passé dans les mœurs. Enfin, au milieu de ces désordres, la profusion était extrême, parce que le pillage offrait une ressource intarissable. Les rangs parmi la noblesse étant confondus, les plus petits seigneurs s'arrogeaient les droits des plus grands princes, et le

premier gentilhomme assez riche pour entretenir quelques hommes d'armes ne mettait point de bornes à ses exactions.

Ce fut pourtant à cette époque que s'assemblèrent les cours d'amour, car la chevalerie était encore en honneur; mais une licence effrénée avait remplacé, dans les mœurs, dans les manières et dans la conversation, cette fleur de galanterie qu'on admirait encore dans le siècle précédent. A peine se trouvait-il encore quelques familles préservées de la contagion. Les mœurs étaient tellement corrompues, que certains objets d'un usage familier, et jusqu'aux pâtisseries, avaient des noms et des formes obscènes; les pères, en parlant à leurs filles, se servaient des expressions les plus grossières, et le costume des femmes semblait avoir moins pour but de les vêtir que de favoriser leur libertinage.

Sous ces rapports, les mœurs de notre siècle ne nous ont pas permis d'offrir un tableau exact de cette époque; le lecteur, en parcourant ces pages, se rappellera cette licence que nous nous bornons à mentionner, et son imagination suppléera aux détails dans lesquels nous ne pouvons entrer. Les ecclésiastiques eux-mêmes se mêlaient d'intrigues et partageaient tous les plaisirs des séculiers, quelques abbés levaient des troupes, et plus d'un évêque était encore marié. L'architecture, cette histoire vivante des mœurs, se trouvait dans un état de dégradation complète, les arts étaient abandonnés, les modes indécentes et bizarres, les usages confondus, les fêtes brillantes de la chevalerie tombées en désuétude, et enfin le débordement était d'autant plus général, que les princesses elles-mêmes donnaient l'exemple de tous les désordres.

Telles furent les circonstances au milieu desquelles Charles VI, encore mineur, monta sur le trône; et, bien que cette époque de notre histoire soit une des plus généra-

lement connues, nous croyons devoir faire précéder ce récit d'un aperçu simple et rapide de la forme du gouvernement.

Charles V laissa pour guider son fils ses quatre frères, qui étaient les ducs d'Anjou, de Bourbon, de Bourgogne et de Berry: ces quatre seigneurs gouvernèrent l'Etat pendant la minorité du prince. Le commencement de son règne fut marqué par des séditions et par des malheurs plus étonnants peut-être que ceux de toutes les révolutions suivantes; mais on doit attribuer ces premières infortunes de la capitale, qui en fut le théâtre, aux quatre oncles du roi.

En effet, le duc d'Anjou avait des droits à un trône qu'il voulait conquérir, c'était celui de Naples, et l'enlèvement des trésors de Charles V fut le prélude de son gouvernement. Ses collègues s'approprièrent, de leur côté, les bijoux, l'argenterie et les meubles de la couronne, de manière qu'il fallut lever des impôts énormes et des taxes nouvelles qui causèrent la Révolte des maillotins.

Paris fut réduit et perdit tous ses privilèges. Les bourgeois furent désarmés et conduits journellement au supplice, et on leur retira même leur hôtel de ville. Mais le duc d'Anjou avait entassé des sommes immenses qui furent absorbées par sa malheureuse expédition, au retour de laquelle il mourut, accablé de regrets et de dettes. Le duc de Berry, efféminé, voluptueux, magnifique, ne se mêla des affaires que par vanité. Le duc de Bourbon, dévot, économe, conciliant, joua constamment, pendant cette longue anarchie, le rôle de médiateur. Le dernier, Philippe, duc de Bourgogne, père de Jean sans Peur, avait plus de véritable ambition que les princes ses frères, et ne voyait dans le pouvoir autre chose qu'un instrument de plaisir et de fortune: aussi parut-il dans le gouvernement en maître. Il blâmait les excès de ses deux frères, qu'il dominait de toute la hauteur du génie.



Charles VI

Nous n'entrerons pas dans le détail des intrigues de ces divers personnages. Charles VI arriva à sa majorité, prit les rênes du gouvernement, montra un caractère fougueux; et lorsqu'il vit son frère, le duc d'Orléans, épouser Valentine de Milan, il voulut se marier et prit pour femme la fameuse Isabeau de Bavière. Le peuple commençait à respirer sous le gouvernement du roi et de sa jeune épouse, qui s'aimaient, dit la chronique, « comme de véritables bourgeois », lorsque Charles VI, allant soumettre Montfort, duc de Bretagne, qui avait fait assassiner Clisson dans Paris, perdit la raison à l'aspect d'un fantôme qui lui apparut en plein jour au milieu de la forêt du Mans. L'apparition de cet homme fut toujours un problème pour les historiens, qui se sont perdus dans une foule de conjectures. Alors, des trois oncles du roi, le duc de Bourgogne fut celui qui prit le plus de part à la tutelle, et il ne trouva d'autre antagonisme qu'un personnage célèbre de ce temps, son neveu, le duc d'Orléans, frère de Charles VI.

Nous passerons encore sous silence les événements bien connus de cette autre époque du règne de Charles VI. Le roi, avant sa folie, fut aimé d'Isabelle; ensuite il prit beaucoup de goût pour les soins affectueux, mais aussi purs que désintéressés, de Valentine, sa belle-sœur, tandis qu'Isabelle se lia étroitement avec le duc d'Orléans; et si le peuple a toujours prétendu que cette liaison fut coupable, la vérité historique nous force à dire que la reine Isabelle ne prit jamais la peine de démentir ce bruit: ainsi ce fut le duc d'Orléans qui gagna le plus à cet échange inconvenant. Le roi n'éprouva jamais qu'une tendre amitié pour Valentine, que l'histoire nous montre comme le modèle des femmes, tandis que dans la suite Isabelle mena une vie très scandaleuse.

Pendant longtemps le pouvoir passa tour à tour des mains du duc de Bourgogne en celles du duc d'Orléans.

Souvent le roi eut des moments lucides, pendant lesquels il approuvait ou modifiait les actes de ses tuteurs. Nous nous contenterons de faire observer qu'après plusieurs rechutes, Charles VI, en 1403, fixa le gouvernement d'une manière irrévocable pour l'avenir. Par un édit, il créait un Conseil d'Etat présidé par la reine, à laquelle il donna le pouvoir de régente, et composé des princes du sang, du connétable, du chancelier et des ministres. Le Parlement enregistra cet édit, et le conseil jura de le maintenir.

Pendant que la France était en proie aux maux divers causés par ce gouvernement vacillant, le hasard avait voulu que l'Eglise fût aussi livrée à une anarchie temporelle, et la chrétienté se trouvait dans la même confusion que la France. Depuis longtemps un schisme scandaleux désolait les vrais chrétiens: il s'était élevé deux conclaves, l'un à Rome, l'autre à Avignon; tour à tour ils élisaient leurs papes, et ces papes avaient leurs collèges et leurs adhérents. Le conclave de Rome avait élu Urbain, et celui d'Avignon Clément. En 1394, Clément étant mort, Avignon lui donna pour successeur un Catalan nommé Pierre de Lune, le plus inflexible et le plus intraitable de tous les hommes: ce Catalan ne consentit jamais à résigner la tiare.

Ce fut dans cette conjoncture que la France, désirant mettre fin au schisme, convoqua, sous la présidence du Conseil de régence, une assemblée générale de la France, dans laquelle on décréta de se remettre sous l'obédience du pape de Rome, quoique dans cette assemblée trente-cinq personnes se fussent opposées à la soustraction d'obéissance au pape d'Avignon.

Ces éclaircissements sont nécessaires pour l'intelligence de ce qui va suivre; car, à cette époque, les questions religieuses avaient autant d'influence sur le sort de la nation que les questions politiques, et ce fut alors que le clergé,

quoique tourmenté par les écorcheurs et par les grandes bandes, et souvent mis à contribution, conquit le plus de privilèges. Le joug religieux n'était pas tout à fait secoué par les grands; il arrivait un moment où la religion reprenait son empire, et alors ils croyaient acheter l'indulgence du Ciel par de pieuses libéralités.

En 1404, quelque temps après que le roi eut fixé le gouvernement ainsi que nous l'avons dit plus haut, le duc de Bourgogne périt assassiné, laissant pour successeur son fils, le comte de Nevers, surnommé depuis Jean sans Peur. Alors commença cette lutte, cause de tant de malheurs pour la France pendant un siècle environ, car alors arrivèrent au pouvoir deux hommes dont les débats, la haine réciproque, les vertus et les vices furent fatals au repos public, et élevèrent ces vivaces querelles des Armagnacs et des Bourguignons, qui n'ont fini que sous le fer des bourreaux de Louis XI.

Ces deux hommes étaient Jean sans Peur et le duc d'Orléans, tous deux nés au même mois de la même année, enfants des deux frères, et alors âgés de trente-deux ans; mais ces étranges rapports entre deux princes rivaux s'arrêtaient là, car on ne vit jamais deux caractères plus opposés appelés à gouverner une même nation dont l'état moral et politique demandait union dans les chefs et unité dans la direction des affaires.

Le duc d'Orléans était gai, ouvert, insouciant; il n'avait pas la moindre étincelle de ce qu'on nomme le génie des affaires: il n'aimait l'autorité que pour la faire servir à son faste, à ses plaisirs et à sa vanité. La situation politique de la France ne lui donna pas l'occasion de montrer sa valeur; mais on peut présumer qu'il était brave, d'après les qualités et même les vices de son caractère. Ne sachant rien dissimuler, il commettait des inconséquences et donnait de l'avantage à ses ennemis sans même s'en

apercevoir. Ne connaissant bien que les femmes, il vivait avec les hommes sur parole, et se confiait à leur discrétion, tant il était disposé à leur accorder les qualités qu'il refusait aux femmes: aussi, pendant qu'il trompait ces dernières était-il constamment trompé par les premiers. Indolent et facile, il avait une bonté de caractère qui ne partait peut-être pas du cœur et que ses actes démentaient souvent. En discussion, il se rendait toujours à une bonne plaisanterie, et sacrifiait souvent tout au plaisir d'en faire une mauvaise.

Spirituel et sensible, généreux, passionné, il aimait les femmes avec ardeur, et il en était aimé de même. La dissolution de ses mœurs avait passé en proverbe, et pour exprimer qu'une femme n'était pas sans reproche, on disait qu'elle avait été à Orléans. Le duc avait en effet rassemblé dans cette ville un sérail dans lequel il renfermait ses heureuses victimes. Il eut même des maîtresses publiques. Valentine prit soin des nombreux bâtards qu'il laissa, et parmi ces derniers il y en eut un qui devint fameux sous le nom de Dunois. Le duc d'Orléans était généreux et même prodigue, et cependant ses dépenses folles le rendaient intéressé comme un fils de famille qui, pour retenir une courtisane, cherche de l'argent à tout prix. Aussi ne voyait-il dans le pouvoir qu'un moyen de battre monnaie, et trafiquait-il de tout dans ses moments de gêne.

Malgré tout ce que la nature lui avait donné d'avantages pour plaire au peuple, il en fut haï, parce qu'il n'en fut pas connu, et parce qu'il dédaigna toujours l'opinion d'une nation superstitieuse et ignorante dont il méprisait les préjugés. Quoique en maintes circonstances il affectât les dehors d'une grande piété, il n'en imposa jamais au peuple. En effet, il allait aux églises publiquement, mais il s'y rendait avec la reine Isabelle, ce qui rendait nuls, aux

yeux du peuple et du clergé, tous ses actes de dévotion; car son rival, Jean sans Peur, ne manquait pas de relever ce que cette conduite avait d'inconvenant et de contradictoire.

Une des plus grandes fautes de ce prince fut le mépris qu'il affecta pour l'Université, puissance alors colossale en France, et surtout à Paris. Le duc avait été même jusqu'à contredire ce corps important dans l'affaire du schisme des deux papes, et le voyage qu'il fit à Avignon pour voir Pierre de Lune et l'engager à persister lui valut la haine de l'Université, qui anima tellement les Parisiens contre lui, qu'à sa mort le peuple témoigna la plus grande joie.

La vie de ce prince offrait une foule d'aventures romanesques et d'intrigues dont le dénouement était souvent sinistre.

Il croyait que le plaisir n'était jamais payé trop cher, et il ne marchandait pas plus l'amour que le bonheur de la vengeance.

Il se mêla du gouvernement par vanité et parce qu'il trouva un antagoniste contre lequel il lui plaisait de lutter. Peut-être, s'il eût été sans rival, se fût-il écarté des affaires.

Le duc de Bourgogne, au contraire, était sombre et aimait le pouvoir pour lui-même. Il avait un grand empire sur ses passions et savait dissimuler. Grand homme de guerre et profond politique, il aurait certainement fait un des rois les plus illustres de la France. En effet, il exerça toujours, même pendant cette longue anarchie, une influence surprenante sur son parti et sur les Parisiens; car les grands débats pour le pouvoir eurent toujours la capitale pour théâtre, et, dans la lutte des deux cousins et des deux partis qu'ils créèrent, Paris fut le terrain souvent ensanglanté sur lequel se passèrent les scènes les plus importantes de cette époque dramatique.

Le duc de Bourgogne ne voulait partager l'autorité avec

personne. Il était impétueux et violent; mais ce caractère, qu'il transmit à son petit-fils Charles le Téméraire, apparaissait plutôt dans les grands desseins qu'il mettait à exécution que dans sa conduite. Il n'était pas homme à s'emporter et à s'abandonner à la colère; mais, toujours calme et réfléchi, il ourdissait des trames invisibles et préparait sa vengeance. Le duc de Bourgogne aurait ordonné, par politique, un massacre dans mille occasions où son cousin aurait pardonné. Autant le duc d'Orléans portait de licence dans ses mœurs, dans sa vie privée, autant Jean sans Peur mettait d'austérité dans la sienne. Son cortège était toujours composé d'hommes d'armes, d'ecclésiastiques sévères et de soldats, tandis que celui de son cousin offrait le spectacle gracieux d'une foule de courtisans somptueusement vêtus, gais, impudents, et suivis de pages élégants, parmi lesquels le peuple apercevait souvent des femmes déguisées. Par suite de l'importance que Jean sans Peur donnait aux moindres actes, il ne fit jamais paraître de mépris pour son rival; mais il entretenait une foule d'agents qui avaient grand soin de relever toutes les fautes commises par le duc d'Orléans, afin de grossir la foule des mécontents.

Tels étaient les deux hommes qui régnaient sur la France au moment où commence ce récit; et, comme il se rattache aux événements de l'année 1407, nous dirons quelques mots sur ceux qui suivirent la mort du duc de Bourgogne, père de Jean sans Peur.

Aussitôt que les deux cousins furent en présence, ils s'observèrent l'un l'autre, en appliquant à cet examen les différentes qualités qui distinguaient leurs caractères. Le duc d'Orléans, soutenu par la reine, crut devoir marcher sans déguisement au pouvoir, et son rival commença par dissimuler ses projets. Il se borna d'abord à demander, en

qualité d'héritier de son père, l'entrée au conseil; on ne put refuser de l'y admettre, et il signala son début par de violents discours dans lesquels il plaignit la misère du peuple, qu'Isabelle et le duc ruinaient par leurs prodigalités, et ce plaidoyer lui gagna l'affection des Parisiens, auxquels il fit entrevoir que sous son administration ils recouvreraient leurs privilèges, dont on les avait privés lors de la Révolte des maillotins. Mais alors la prépondérance du duc d'Orléans était si grande au conseil, que Jean, mortifié, abandonna Paris et se retira dans ses Etats. Il fut regretté du peuple, qui croyait avoir trouvé en lui un défenseur.

Il assembla secrètement une armée considérable, et revint tout à coup à Paris en manifestant des intentions hostiles. A l'approche de cet ennemi formidable, le duc d'Orléans et la reine s'enfuirent à Melun, et laissèrent Jean sans Peur triompher à Paris, où il fut proclamé le Père de l'Etat. Charles VI lui conféra ce titre par la sanction qu'il parut donner à tous ses actes. Pendant que la reine et le duc d'Orléans réunissaient des troupes pour soumettre leur rival, ce dernier assembla le conseil, protesta adroitement qu'il ne voulait aucune part dans le gouvernement, mais qu'il exigeait que l'on remédiât aux désordres d'une administration ruineuse pour l'Etat, et il annonça les intentions les plus pacifiques, tout en remplissant Paris de soldats. Alors ses deux oncles, les ducs de Berry et de Bourbon, voyant la guerre près de s'allumer, offrirent leur médiation aux deux cousins, et il se fit un accommodement dans lequel l'ambition du duc de Bourgogne trouva largement son compte.

Les deux princes déposèrent les armes et conclurent un traité de paix. Les principales conditions furent que le duc de Bourgogne gouvernerait conjointement avec son cousin d'Orléans, et le Bourguignon eut soin de laisser

l'administration des finances à son compétiteur, jugeant que cette partie délicate ne servirait qu'à faire haïr son voluptueux et prodigue cousin, auquel l'argent était toujours nécessaire; ensuite les oncles obtinrent de leurs neveux qu'ils emploieraient leur ardeur pour les biens de l'Etat aussitôt que la saison le permettrait. On se jura de part et d'autre une amitié inaltérable; les deux cousins s'embrassèrent et couchèrent dans le même lit, ce qui, dans ce temps, était la plus grande marque de confiance et d'affection que deux hommes pussent se donner. La reine revint à Paris, où elle fit une entrée triomphale, entourée de ses dames richement parées: elles étincelaient de diamants. Les deux cousins marchèrent aux côtés de la litière, et tout le peuple de Paris applaudit avec transport au touchant spectacle que donnait l'union des deux princes. Ce que le peuple ne sut pas, c'est qu'après le repas somptueux et le *Te Deum*, auquel les deux cousins assistèrent, ils se partagèrent le trésor public; mais les bourgeois de Paris n'en dansèrent pas moins.

Les deux cousins parurent tenir ce qu'ils avaient solennellement promis; car l'année suivante, c'est-à-dire en 1407, ils publièrent qu'ils allaient s'occuper d'entreprises utiles à la France. Alors le duc d'Orléans assembla une armée et partit pour reconquérir la Guienne et les provinces qui restaient aux Anglais; mais son dessein était de piquer la générosité du duc de Bourgogne et de l'éloigner du centre du gouvernement. Le Bourguignon comprit cette manœuvre; il accepta le défi, mais en ayant soin d'annoncer que son intention était d'aller reprendre Calais. De cette façon il se trouvait plus près de Paris, et à portée de surveiller les mouvements de la capitale. Ainsi l'on voit que la défiance et l'inimitié des deux cousins étaient les mêmes, malgré leur accord apparent: l'un assiégeait Calais avec des forces considérables, et l'autre

faisait le siège de Blaye et de Bourg à la fois, afin de s'emparer de Bordeaux.

En ce moment les deux cousins, tous deux âgés de trente-six ans, attiraient tous les regards de la France, et ils étaient également appuyés par de nombreux partisans, car la nation se partageait entre eux. Nombre de provinces, cependant, ainsi que nous l'avons fait observer, gouvernées par leurs seigneurs ou en proie à l'anarchie, ne s'inquiétaient en rien de ce qui se passait à la Cour; mais, lors même que les princes n'eussent eu que Paris pour juge de leur valeur, c'en était assez pour exciter à un haut degré leur jalousie et leur ambition, et tous les deux prirent les plus grandes précautions pour réussir. L'entreprise de chacun d'eux porta le caractère de celui qui la dirigeait.

L'armée du duc d'Orléans fut sans discipline, et, chaque soldat prenant les mœurs de son chef pour modèle, les maladies, les désertions, les désordres de tout genre, firent débander les troupes et lever le siège de chaque ville.

Jean sans Peur avait assuré le succès de son expédition par des mesures habiles, et tout annonçait qu'il devait réussir. Alors le duc d'Orléans fit publier par la reine un ordre du roi qui enjoignait au duc de Bourgogne de revenir à Paris, de manière qu'il évita par ce moyen l'humiliation dont l'aurait couvert le succès de ce terrible rival; et, de son côté, quittant secrètement son armée, il fit renouveler la trêve avec l'Angleterre, et après avoir revu son cousin avec les apparences d'une cordialité fraternelle, il s'empressa de licencier ses troupes, afin de ne pas laisser trop longtemps son compétiteur seul à Paris. A ce moment on atteignait la fin de l'année 1407, époque où commence le récit qui va suivre.

CHAPITRE DEUXIÈME

Le monastère et le château

A trois milles environ de la ville de Tours, sur la levée d'Orléans, on remarque un énorme rocher creusé de telle façon, qu'il offre une vague ressemblance avec le croissant de la lune; sur le sommet de l'arc, à la partie la plus éloignée du centre, se dresse une tour sombre et haute, supportée par un fragment de muraille dont les fondations, presque à jour, dépassent encore de plus d'un pied le rocher sur lequel elles sont assises. Cette tour, nommée la *Lanterne-de-Roche-Corbon*, est le dernier vestige de l'un des plus anciens et des plus forts châteaux de la Touraine. Ce monument de la puissance féodale tire son nom de l'usage auquel il était destiné, car on aperçoit encore les petites embrasures par lesquelles le vigilant factionnaire examinait la campagne pour avertir les habitants du château en cas d'attaque.

Au commencement du XVe siècle, le rocher, dont les flancs abritent aujourd'hui une nombreuse population de vignerons, s'avançait jusqu'à la Loire, à laquelle il servait de quai pendant plus d'une lieue, et il n'y avait aucune trace de la levée que l'on a construite à grands frais, et sur laquelle passent les voyageurs. C'était précisément à l'endroit où la Lanterne est située que s'élevait le château de Roche-Corbon, antique demeure du héros de cette aventure.

Le château qui formait l'habitation principale des barons de Roche-Corbon était précédé d'une vaste cour carrée dans laquelle on aurait pu ranger en bataille deux cents hommes d'armes; cette cour était entourée d'une épaisse muraille aux angles de laquelle s'élevaient d'énormes tours crénelées. L'entrée principale avait pour ornement une de ces tours plus considérable que les autres, et la porte était défendue par un large fossé sur lequel s'abaissait au besoin un pont-levis. Quant à la partie du château habitée par le seigneur, elle était composée de deux tours rondes plus petites que les autres, et séparées par un corps de logis percé d'étroites croisées en ogive. Ce manoir, posé comme l'aire d'un aigle sur le sommet du rocher, avait la vue de plus de cinquante mille arpents de terre qui se trouvaient de l'autre côté de la Loire. Le rocher, terrassé à grands frais d'étage en étage, offrait l'apparence d'un jardin, car on avait déguisé les terrasses par des plantations; et précisément, au bord de l'eau, une longue et épaisse muraille servait de fortification et mettait le château à l'abri de toute surprise du côté du fleuve.

Rien de plus pittoresque et de plus varié que le paysage qui se déroulait alors que l'on descendait à travers ce jardin aérien pour venir respirer la fraîcheur des eaux, sous l'ombrage des tilleuls qui bordaient le rempart du côté de la Loire. En effet, la rivière forme en cet endroit un vaste bassin qui, à cette époque, présentait l'aspect d'un lac; car, le fleuve n'étant pas contenu par la levée que Louis XI fit commencer du côté d'Amboise pour préserver les campagnes qui séparent le Cher et la Loire, ce fleuve répandait alors sa nappe brillante et polie sans rencontrer d'autres obstacles que ceux qui résultaient de la nature du sol, et Tours, comme Venise, semblait élever du sein des ondes ses murailles défendues par de grosses tours; les eaux, comme une glace pure, réfléchissaient donc, sur

une immense étendue, le beau ciel de la Touraine. Dans le lointain, au midi, l'on apercevait les tours de la plus ancienne cathédrale de France et les bâtiments de Saint-Julien; leurs flèches hardies, qu'on apercevait à travers le feuillage des îles dont la Loire est semée, mêlaient aux beautés de ces lieux le souvenir de l'introduction du christianisme dans les Gaules; plus loin, la vue s'arrêtait sur Saint-Symphorien, faubourg de la ville de Tours, qui est posé sur le penchant d'une colline comme un village des Alpes, et tout à côté s'élevaient les bâtiments de la célèbre Abbaye de Marmoutiers. Ce monastère, le village et la cathédrale, situés sur les deux rives de la Loire, étaient séparés par des espaces que les eaux, les arbres, les rochers accidentaient heureusement, et tout était disposé comme en amphithéâtre. Les eaux venaient mugir aux pieds de la belle châtelaine, qui, en tournant la tête, parcourait un autre horizon immense borné par les jolies collines qui s'entassent depuis Amboise jusqu'à Azai, devant lesquelles coule le Cher. Les prairies, les eaux, les villages, les forêts, semblaient placés par la main d'un habile décorateur. Enfin, ce vaste paysage était d'autant plus complet, que, de chaque côté du château, le rocher sur lequel il semblait assis offrait par sa stérilité le contraste le plus frappant. Le jardin du seigneur de Roche-Corbon se trouvait au milieu des bruyères jaunâtres qui garnissaient les flancs de cette roche inculte comme une touffe de fleurs sur des ruines.

On était au commencement du mois de novembre, qui, dans la Touraine, offre encore de belles journées: le soleil, en se levant, frappait les arbres du jardin que nous venons de décrire; un air frais, qui semblait plutôt appartenir au printemps qu'à l'automne, agitait doucement leurs feuilles, la campagne paraissait ornée d'une beauté nouvelle. En ce moment un homme d'une trentaine d'années

environ sortit par une porte qui se trouvait au milieu du corps de logis dont nous avons parlé, et se mit à parcourir à grands pas les différentes terrasses qui conduisaient jusqu'à la Loire. Il regardait tour à tour la rive opposée et le château dont il sortait, comme s'il y eût eu dans sa pensée une alliance entre Roche-Corbon et les rives du Cher. Arrivé sous l'allée de tilleuls, il s'avança jusqu'à la galerie de pierre qui surmontait cette terrasse, et, mettant la main sur ses yeux pour les garantir du soleil, il examina avec attention le rivage opposé.

Cet inconnu était d'une taille au-dessus de la moyenne, mais sa physionomie était de celles où brillent le courage, l'audace et une supériorité native. Ses yeux perçants et noirs étaient ombragés de sourcils bruns, épais et fort mobiles, ce qui donnait beaucoup d'expression à son visage. Ses cheveux noirs, retombant en boucles épaisses sur ses épaules, annonçaient qu'il était d'un sang noble, car à cette époque les longs cheveux formaient une des marques extérieures de la noblesse. Il portait en outre une espèce de toque nommée chaperon, d'une étoffe très riche, ornée sur le devant d'une plaque d'or au milieu de laquelle brillait un gros diamant. Son justaucorps très serré dessinait de belles formes, et ses brodequins, ouverts sur le côté, étaient, suivant la mode du temps, prolongés en pointe; du reste, tout annonçait en lui une vigueur extraordinaire.

Tel était le jeune baron de Roche-Corbon ou de La Roche-Corbon, le descendant d'une antique et noble famille, et, comme il sortait du lit, il ne portait à sa ceinture aucune arme, mais sur sa poitrine on distinguait un petit cor qui lui servait à appeler les domestiques. La beauté du tableau qui s'offrait à ses regards ne paraissait pas l'occuper, et lorsqu'il cessait de regarder la rive opposée, il reportait ses yeux en terre comme un homme

affligé de sa situation présente, ou il examinait son château et celui de La Bourdaisière, que l'on distinguait au milieu de la colline du Cher, où s'élevaient ses tours blanchies par le soleil.

En effet, le jeune baron avait de grands sujets de réflexion, et en jetant un coup d'œil rapide sur l'état de ses affaires, on sera promptement initié dans ses plus secrètes pensées. A cet effet, nous allons parcourir à la hâte l'arbre généalogique de la famille des Roche-Corbon.

Parmi les premiers seigneurs qui se croisèrent en France, on remarque Ombert, seigneur de Roche-Corbon, défenseur de la foi et gentilhomme tourangeau. Cet Ombert de Roche-Corbon comptait déjà de nombreux aïeux, parmi lesquels il était avec orgueil le premier seigneur tourangeau qui eût embrassé le christianisme.

Il passait pour constant dans la famille qu'Ombert III avait protégé saint Martin contre les embûches de ses ennemis, et que ce digne seigneur lui découvrit dans les domaines une grotte au fond de laquelle ce saint apôtre de la Touraine se réfugia pendant longtemps. Enfin, il était certain que, grâce aux libéralités et aux bons sentiments de cette noble famille, saint Martin put, grâce à une donation de quelques arpents de roche, fonder son célèbre monastère, le premier qui ait existé en France et qui reçut par la suite le nom de Marmoutiers, en corruption de *majus monasterium*, le plus grand moutier.

Les seigneurs de Roche-Corbon ne se doutaient probablement pas du mal que causeraient les traditions de la famille à l'un de leurs descendants, car alors ils se seraient bien gardés de se vanter de leur zèle pour la religion et saint Martin. Quoi qu'il en soit, il n'en est pas moins certain que les seigneurs de Roche-Corbon furent parmi les premiers barons chrétiens, parmi les premiers barons croisés, et que ce fut à leur générosité que saint Martin

dut la fondation de Marmoutiers. Ce qui peut prouver la prétention de la famille à cette haute illustration chrétienne, c'est que depuis la première croisade, époque à laquelle l'usage des armoiries s'établit en Europe, les sires de Roche-Corbon portèrent toujours dans leur écusson une croix d'argent dans un champ d'azur.

Enfin il paraît que les Ombert de Roche-Corbon furent, dans les temps les plus reculés, possesseurs de grands biens en Touraine, car on retrouve leur nom dans les chroniques les plus anciennes, et ce nom est toujours cité avec honneur; mais lorsque l'histoire a pour auteur un moine, il remarque particulièrement leur dévouement à la foi catholique. Malgré cette splendeur respectable, il semblait que le Ciel eût décrété que cette noble famille irait en décroissant, et ce décret a été en effet si bien exécuté, que de nos jours il ne reste plus pour le rappeler à nos souvenirs que cette tour antique, cette Lanterne-de-Roche-Corbon, qui, semblable à un fantôme, apparaît au voyageur sur les coteaux de Touraine, et dresse au-dessus des collines sa tête noircie par le temps.

Cependant, à l'époque où commence notre histoire, le jeune Ombert de Roche-Corbon était encore l'un des plus grands seigneurs de la province, et ce qui prouvait la splendeur ancienne de sa famille et les services qu'elle avait rendus au pays et aux divers souverains, c'est que le fief de Roche-Corbon ne relevait alors que de la Tour du Louvre, c'est-à-dire que le jeune châtelain que nous venons de présenter à nos lecteurs ne reconnaissait d'autre suzerain que le roi de France.

Mais les temps étaient bien changés: au lieu de ces vastes et belles possessions dont la famille s'enorgueillissait dans les siècles précédents, le baron n'avait plus que son fief, et, si vaste qu'il fût, il ne pouvait pas remplacer les terres que la famille avait perdues au temps des

croisades et pendant les guerres qui déchirèrent la France sous les règnes précédents. La perte la plus sensible fut celle que les religieux de Marmoutiers venaient de faire supporter au père de notre jeune héros, quoiqu'ils tinssent tout des libéralités de la famille. Ce procès avait allumé entre le château et le monastère une haine d'autant plus vive, que la perte du procès était nouvelle et l'injure encore brûlante. Le père du baron en avait été si touché, qu'il ordonna à son fils, en mourant, de l'ensevelir dans la chapelle du château, refusant ainsi la gloire d'aller se faire ronger aux vers de Marmoutiers, où la famille avait une sépulture d'honneur.

Voici en peu de mots le sujet de ce procès. Les anciens preux de la France, comme ceux des autres pays, n'étaient pas plus habiles dans l'art de déchiffrer les chartes que dans celui de les écrire. Or, Ombert III, en recueillant saint Martin, lui avait dit:

— Tu es un saint homme; en conséquence, je t'accorde une retraite...

Cette retraite fut Marmoutiers. Tant que le saint et Ombert III vécurent, il ne s'éleva entre eux aucune difficulté; mais, après la mort de l'un et de l'autre, les religieux demandèrent pour leur sûreté une charte qui leur assurât la possession de leur solitude. Ils présentèrent donc un parchemin que les Roche-Corbon signèrent à la pointe du poignard. En l'an 853, le monastère et les chartes furent détruits par les Barbares; alors, à la prière d'Eudes II, comte de Touraine, et de la famille de Roche-Corbon, le monastère fut rebâti tel qu'il était au moment où commence cette histoire (car depuis il fut construit sur un plan plus vaste et plus magnifique), et l'on y plaça un chef d'ordre de bénédictins de la congrégation de Saint-Maur.

Alors ces nouveaux religieux, qui n'avaient plus rien de commun avec saint Martin que son abbaye, redemandèrent

une nouvelle charte aux descendants du donateur, et, comme la famille de Roche-Corbon n'en savait pas plus en 853 qu'en 371, époque de la fondation de l'abbaye, les moines firent eux-mêmes la charte, qui fut conçue dans des termes assez ambigus.

En 1350, cette abbaye dont les seigneurs de Roche-Corbon avaient toujours été les protecteurs, élut pour abbé un Périgourdin nommé Hélias, et dès lors, sous ce chef ambitieux, l'abbaye prit une attitude hostile à la maison de Roche-Corbon. Sous les abbés précédents, le monastère avait commencé par s'affranchir de toute redevance envers le fief dont il relevait par la nature de la donation et de sa position, puis il finit par conquérir des privilèges qui firent de la communauté une véritable puissance en Touraine. L'un de ces privilèges fut de ne dépendre d'aucune juridiction ecclésiastique, comme le fief ne reconnaissait lui-même aucun suzerain que le roi, ce qui fit que le procès de l'abbé dom Hélias et de Jacques Ombert ne put avoir d'autres juges que des arbitres.

En 1350 donc, l'abbé Hélias prétendit que toute la partie du fief de Roche-Corbon qui se trouvait entre le village de Saint-Symphorien, faubourg de Tours, et le château de Roche-Corbon, devait appartenir au monastère; le procès fut gagné par les moines, grâce à une adroite interprétation de la charte de concession. Jacques Ombert appela cette conduite une noire ingratitude, l'abbé Hélias prétendit qu'on n'y devait voir que l'exercice d'un droit, mais dès lors une guerre terrible s'alluma entre le monastère et le château, et Jacques Ombert ne manqua jamais une occasion de vexer ses voisins, auxquels il voua une haine éternelle; aussi son fils fut-il élevé dans la crainte de Dieu et l'exécration des religieux, sentiment qui devait avoir une grande influence sur sa vie.

En effet, lorsque Jacques fut mort et que son fils lui

succéda, il imita la conduite de son père, en y mettant cette vigueur de jeunesse et cet emportement que lui donnait le sentiment de l'injustice du monastère. Il refusa aux religieux le passage sur ses terres, les laissa se défendre eux-mêmes sans leur porter secours, ce qui les mit souvent dans un grand embarras. En effet, dans ces temps malheureux, les provinces de France étaient livrées au pillage. Nous avons déjà parlé des ravages qu'exerçaient les grandes compagnies. Ces gens de guerre, habitués à vivre de rapines, parcouraient les campagnes, assiégeaient les abbayes, les châteaux, et mettaient tout à contribution. Les riches seigneurs se défendaient en entretenant des hommes d'armes, et ils protégeaient ainsi leurs possessions. L'abbaye, privée de l'appui du seigneur de Roche-Corbon, soutint plusieurs assauts, et, grâce aux provisions que dom Hélias faisait, et aux fortes et hautes murailles du monastère, les religieux en furent quittes pour des privations et pour la peur, et sauvèrent leurs trésors. Ainsi Ombert ne négligea aucun moyen de leur prouver sa haine héréditaire. Cette sourde guerre entre le monastère et le château dura jusqu'au commencement du XVe siècle.

A ce moment l'abbaye avait acquis une splendeur et une puissance bien supérieures à celles des barons de Roche-Corbon. Les abbés avaient obtenu qu'à l'avenir l'abbé de Marmoutiers serait toujours chanoine d'honneur du chapitre de Saint-Martin-de-Tours, lequel chapitre avait le roi de France pour abbé et les plus grands princes pour dignitaires. L'influence de l'abbaye en Touraine était considérable, ses richesses étaient immenses, et, attendu qu'elle ne reconnaissait aucune juridiction, il était très difficile de se garantir de ses entreprises, car la force ouverte n'aurait pas réussi; alors le jeune baron s'était attiré un puissant ennemi dont la haine monastique devenait d'autant plus dangereuse, qu'elle se cachait dans l'ombre.

Le monastère était toujours sous le gouvernement de l'abbé Hélias, vieillard presque centenaire, qui s'était attiré la plus grande considération en Touraine et une réputation extraordinaire par son savoir de sainteté, de politique, et sa longue et heureuse administration. En 1404, l'abbé Hélias avait fait partie de la grande assemblée qui résolut de remettre la France sous l'obéissance du pape de Rome, et le jeune baron Ombert, qui venait en ce moment de succéder à son père, fut élu député; mais n'ayant pas pu se rendre à l'assemblée, il avait envoyé une protestation par laquelle il demandait que la France restât sous l'obéissance du pape d'Avignon, le seul auquel il voulait se soumettre. Nul doute que sa protestation, rédigée par un autre, ne fût l'effet de la détermination qu'il avait prise de contrecarrer l'abbé Hélias en toute occasion.

Lorsque celui-ci fut de retour, les vexations du jeune baron avaient été si cruelles pendant son absence, qu'il résolut de frapper un grand coup pour réduire l'ennemi du monastère. Les circonstances étaient favorables. La France se trouvait en proie à l'anarchie, et l'abbaye exerçait une grande influence dans le pays. Pendant quelques années, l'abbé souffrit patiemment les injures de son ennemi et attendit le moment où le jeune baron se rendrait coupable de quelque haute irrévérence envers le clergé pour attirer sur lui la colère du Ciel. Le monastère lui en présenta les occasions avec une maligne complaisance. Enfin, lorsque la mesure des iniquités du baron fut comble, en 1407, époque à laquelle commence notre récit, l'abbé, récapitulant toutes les attaques du jeune Ombert, dressa un réquisitoire monastique où les différents actes du baron étaient montrés comme impies et schismatiques; et arguant enfin de la fameuse protestation du baron, il résolut de l'excommunier, et annonça cette intention en

avertissant par trois fois le jeune Ombert, selon la coutume du temps. Trois fois le baron refusa de comparaître au tribunal de l'abbé. Celui-ci répandit le bruit que le jeune Ombert allait être excommunié comme schismatique, et à cette époque les suites d'une excommunication étaient encore terribles. Les motifs des censures étaient, pour une semblable peine, trop légers, et ce fut ce qui irrita le plus le jeune Ombert. Dom Hélias avait prévu que le ressentiment du baron fournirait de nouveaux et terribles prétextes à la fatale sentence. En effet, quinze jours avant la matinée à laquelle nous commençons cette histoire, le baron, suivi de ses hommes d'armes et de ses gens, était venu demander compte à l'abbé d'une conduite aussi étrange envers le descendant des bienfaiteurs de l'abbaye. Comme il entrait au grand galop dans la cour de l'abbaye, l'abbé sortait de la chapelle en habits sacerdotaux; soit que sa vue eût transporté le jeune homme de colère, soit que son cheval se fût effarouché en voyant cette troupe de moines, il renversa l'abbé Hélias et mit le trouble dans le sacré cortège. Ce dernier ne voulut entendre aucune explication, foudroya de ses reproches le jeune imprudent, et traita cette maladresse d'attaque à main armée sur un ministre du Seigneur. Cette aventure l'engagea à poursuivre ses desseins contre le jeune baron, d'autant plus que l'on verra par cette histoire combien de motifs donnaient lieu de croire que l'abbaye sortirait triomphante de cette lutte et abattrait l'orgueil du château.

On voit par l'exposé de tous ces faits, qui sont en quelque sorte l'avant-scène de notre narration, que le jeune seigneur de Roche-Corbon avait matière à réflexions; mais si l'on pensait que la crainte de l'excommunication le préoccupait pendant qu'il jetait ses regards sur les rives du Cher, on se tromperait étrangement. Le baron se moquait, en véritable soudard, des foudres que l'abbé Hélias tenait

depuis quinze jours suspendues sur sa tête, et malgré le bruit que cette affaire faisait déjà dans le pays, le jeune baron n'en chassait pas moins, et surtout n'en saisissait pas avec moins d'empressement toutes les occasions d'humilier les moines de l'abbaye.

Les soucis dont son front était chargé avaient une cause plus importante pour lui. Le jeune baron était marié depuis quelques mois; il avait épousé une des filles du seigneur de La Bourdaisière, dont le château, situé sur les rives du Cher, pouvait être aperçu des fenêtres de Roche-Corbon. Ombert n'examinait la campagne avec une attention si scrupuleuse que parce qu'il avait envoyé un message à son beau-père, et il attendait que le vieux seigneur de La Bourdaisière, dont les petites-filles furent si célèbres dans notre histoire, parût sur le rivage opposé, afin de l'aller chercher avec une barque qui était attachée au bas de la plate-forme sur laquelle le baron se promenait à grands pas.

Il venait de laisser sa chère Catherine dans un état fort inquiétant, et il donnait les marques de la plus grande impatience; parfois il s'arrêtait pour regarder le bord opposé, et, ne voyant rien, il se remettait à marcher en sifflant, comme s'il rappelait son faucon favori, ce qui était chez lui le signe d'une vive impatience. Lorsque son beau-père se fut fait encore attendre quelques moments, il lâcha deux ou trois fois un juron énergique; mais comme il le prononçait pour la dernière fois, il aperçut un cavalier qui faisait voler le sable sous le galop de son cheval de l'autre côté de l'eau. Descendant alors les marches de l'espèce de port à l'abri duquel était sa barque, il s'élança sur les rames et se dirigea vers le point où devait aborder le seigneur de La Bourdaisière.

CHAPITRE TROISIÈME

Le mendiant

Ombert atteignit le rivage opposé au moment où son beau-père mettait pied à terre et confiait son cheval à son écuyer. Ce seigneur de La Bourdaisière était grand et gros, sa démarche et ses manières annonçaient un vieux soldat.

— Eh bien! Ombert, dit-il à son gendre, tu as une mine bien triste ce matin! qu'est-il donc arrivé?...

En achevant ces paroles, le digne seigneur sauta dans la barque, et son poids la fit enfoncer de quelques lignes. Il rétablit sur sa tête presque chauve un chaperon assez simple que le mouvement de son corps avait déplacé, et il continua ainsi:

— Catherine a donc demandé à me voir?...

— Vous allez, répondit Ombert, la trouver bien changée!... ce n'est plus aujourd'hui cette Catherine dont la figure était si fraîche, les couleurs si vives, le front si pur... non, non, ce n'est plus la Catherine que vous m'avez donnée; une profonde mélancolie s'est emparée d'elle: elle ne tourne plus les yeux sur moi avec la même expression qu'autrefois. J'y crois retrouver cette timidité qui me charmait en elle lorsque je la connaissais à peine et que je ne pouvais la voir que dans la joyeuse salle de votre château, et cependant je suis son mari!... Elle aime maintenant la solitude et ne veut plus sortir, elle est silencieuse et distraite à me désespérer.

— Que me dis-tu là? répliqua le vieux seigneur ému; dans son enfance, naguère encore, n'était-elle pas insouciante et joyeuse? son regard vif et animé répandait la vie au cœur de tout le monde: soupçonnes-tu ce qui a pu la changer à ce point?

— Je ne crois pas que ce puissent être mes débats avec ces damnés moines qui veulent m'excommunier...

— T'excommunier!... s'écria le vieux seigneur avec un saint effroi; par Jésus! que me dis-tu là? voici une nouvelle qui n'est pas encore venue jusqu'aux collines du Cher... Sainte Marie! qu'as-tu donc fait pour t'attirer la menace d'une semblable calamité?

— Est-ce que vous donnez dans ces rêveries-là?... répondit Ombert; ne savez-vous pas que ces enragés bénédictins m'ont volé une bonne partie de mon bien et que nous sommes en guerre?...

— Oui; mais excommunié!... ah! c'est cela qui trouble et chagrine ma chère Catherine! je la connais, elle est chrétienne comme toute notre famille.

— Si c'était cela, elle m'en parlerait, répliqua le baron, mais elle garde le silence...

— De peur de t'affliger.

— Oh! ce n'est pas cette crainte qui la rend si tendrement plaintive et mêle à son sourire une amertune qu'elle semble vouloir cacher. Quelquefois je tremble de la voir expirer dans mes bras. Tout à l'heure encore je la regardais endormie; ses paupières closes, son teint presque décoloré offraient l'image de la mort; j'ai posé mes lèvres sur les siennes pour m'assurer qu'elle respirait encore. J'ai cherché à la distraire, je lui ai donné le spectacle d'une grande chasse, c'est un divertissement qui lui plaisait jadis. Je lui apporte de l'or, des bijoux, des parures, elle les accepte, et, en s'apercevant que tous mes soins ont pour but de lui plaire, elle en semble plus attristée. J'ai quel-

quefois pensé que j'avais un rival, mais ce soupçon est absurde, Catherine ne m'a jamais quitté, elle ne voit personne, et la seule fois qu'elle sortit de Roche-Corbon, ce fut pour aller à Tours avec moi voir passer l'armée du duc d'Orléans; je l'ai menée aux fêtes que nous avons données alors. Je ne pense pas que parmi cette foule elle ait pu être courtisée, puisque personne ne s'est montré aux environs depuis cette époque... Ah! si j'avais un rival!...

La barque était arrêtée au milieu du fleuve, le jeune Ombert immobile avait abandonné les rames, et ses yeux semblaient jeter des flammes.

— Mon fils, dit le seigneur de La Bourdaisière, réconcilie-toi au plus vite avec ces bons religieux de Marmoutiers; ils ont attiré sur toi la colère du Ciel, et...

— Me réconcilier avec des gens qui veulent envahir l'héritage de mes pères, qui font la guerre au descendant de leurs bienfaiteurs!... qu'ils aillent au diable!... je me moque de leurs sentences papales, et nous verrons comment ils se défendront contre mes hommes d'armes!

— Sainte Vierge! s'écria le vieux de La Bourdaisière, tu veux donc attirer à Roche-Corbon toutes les bannières de la Touraine? tu veux donc faire assiéger et détruire de fond en comble ton château?

— Je voudrais bien voir cela!... répondit le jeune baron en prenant une attitude guerrière; alors je mettrais sur pied tous mes vassaux et tous mes hommes, et je ferais fondre sur les assiégeants tout le plomb des vitraux de mon château en attendant que vous me vinssiez en aide; Roche-Corbon et La Bourdaisière réunis mettraient la Touraine à sac.

— Nenni!... répliqua le vieux seigneur en caressant légèrement le troisième étage d'un menton rebondi, je ne tirerai jamais l'épée contre les élus du Seigneur! Viendriez-vous, beau-fils, me tirer de l'enfer une fois que j'y

serais entré? et si j'encourais une moins forte peine en vous secourant contre une croisade prêchée par dom Hélias, seraient-ce vos prières qui me tireraient du purgatoire, mécréant que vous êtes?... Je te l'ai déjà dit, Ombert, prends garde à ton salut!

— Eh! laissez donc, mon père! lorsque je serai réellement dans la peine, m'abandonnerez-vous pour les sottes joies d'une récompense incertaine! Eh! qui sait ce que nous deviendrons? Vous avez beau vous signer, vous savez bien que je suis un bon et brave jeune homme, et que Dieu le Père regardera à deux fois peut-être à damner un fin écuyer comme moi qui court la bague comme pas un et qui ne ménage pas ses os en campagne.

Comme le jeune baron achevait ce philosophique discours, ses yeux se tournèrent du côté du monastère, et tout à coup il cessa de ramer, tant son attention fut captivée par le spectacle qui s'offrit à ses yeux.

Nous avons dit qu'entre le monastère et le château il s'étendait un long rocher capricieusement dentelé par les eaux de la Loire, qu'il surplombait. Or on avait tracé sur cette roche inculte un petit sentier qui conduisait au monastère; ce sentier partait d'une porte pratiquée dans le mur qui entourait le jardin en commençant à la fortification, sur laquelle était l'avenue de tilleuls, et qui remontait le long du rocher jusqu'aux murs d'enceinte du château. Le baron, pour interdire aux religieux l'usage de ce sentier périlleux, qui conduisait à travers son parc aérien sur la route de Blois, et faisait éviter ainsi un grand détour, tenait toujours sa porte fermée. Dans ce moment il aperçut un inconnu bizarrement vêtu, qui paraissait cheminer avec peine dans ce sentier rocailleux en se tenant aux racines et aux bruyères qui croissaient sur le roc. Le malheureux ignorait probablement le danger de cette route suspendue au-dessus des eaux, car il atteignait

les endroits les plus difficiles sans chercher à les éviter. L'éloignement ne permettait pas de distinguer les traits de l'imprudent qui tentait ce dangereux passage. Ombert lui cria:

— Ne savez-vous pas que ce chemin est sans issue et que vous risquez de vous tuer?

Avant que la voix du baron fût parvenue à l'oreille du voyageur, ce dernier glissa et tomba entre des ronces qui formaient comme une sorte de haie au-dessus des eaux: il y resta environ une minute; mais l'effort qu'il fit pour saisir des branches et remonter sur le rocher donnèrent une impulsion aux ronces, qui se courbèrent et cessèrent de le soutenir; il tomba dans la Loire, qui était rapide et profonde en cet endroit. Sur-le-champ le jeune Ombert se dirigea avec adresse vers le point où le malheureux avait disparu, et, priant son beau-père de maintenir la barque à peu près à la même place, il se défit promptement de son chaperon et de son justaucorps, et se jeta dans le fleuve.

— Il est fou! murmurait le vieux de La Bourdaisière, que l'exercice qu'il prenait, joint à une vive inquiétude, faisait suer à grosses gouttes; le voilà qui risque sa vie pour un homme qu'il ne connaît pas, et il insulte ces braves bénédictins!...

Mais, en parlant ainsi, ce digne seigneur observait avec une vive inquiétude les bouillonnements du fleuve qui se déplaçaient par instants, car il aimait son gendre comme un fils. Enfin le jeune baron reparut, et, aidé par son beau-père, il rentra dans la barque en y attirant un corps roide et privé de sentiment.

— Belle pêche!... s'écria le vieillard en regardant les vêtements de l'inconnu, c'est le plus sale mendiant qui jamais ait été pendu!...

— Allons donc! repartit le jeune homme en s'essuyant

la tête et en chassant l'eau de ses longs cheveux, la corde qui lui ceint les reins est encore assez bonne pour le soutenir à deux pieds de terre: eh là! mettez-lui la tête sur le bord de la barque; il reprendra haleine s'il veut; moi, ma besogne est faite.

Alors le jeune baron reprit les rames, tout mouillé qu'il était, et aussitôt qu'il arriva à l'espèce de port dans lequel il attachait sa barque, il sonna plusieurs fois de son cor et commença à gravir les marches de l'escalier en pierre qui menait sur la plate-forme aux tilleuls, sans plus s'inquiéter du mendiant.

— Roch! dit Ombert à un vieux serviteur qui parut le premier, voyez si ce chien que j'ai pêché vit encore: vous le ferez sécher et le remettrez dans son chemin...

Puis, se ravisant:

— Je vous ordonne d'en avoir soin, entendez-vous?...

Roch regarda les vêtements mouillés de son maître et secoua deux ou trois fois la tête en signe de mécontentement; puis, levant au ciel sa main gauche, la seule dont il se servît, il s'achemina lentement vers l'endroit où était la barque.

Le baron et son beau-père, remontant les différentes terrasses, arrivèrent à un plateau sur lequel était situé le château. En passant avec précaution sous les fenêtres des appartements, ils gagnèrent l'entrée de l'habitation qui donnait sur la cour. Le seigneur de La Bourdaisière regarda les murs d'enceinte avec une espèce de satisfaction, et sourit au tableau qui se présentait à ses regards au milieu de la cour. Sept ou huit hommes d'armes et leurs écuyers nettoyaient leurs armures et leurs lances qui brillaient comme si elles eussent été d'argent; des valets pansaient de beaux chevaux, tandis que sur le pont-levis baissé un factionnaire montait la garde, muni d'une arquebuse et d'un cor de chasse, car dans ces temps de

troubles une troupe d'écorcheurs ou une grande compagnie commandée par plusieurs seigneurs sans argent pouvait venir à passer, et l'on vivait au milieu de la paix comme si l'on eût été en guerre. C'était au point que, lorsque le châtelain voulait se promener, deux sentinelles montaient dans les lanternes, et l'on tenait toujours des cavaliers prêts à le secourir en cas d'attaque.

Le jeune baron avait réuni dix hommes d'armes, et c'était une force assez imposante pour le garantir de toute espèce d'attaque, car ses vassaux nombreux auraient pu lui fournir encore une bannière de cinq à six cents hommes. A cette époque, tout le luxe des seigneurs consistait à entretenir des hommes d'armes: c'étaient des cavaliers très redoutables, car ils étaient bardés de fer, ainsi que leurs chevaux, et un homme d'armes était toujours suivi d'un écuyer et de trois cavaliers auxquels il apprenait à monter à cheval, à se servir de la hache et de la lance, en deux mots, la théorie du noble métier de pillage. Alors dix hommes d'armes formaient un corps de quarante chevaux: quelquefois l'on nommait la réunion de ces cinq hommes lance, parce qu'ils étaient rassemblés autour du cavalier, et cent lances, à cette époque, formaient un corps de cinq cents hommes de cavalerie, corps redoutable si l'on songe à la manière dont ils étaient armés.

Au-dessus d'un perron de trois à quatre marches, s'élevait une porte en ogive, dont les chambranles étaient décorés de fines colonnettes. Cette porte, très étroite, donnait accès dans une grande salle carrée: le seigneur de La Bourdaisière y entra, suivi de son gendre. Cette salle, voûtée, était jonchée de paille fraîche; elle n'avait d'autre ornement que les épieux dont le jeune baron se servait à la chasse, ses armes, son cor, ses armures. On y voyait un grand buffet de bois de noyer noirci qui portait alors le nom de dressoir, et sur lequel étaient placés la vaisselle

d'argent, les aiguières de table, les chandeliers, le linge. Ce dressoir était ordinairement le présent des noces, et, selon la noblesse des époux, il avait un, deux ou trois étages.

Les deux barons accrochèrent leurs chaperons à deux clous plantés à cet effet dans la muraille, et, à leur entrée, des chiens qui se trouvaient dans une pièce voisine firent entendre leurs aboiements, parvinrent à forcer la porte de leur chenil et accoururent autour de leur maître.

— Tout beau, mes enfants! s'écria Ombert d'une voix forte.

Et il leur donna quelques coups qui les firent rentrer dans le devoir, puis il prit un fouet accroché à la muraille, et les reconduisit lui-même dans leur chenil, qu'il ferma plus soigneusement.

Ombert introduisit alors son beau-père dans une autre salle immense et un peu mieux décorée; elle avait une porte de sortie sur les jardins, et c'était par là qu'Ombert descendait sur la Loire. Au milieu de cette pièce lambrissée de vieux chêne noirci était une longue et vaste table toute dressée et chargée de quelques mets. Les chaises du maître et de Catherine étaient placées au haut bout, et leur forme déjà passée de mode annonçait que ces meubles étaient héréditaires. L'écusson de Roche-Corbon surmontait les dossiers grotesquement travaillés. L'un de ces sièges, garni d'une étoffe assez précieuse, indiquait la place de Catherine; des bancs de bois servaient de sièges aux commensaux: du reste, tout était propre et soigné, ce qui fit sourire complaisamment le seigneur de La Bourdaisière.

— Ah! ah! depuis que nous avons une châtelaine, tout me paraît un peu mieux, en tout point, qu'autrefois; ma fille est une bonne ménagère.

Ombert soulevait alors une grande tapisserie antique

qui servait de porte: posant un doigt sur ses lèvres, d'un air mystérieux, il fit approcher le vieux seigneur d'une autre pièce dont le luxe contrastait singulièrement avec la sévérité des deux autres. Les deux barons s'arrêtèrent en essayant de ne faire aucun bruit et se complurent dans le délicieux spectacle qui s'offrait à leur vue.

Le plancher était couvert d'une riche tapisserie, les vitraux coloriés ne laissaient passer le jour qu'à regret, ce qui répandait une sorte de mystère sur cette scène gracieuse. Les murs étaient tendus d'étoffes précieuses, et les poutres étaient sculptées et coloriées, la propreté la plus minutieuse régnait dans toutes les parties de la salle. Du milieu du plafond pendait une lampe de cuivre. Tous les meubles, en bois de noyer, étaient décorés de sculptures merveilleuses d'arrangement et d'exécution, et qui, brillantes et polies, semblaient être de bronze. Devant une des croisées, une jeune femme d'une vingtaine d'années était assise, les yeux fixés sur une bible manuscrite dont la tranche était dorée et le vélin éblouissant de blancheur; sa pose était gracieuse et naturelle: accoudée sur le pupitre de son prie-Dieu, elle appuyait son front sur l'une de ses mains, l'autre tenait le livre ouvert sur ses genoux. Elle semblait appâlie par une souffrance morale. Ses cheveux se partageaient en deux bandeaux, et, après avoir dessiné sur son front d'albâtre une ogive d'ébène, retombaient en boucles ondoyantes sur son cou. Elle portait sur la tête un chapeau de velours noir qui faisait un creux au milieu et se relevait au-dessus de chaque tempe en forme de ruche; un diamant fixé au milieu de son front par une fine chaîne d'or étincelait entre ses deux bandeaux. Ses longues paupières baissées projetaient sur ses joues des ombres indécises.

La jeune châtelaine était vêtue d'une longue robe sans ceinture qui montait jusqu'à son cou en dessinant toutes

ses formes; l'étoffe, retombant à grands plis, laissait passer seulement la pointe aiguë de ses souliers mignons; sur sa robe étaient brodées les armes de son mari écartelées de celles de son père. Elle épelait à demi-voix et à grand-peine quelques mots qui sans doute expliquaient l'une des enluminures du missel, quand la respiration haletante du vieux seigneur de La Bourdaisière vint distraire son attention.

— Ah! s'écria-t-elle avec l'accent de la joie et toute rouge de bonheur.

Elle tourna ses yeux encore pleins de larmes vers la porte où son père et son époux, s'appuyant l'un sur l'autre, la contemplaient avec une joie mêlée d'inquiétude. Elle se leva précipitamment et courut avec légèreté vers son père, qui la reçut dans ses bras et la baisa au front.

— Oh! mon père! dit-elle d'une voix émue, qu'il y a longtemps que je ne vous ai vu!

Puis elle tendit sa main blanche à Ombert. Mais à des yeux plus exercés que ceux du vieux seigneur et d'Ombert, qui n'avaient jamais beaucoup étudié les femmes, l'expression qui accompagna ce geste eût paru tenir autant du remords que de la pudeur.

Le vieux gentihomme les pressa tous les deux dans ses bras, et, les regardant ainsi réunis sur son cœur, leur dit:

— Que le Ciel vous bénisse! il y a aujourd'hui trois ans que je ne vous ai vus.

— Ce jour-là, j'étais bien heureuse! répondit tristement Catherine.

— Ne le serais-tu donc plus? répliqua vivement Ombert en lançant un regard soupçonneux à sa femme.

— Hélas! répondit-elle avec une naïveté pleine de charme, alors je croyais pouvoir faire votre bonheur; maintenant je crains...

— Parle! mon enfant... dit le père.

— Je crains, continua-t-elle en baissant les yeux et la voix, de ne pas vous exprimer assez bien ma tendresse...

— Si tu l'éprouves aussi vive qu'au premier temps de notre amour, je suis heureux et ne demande rien de plus; mais tu voudrais m'aimer et tu ne le peux... Oh! Catherine! souviens-toi de nos jeux... de notre enfance heureuse!

— Quelle pensée! s'écria Catherine en levant ses yeux sur Ombert avec plus de sévérité qu'il ne convient à l'innocence.

— Je ne t'en fais pas un crime, reprit vivement le jeune baron; mais cette douleur qui fait pâlir tes joues ne seraitelle pas l'effet d'un combat... du souvenir d'un passé plus cher que le présent?

— Ah! mon père! s'écria Catherine, sauvez-moi; dites à votre fils combien mes jours s'écoulèrent purement auprès de vous! défendez votre sang!

Le vieux de La Bourdaisière examinait avec attention sa fille chérie et gardait le silence; ses yeux se portaient plus d'une fois sur les riches peintures de la bible que Catherine examinait quand ils la surprirent, et derechef il regardait Catherine.

— Ma chère! répondit Ombert en prenant la main de sa femme, pardonne mes soupçons à mon amour; mais, dois-je te l'avouer! il y a quelques nuits, dans ton sommeil, je t'entendis murmurer d'un ton plaintif ces mots: « Malheureuse, malheureuse Catherine!... »

— S'il est vrai, cruel! à vos yeux un malheureux est donc toujours un coupable?...

Le ton avec lequel Catherine prononça ce peu de mots, irréprochables en eux-mêmes, mécontenta le vieux seigneur.

— Ma fille! murmura-t-il en secouant la tête...

Catherine l'interrompit...

— Oui! s'écria-t-elle, oui! je suis bien coupable, bien coupable de vous affliger ainsi tous deux...

Et, fondant en larmes, elle tomba sur un siège qui se trouvait près d'elle.

Ombert s'éloigna en silence, en laissant le père et la fille épancher dans le cœur l'un de l'autre leurs plus secrètes pensées.

— Catherine, dit le vieillard, qu'as-tu? parle! ce n'est pas un père, c'est un ami qui t'interroge.

A ces paroles, Catherine rougit; elle voulut parler, mais un visible embarras la retint. Levant enfin les yeux sur son père, elle lui dit:

— O mon père bien-aimé! à vous ou à Dieu seul j'adresserais une pareille plainte. Lorsque vous m'avez présenté Ombert pour époux, mon cœur l'a choisi, tout en lui m'a charmée; mais depuis quelques mois j'ai bien souffert...

Ici elle se jeta dans les bras de son père comme pour cacher son visage, et, en versant un torrent de pleurs, elle ajouta:

— Rendre heureux l'époux que vous m'avez donné est un devoir sacré; j'y mets tous mes soins; je l'estime, je l'aime, je l'adore, mais les beaux jours de votre Catherine ont fui avec son innocence, et la châtelaine de Roche-Corbon est la plus malheureuse des femmes.

Elle releva la tête, et ses yeux brillèrent à travers ses larmes comme un rayon brisé par le courant des eaux.

— Enfin, continua-t-elle d'une voix éteinte, depuis quelque temps mon sort me semble insupportable... O mon père!...

Et elle se tut, craignant peut-être d'en trop dire.

Le vieux sire de La Bourdaisière avait toujours eu pour habitude d'aller droit au but avec les femmes; il ne crut pas devoir, en cette occasion, se départir de sa coutume:

aussi, sans s'arrêter à pénétrer les mystères dont Catherine enveloppait sa demi-confidence:

— Est-ce Ombert, reprit La Bourdaisière, qui t'a donné cette bible?

Catherine rougit et baissa les yeux.

— Non, mon père; c'est le vieux bénédictin qui m'apprenait à lire, il me l'a remise un matin, il y a un mois environ; j'ai cru que c'était l'ouvrage des religieux de Marmoutiers, et je n'ai pu m'en assurer, car il n'est plus revenu depuis lors, sans doute à cause des différends d'Ombert et de l'abbé, et tout à l'heure j'essayais de lire l'inscription.

— Ma fille, répondit le vieillard ému jusqu'au fond de l'âme, je prie le Ciel de te rendre la paix; attends tout du temps... mais songe bien que la terre sera plus légère sur ma cendre si un jour, en approchant de ma tombe, qui la renfermera, tu peux me jurer que tu as rendu ton époux heureux par ton amour. Le rôle des femmes est sur la terre un perpétuel sacrifice. Si tu n'es pas heureuse, n'oublie pas que les regrets les plus amers sont plus légers à porter que le moindre remords.

Le vieux seigneur prit la bible, la tourna et retourna dans tous les sens, et finit par la remettre sur le prie-Dieu en disant:

— C'est un fort beau présent...

Puis, prenant le bras de Catherine, il le mit sur le sien et la conduisit dans l'autre salle, car le cor venait d'annoncer le dîner, qui était le repas du matin à cette époque.

La figure du sire de La Bourdaisière avait toujours un air d'hilarité et de satisfaction qui se manifestait par un tic qui lui était particulier, surtout à l'approche du repas; mais depuis la confidence de Catherine, son visage s'allongea, et le son du cor ne fut pas assez puissant pour séparer ses gros sourcils noirs qu'avait rapprochés l'aveu mystérieux de sa fille.

CHAPITRE QUATRIÈME

L'abbé

Lorsque Catherine parut avec son père, une quarantaine de personnes qui se trouvaient dans la grande salle s'inclinèrent avec respect et attendirent que la dame et le vieux seigneur fussent assis; mais Catherine, n'apercevant pas Ombert, hésitait à se mettre à table, lorsque le baron parut, revêtu d'un autre habit, car le sien avait été endommagé par son bain forcé. Au milieu de la foule on distinguait un vénérable ecclésiastique d'une soixantaine d'années, dont le visage respirait la bonté et la douceur; il était vêtu de sa soutane noire et paraissait préoccupé. Quand les maîtres se furent placés, le chef des hommes d'armes, les pages, les cavaliers et les gens les plus honorables de la maison se mirent devant la table en laissant une distance respectueuse entre eux et le groupe des deux seigneurs. Le chapelain dit alors le bénédicité, et, après avoir béni les mets, il s'assit ainsi que les maîtres; les commensaux allaient les imiter, lorsqu'on entendit la voix de Roch le Gaucher, qui entra, suivi du mendiant sauvé par Ombert.

— Non, s'écriait l'inconnu, je ne veux pas quitter ces lieux sans voir le bon seigneur qui m'a sauvé la vie... laissez-moi entrer!

Malgré les efforts du vieux majordome, le mendiant parut à la porte, regarda attentivement toutes les personnes

qui étaient assises autour de la table, et devint alors l'objet de la curiosité générale. Son visage était sillonné d'une multitude de rides, et sa peau, luisante et jaunie, avait l'aspect du cuivre; ses cheveux, coupés carrément sur le front, croissaient librement sur sa nuque. Il portait pour habit une sorte de sac de toile grossière serré au milieu de son corps par une corde. Ses souliers avaient une forme très éloignée de celle qui était en vogue, sa jaquette était rapiécée en plusieurs endroits, enfin il tenait à sa main un bâton qu'il n'avait jamais lâché, même en tombant dans la Loire, et qui se terminait en crosse. Ce singulier personnage promenait ses petits yeux verts sur toute l'assemblée, sans paraître embarrassé de se trouver en si bonne compagnie; ses mouvements, libres et aisés, ne manquaient pas d'une sorte de grâce et de noblesse.

— Messeigneurs, dit-il enfin, et vous, ma très noble dame, faites-moi connaître, je vous en conjure, celui qui m'a sauvé la vie! demanda-t-il en s'inclinant légèrement.

— Que t'importe, puisque tu es en vie!... lui répondit Ombert.

— Ma reconnaissance sera peut-être plus d'une fois utile à mon libérateur, répliqua le mendiant, surtout si, par hasard, c'était vous, vous, le seigneur de la Roche-Corbon... car les grands ont plus souvent besoin des petits que vous ne le pensez.

— Allons, lui répliqua brusquement Ombert, sieds-toi là-bas, au bas bout de la table, et mange, car je veux que tu sortes content du château de la Roche-Corbon.

Le mendiant passa au bas bout de la table, s'assit sur une escabelle et parcourut l'assemblée d'un œil inquisiteur. Il arrêta un moment sa vue sur Catherine, et prit plaisir à admirer l'adresse qu'elle mettait à saisir les mets avec ses doigts sans les trop salir, car dans ce temps les fourchettes n'étaient pas encore en usage, et les dames



Le duc de Bourgogne

avaient plus d'une difficulté à vaincre pour manger proprement. Catherine, délicate comme elle l'était, usait d'adresse et maniait si bien son couteau et son pain, qu'elle avait rarement recours à la nappe pour essuyer ses doigts mignons. Lorsqu'elle eut compris qu'Ombert avait sauvé le mendiant, elle jeta à son mari un regard qui le fit tressaillir de joie.

— Où va Ta Seigneurie, manant? demanda le sire de La Bourdaisière.

L'inconnu lança à ce nouvel interlocuteur un regard méchant et moqueur, et répondit avec une insultante brièveté:

— Où tu iras, seigneur.

A peine cette phrase fut-elle prononcée, que Roch le Gaucher renversa de sa main le mendiant, qui fit la culbute derrière son escabelle, et un homme d'armes, le saisissant par la corde qui lui ceignait les reins, l'enleva pour le jeter dehors.

Dans cette position, l'imperturbable mendiant tourna sa tête jaunie vers Ombert et lui dit:

— Cela ne m'empêchera pas de vous secourir au besoin, messire.

Cette scène étrange avait interrompu le déjeuner, et l'homme d'armes tenant le mendiant était le centre de tous les regards.

— Pends-le aux créneaux de la tour! s'écriait le sire de La Bourdaisière, et prends garde que la corde ne casse!

— O mon père, dit Catherine émue, pour une parole inconsidérée, allez-vous ôter la vie à ce pauvre homme? Je conviens qu'il le mérite, mais votre colère tombe trop bas pour ce matin.

Ombert, surpris de l'audace du mendiant et du calme qui régnait sur ses traits, malgré la singulière posture dans laquelle il se trouvait, prenait intérêt à lui. Il se joignit à

Catherine pour tâcher de fléchir le vieillard irritable, et quand il crut y avoir réussi il fit un signe et dit:

— Bertram, laisse-le aller en paix! le seigneur de La Bourdaisière lui pardonne... Et toi, mendiant, sois plus circonspect à l'avenir, en songeant au danger que tu viens de courir!

— Grand merci! reprit le mendiant, dont le visage était passé de la couleur du cuivre jaune à celle du cuivre rouge.

» Bon gentilhomme, au lieu d'aller à Paris, je reste quelque temps dans ce pays, et le ver que tu as dédaigné d'écraser pourra bien empêcher un beau chêne d'être abattu.

A ce mot le mendiant se redressa, choisit sur la table quelques bons morceaux qu'il mit dans son bissac, et sortit d'un air grave et posé qui laissa l'assemblée dans le plus grand étonnement.

— Ce païen-là, reprit La Bourdaisière à demi-voix (et essuyant sa barbe et ses doigts à la nappe), ce païen-là a fait allusion à ta situation, et le fait est qu'elle n'est pas brillante.

— Que voulez-vous dire? répliqua Ombert en l'interrompant.

— Je veux dire que si ces bons moines lancent contre toi cette excommunication dont ils t'ont menacé, je ne sais trop ce que tu deviendras: tout le monde t'abandonnera, tu seras seul dans ton château, et tu ne trouveras pas même un cuisinier, car... aïe!... aïe!... s'écria le vieux seigneur, qu'as-tu donc? prends-tu mon pied pour une enclume?

En effet, le jeune Ombert, mécontent d'entendre son beau-père discuter sur de telles matières devant ses gens, qui tous, à l'exception de quelques hommes d'armes, étaient fort religieux, voulait à toute force faire taire le sire de La Bourdaisière.

— Vous qui êtes connu des bons pères. et dont l'attachement à la religion est si grand, répondit alors Ombert, pourquoi ne tenteriez-vous pas un effort en ma faveur? L'autre jour j'ai voulu obtenir une explication de ce vieil abbé, et Bertram est témoin que je n'avais que de bonnes intentions! le malheur a voulu que mon cheval ait bronché et que dom Hélias se soit laissé tomber de peur sur son sous-prieur; alors toute la volière s'est mise à chanter, il a été impossible de nous entendre... Allez-y, voyez ce qu'ils veulent, et tout s'arrangera.

— A la bonne heure, s'écria le vieux seigneur, c'est parler d'or! comme dit mon vieux chapelain Robert, et comme il est dit je ferai.

Alors Catherine alla chercher dans l'armoire dont nous avons parlé une aiguière d'argent, la remplit d'eau et la présenta à son père, qui se lava les mains, puis elle lui offrit encore elle-même une serviette peluchée selon l'usage du temps; alors le père embrassa sa fille sur le front en lui disant:

— Merci, Catherine.

Après ce peu de mots, dits d'un ton à la fois doux et sévère qui révélait des nuances de sentiment plus délicates que l'on n'aurait pu en attendre de la lourde organisation de ce brave seigneur, le vénérable chapelain se leva, prononça les Grâces, et Catherine, suivie de Marie, sa femme de chambre favorite, rentra dans son appartement. A ce signal chacun se retira, laissant Ombert et La Bourdaisière seuls dans la salle.

— Eh bien! dit ce dernier à Ombert, je vais me rendre sur-le-champ à Marmoutiers; ce sera bien le diable si je n'arrange pas ton affaire.

— Allons donc choisir parmi les chevaux celui qui vous conviendra le mieux, reprit Ombert.

Les deux seigneurs sortirent, et le jeune baron dirigea ses pas vers l'écurie.

Entre chacune des tours qui se trouvaient de distance en distance dans le mur d'enceinte on avait pratiqué, dans l'épaisseur même de la fortification, des salles, des appartements, des écuries, enfin ce mur était habité par tous les gens du château, et, le toit de ces constructions étant une voûte solide, on communiquait par une galerie supérieure à toutes les tours. C'était vers l'un de ces bâtiments que se dirigeait Ombert, lorsque tout à coup un faucon vint s'abattre sur son bras, cherchant à se placer sur son poing.

— Bertram! Roch! Christian! s'écria Ombert en fureur, qu'on aille me chercher Grild le fauconnier!... Laisser échapper mon faucon chéri, le seul qui ait plu à Catherine! il me le paiera, le coquin!

Roch le Gaucher, tout vieux qu'il était, amena par sa ceinture un petit homme dont la figure ressemblait assez à celle d'un chat-huant; il se soutenait avec peine, et ses yeux hagards semblaient souffrir de l'éclat du jour et de l'impression de l'air. Ombert fut encore plus en colère de le trouver ivre, et prenant un bâton, il le lui montra, ce qui fit pousser des cris inarticulés au fauconnier.

— Lorsqu'il sera dans son bon sens, corrigez-le! dit Ombert à Roch le Gaucher.

Celui-ci leva les yeux au ciel à l'aspect d'un tel désordre parmi des gens qu'il avait la charge de conduire, et emmena Grild en murmurant.

Pendant ce temps, le sire de La Bourdaisière avait été à l'écurie et ramenait un très beau cheval sur lequel il monta en disant à Ombert:

— Les choses faites ne sont plus à faire.

Et il essaya de donner un air de sentence à ses paroles en contractant ses deux lèvres par la petite grimace qui lui était habituelle.

— Roch, s'écria Ombert, Roch, à cheval! le sire de La

Bourdaisière ira-t-il tout seul au monastère? Allons, mon Gaucher, à cheval!

En entendant cet ordre, le petit vieillard encore vert sauta vers l'écurie, et avant que le sire de La Bourdaisière et Ombert fussent convenus des concessions à faire à l'abbé Hélias, il parut, monté sur un fort beau cheval, et se rangea derrière ses maîtres avec une promptitude, un silence et des manières qui annonçaient une longue habitude du service militaire.

Alors Ombert sonna du cor, et la sentinelle du pont-levis livra passage au sire de La Bourdaisière et à son vieil acolyte. Roch le Gaucher était en quelque sorte le maire du palais de Roche-Corbon, où il remplissait les divers emplois affectés depuis aux intendants. Roch avait accompagné Ombert XXIV en Palestine, et il avait eu la douleur de le voir succomber dans l'esclavage. Roch ne s'était soustrait à la mort qu'en reniant la foi catholique, et comme il avait fait serment de la main droite sur le Coran, il avait condamné cette main infidèle à une perpétuelle inaction; peu s'en était fallu même qu'il ne se la coupât: mais à Rome, où il était allé demander l'absolution de son crime, le grand pénitencier l'avait engagé à conserver ce membre au service de Dieu, ce que Roch avait compris dans le sens qu'il ne devait point le mettre au service des hommes.

Ce vieillard avait près de quatre-vingts ans; il était petit, vif, éveillé, et de plus fort vigoureux encore; son front était saillant, ses yeux gris et enfoncés, son nez pointu, et tout son corps d'une maigreur surprenante. Il portait toujours des habits d'une couleur foncée, et ses cheveux blancs s'échappaient de dessous un bonnet de couleur marron, surmonté d'une plaque d'or aux armes de Roche-Corbon. Son dévouement à cette noble famille était aussi grand que son attachement à la religion catho-

lique, apostolique et romaine, et si ces deux sentiments mis en opposition depuis quinze ans par la conduite des Ombert envers le monastère élevaient en lui des combats assez plaisants, sa longue expérience, son habitude de régir les domaines, lui avaient acquis le droit de parler assez librement à son maître et lui donnaient une grande autorité sur les vassaux et les gens du château. Roch était en quelque sorte un fac-similé du pouvoir du baron et le pivot sur lequel roulaient les affaires de la baronnie. Jamais le bailli, le sénéchal, les francs-archers, le curé du village, ne se seraient adressés à d'autres qu'à Roch avant de paraître devant le seigneur, et Roch n'abusait aucunement de cette autorité.

En ce moment il suivait le sire de La Bourdaisière avec un visible contentement. En effet, depuis que le baron avait été cité trois fois par l'abbé Hélias, Roch avait eu une peine infinie à revenir au château. Le vénérable Boniface lui-même, pauvre prêtre, avait longtemps hésité entre le courroux des bénédictins et celui des barons ses bienfaiteurs; Roch le Gaucher lui avait représenté que pour un seul homme il allait priver tout un peuple des secours de la religion, et que son devoir était de rester jusqu'au dernier moment pour éveiller le repentir dans l'âme de son maître. Cette dernière raison avait convaincu Boniface, et l'air soucieux qu'on lui a vu pendant qu'il récitait le bénédicité venait de ce que l'endurcissement du jeune baron allait le forcer à quitter le château; car il ne se sentait pas assez fort, en cas d'excommunication, pour lutter contre les bénédictins, qui l'auraient fait interdire et condamner comme fauteur de l'hérésie. Or Roch le Gaucher, depuis ces fatales citations, ne voyait en l'avenir que des malheurs, et voici comment il exprima ses craintes au sire de La Bourdaisière. Lorsqu'ils furent sur le chemin qui menait au monastère par le haut de la montagne, il

fit avancer son cheval près de celui du sire de La Bourdaisière par une imperceptible gradation, et finit par se trouver presque à côté du seigneur sans que ce dernier pût s'en formaliser en rien, car Roch mit à ce petit manège une attention et une lenteur qui décelaient le respect qu'il avait pour ses maîtres, et qui sans doute eût fait rire le bon seigneur s'il s'en fût aperçu. Comme la transition d'un tel acte à une tentative de conversation eût été peut-être trop rapide, Roch commença par tousser deux fois légèrement, puis il soupira profondément à plusieurs reprises, enfin il se hasarda à commencer ainsi:

— Que Dieu et ses saints, et surtout Notre-Seigneur Jésus, aident votre sagesse dans son entreprise; car, si vous réussissez, monseigneur, vous m'ôterez un poids de cent livres que j'ai sur l'estomac, sans parler du service que vous rendrez à Monseigneur votre gendre. Non, en vérité, je ne vis pas depuis que nous sommes cités par Sa Révérence l'abbé dom Hélias. Dire qu'une maison comme celle des Roche-Corbon serait excommuniée! Que deviendrait le pauvre Roch, lui qui a déjà renié Dieu une fois! Je suis obligé, voyez-vous, d'être plus chrétien qu'un autre, et je ne sais si je pourrais risquer ainsi mon âme en servant un excommunié! J'aimerais mieux mourir, car je ne trahirais ni mon maître ni Dieu.

— Bah! reprit le sire, saint Pierre a renié trois fois Jésus, qui était son Dieu et son maître.

— Oui, mais c'était un saint, répondit le pauvre Roch, et le Père Boniface dit que les apôtres prenaient des licences qui ne nous sont pas permises. Mais, sire, ce qui m'effraie, c'est que si mon maître était excommunié tout le monde l'abandonnerait; car, grâce à mes soins, tous les gens du château sont religieux et pour tous les trésors du pape ne compromettraient pas le salut de leur âme. Tous les matins ils vont à la messe du Père Boniface et vivent

en état de grâce, à l'exception de ces damnés hommes d'armes qui sont pires que les mécréants, car ils ne croient même pas en Dieu. Ainsi, mon bon seigneur, il faut user d'adresse et de politique, car j'aimerais mieux voir le baron mon maître mort ou ruiné que de le voir excommunié! et cependant Dieu m'est témoin que je l'aime plus que moi-même.

— Ruiné! hum!... mort! hum! hum!

Telle fut la réponse du seigneur de La Bourdaisière, qui commençait à apercevoir des difficultés dans sa mission, et des suites plus fâcheuses qu'il ne l'avait cru à l'excommunication:

— Ses fermiers, ses serfs, ses gens, lui paieront-ils ses dîmes, ses loyers et ses redevances?

— Je ne le crois pas, répondit Roch, à moins qu'il ne les prenne lui-même à l'aide de ses hommes d'armes, si ces derniers lui restent fidèles... mais vous savez que pour un marc de plus par an Bertram et sa troupe serviraient l'abbaye: mon jeune maître n'a pas fait la guerre avec eux, et ces gens-là ne connaissent que leur paie; mais soyez certain que l'abbé Hélias ordonnera à tout le monde de laisser notre maître dans l'abandon, sous peine d'être excommunié comme lui.

— Diable! diable! dit encore le vieux La Bourdaisière, voilà qui est sérieux... et à quoi je n'ai point encore songé. Vrai Dieu! j'ai de la religion, mais, si l'on me mettait mes domaines en interdit, je sens que j'aurais bien de la peine à m'empêcher de frotter les auteurs d'une telle mesure.

A ce moment ils aperçurent, en descendant le chemin creusé dans le roc, les hautes murailles et les nombreuses constructions qui composaient à cette époque le monastère de Marmoutiers. Ces bâtiments étaient situés précisément au bas du rocher qui régnait tout le long de la côte, si bien que l'abbaye semblait taillée dans la masse de cette

roche blanchâtre, et le fait est que les moines y avaient pratiqué des appartements. Le monastère était donc dominé dans toute son étendue par la montagne au sommet de laquelle les religieux avaient depuis quelque temps planté de la vigne. Les murs de Marmoutiers s'avançaient jusqu'au bord de la Loire, et la porte principale de l'abbaye donnait sur le fleuve. On arrivait à cette porte par deux chemins. Celui de Roche-Corbon était creusé dans le roc, et venait aboutir à une plate-forme assez vaste que les moines avaient conquise sur les eaux de la Loire. Cette espèce de digue servit sans doute de modèle à la levée que l'on construisit bien plus tard de ce côté du fleuve. L'autre chemin allait directement à Saint-Symphorien. Cette route était prise sur le rocher et facilitait l'abord du monastère du côté de Saint-Symphorien, qui s'élevait en amphithéâtre. A un demi-mille plus haut, l'espace qui se trouvait entre la Loire et le rocher devenait assez large, et les jardins de l'abbaye étaient situés dans cette plaine.

La vue de ces hautes et épaisses murailles, qui n'avaient dans leur ensemble aucun ordre et qui n'offraient qu'une masse informe de bâtiments de divers styles, ajouta encore à la perplexité du vieux seigneur de La Bourdaisière: sa figure, ordinairement riante, fleurie, était devenue soucieuse, et trahissait la fatigue que lui faisait éprouver la nécessité de réfléchir, nécessité que d'ordinaire il subissait le plus rarement possible. Il se résignait cependant à ce labeur pénible, et les embarras de sa négociation l'occupaient moins peut-être que l'état dans lequel il avait trouvé une fille chérie dont il avait cru jusqu'alors avoir assuré le bonheur, et qu'il voyait maintenant en proie à un chagrin dont il ne pouvait pénétrer le mystère. Mais, quand il vit approcher l'instant critique, en entendant sonner les cloches du monastère, toutes les difficultés du moment se présentèrent en foule à son esprit, et il aurait bien voulu

pouvoir se faire assister par Roch, à qui il enviait tacitement sa connaissance des affaires et son heureuse loquacité.

En arrivant à l'abbaye, ils virent de loin le mendiant assis sur une pierre à l'ombre de quelques tilleuls qui se trouvaient aux portes du monastère. Il mangeait avec insouciance et avec le plus grand calme les provisions qu'il avait faites à la Roche-Corbon. Le mendiant regarda le sire de La Bourdaisière d'un air goguenard, comme s'il eût compris l'embarras du vieux seigneur, de même qu'il avait prévu son arrivée au monastère; heureusement pour lui, le sire de La Bourdaisière était beaucoup trop absorbé pour s'en apercevoir. Roch descendit de cheval pour sonner.

Lorsque le Gaucher eut nommé le visiteur et expliqué en peu de mots l'objet de la visite, le tourier les laissa passer en leur disant qu'ils trouveraient l'abbé Hélias au réfectoire, car l'heure du repas venait de sonner. Le frère mit les chevaux à l'écurie du monastère, après avoir indiqué le réfectoire aux deux arrivants.

Ceux-ci traversèrent donc, au milieu du silence le plus absolu, les cours de l'abbaye; ils regardèrent avec curiosité les fenêtres étroites et les murs solides de ces constructions monastiques: ils aperçurent un mouvement extraordinaire dans les bâtiments extérieurs de l'abbaye dans lesquels on avait l'habitude de loger les étrangers. Ils virent une épaisse fumée sortir de la cheminée de la cuisine, et des religieux courir de chambre en chambre de cet air affairé que la plus petite aventure donne aux gens qui vivent habituellement dans la retraite.

Roch et La Bourdaisière virent avec étonnement cette activité insolite, et le Gaucher, qui avait une intime connaissance de la tranquillité ordinaire de l'abbaye, s'écria:

— Oh! il y a du nouveau ici! Vous verrez que c'est à

cause de mon pauvre maître. Depuis trente ans je n'ai pas vu pareille alerte.

En effet, deux jeunes religieux portaient, l'un des vases de fleurs fraîches et choisies avec goût, et l'autre des flacons de vin; un troisième parut, qui apportait deux miroirs d'acier encadrés dans un ouvrage en filigrane qui brillait comme s'il fût à peine sorti des mains de l'ouvrier. Ceux qui venaient des appartements des étrangers emportaient du linge, des meubles et toutes sortes d'objets qui ne paraissaient point à l'usage ordinaire des moines.

— Mon frère, dit Roch à l'un de ces derniers, pourriez-vous nous conduire au réfectoire?

Le frère les guida sous une voûte obscure, et, leur montrant une porte, il la leur désigna comme donnant accès au lieu de la réunion de tout le couvent, et cependant on n'entendait pas le moindre bruit.

— Comment, dit Roch au frère, personne n'annoncera-t-il à dom Hélias le seigneur de La Bourdaisière?

A ce nom le jeune frère donna ce qu'il tenait à un autre religieux, et leur ouvrit la porte, en passant le premier afin de les annoncer. Roch et La Bourdaisière entrèrent dans une longue et immense salle au milieu de laquelle s'élevait une table aussi longue que la salle elle-même; de chaque côté de cette table étaient assis des religieux mangeant dans le plus grand silence. Ce réfectoire n'avait aucun autre ornement qu'un grand crucifix placé au fond de la salle. Les murs, en voûte, étaient garnis, jusqu'à trois pieds au-dessus du sol, d'une boiserie de châtaignier très propre, et les vitraux étaient remarquables par la diversité et par l'éclat de leurs couleurs. Toutes les têtes se tournèrent avec une vive curiosité vers les arrivants, et un sourd chuchotement se fit entendre. Les deux vieillards devinrent l'objet d'un tel examen, que Roch et le sire de La Bourdaisière purent croire qu'ils étaient attendus depuis

quelque temps. Les moines étaient tous vêtus d'une soutane blanche, par-dessus laquelle ils portaient une robe noire relevée sur le côté, et leur scapulaire étroit retombait sur leurs épaules, en laissant leur tête nue. C'eût été un aspect bizarre pour un étranger que toutes ces têtes rasées, dont les crânes blancs et luisants avaient pour ornement une lisière de cheveux très courts. Le chuchotement des moines devint assez bruyant, alors un sifflement impérieux de l'abbé les fit rentrer dans leur réserve précédente, et le mouvement simultané de toutes ces têtes leur donna l'aspect d'une réunion de marionnettes dirigées par le ressort d'une mécanique. L'abbé était assis dans une haute stalle au fond du réfectoire, et au-dessus de sa tête était placé le grand crucifix dont nous avons parlé; devant son siège était dressée une table qui, au lieu d'être chargée de mets, était couverte de copies et de manuscrits. En effet, l'abbé Hélias, trop âgé pour prendre ses repas avec ses religieux, assistait aux leurs, afin d'examiner leurs ouvrages pendant ce temps et leur adresser des reproches ou des louanges.

L'abbé Hélias était un beau vieillard à cheveux blancs; son costume n'avait rien de plus orné que celui des autres religieux, excepté quand il officiait, car alors il était revêtu du costume magnifique des abbés mitrés qui étaient à la tête des chefs d'ordre des bénédictins. En ce moment dom Hélias n'avait qu'une soutane blanche et une sorte de rochet de soie violette sur laquelle brillait une croix d'argent. Il était d'une grande maigreur; ses yeux noirs semblaient jeter des éclairs à travers les sourcils blancs qui les cachaient à demi. Les pommettes de ses joues et son front étaient extrêmement saillants; la peau blanche qui les recouvrait était plus fraîche et plus tendre que ne le comportait son grand âge. Ses lèvres minces semblaient se dévorer l'une l'autre, et son menton sévère était plus

ridé que le reste de son visage. L'âge, les travaux et l'austérité de sa vie avaient courbé sa taille. Néanmoins le vieillard s'efforçait de tenir la tête droite, et son attitude était pleine de vigueur et de majesté.

De tous les défauts qu'on reprochait à cette époque aux ordres religieux, dom Hélias n'avait que celui de donner trop d'extension aux devoirs de sa charge, et d'ouvrir trop facilement l'oreille aux conseils d'envahissement que lui donnaient quelques-uns des membres les plus influents de la congrégation. Il s'abusait alors sur l'esprit de secte qui l'animait, et croyait, en servant les intérêts du monastère, ne prendre que ceux de la religion. Du reste, il s'était toujours montré charitable, bienfaisant, juste surtout, plein de condescendance pour les inférieurs, mais inflexible et hautain avec ses égaux, simple et digne avec les grands personnages.

Il tenait une copie sur vélin d'un manuscrit grec très précieux, et il notait de l'ongle les fautes que le calligraphe avait laissé glisser dans cette œuvre de patience et d'érudition. Dom Hélias n'avait pas levé la tête: lorsque les moines firent entendre leurs chuchotements, il les avait rappelés à l'ordre par son petit sifflement habituel, et il expliqua à dom Guidon, son sous-prieur, quelques abréviations du manuscrit grec, lorsque le religieux vint lui annoncer le seigneur de La Bourdaisière.

Un nuage passa sur son front, et il jeta un coup d'œil rapide sur Guidon pendant que le vieux seigneur s'approchait de lui.

Guidon, le sous-prieur, était un homme d'une quarantaine d'années, et il remplissait auprès de son abbé la fonction que les conducteurs donnent à ces jeunes chevaux vigoureux qu'ils placent à la tête d'un attelage en arbalète et qu'ils laissent s'abandonner à leur ardeur, tandis que souvent les autres ne font que trotter. Ce sous-prieur jouait

un grand rôle au monastère et au château: c'était lui qui avait toujours, en quelque sorte, jeté de l'huile sur le feu et animé le monastère contre la baronnie. Du reste, son extérieur dissimulait merveilleusement son esprit de ruse et de politique tortueuse. Il était de moyenne taille, gros, frais et bien nourri; de longues paupières noires, presque toujours baissées, semblaient n'être ainsi développées que pour cacher l'éclair oblique de son regard sournois; ses traits étaient pleins de mignardise, son air doucereux et modeste, ses mains potelées, son pied gras et petit, son maintien réservé, sa démarche composée; du reste, son savoir était grand, mais il en tirait vanité plus qu'il ne convenait à un homme d'Eglise. Tel était dom Guidon, sous-prieur de l'abbaye. Son caractère avait une ressemblance générale avec celui des Tourangeaux, car il était de Touraine, et même de Roche-Corbon. Sa famille avait eu à se plaindre des seigneurs du lieu, et, lorsque le jeune Guidon chercha un refuge dans le cloître, il était facile de présumer que l'air du monastère n'affaiblirait pas son ressentiment.

Lorsque le jeune novice annonça le sire de La Bourdaisière, dom Guidon répondit au coup d'œil de l'abbé par un regard triomphant qui semblait dire: « Les Philistins veulent capituler... » mais il ramena bientôt ses yeux vers la terre d'un air de modestie, et il tâcha néanmoins de les tourner de côté, pour examiner la contenance du sire de La Bourdaisière. Ce dernier, suivi de Roch, se tenait debout devant l'abbé, dans le plus grand silence, lorsque dom Hélias, interprétant la taciturnité du bon seigneur, lui dit d'un ton superbe:

— Vous pouvez parler devant la communauté, digne sire de La Bourdaisière! car je présume que votre mission a pour but les intérêts de la religion autant que ceux de votre gendre.

A ce mot, Roch le Gaucher poussa un soupir et regarda les moines avec envie. Le sire de La Bourdaisière tournait entre ses doigts sa toque qu'il avait retirée à l'aspect de l'abbé. Il prit enfin la parole:

— Votre Révérence, dit-il, pensera peut-être comme moi que, lorsque les intérêts de la religion se trouvent confondus avec l'intérêt des nobles seigneurs qui la protègent, on ne peut pas traiter de telles matières en public.

A ce moment un jeune religieux entra dans le réfectoire, et s'avançant vers le prieur, lui dit quelques mots à l'oreille. Dom Hélias fit un mouvement de tête et répondit à La Bourdaisière:

— Eh bien! seigneur baron, vous serez satisfait. J'ai à visiter un appartement du monastère; chemin faisant, nous parlerons de ce qui procure à la communauté l'honneur de votre visite.

A ces mots, l'abbé, abaissant son capuchon sur sa tête, sortit du réfectoire, suivi de La Bourdaisière, de Roch et du sous-prieur.

CHAPITRE CINQUIÈME

Les voyageurs

L'abbé se dirigea, à travers les cours, vers les appartements dans lesquels Roch avait remarqué tant d'agitation, et pendant le chemin La Bourdaisière, que tous ces délais impatientaient, entra brusquement en matière et dit à l'abbé:

— Votre Révérence a-t-elle résolu de me faire l'honneur de me dire pourquoi elle tourmente mon gendre, ce qu'elle exige de lui et sur quels actes elle a fondé ses menaces d'excommunication?

— Ce que j'exige de lui, s'écria l'abbé avec hauteur et en redressant la tête, c'est une soumission complète, une amende honorable en public, à la Cathédrale de Saint-Gatien, où il se rendra pieds nus, un cierge en main, pour demander à rentrer dans le sein de l'Eglise!...

— Et, ajouta l'humble sous-prieur à voix basse, qu'il fasse quelque pieuse fondation pour racheter sa faute.

Le vieux seigneur crut rêver en entendant l'abbé parler ainsi.

— Faire une fondation!... s'écria-t-il, et avec quoi, de grâce?... n'est-il pas sans argent, et lui reste-t-il d'autre ressource, si vous continuez vos persécutions, que d'aller joindre ses hommes d'armes à ceux de quelque écorcheur, d'appeler ses vassaux à son aide et de mettre votre monastère et ses possessions à feu et à sang?

L'abbé répondit à cette explosion par un sourire d'ironie, et le sous-prieur eut peine à dissimuler sa joie:

— Votre Seigneurie ne parle pas sérieusement? dit-il avec douceur.

— Fort sérieusement, par ma foi!...

— Eh bien! si telles sont les intentions de votre gendre, dit l'abbé, nous soutiendrons la guerre; l'abbaye a ses vassaux, et les foudres de l'excommunication pourront réduire le rebelle au seul appui de son bras.

— Mon honorable maître, dit Roch en se glissant entre eux, n'a pas témoigné de telles intentions, et le seigneur de La Bourdaisière a exprimé seulement la crainte qu'une rigueur excessive ne poussât son gendre à des extrémités fâcheuses, et qu'il serait d'un grand scandale que Vos Révérences n'aient pas cherché à éviter.

— Assurément!... dit La Bourdaisière, en remerciant le Gaucher par un regard.

— Qu'Ombert de Roche-Corbon s'humilie! répondit l'abbé avec un geste impérieux, qu'il fasse une amende honorable! Croit-il que cinq années de persécution et d'outrage récent qu'il a fait à la majesté divine puissent être l'objet d'une transaction honteuse pour Dieu et sa sainte religion? S'il vous a chargé de négocier de pareils intérêts, vous avez accepté une imprudente mission, car vous auriez déjà dû vous éloigner d'un relaps et d'un hérétique.

— Il est l'époux de ma fille... dit le vieux seigneur avec dignité en montant les marches d'un escalier en colimaçon.

— Votre fille vous sera rendue, répondit l'abbé. L'excommunication ne relève-t-elle pas de tous les serments?... Elle deviendra veuve, puisque son époux sera mort et retranché de la communion des fidèles.

— Hélas! s'écria Roch épouvanté.

— Qu'il y pense, reprit l'abbé, car demain il ne sera peut-être plus temps, et dans deux jours son repentir ne

serait plus admis. Le saint jour du dimanche éclairera sa pénitence ou sa condamnation.

En achevant ces mots, l'abbé entrait dans une chambre simplement meublée, mais qui avait été sans doute nettoyée avec soin. L'abbé se tut, pour examiner si tout était disposé suivant ses ordres. Un feu clair brillait dans une cheminée antique si vaste et si haute qu'on pouvait s'y tenir debout. De là ils passèrent dans une autre chambre tapissée en entier. Sur la cheminée étaient des fleurs, des vases, et un sablier pour indiquer l'heure. Les meubles étaient plus élégants que ceux dont on se servait même pour les étrangers de distinction; et, d'après cette recherche, il était facile de deviner que les religieux attendaient quelque hôte d'importance.

Mais rien n'était comparable au luxe que les moines avaient déployé dans la chambre à coucher. Le lit était en étoffe de soie du Levant, le plancher tapissé, les murs garnis d'un cuir noir relevé par la représentation en dorure d'une châsse; les meubles, couverts d'étoffes précieuses, paraissaient étrangers au mobilier de l'abbaye. Sur la cheminée étaient plusieurs friandises recherchées, des figues de Malte, des raisins d'outre-mer, du sucre presque blanc dans un vase de cristal, de l'hydromel et de l'hypocras, les deux boissons les plus recherchées de ce temps, et les religieux y avaient joint deux pots pleins du vin qu'ils avaient recueilli récemment d'une vigne plantée sur le haut de leur rocher sauvage. Les pères n'avaient point oublié le drageoir aux épices et les fruits confits. Des miroirs, ornés de cadres travaillés en arabesques, étaient attachés de chaque côté de la cheminée, dans laquelle un feu pétillant réjouissait la vue; les draps étaient fins et blancs comme de la neige.

L'abbé Hélias regarda tout avec une curieuse attention, et il fit observer qu'on avait oublié des chandeliers et de

la bougie. La manière dont il examinait cette chambre meublée avec un luxe royal, le peu de cas qu'il semblait faire du sire de La Bourdaisière, offensèrent ce dernier. Alors, quoique Roch le tirât par le pan de son justaucorps de chamois, il dit à l'abbé:

— Je souhaite que tout ceci ait une fin heureuse pour vous, mais la rigueur de votre arrêt n'est pas faite pour convertir le baron, et il a des amis en Touraine.

Le sous-prieur se tourna vers le sire de La Bourdaisière et lui répondit:

— Le monastère ne manque peut-être pas non plus d'amis, et les préparatifs dont vous êtes témoin annoncent du reste qu'il en attend...

En ce moment on entendit résonner la cloche qui surmontait le portail de l'abbaye: quelques minutes après, un vieux moine à la démarche tremblante vint avertir l'abbé que les hôtes qu'il attendait approchaient de l'abbaye. Alors dom Hélias, se tournant vers La Bourdaisière, lui dit avec le geste d'un supérieur qui veut congédier un inférieur:

— Vous entendez, mon fils? allez engager votre gendre à se soumettre, s'il ne veut pas que la colère du Seigneur ruine en un seul jour le château que ses ancêtres ont mis tant d'années à élever... qu'il fasse une amende honorable et quelque fondation...

— Il suffit! interrompit La Bourdaisière avec hauteur.

Et, se couvrant la tête il poussa Roch dans l'escalier, et descendit suivi des trois religieux.

Malgré la précipitation avec laquelle Roch et le vieux seigneur regagnèrent la première cour du monastère, ils furent accompagnés des trois moines qui se dirigeaient vers le portail avec une curiosité et une préoccupation qui étaient peut-être le premier contre-sens de ce genre que leur conduite eût offert jusqu'à ce jour.

L'abbé, s'appuyant sur son acolyte, s'avança jusque sur la route, et vit, en effet, arriver de Saint-Symphorien quatre cavaliers enveloppés d'un nuage de poussière. En apercevant l'abbé, le mendiant s'accroupit derrière un arbre, et, protégé par un monceau de pierres qui servaient à réparer la digue, il se cacha pour examiner les survenants sans être vu de personne. Bientôt les quatre cavaliers arrivèrent au portail du monastère: les deux premiers étaient remarquables, l'un par l'élégante simplicité de sa mise, et l'autre par l'extrême richesse de son costume, le troisième avait l'air d'un domestique de confiance, et quand ils furent devant l'abbaye ils s'arrêtèrent sur un mouvement du cavalier qui était le plus simplement vêtu, et dirent au quatrième:

— Georges, retournez à Saint-Symphorien, et que chacun y observe la plus grande discrétion... Le premier qui parlera sera pendu pour la première fois, de peur qu'il n'y revienne. Surtout que l'on ne *prenne* rien chez le paysan, dans le pays. Vous aurez soin de rembourser tout ce qu'on aura dépensé.

— Des fonds ont sans doute été disposés à cet effet? répondit le cavalier, qui s'arrêta sur cette interrogation.

Cet homme était revêtu d'une cotte de mailles et portait un casque très brillant, il paraissait le chef de quelque compagnie d'hommes d'armes, son armure était riche, et ses éperons d'or, sa selle, garnie de clous d'argent, indiquaient un personnage important. A sa réponse, l'inconnu fronça les sourcils d'un air mécontent qui ne paraissait pas devoir lui être habituel; son regard était doux et ses traits réguliers.

— Des fonds!... répéta gaiement un nouvel interlocuteur, dont le riche costume contrastait avec la simplicité du premier: n'y a-t-il donc pas des juifs dans le monde, et la ville de Tours a-t-elle été depuis peu délivrée de ce

fléau de la chrétienté et des fils de famille? Va toujours! qui sait si nous ne battrons pas monnaie ici?...

Et il montra le monastère par un geste.

L'inconnu, cette fois, sourit lui-même gracieusement.

— Savy, tu parles d'or! s'écria-t-il; si j'étais roi, je ferais de toi mon surintendant des finances. Saint-André!... ajouta-t-il en s'adressant au cavalier, on m'enverra mes équipages...

Et il montrait gaiement le chaperon qu'il avait sur la tête.

Le cavalier partit au grand galop, et alors l'abbé s'avança vers les deux inconnus d'un air respectueux et digne qu'un fin sourire accompagna.

— Nous arrivons, dit-il, à votre rencontre avec l'antique simplicité des premiers chrétiens; la réception que peuvent vous faire de pauvres moines ne sera pas sans doute digne de vous, mais, certes, ce ne sera que dans tout ce qui regarde les agréments de la vie, car nulle part vous ne trouverez des cœurs qui vous soient plus dévoués...

Et l'abbé appuya sur ces dernières paroles.

Le plus jeune et le plus simplement vêtu des deux cavaliers fit un signe de tête gracieux à l'abbé et descendit de cheval en disant à voix basse à son compagnon:

— Voici bien trois bonnes têtes de cafards!... Qu'en dis-tu, Savy?

Se tournant alors vers l'abbé avec les marques d'une déférence pleine de gravité, l'inconnu lui répondit:

— Je suis déjà venu dans votre abbaye à votre insu et à celui de toute la communauté, et je me suis, mon père, si bien trouvé de votre hospitalité ordinaire que je serai peut-être mieux chez vous aujourd'hui que chez moi... au moins y serai-je tranquille et n'aurai-je point de combats à livrer. N'est-il pas vrai, Savy?

— Pour des combats, reprit Savy, nous en aurons peut-être.

L'inconnu fit encore un signe plein de grâce à son compagnon.

— Eh, pardieu! j'aperçois sous ce capuchon, dit-il en montrant le vieux moine rusé, une figure de connaissance! Qu'en dis-tu, Jacob?

Jacob était le dernier des inconnus, celui dont les manières et la figure annonçaient le domestique de confiance, le valet chéri que tous les gens d'une grande dignité prenaient à cette époque pour intime confident et qu'ils choisissaient parmi leurs valets, comme à Rome les empereurs les choisissaient parmi les affranchis.

Jacob s'avança et commença avec le vieux moine une conversation dont le ton familier indiquait combien son maître était puissant.

— Ah! l'abbé! s'écria le jeune seigneur, vous avez là un véritable duplicata de Satan!

— Il a toujours eu le génie des affaires, répondit l'abbé en rectifiant ainsi la phrase de son hôte, afin de sauver l'honneur monastique.

L'abbé et ses trois hôtes se dirigèrent vers les appartements qu'on avait préparés, et les deux autres religieux restèrent sous le portail. Le sous-prieur et le vieux moine s'examinèrent l'un l'autre pendant quelque temps sans parler. Guidon caressait de la main son menton bleuâtre et rebondi; il jetait au vieux moine des regards furtifs par lesquels il semblait infuser ses pensées au Frère Luce, et ce dernier, semblable au chien qui attend un signe de tête de son maître, semblait dire: « Je vous entends!... » Ses yeux brillaient sous son capuchon d'une expression de malice infernale. Ce religieux était le démon familier du couvent: vieilli dans la ruse et dans l'intrigue, il entendait à demi-mot et faisait la guerre en renard, animal avec lequel sa figure avait quelque analogie.

— Frère Luce, dit enfin le sous-prieur après avoir

regardé les tours du château de Roche-Corbon, pourquoi avez-vous cessé les leçons de lecture que vous donniez à la châtelaine de Roche-Corbon?...

— J'ai cru voir que mes soins pour elle déplaisaient à Sa Révérence...

— Nous ne vous l'avons jamais dit, Frère Luce, répondit le sous-prieur en lançant un regard de côté sur le frère.

— J'y vais aller, répliqua le vieux bénédictin.

— Frère Luce, dit le sous-prieur avec un air de flatterie et en appuyant sur les moindres paroles, dom Hélias connaît votre discrétion et votre rare intelligence, et, d'après cette haute opinion qu'il a de vous, je crois qu'il n'enchaîne pas votre langue; je ne pense pas que l'intention de Sa Révérence soit que l'on ignore que le monastère reçoit des étrangers; je ne lui ai pas entendu dire qu'il voulût qu'on gardât le secret sur ce point... ainsi vous agirez à cet égard comme bon vous semblera... Ce jeune cavalier vous connaît, à ce qu'il paraît?...

— Non, mon frère, répondit malignement le vieux bénédictin, je ne connais que son valet Jacob, homme intelligent et dévoué; c'est lui qui m'a remis ce livre de prières que vous avez tant admiré. J'ai cru rendre mes leçons agréables à la châtelaine en les lui faisant prendre dans ce missel; mais Jacob supposait à son maître des intentions qu'il a sans doute oubliées, s'il les a jamais eues.

— Il faut le croire, répondit le sous-prieur, car il est trop noble et trop religieux pour persévérer dans un si coupable projet.

— J'imagine que ce livre d'heures vient de lui? dit le vieux moine.

— Il serait possible, répliqua Guidon.

Frère Luce prit congé du sous-prieur et partit pour le château de Roche-Corbon. A peine avait-il fait quelques

pas, qu'il rencontra le mendiant, et bientôt ils furent rejoints par Roch et par La Bourdaisière qui avaient pris un détour.

Ces deux derniers n'avaient fait qu'entrevoir les trois inconnus, car l'abbé avait paru prendre à cœur de les cacher à tous les regards. En effet, au lieu de les conduire par les cours, il les guida par les galeries du monastère et les introduisit bientôt dans le magnifique appartement qui leur avait été préparé.

— Pardieu! s'écria l'inconnu, auquel ce jurement paraissait familier, mon cher abbé, jamais une jeune fille amoureuse de sa toilette n'a été parée comme l'est votre appartement, et Votre Révérence paraît avoir plus de goût que la vie du cloître n'en donne d'ordinaire.

— Je ne regrette qu'une seule chose, répondit dom Hélias, dont la figure sévère parut s'adoucir malgré les formes cavalières de l'inconnu; c'est que, ignorant que vous auriez un compagnon, nous n'ayons disposé qu'une chambre de maître; la seconde n'est préparée que pour votre valet.

— Il n'importe, répliqua vivement l'inconnu en regardant son compagnon, Savy couchera avec moi.

Ce dernier s'inclina avec respect.

— Eh bien! l'abbé, quelles nouvelles avez-vous dans ce pays? Votre jolie châtelaine de Roche-Corbon sait-elle lire?...

— Je l'ignore, répondit Hélias, mais vous arrivez à propos pour avoir le spectacle d'une excommunication, spectacle imposant et salutaire.

— Comment donc! s'écria Savy, mais cela nous divertira fort!

— Le moment pourrait être mieux choisi, reprit l'abbé; cette cérémonie terrible est plus imposante que gaie.

— Excusez ce jeune étourdi, répondit l'inconnu; c'est

un véritable écureuil qui remplace très bien le fou que Mgr le roi a perdu depuis qu'il s'est avisé de devenir fou lui-même. Savy ne sait que sauter de branche en branche et casser des noisettes, n'est-ce pas?... (Et l'inconnu joua pendant quelques minutes avec l'oreille gauche de Savy...) Mais qu'est-ce que Votre Révérence excommunie?

— Le sire de Roche-Corbon... reprit l'abbé.

A ce nom l'inconnu et Jacob s'entre-regardèrent avec un air de surprise et d'intelligence. Alors dom Hélias exposa assez brièvement les événements qui font la matière du second chapitre de cette histoire. Pendant que le prieur racontait les griefs du monastère, le sous-prieur était entré et avait appuyé son supérieur dans le récit des vexations qu'avaient subies le monastère.

— Je comprends parfaitement, dit alors l'inconnu quand l'abbé eut fini; mais pourriez-vous m'indiquer l'époque à laquelle vous avez lancé vos premières citations?

— Il y a environ un mois, répondit le sous-prieur.

— J'entends!... répliqua l'inconnu en regardant tour à tour Jacob et le sous-prieur.

— Messeigneurs, dit l'abbé en se levant, vous devez avoir besoin de repos, je vous laisse... Voici, ajouta-t-il en montrant au coin de la cheminée un sifflet d'argent, et si vous avez besoin de quelque chose, le Frère Luce monterait aussitôt. Je vous prie de recevoir les vœux de tout le monastère pour votre repos et pour votre salut.

— A ces mots, le digne abbé se dirigea vers la porte, en affectant plus qu'à l'ordinaire un air d'aisance et de dignité.

— L'abbé est d'un grand âge! dit finement Jacob au sous-prieur.

— Et c'est un grand malheur! reprit dom Guidon, car jamais le monastère n'aura un plus digne chef!

— Avoir frappé un saint homme comme celui-là! dit Savy; mais si les nobles ducs, et si le roi, notre sire, en étaient informés, le domaine du coupable serait confisqué au profit de l'abbaye!

— Ah! ah! Savy, s'écria en riant l'inconnu, je te devine.

— Il n'y a pas de doute, reprit le sous-prieur, que si monseigneur n'était pas si indulgent il aurait déjà cité le baron Ombert à la table de marbre, car il relève du Louvre.

— N'est-ce pas le seul de cette province? dit l'inconnu.

— Oui, monseigneur, et la politique ne désavouerait pas cette mesure...

— A propos, mon digne abbé, dit Savy en interrompant le sous-prieur, nous n'avons pas d'argent et nous avons compté sur vous, car les trésors de Marmoutiers passent en proverbe.

— Vous voulez rire, reprit le sous-prieur en tirant une grosse bourse de peau de loutre; mais tenez, messire, en voici un échantillon... Les juifs ne voient point notre or, et si vous le trouvez de poids, il ne tiendra qu'à vous d'en avoir davantage.

— Et que faut-il faire pour cela? dit l'inconnu, qui regardait le sous-prieur avec attention.

— Demandez, monseigneur.

— Prends, prends, Jacob, dit alors en riant l'inconnu.

Puis, prenant le drageoir, il se mit à manger un raisin d'outre-mer, tout en contemplant le moine, qui, les yeux baissés, et debout, gardait une humble contenance.

— Allez en paix, mon père, continua l'inconnu avec un sourire ironique, je vous comprends, le diable et vous ne faites qu'un. Votre prieur m'a déjà touché deux mots de l'affaire qui vous occupe, et le hasard vous a bien servis en me faisant chasser la femelle de votre lièvre, car sans cela je veux que le feu Saint-Antoine me brûle si j'aurais sacrifié le baron.

— Croyez-vous donc qu'on puisse se sauver d'entre leurs griffes? dit Savy en riant. La Providence a plus d'une voie, et la baronne pouvait échapper à son sort.

— Oui, mais si je n'étais venu ici avec Jacob il y a quinze jours environ, ils ne l'auraient pas cité. Allons, convenez-en, l'abbé.

Ce titre, qu'on lui conférait pour la seconde fois, fit sourire Guidon malgré lui, et il répondit:

— Nous n'avons été conduits dans cette affaire que par l'intérêt de la religion et de notre saint père le pape, qui étaient outragés.

— Il suffit, répliqua l'inconnu; nous parlerons d'affaires un autre jour.

Le sous-prieur s'inclina et se retira à pas lents et sans bruit, comme s'il eût marché sur du velours.

— Vous verrez, dit Savy, qu'ils vous achèteront la baronnie et qu'ils vous vendront la baronne.

— Chut! Jacob... dit l'inconnu en riant, il est encore là!...

— Eh! tant mieux! répliqua Savy.

En effet, l'on entendit tousser le sous-prieur.

— Ah! pardieu! s'écria l'inconnu en sautant et en frappant sur l'épaule de Savy, pourvu que j'enlève ma Catherine, voilà tout ce que je demande; pour elle je donnerais pouvoirs, biens, enfer, paradis, moines, tout, jusqu'à moi, jusqu'à toi, Savy!

— Grand merci! reprit ce dernier, pour moi et pour tous les autres.

— Oh! non... dit l'inconnu; car jamais je n'ai aimé que Catherine, c'est mon unique passion.

— Et ta femme! dit Savy, dont la familiarité croissait avec celle de l'inconnu.

— Ma femme! répondit gaiement ce dernier, je la respecte trop pour l'aimer encore.

— Mais l'Isabeau?

— Eh bien! elle n'en saura rien, répondit encore l'inconnu; d'ailleurs on peut bien aimer deux femmes à la fois. Mais parlons d'autre chose: quel bon tour jouerons-nous à ces bons moines intéressés? Conseille-moi, Savy, que faut-il faire?

— Leur laisser croire qu'ils prendront la baronnie, et les en empêcher quand vous aurez enlevé Catherine.

— Mme la baronne ne voudra jamais vous suivre, dit Jacob; elle est très religieuse et aime encore un peu son mari.

— Après, voyons, dit l'inconnu.

— Eh bien! il n'y a, je crois, que les moines qui puissent, par leur excommunication, la séparer du baron, de façon qu'elle puisse se considérer comme veuve: c'est ce que le vieux moine m'a fait sous-entendre, car il ne parle jamais ouvertement de rien.

— Alors, vois-tu, Savy, ils n'excommunieront qu'après avoir vu l'ordre qui déclarera Ombert félon et déchu de ses droits et qui donnera la baronnie au monastère; ainsi il n'y a pas moyen de rire de tout cela.

— D'autant, reprit Savy, que notre beau cousin mettra des bâtons dans les roues.

— Raison de plus, Savy; je m'embarrasse peu du grand-prévôt L...! qu'il aille dans ses domaines faire le roi, l'espace ne lui manquera pas.

A ce moment l'on entendit du bruit dans l'escalier, où plusieurs voix confuses semblaient annoncer une dispute.

— Mes nobles seigneurs, dit le frère tourier, voici un paysan qui apporte des effets qu'il ne veut remettre qu'au comte Adhémar.

— Allez, Jacob, dit l'inconnu, il vous prendra facilement pour le comte Adhémar; vous êtes assez bien vêtu pour cela.

Jacob reparut bientôt avec un paquet assez gros.

— Ah! c'est bon! Georges a pensé à moi; je vais m'habiller, Savy, et nous irons voir Catherine; tu admireras, car je le veux, ce nouveau chef-d'œuvre de la nature. Oh! chère Catherine, tu seras à moi, ou j'y perdrai la vie!

Le comte Adhémar, puisque c'est ainsi que l'inconnu se faisait appeler, parcourut sa chambre à grands pas en regardant Jacob, qui étalait les diverses parties de l'habillement de son maître. Savy se retira dans l'autre chambre pour réparer le désordre de sa toilette, et le comte resta seul avec son fidèle valet de pied.

Adhémar avait trente-six ans; mais la fraîcheur de son teint, la blancheur de sa peau lui ôtaient en apparence quelques années. Il était de moyenne taille, mais bien proportionné; son visage était plein; une bouche vermeille et des dents très blanches donnaient un grand charme au sourire qui errait toujours sur ses lèvres; son front était très découvert et large, son nez était aquilin, ses yeux bleus et longuement fendus annonçaient une grande franchise, enfin l'abord du comte était fort agréable: cette figure, pleine de vie et de fraîcheur, était constamment enjouée; ses manières avaient une grâce infinie, mais on voyait en lui une grande facilité à changer de ton et de tenue.

— Jacob, dit-il, j'espère que tu vas m'habiller de manière à me faire regarder d'un bon œil, car Savoisy va, j'en suis sûr, essayer de plaire à la belle.

— Il n'y réussira pas comme vous, dit Jacob; le petit seigneur n'est pas de force à lutter avec vous.

— Tais-toi donc, il pourrait t'entendre; tu sais qu'il prétend le contraire, et que je suis de son avis.

Adhémar chaussa des brodequins dont la pointe était assez modeste et prit un vêtement que nos ancêtres nommaient haut-de-chausses, nom certainement plus poétique

que celui dont nous nous servons actuellement; l'étoffe de ce vêtement nécessaire était en soie du Levant, finissait à deux doigts au-dessus du genou, et les gros plis étaient terminés par une large bordure de velours noir, étoffe dont était faite aussi la ceinture par laquelle le haut-de-chausses s'attachait au milieu du corps. Ce vêtement était terminé par une espèce de fraise, mais très petite, car ce ne fut que dans les siècles suivants que les fraises des hommes commencèrent à prendre assez d'extension avec l'habillement des courtisans. Les longs cheveux châtains du comte retombèrent en boucles cendrées sur ses épaules, et Jacob les souleva pour aider son maître à revêtir son pourpoint d'une étoffe très brune et très simple; les manches, selon la mode de la Cour, étaient extrêmement larges et ressemblaient assez à celles que la mode vient de faire abandonner aux femmes de notre époque. Tel était le costume négligé alors à la mode parmi les courtisans; les grands princes, en cérémonie, y joignaient une dalmatique, et à quelques variations près on peut le voir ainsi peint sur les anciennes cartes.

Le comte arrangea ce vêtement avec un goût qui donna à sa toilette une grâce que l'on ne peut guère imaginer, car il faudrait avoir vu ce costume avec des yeux plus âgés de quatre cents ans que ne le sont les nôtres. Puis, peignant avec négligence le petit bouquet de barbe qui ombrageait son menton, il jeta sur sa tête un riche chaperon orné de diamants fort gros et de perles: tout cela fut fait avec l'insouciance apparente d'un petit-maître content de lui, et, frappant sur l'épaule de Jacob, il le remercia par un sourire.

— Eh bien! Savy, dit-il en entrant dans l'autre chambre, pardieu! tu m'éclipses encore; ta barbe sent les épices comme la boutique d'un pharmacien; tes cheveux sont comme un drageoir de financier, toutes les odeurs s'en

exhalent; un pourpoint de drap d'or! et le haut-de-chausses... oh! serviteur... je suis perdu!

A ce mot, le comte parut vaincu; il prit le bras de son favori, et sortant ensemble du monastère, tous deux se dirigèrent vers le sentier où le mendiant avait failli perdre la vie.

CHAPITRE SIXIÈME

L'entrevue

— Quel site enchanteur! s'écria le comte à l'aspect du vaste horizon qui se déployait sous ses yeux; quel bonheur ce serait de passer sa vie, loin du monde et du bruit, aux pieds d'une jolie châtelaine. Oh! que cet Ombert est heureux!...

— Oh! oui, bien heureux! reprit ironiquement Savy, et dans peu il n'y aura personne dans le royaume qui ne lui porte envie.

A peine avaient-ils fait une centaine de pas, qu'ils rencontrèrent le Frère Luce. Le vieux moine s'arrêta, et, relevant un peu son capuchon:

— Messeigneurs, leur dit-il, je vous engage à ne point suivre ce sentier, car il est très périlleux et ne conduit qu'aux murs du jardin du seigneur de Roche-Corbon: vous trouverez la porte fermée, et je ne pense pas que la dame veuille vous l'ouvrir, car son mari est à la chasse, et elle se promène seule sur la terrasse du bord de l'eau; ainsi prenez le chemin du haut si vous voulez vous promener en sûreté, car les sentinelles vous apercevront peut-être.

— Savy, dit Adhémar, l'Université nous en veut en diable, elle nous fouetterait si elle pouvait; mais si nous voulons la ruiner nous n'avons qu'à lui donner ce vieux diable pour recteur, il nous servirait bien... Mon révérend,

vos paroles ne tombent pas dans l'oreille d'un sourd, et je parlerai de dom Luce au duc d'Orléans.

— Ah! mon cher seigneur, dit Frère Luce en jetant un regard plein de finesse au comte, le monastère et les intérêts de la sainte religion me donnent assez d'occupation, et votre serviteur n'a plus qu'à penser à son salut.

Là-dessus le frère, après avoir, par un dernier coup d'œil, montré les jardins de Roche-Corbon au comte Adhémar, ajouta:

— Je viens de donner une leçon à la jeune châtelaine; elle a fait bien des progrès et lit presque toute seule dans sa bible: c'est une bonne chrétienne; si nous n'avions que des âmes qui lui ressemblassent, le digne abbé ne serait pas obligé de lancer les foudres de l'Eglise; cette bonne dame craint l'enfer par-dessus tout, et elle est obéissante à la voix de la religion.

— Vous êtes donc son directeur dans la voie du salut? reprit Savy.

— Non, mon digne seigneur, mais elle a grande confiance en moi, et je lui ai tout à l'heure représenté, par ordre de Sa Révérence, les graves inconvénients de l'excommunication du baron son mari, car si nous le retranchons de la communion des fidèles, il sera tenu pour mort parmi les vrais fidèles, et elle devra s'en séparer pour sauver son âme. Je l'ai engagée à rendre le seigneur de Roche-Corbon docile aux disciplines de notre sainte mère l'Eglise.

— C'est bien, Frère Luce; vous serez récompensé de vos travaux.

Alors le frère, saluant les deux seigneurs, les dissuada encore de s'aventurer dans le sentier périlleux, et s'en alla sur la réponse que fit le comte qu'il ne haïssait pas le danger. En effet, les deux amis se mirent à sauter sur les aspérités du rocher, et s'amusèrent même à se pousser l'un

l'autre sur les endroits les plus dangereux, comme pourraient le faire deux écoliers. Le comte prit goût à ce divertissement, et rit beaucoup d'avoir jeté Savy sur les buissons; pourtant, s'il ne lui eût pas tendu la main à propos, Savy serait assurément tombé dans la Loire comme le mendiant. En apercevant les murs d'enceinte du parc et les tours du château, le comte s'arrêta, répara le désordre de sa toilette, et prit sur-le-champ une contenance pleine de grâce.

— Attention! Savy, dit-il, voici l'ennemi!

A ce moment ils étaient arrivés précisément à la porte du jardin, et ils contemplaient avec attention la hauteur désespérante du mur, lorsque le comte, entendant la voix de Catherine, saute brusquement sur son favori, grimpe sur ses épaules, et, atteignant de ses deux mains la crête du mur, il se lance avec l'agilité d'un écureuil dans le jardin, laissant Savy stupéfait et désappointé. L'organe enchanteur de Catherine avait suffi: Adhémar était transporté, ivre, bouillant, et toutes les fois qu'il s'agissait d'amour il franchissait tous les obstacles comme il venait de franchir le mur du parc.

Catherine se promenait en effet sous les tilleuls, et son dessein, en y venant, avait été d'éviter la visite du comte, qui avait fait sur elle une vive impression. Aux premiers temps de son mariage avec Ombert, elle avait été à Tours voir les fêtes que la ville avait données au duc d'Orléans lors de son passage. Ce fut au milieu de ces fêtes que l'inconnu lui avait apparu sous le nom d'Adhémar: alors Catherine, tout éprise qu'elle était du baron, ressentit ce mouvement indéfinissable qui agit peut-être autant sur les sens que sur l'âme, et qui n'est encore que le pressentiment de l'amour; aux premières paroles du comte, Catherine se mit à rougir, et lorsque Adhémar lui prit la main elle la retira précipitamment, de crainte de se trahir.



Catherine

Le comte fut comme le protégé d'une fée; car, pendant trois jours que durèrent les fêtes et même après le départ du duc d'Orléans, il se glissa toujours auprès de Catherine, et l'éloquence de sa voix, le charme de ses manières, achevèrent de lui gagner le cœur de la jolie châtelaine. Il y avait à peine quinze jours que, revenant de l'expédition de Guienne et passant à Tours, il s'était introduit pour quelques heures au château, sous l'armure d'un homme d'armes, et chaque fois qu'il s'était montré aux yeux de Catherine, c'était avec un éclat, une grâce, une majesté même, qui rendaient la pauvre châtelaine mille fois plus triste et plus rêveuse après son départ. Au moment où Adhémar franchissait le mur du jardin, Catherine marchait vers le mur opposé; au bruit que fit le comte en sautant légèrement dans le parc, elle se retourna et jeta un cri; ce cri, comprimé par la crainte, se perdit dans le feuillage des tilleuls, et Catherine, stupéfaite, presque défaillante, appuya sa jolie tête contre un arbre; le vent souleva toutes ses boucles; le comte était auprès d'elle, et ses yeux, toujours tournés du côté opposé, se refusaient à voir l'objet d'un amour qu'elle se reprochait comme un crime. Le comte, se voyant dédaigné, baisa respectueusement la robe de Catherine, et quelques pleurs s'échappèrent de ses yeux.

— Qui soupire près de moi? dit Catherine presque égarée.

— C'est moi qui pleure, Catherine, dit le comte, c'est moi le plus malheureux des hommes; je ne puis plus vivre qu'aux lieux où vous êtes; il me faut respirer l'air que vous respirez, et vous êtes ma vie.

Catherine fit un mouvement comme pour ramener sa tête, mais elle la laissa encore tournée du côté opposé.

— Au moins, regardez-moi, c'est tout ce que je demande; laissez que je voie ce visage adoré dont le

gracieux souvenir, dont les ordres exprès m'ont fait arracher à la fureur des soldats les vieillards, les enfants et les femmes.

— Il est donc vrai, dit Catherine sans détourner la tête, que pour moi, qu'en mon nom on faisait grâce aux vaincus!... O Ciel! s'écria-t-elle en regardant enfin le comte, et je suis seule, et je l'écoute! ah!... j'aurai la force de fuir...

Elle fit quelques pas, mais le comte lui dit:

— Arrêtez, Catherine, ou, si vous me fuyez, je vous suivrai partout!...

— Barbare, dit-elle, la douleur me tuera! vous avez troublé ma vie, je suis malheureuse, et malheureuse par vous! laissez, laissez ma main, ces baisers sont des crimes!

— Catherine, dit le comte, comment peux-tu être malheureuse? n'es-tu pas belle et pure comme les anges? tu es reine en ce monde, et tout ce que tu voudras faire sera bien. Honte à qui t'accusera!... N'es-tu pas tout bien, toute vertu, tout honneur? seras-tu moins bonne, moins touchante, moins pure, pour aimer un être qui t'adore, et la religion t'ordonne-t-elle de rendre le mal pour le bien?

— Oui, ma religion, la foi jurée, tout m'ordonne de haïr celui qui veut m'égarer loin des voies du salut.

— Et le peux-tu?... dit le comte en saisissant la main et le bras de Catherine, qu'il regarda avec des yeux pleins d'amour.

Catherine se tut, baissa les yeux, et par-dessous ses longs cils on aurait dit qu'un feu sombre éclairait ses joues pâles.

— Ah! Catherine! dis que tu ne me hais pas, dis-le, et je meurs content! va, jamais tu ne seras plus tendrement aimée, et pourtant tu ne veux pas me dire que tu ne me hais pas!

— N'en ai-je pas trop dit en restant près de vous? Laissez-moi.

— Achève! je te quitte après t'avoir entendue.

— Si je ne te l'ai pas dit, ne t'ai-je pas laissé voir que je t'aime... et j'en meurs! mais je veux mourir innocente. Grâce! grâce pour moi, je t'en conjure!... fuis, éloigne-toi, et je puis mourir encore pure de tout crime...

A ces mots, Catherine, versant des larmes en abondance, s'écria:

— N'êtes-vous pas assez flatté de savoir que, loin de vous, dans le silence et dans la douleur, une pauvre plante se fanera lentement, que vous serez aimé malgré moi-même, et que cet amour me conduira au tombeau!... Loin de vous une jeune femme inconnue et peut-être oubliée fera de vous son dieu et l'objet constant de toutes ses pensées.

— Tu m'aimes, s'écria le comte, oh! Catherine, tu m'aimes!...

Et Adhémar, saisissant la main de Catherine, l'abandonna subitement et s'appuya sur l'arbre, à la place où Catherine s'appuyait un instant auparavant.

— Non, je ne vous aime pas, reprit Catherine épouvantée du bonheur de son amant, c'est Ombert que j'aime! je l'aime encore plus que vous... Il y a en moi quelque chose que je ne puis exprimer... je n'imagine pas que vous soyez plus aimant, plus courageux, plus loyal, plus franc, plus grand enfin que mon cher et bien-aimé Ombert! Non, vous ne le valez pas, lui, il est le chéri de mon âme. Un charme que je ne puis dompter m'attire malgré moi vers vous, mais je vous hais, Adhémar, je veux vous fuir. Soyez grand, généreux, que ce soit la dernière fois que nous nous soyons vus! Je me mets sous votre garde, Adhémar, vous avez mon secret, vous pouvez me perdre à présent. Mais, non, mon digne et loyal maître, vous me sauverez de vous, de moi... dites-le...

A ces mots la châtelaine, rayonnante d'espoir, regarda

le comte avec des yeux où il lisait les derniers efforts de la vertu et le premier triomphe de l'amour; car, en prononçant ces paroles délirantes, le désespoir, la passion et la sainte vertu avaient tour à tour animé Catherine.

— Catherine, dit le comte en la serrant dans ses bras, ne crains rien; ce n'est pas à toi de mourir, toi le plus beau chef-d'œuvre qui soit sorti des mains de la nature! toi, toute grâce, toute beauté, tout amour, c'est à moi!... Ne crains donc rien, pleure sur ma destinée précoce! aime-moi; mais, quoi qu'il puisse arriver, j'aurai, j'espère, toute l'estime que tu accordes à ton cher Ombert.

— Tes paroles, dit Catherine, me donnent froid... Tais-toi, taisons-nous, et parcours avec moi, dans le plus profond silence, cet espace, et que j'aie au moins dans mes souvenirs un moment dégagé de toute crainte, un moment où, sous le plus beau ciel de France, devant le plus beau paysage, j'aie marché avec calme et avec amour, en te prenant le bras, en m'appuyant sur toi comme sur le gardien de mon honneur et de ma vertu.

— Catherine, répondit le comte, celui qui t'aime ne peut être un vil séducteur; toute âme devient grande en cherchant à s'unir à la tienne. Heureux d'être aimé, je ne vivrai plus désormais que dans mes rêveries, et nous n'aurons pas cessé un seul instant d'être vertueux, car je n'oublierai jamais que ce ne sont pas mes armes que je vois briller sur ta robe.

Le comte, pendant toute cette scène, y fut toujours simple et naturel, quoiqu'on eût pu voir qu'il s'observait sans cesse; ses manières, exemptes d'affectation, avaient un charme infini; ce n'était plus cette légèreté qu'il venait de déployer avec Savy, ce n'était plus ce laisser-aller qu'il affectait avec les moines, et son maintien faisait ressortir tous ses avantages extérieurs sans fatuité et sans intention apparente. Il semble qu'auprès de l'être qu'on aime

il descende autour de nous ce nuage de perfections dont les anciens dieux mythologiques entouraient leurs pas ou leurs apparitions. Catherine l'admirait à la dérobée, et, lorsqu'ils marchèrent ensemble sous la voûte de feuillage des tilleuls, elle sentit son cœur battre et son âme flattée plus que jamais par l'accord de leurs pas et de leurs sentiments.

— Oh! si nous pouvions toujours rester ainsi! dit-elle dans son extase.

Et ses yeux, après avoir parcouru le paysage et le beau bassin des eaux, vinrent se fondre dans le regard du comte.

— Comme tu brillerais dans une cour! reprit le comte; à ta démarche imposante et à ton regard on te croirait une reine, et tu es digne de l'être...

— Ami, dit-elle avec un son de voix touchant, je te rendrai ta bible, car elle me brûle les mains quand je la touche, et je ne veux plus penser à toi.

— Le baron ne te mènera-t-il jamais à la Cour? continua le comte, feignant de ne pas l'entendre; tu éclipserais la reine, qui est si belle et si jalouse de sa beauté... tu aurais un monde d'adorateurs, et l'on te célébrerait comme la plus belle. Marguerite de Saint-André, Valentine, Isabelle, Odette, la petite reine, ne seraient plus que tes vassales.

— Cesse, dit-elle, de me transporter dans un pays de fées. Je n'aime que la Touraine, et surtout les bords de la Loire; mais, par-dessus tout, les coteaux de Vouvray et l'esplanade de Roche-Corbon, parce que c'est là que je te vois, que je t'ai vu, que je veux rester et mourir en paix. Pourtant, la Cour, ce doit être bien beau, mais je mourrai sans l'avoir vue...

— Que parles-tu de mourir! reprit le comte, l'amour te conduira au pays de tes rêves, car je sais que la Cour est

ce pays-là. L'amour, si tu lui cèdes, te mettra au-dessus des reines, et j'en sais qui seront jalouses de toi. Mais l'amour est un maître jaloux; s'il veut bien qu'on ne cède pas sans combattre, il ne permet pas qu'on ait combattu sans céder.

— Félon! s'écria Catherine avec feu, quel discours me faites-vous entendre!... fuyez!...

— Oui, reprit le comte, car j'entends le cor du sire votre époux...

Et lui lançant un regard plein de finesse, il lui baisa la main et sauta sur la muraille avec la légèreté d'un chevreuil.

En le voyant marcher sur la crête du mur, Catherine fit un geste d'effroi.

— Anges du Ciel, je l'aime! s'écria-t-elle, et vous ne m'avez pas défendue! Que ferai-je à présent que vous me laissez seule quand je suis déjà toute à lui? Oh! si l'on pouvait faire deux parts de soi-même! On dit pourtant, ajouta-t-elle à voix basse, qu'il y a des femmes impies qui l'ont fait.

Des larmes obscurcirent le feu de ses yeux, et elle caressa machinalement les boucles noires qui tombaient sur son cou.

— Tu peux compter, dit Savy au comte, que c'est la dernière fois que je t'accompagne dans une pareille expédition. Que ton insouciance te fasse tout négliger, c'est bien, mais ton ami!

A l'aspect de Savy le comte fut pris d'un fou rire et il s'écria:

— C'est vrai, tu voulais montrer tes beaux ajustements, et je t'ai fait perdre une toilette! ah! c'est mal!

Adhémar riait avec plus d'abandon.

— Tu peux compter, lui répliqua Savy, que je te jouerai un tour semblable. Mais es-tu avancé dans ta conquête? ta belle...

— Ah! cher Savy, lui répondit le comte en l'interrompant, j'ai commencé par m'amuser de Catherine, j'ai pris cette aventure en riant et comme toutes les autres; mais plus je vois cette femme et plus je suis entraîné sur un terrain que je fuis d'habitude. Franchement, je suis amoureux comme un jeune page qui courtise une grande dame; la tête me tourne et je suis perdu, car je veux emmener Catherine à la Cour, et Lisbeau s'en apercevra! Mais, pardieu, je m'en moque; que tout aille au diable! j'aime mieux Catherine; elle a pris un ascendant sur moi... mais voilà ce que c'est, vois-tu! Nous sommes de francs étourdis, et même mieux que cela, et quand nous rencontrons une femme vertueuse nous sommes encore bien forcés de baisser les yeux et de la respecter.

— Tu as donc joué la passion?

— Que dis-tu, joué!... ce n'est que trop véritable... Pleure, Savy, pleure sur la raison de Louis, car il est amoureux.

Ce fut ainsi que les deux amis regagnèrent le monastère.

Un repas exquis les attendait.

Le cuisinier du couvent avait déployé toutes les ressources de l'art culinaire de cette époque, et les moines avaient décoré la salle du festin des ornements les plus recherchés et les plus riches.

Aucun importun ne vint troubler le repas, et l'abbé lui-même s'abstint de paraître.

Alors les deux amis purent se livrer à toute la gaieté que les soins intéressés des moines excitèrent en eux.

CHAPITRE SEPTIÈME

Préparatifs et projets

Catherine était allée beaucoup plus loin qu'elle ne le croyait dans la scène qui venait de se passer entre elle et le comte. En effet, depuis un mois qu'elle ne l'avait vu, elle avait craint de ne plus le revoir. Vertueuse d'intention, la jeune dame avait eu le courage de combattre l'invincible penchant de son âme. Les effets de cette lutte étaient si cruels, qu'elle semblait devoir y succomber, et son mari, comme on l'a vu, craignait de perdre sa Catherine. Jusque-là elle avait toujours repoussé le comte, mais sa passion pour lui devenait si forte, qu'elle ne put en contenir l'expression. Ainsi, à plus d'un lecteur Catherine semblerait coupable si l'on oubliait la sévère retenue de sa conduite pendant toute sa vie, sa piété et l'amour qu'elle éprouvait encore pour son mari. Il est difficile d'exprimer la présence de deux sentiments qui paraissent, au premier coup d'œil, exclusifs l'un de l'autre dans le cœur d'une femme; mais en y réfléchissant on finira par comprendre comment Catherine pouvait aimer un ami d'enfance, le seul homme qu'elle eût vu et celui que la nature lui avait en quelque sorte indiqué comme le seul qu'elle pût chérir et adorer. Tous les reproches qu'on pourrait lui adresser ne seraient pas aussi vifs que ceux qu'elle s'adressait elle-même. Aussitôt qu'elle ne vit plus le comte, elle tomba dans une tristesse morne qui ressemblait au désespoir: ses

yeux pleins de larmes s'arrêtèrent sur la Loire, et les plus sinistres pensées l'accablèrent.

« Où vais-je? pensait-elle; le devoir et l'amour m'enchaînent ici. J'aime ce servage, et j'aime Ombert, et je ne sais quels rêves m'entraînent toujours ailleurs... Quoi! j'ai osé lui dire que je l'aimais!... j'ai marché appuyée sur son bras!... »

Elle frémit, frissonna, et alors elle eut horreur d'elle-même; elle était comme le joueur qui n'aperçoit pas sa ruine tant qu'il est devant le tapis, mais qui se tue en sortant, lorsque l'enivrement est passé et qu'il ne voit plus que la mort.

« Oh! j'en mourrai!... se dit Catherine, car je ne puis cesser de l'aimer. Quel monde il apporte avec lui! les arbres me semblaient plus beaux, cette Loire plus limpide... je ne le reverrai plus! Je ne veux plus le voir. »

Elle s'assit sur un banc de pierre, et, penchant sa tête contre un tilleul, elle oublia que le cor avait annoncé le souper, qui, à cette époque, se prenait à quatre ou cinq heures, après la chasse. Le soleil qui se couchait faisait briller le diamant dont le front de Catherine était orné; ses yeux étaient baissés, des larmes roulaient le long de ses joues, et la jolie châtelaine agitait par distraction le sac qui pendait le long de sa hanche.

— Eh bien! Catherine, lui dit une voix bien connue, te voilà encore à pleurer! qu'as-tu? veux-tu me faire mourir de chagrin? tu oublies l'heure des repas, tu pleures le jour, tu gémis dans ton sommeil!

— Ombert! Ombert!...

Et Catherine, se jetant sur le sein du jeune baron, passa ses bras autour du cou d'Ombert, et, versant des larmes, parut chercher un refuge dans le cœur de son époux.

— Ombert, je t'aime! tu es bon, généreux, plein de courage, tu es mon seul bien-aimé!

Et, n'en pouvant pas dire davantage, elle le couvrit de baisers, sans s'apercevoir qu'ils n'étaient pas dans leur chambre nuptiale, elle si chaste et si pure, et qui défendait à Ombert un regard amoureux en présence d'un serf!

— Ma chère Catherine!... va... nul ne pourrait t'aimer autant que moi!... N'es-tu pas reine dans ce séjour?... Loin d'imiter ces farouches barons dont les femmes sont les vassales, n'es-tu pas maîtresse de tous les biens comme du cœur d'Ombert?... Oh! que tu m'enchantes! j'avais besoin de ton baiser pour me consoler... ton père vient de partir!...

— Il est parti!... s'écria Catherine, je comptais sur lui pour me... pour nous défendre!...

— C'est aussi pour cela qu'il nous a quittés, reprit vivement Ombert. L'insolente réponse de dom Hélias ne nous laisse plus d'espoir, il faut se résoudre à guerroyer... Tu m'aimes assez pour ne pas craindre d'être seule avec moi dans ces cruelles circonstances; toute la Touraine va peut-être fondre sur la Roche-Corbon, mais ton père m'a promis son secours, et si je puis surprendre le monastère, ces insolents religieux une fois soumis, nous n'aurons pas à craindre qu'on vienne assiéger la Roche-Corbon et son château.

— Attaquer le monastère!... s'écria doucement Catherine, mais tu attireras sur toi la colère du Ciel et tu perdras ton âme... Songe que je veux être avec toi dans le ciel et que je veux être sauvée, quand ce ne serait que pour implorer ta grâce aux pieds de Dieu! S'il faut faire une amende honorable, mon ami, pense qu'il n'y a nulle honte à courber la tête devant Dieu. Ne la courbez-vous pas quelquefois devant nous? ajouta-t-elle.

Ombert lui sourit en l'embrassant, enchanté de la grâce que Catherine avait mise à prononcer cette dernière phrase, et lui dit:

— Si l'abbé t'avait chargée de sa réponse, je me serais,



Et Catherine, se jetant sur le sein du jeune baron...

je crois, humilié!... mais l'époux de Catherine ne doit pas se déshonorer.

— Mon doux ami, dit-elle en l'embrassant au front, que j'aime cette grandeur et ce courage!...

A ces mots, le cor se fit entendre une seconde fois du côté du jardin, et le baron s'écria:

— Le Gaucher nous appelle!

Gravissant alors ensemble les jardins, ils se dirigèrent vers la salle. Catherine put comparer les deux sensations qu'elle éprouvait dans ces deux promenades différentes. Celle qu'elle avait faite au bras du comte avait torturé son cœur, que se disputaient la joie et le remords. En montant les terrasses avec Ombert, elle était tranquille, elle regardait le ciel avec calme, avec fierté, et s'avouait à elle-même le plaisir pur qu'elle ressentait à s'appuyer sur ce bras protecteur. Ombert satisfaisait à ce besoin de l'âme qui consiste à trouver un cœur ami où l'on dépose tous ses sentiments; le comte avait, au contraire, apporté avec lui l'idée de toutes les voluptés, de toutes les joies du Ciel. Le jour où ce dernier obtiendrait une partie du sentiment que Catherine avait pour son mari, le comte devait triompher.

Le jour était assez vif en dehors, mais dans la salle les formes étroites des croisées et des vitraux chargés de plomb rendaient les flambeaux nécessaires; quatre valets tenaient, selon la coutume de ce temps, des chandelles de cire, en tâchant de garder une immobilité parfaite. A la lueur de ces flambeaux, Ombert et Catherine, assis au haut bout de cette longue table et présidant au repas des hommes d'armes revêtus de leurs cottes de mailles et de leurs armures, entourés de leurs principaux serviteurs, formaient un tableau tout à fait pittoresque. Cette salle simple et antique, le silence des convives, l'air inquiet de Roch le Gaucher, l'insouciance de Bertram, le chef des cavaliers,

et celle de ses hommes, la tête vénérable du Père Boniface, l'air éveillé des pages et des écuyers, demanderaient le pinceau d'un Paul Véronèse. Mais ce qui est en notre pouvoir, c'est de montrer sur ces deux sièges gothiques Catherine pâle, pensive, souffrante même, à côté de ce jeune et frais Ombert dont la figure énergique et riante offrait un contraste si singulier que sur-le-champ un observateur eût deviné les secrets de leur ménage.

— Eh bien! Bertram! s'écria Ombert, nous allons monter à cheval et donner ou recevoir des horions! on ne se plaindra plus de rester oisif...

— Encore un an, dit Bertram, et j'étais rouillé dans ma cuirasse. Nous entendrons donc le cri de « La Roche-Corbon à la rescousse! » Jarnidieu! la lame de ma dague a soif.

— Roch, reprit Ombert en interrompant l'homme d'armes et en s'adressant au Gaucher, dont la figure semblait s'être allongée de quelques lignes, Roch, avez-vous fait publier mon ban dans tous les villages, afin que les vassaux soient prêts? Les seigneurs de Vernoux, de Monnaye et autres nous doivent leurs secours...

— Je le ferai publier, répondit Roch.

— Dépêche-toi, mon brave Gaucher, et publie aussi que le seigneur de Roche-Corbon abandonnera le pillage du monastère à tous les soldats...

— Le pillage du monastère! s'écria Bertram.

— Le pillage du monastère! s'écria Boniface.

— Du monastère!... dit Roch.

Ces trois exclamations partirent en même temps, mais furent suggérées par des sentiments bien divers. Le vieux prêtre se leva, et à la vue de ses cheveux blancs le silence se rétablit.

— Ombert, seigneur de la Roche-Corbon, dit le Père Boniface en regardant avec émotion le jeune baron, jamais

la main du vieux prêtre ne se lèvera pour maudire l'enfant qu'elle a baptisé; il implorera toujours le Ciel pour ta prospérité et pour ton salut, mais trouve bon qu'il se retire de la maison de l'impie. Je n'oublierai jamais que, pendant quarante ans, j'ai prié dans la chapelle de ton château; je le bénirai toujours, mais la religion et mon ministère m'ordonnent de t'avertir que tu prends une fausse route, et qu'il ne faut pas s'attaquer aux choses saintes. Pour la première fois, je ne te souhaite pas de triompher de tes ennemis. Que le Ciel te prenne en pitié! Adieu!...

Boniface fit quelques pas; puis, se retournant, il ajouta:

— Et vous, fauteurs de la rébellion et de l'impiété, songez que vous perdez votre âme et que l'enfer refermera sur vous ses portes pour l'éternité, si vous prenez part à cette guerre impie, si vous n'obéissez pas aux ordres de Dieu...

Ces paroles du vieux prêtre firent impression sur la plupart des serviteurs; mais Bertram, que le pillage du monastère mettait en belle humeur contre son ordinaire, s'écria:

— Que la carcasse du diable vous serve de voiture!... Adieu, mon père... Nous ne boirons plus d'eau bénite, et au moins tous ces gaillards-là, dit-il en montrant les cavaliers et leurs écuyers, vont devenir de bons et braves écorcheurs...

— Silence, Bertram!... s'écria le baron, jamais mes hommes d'armes ne seront des écorcheurs, et s'ils manquent à de vénérables ecclésiastiques tels que le Père Boniface, je les chasserai de chez moi. Quant à vous, mon père, vous resterez ici jusqu'à ce que j'aie fait le siège du monastère, car je ne suis pas d'humeur à laisser ébruiter mes desseins, et le premier qui en parlera pourra porter longtemps trace d'un fer chaud sur la langue. Cependant voyez, Père Boniface, si vous voulez me faire serment de ne point parler! alors je vous laisse libre.

— Je m'y engage... Adieu!... adieu, car je prévois bien des malheurs...

Le vieillard, jetant un dernier regard sur la salle et sur les convives, s'éloigna avec les marques d'un profond chagrin. Bertram grognait encore dans son coin comme un chien de ferme qui a reçu une correction, et se promettait intérieurement de se dédommager de son temps d'inaction sur les vassaux du monastère.

Cette scène termina la journée au château. Elle avait été remplie d'événements assez importants, et qui annonçaient des scènes sanglantes et désastreuses. Catherine et Marie sa première femme rentrèrent dans la chambre où le matin la châtelaine lisait sa bible, et à la lueur d'une lampe antique grotesquement travaillée elles s'occupèrent de tapisserie, ouvrage alors fort à la mode chez les princes et les seigneurs. Ombert, de son côté, travailla avec Roch pour savoir quels étaient les vassaux en retard dans leurs paiements, et dresser une liste de ceux qui serviraient dans la petite armée que le baron voulait former. Ce travail fit pousser à Roch de longs soupirs. Sur les huit heures du soir Marie apporta des conserves, du pain, des fruits, et après ce léger repas, lorsque le baron eut fait avec Roch une ronde exacte dans le château, le vieux serviteur ordonna à la sentinelle de la tour de sonner le couvre-feu. A ce signal toute lumière devait s'éteindre dans la baronnie, à moins de privilège.

Ombert, fatigué de la chasse qu'il avait faite le matin avec son beau-père, ne tarda pas à se rendre dans la chambre à coucher de la châtelaine, et le silence régna dans tout le château.

Pendant qu'Ombert prenait ainsi avec Roch tous les moyens de se faire rendre justice lui-même, résolution dans laquelle il n'avait été fortifié que par l'anarchie qui régnait alors dans l'Etat, « car, disait-il à son beau-père

pendant la chasse, les deux frères du roi ont d'autres lièvres à courir et ne penseront pas à ce qui se passe en Touraine, je recouvrerai tous mes biens et je réduirai le monastère »; pendant qu'il méditait ainsi la ruine du couvent fondé par ses ancêtres, les deux étrangers avaient de leur côté arrangé pour le lendemain une folle partie. Lorsqu'ils eurent fini leur repas, qu'une conversation animée prolongea pendant plus de trois heures, ils se retirèrent dans la chambre que les moines leur avaient préparée; en y entrant, le comte aperçut la grosse bourse de peau de loutre que le sous-prieur avait apportée.

— Jacob! s'écria-t-il, tiens: envoie cet argent à Georges, afin que l'on paie tout à Saint-Symphorien, car *les gens du comte Adhémar n'ont pas le droit de prise*. Georges n'a-t-il pas demandé de l'argent comme les autres? de l'argent, c'est un mot que j'entends toujours sonner à mes oreilles... Répète-lui bien que le prévôt pendra le premier homme qui aura parlé de moi!...

Et, sans examiner le contenu de la bourse, le comte la jeta à Jacob.

— Louis, dit négligemment Savoisy en détachant les aiguillettes qui nouaient les bouffons de son justaucorps, il me vient une idée.

— Une idée! et d'où te vient-elle?

— Ecoute, tu me dois certes un dédommagement, une indemnité, car tu m'as joué ce matin un bien vilain tour...

— Eh! que veux-tu? la voix de Catherine m'a ensorcelé! j'aurais, je crois, sauté par-dessus la Loire...

— Encore ta Catherine! laisse-moi te dire comment nous pourrons la voir demain...

— Ah! ah! dit le comte en jetant son chapeau sur un fauteuil.

Puis, s'asseyant et passant ses doigts avec nonchalance

dans ses cheveux dont les boucles se jouaient sur son collet:

— Parle, parle... ajouta-t-il.

— Il faudra, reprit Savoisy, nous déguiser en bénédictins...

— Pardieu! dit le comte en faisant un saut, tu as raison! où prends-tu tant d'esprit?... C'est, pardieu! une excellente idée, nous nous divertirons fort. Quant à moi, je compte parler du nez à tout le monde, excepté à ma Catherine...

— J'imagine, reprit Savoisy, que notre vieux renard de bénédictin nous donnera les moyens de nous déguiser, et nous ferons, j'espère, honneur au froc.

— Certainement, répéta le comte à plusieurs reprises en se complaisant dans ce projet, dont il oubliait tous les dangers en faveur de l'idée plaisante d'aller faire le moine dans le château de son rival... Ah! Savy, ajouta-t-il après un moment de silence, que je suis heureux de t'avoir pour ami!... (Et se levant, il alla le prendre par la tête et l'embrassa...) Tu me plais, ton caractère est absolument comme le mien, et je crois que nous sommes plus frères que je ne le suis avec Charles...

— Eh! eh! répliqua Savoisy, le vieux sage, ton père, aimait beaucoup le mien, et ma mère était bien jolie...

— Es-tu fou? c'était tout ce que pouvait faire mon père, que d'aimer Jeanne, ma pauvre mère; il était plus sage, en effet, que ne le seront jamais ses fils, et ce sera peut-être de toute sa race le seul homme qui n'aura pas eu de maîtresse.

La plus séduisante des qualités du comte était son aimable franchise; tout ce qu'il disait ou faisait partait du cœur et avait le charme irrésistible de la gaieté qui n'est pas jouée; ses mouvements étaient naturels, et en général les hommes qui aiment passionnément les femmes ont

assez de ressemblance avec Adhémar. Après bien des propos extravagants, les deux amis se couchèrent dans le même lit. En ce moment l'abbé Hélias prenait son repas frugal et se disposait aussi à se coucher.

Le vénérable abbé avait en ce moment pour acolyte son sous-prieur et dom Luce, ses deux ministres. Il était assis dans un grand fauteuil de cuir noir qui reluisait comme de l'ébène, et au-dessus de sa tête s'élevait, sur le dossier, une mitre artistement sculptée. Devant lui était une table, et sur cette table un vase de grès fin, plein d'un vin précieux. Dom Hélias achevait de manger quelques fruits cuits. Ses deux ministres, si différents d'attitude et de figure, comme d'esprit, regardaient tour à tour le feu qui brillait dans une vaste cheminée et la figure sévère de l'abbé. Il était facile de voir qu'une grave discussion venait d'avoir lieu, car voici les dernières paroles du sous-prieur:

— La conduite politique des hommes qui se trouvent à la tête d'autres hommes ne peut pas toujours être conforme aux règles et aux lois qui régissent la conduite des particuliers.

— Encore un coup, dit l'abbé, ne parlons plus de ce moyen, il répugne à ma justice et à toute loyauté; le domaine de Roche-Corbon doit nous être acquis, sans doute, mais ce n'est pas à nous à le demander.

— On pourrait faire sous-entendre... dit Frère Luce.

— Non... répondit impérativement l'abbé; au lieu de songer à ces manœuvres, songez bien plutôt à rendre les effets de l'excommunication terribles; nous ne devons pas frapper un coup inutile, ce serait avilir la religion, et ce ne sont pas les intérêts du monastère qu'il faut considérer, c'est bien de l'Eglise. Voyez les fermiers, et qu'ils refusent leurs paiements à l'excommunié; voyez les vassaux, et qu'ils lui refusent leurs services; qu'aussitôt que la sen-

tence sera fulminée, ce qui tardera peu, que tout ce qui entoure Ombert s'éloigne de lui.

— Même sa femme? dit le Frère Luce avec un sourire assez expressif.

— Elle verra si elle peut satisfaire à son devoir et à la religion à la fois, répondit l'abbé; mais lorsque l'excommunication aura été lancée, il faut qu'Ombert en sente immédiatement tout le poids... Dom Guidon, vous verrez même à soudoyer ses hommes d'armes pour le compte du monastère, nous en avons besoin pour notre défense, et nous n'avons pas besoin d'épargner à cet égard. Allez en paix!...

Et il leur donna sa bénédiction.

Les deux moines se regardèrent en sortant.

— Sa Révérence en sait plus long que nous, dit le Frère Luce, car le baron n'a pas d'enfant, et si on le sépare de sa femme, et qu'il n'en trouve pas d'autre, le domaine nous reviendra et nous aurons du terrain pour planter de la vigne.

Là-dessus les deux moines se séparèrent. Ainsi se termina cette journée, pendant laquelle le monastère et le château, ayant juré depuis longtemps la perte l'un de l'autre, préparèrent chacun de son côté des moyens formidables pour arriver promptement à ce but. Certes les bénédictins étaient loin de se douter de l'attaque méditée par Ombert; l'avantage paraissait être du côté de ce dernier, et à moins de la protection du Ciel ou de quelque événement inattendu, le monastère devait succomber.

CHAPITRE HUITIÈME

Le lièvre au gîte

Le lendemain matin, après leur dîner, les deux amis, déguisés en bénédictins par les soins de dom Luce, qui les avait endoctrinés, partirent pour le château de Roche-Corbon en suivant la route qui les menait à l'entrée principale.

Lorsqu'ils eurent atteint le haut de la côte et qu'ils purent voir la campagne, ils aperçurent au loin une troupe de cinquante à soixante cavaliers. Les armures et les lances brillaient au soleil, et à la tête de cet escadron, qui galopait avec assez de prestesse, ils remarquèrent le jeune baron, dont l'équipage militaire était plus brillant que celui des autres cavaliers...

— Qu'est ceci? demanda le comte à Savy, je gage que ce jeune Saint-André fait quelque chose de sa façon.

— Tu ne vois pas qu'ils sortent du château de Roche-Corbon, répliqua Savy, et que le jeune baron va à la chasse suivi de tout son monde?

Loin d'aller à la chasse, Ombert allait veiller à la disposition des cinq ou six cents hommes qui s'étaient rassemblés par ses ordres dès le matin, et qui commençaient à se mettre en bataille aux environs du rocher qui dominait le monastère.

Le comte et son favori, bien éloignés de se douter du véritable objet de cette cavalcade, continuèrent à se diriger

vers le pont-levis du château, en essayant maintes et maintes fois de se donner l'un à l'autre leur bénédiction, en parlant du nez à qui mieux mieux. La démarche cavalière des deux amis formait un contraste perpétuel avec la robe blanche et noire qu'ils portaient, et l'on ne pouvait se figurer l'effet qu'elle produisait qu'en les comparant à des hommes habillés en femme et qui cherchent à singer les grâces d'un autre sexe. Arrivés à quelques pas des fossés:

— Vois donc, Savy, dit le comte, est-ce une tête d'homme ou un pigeon de cuivre grotesquement travaillé que j'aperçois au-dessus de cette grosse pierre au bord du fossé?...

— C'est quelque grenouille qui hume l'air, dit Savy.

— Homme, cheval, bête, quadrupède, bipède ou poisson, dit le comte gravement en levant la main et en étendant les doigts, je te donne ma bénédiction et je t'enjoins de reprendre ta véritable forme!

A cette injonction, la bête se leva, et le mendiant parut dans tout l'éclat de sa laideur.

— Eh! eh! voilà un animal que j'ai vu quelque part!... dit le comte en reculant de quelques pas avec les marques du dégoût.

— Mais *j'y vais* quelquefois, répliqua le mendiant.

Savoisy partit d'un grand éclat de rire et s'écria:

— Pour le coup, il t'a deviné!...

— Oh! oh! il est impossible, dit le comte, que cette bête féroce ait reçu le baptême, et je vais le sauver de l'enfer.

A ces mots, le comte s'avança brusquement vers le mendiant, et, le poussant dans les fossés, il le fit rouler dans les eaux bourbeuses en lui disant:

— Je te baptise, etc.

Le mendiant eut beaucoup de peine à regagner le bord de la fortification et s'écria:

— Beau fils de France, mon baptême pourra vous valoir l'extrême-onction... Souvenez-vous du visage de cuivre.

— Qu'est ceci? reprit le comte, sais-tu à qui tu parles?

— Certes, dit le mendiant, et vous n'êtes pas plus bénédictin que comte.

Adhémar regarda Savy avec surprise; mais ce dernier lui dit:

— Laisse-le là: c'est un bohémien qui, à force de mentir, devine parfois assez juste sans le savoir...

Et les deux amis continuèrent leur chemin en laissant le mendiant barboter à son aise.

Arrivés au pont-levis, ils firent signe à la sentinelle de faire lever la herse, et Roch, qui les aperçut, car il venait de la baisser lui-même après le départ de son maître qu'il avait suivi des yeux, obéit à cette injonction.

— Mes révérends pères, dit le vieux majordome, apportez-vous des paroles de paix? venez, car il est temps encore...

— Mon fils, répondit le comte en essayant de parler du nez, tout n'est pas perdu, le saint monastère nous envoie vers votre maîtresse, parce que sa sainteté et ses bons principes sont connus, et que, si nous pouvons l'amener à écouter notre voix, elle obtiendra la grâce de son mari.

— Entrez, entrez, mes révérends pères, dit Roch, étonné cependant de voir le capuchon de Savy qui sautillait par l'effet du rire que ce dernier contenait avec beaucoup de peine.

— Louis, dit-il, c'est maintenant à mon tour de parler, j'ai préparé un beau sermon...

Les deux bénédictins, conduits par Roch le Gaucher, furent introduits dans la chambre de Catherine. Elle était alors dans l'espèce de salon en tapisserie qui précédait sa chambre à coucher et que le lecteur connaît déjà. Elle tenait un fuseau et filait en regardant une des plus belles

peintures de la bible ouverte sur son prie-Dieu. Marie filait aussi à quelque distance. La jeune châtelaine était habillée comme aux jours précédents; car, dans ce temps, les robes étaient fabriquées de telle sorte, que quatre ou cinq vêtements de ce genre composaient pour bien longtemps la garde-robe d'une femme de très haut rang, et parmi ces robes il s'en trouvait que l'on gardait toute la vie.

Lorsque le vieux serviteur, levant la tapisserie, annonça les deux bénédictins et que Catherine eut regardé le comte, elle jeta un cri perçant:

— Vous ne venez pas excommunier, sire? s'écria-t-elle avec cette présence d'esprit qui n'abandonne jamais les femmes dans les moments les plus critiques.

— Non, très noble dame... répondit ironiquement Adhémar...

Car Savoisy, en extase devant le charmant tableau qu'offrait cette scène, était resté immobile à l'aspect de la jolie châtelaine. Il admirait ses formes élégantes, le charme répandu sur sa figure par la rougeur qui colorait ses joues, et le feu pur de ses regards. Le vieux majordome laissa même retomber sur Savoisy la porte en tapisserie sans qu'il s'en aperçût.

— Noble dame, dit Adhémar en s'avançant vers Catherine dont le rouet était renversé et la quenouille à terre, nous venons, au nom du saint monastère de Marmoutiers et de l'amour... du prochain, essayer de prévenir la ruine de votre noble maison...

Marie regardait avec étonnement les figures gracieuses des deux révérends bénédictins, et un certain air d'incrédulité régnait sur sa figure; elle contempla tour à tour et avec finesse les diverses expressions de ces trois visages, crut apercevoir sur celle de sa maîtresse le désir de parler sans témoin aux religieux, et, lançant à la châtelaine un regard malicieux, elle lui dit:

— Madame, vous avez oublié, ce matin, de distribuer de l'ouvrage à vos femmes, voulez-vous que je m'acquitte de ce soin?

— Comme tu voudras, Marie, mais reviens promptement...

Et Catherine ajouta avec affectation:

— Mon père, alors expliquez-moi les motifs de votre visite.

Lorsque Marie voulut passer par la portière en tapisserie, Savoisy fut encore plus étonné d'apercevoir la figure malicieuse et piquante de la demoiselle, et, soulevant la portière, il sortit avec elle en entamant une conversation assez leste, à laquelle il ne tarda pas à joindre des façons que son costume rendait passablement inconvenantes. Marie, épouvantée de l'audace du bénédictin et de son air dégagé, s'échappa avec souplesse et comme un poisson qui glisse de la main du pêcheur. Savoisy la suivit.

— Imprudent!... s'écria Catherine quand elle fut seule avec le comte, comment avez-vous osé...

— Pour te voir, mon cher amour, répondit-il, je passerais à travers les flammes d'un bûcher, et pour un seul de tes sourires je donnerais le monde!...

Et, s'agenouillant avec grâce auprès d'elle, il lui prit la main, la baisa avec un air de soumission et de bonheur qui fit briller ses traits comme s'ils eussent été frappés d'un reflet de soleil; et, la regardant, il ajouta:

— Catherine, t'arrive-t-il parfois de dire: Je fais le bonheur, par ma seule présence, d'une créature de Dieu!... Ah! si tu savais combien je t'aime! enfin, j'envie à ces portraits austères sculptés sur les boiseries de cette chambre le bonheur qu'ils ont de te contempler! Tiens, mets ta main sur mon cœur! (et il prit la main de Catherine), sens-tu comme il palpite? si tu ne m'aimes plus, bientôt il cessera de battre!

— Assez! dit Catherine, qui ne pouvait se refuser au plaisir de sentir battre le cœur de cet amant si fougueux, si ardent et pourtant si soumis.

Mais bientôt, le repoussant avec vivacité:

— Fuis! s'écria-t-elle, emporte avec toi ce douloureux bonheur qui fait vivre et me tue!...

— Ah! ne crains rien! s'écria le comte, tu peux m'aimer!... dans peu nous pourrons nous livrer sans crime à toute l'ardeur d'un amour éternel!... Il ne se passera pas un jour que je n'essaie à te rendre plus heureuse!

— Que veux-tu dire? s'écria Catherine.

— Ils vont excommunier Ombert; ton mariage sera déclaré nul! tu redeviendras Catherine, et tu me suivras à Paris dans le palais d'un fils de France! tu seras reine! tu auras une cour! je serai ton premier esclave! tu seras libre! et ton amour ne sera plus un crime!

— Jamais, jamais! sors, démon! tu me tentes! jamais je n'abandonnerai mon cher Ombert!... Quoi! malheureux, repoussé de tous, il serait abandonné par sa Catherine! mais il ne croirait plus en Dieu! non, jamais, je le jure!...

Catherine était debout, rayonnante d'indignation.

— Qu'est ceci! reprit le comte, car le mot lui était familier, Catherine, adieu! adieu... je vais mourir... mourir loin de toi; mais songe que seule tu me tues, et que c'est pour toi que je mourrai!

Des larmes roulèrent dans les yeux du comte, et ces larmes émurent tellement Catherine, qu'elle lui dit:

— Adhémar, il y aurait eu quelque grandeur à être criminelle en te suivant... alors j'aurais tout sacrifié à l'être que j'aime, honneur, vertu, religion, tout!... mais abandonner un malheureux quand il n'a plus que moi pour refuge! Je pourrais être infidèle à Ombert, riche, heureux et puissant... mais je mourrai près de l'excommunié! Ce n'est plus un crime que tu veux arracher de moi, c'est

une lâcheté! La nature peut entraîner invinciblement à un amour coupable; mais elle n'ordonne pas de manquer à la sainte amitié. Ombert est mon ami, mon frère, et pour lui je sacrifie tout! J'aurais pu me tuer pour toi, mais je me voue à lui... Adieu!... je ne te verrai plus!

Le comte ne parut point étonné de ce mélange de faiblesse et de grandeur, d'amour et de trahison, de ces aveux et de ces réticences. Il connaissait un peu les femmes; mais, admirant le noble caractère et l'âme délicate de Catherine, il lui dit lentement:

— Catherine, je t'admire!... je me tais... sur ton ordre je te quitte... adieu pour toujours!... ce n'est pas sur cette terre que nous nous reverrons! ton regard m'a glacé!... un mendiant tout à l'heure m'a prédit une fin prochaine... sois toujours grande et pure!... adieu.

L'amour du comte était sincère, cette scène l'avait ému, et Catherine lui paraissait si belle, qu'il versa de rage et de regret des larmes qui attendrirent la chancelante Catherine.

— Ne plus te voir, cruel!... ah! ne parle pas ainsi!... (Et, s'élançant vers lui, elle osa l'entourer de ses bras délicats...) Ta mort, et celle de Catherine!

Involontairement leurs bouches se rencontrèrent; Catherine tomba évanouie. Le comte, retrouvant son sang-froid à l'aspect d'une scène qui lui était familière, mais qu'il était habitué à voir jouer avec moins de naturel, jeta un coup d'œil exercé autour de la chambre.

En ce moment il se passait sur le perron du château une autre scène aussi comique que celle-ci était pathétique: Savoisy déjà avait réussi à convoquer tous les serviteurs d'Ombert qui restaient au château, et, monté sur le perron comme sur une chaire, il leur disait:

— Votre maître, mes chers frères, va être excommunié!... Or savez-vous ce que c'est qu'un excommunié?

c'est un homme dont le seul contact damne ceux qui l'approchent; il faut le fuir, c'est une peste; son regard donne la mort éternelle, et nul de vous, j'espère, ne voudra jouer son salut... Vous, fauconnier, dit-il à Grild, il faut donner la volée aux faucons, car ils sont à l'excommunié... Vous, sous-collecteur de la dîme, vous ne devez plus vous occuper des revenus de l'impie, ils appartiennent à Dieu, et l'excommunié au diable. Tous ceux qui lui rendront service seront excommuniés comme lui, et...

Comme il allait poursuivre, on entendit un grand bruit de chevaux, le pont-levis se baissa avec fracas, et Ombert entra au grand galop jusqu'au perron; son cheval était en sueur, et l'espèce de cotte de mailles qui le recouvrait semblait un vêtement de neige, car l'écume du cheval sortait par tous les points.

— Trahison! s'écriait Ombert en fureur, trahison! tuez-les! à mort la robe blanche!

Il était suivi d'une dizaine de cavaliers qui seuls avaient pu, grâce à la bonté de leurs chevaux, arriver avec lui.

A l'aspect du seigneur, dont tous les traits annonçaient la rage, Savoisy courut avertir le comte à l'instant où celui-ci déposait Catherine sur un des meubles de la chambre, et il fut suivi par Ombert, qui, la dague à la main, étincelait de fureur et s'efforçait d'atteindre le moine.

Cette scène fut si rapide, que tous les spectateurs restèrent stupéfaits à la même place, et les hommes d'armes attendirent les ordres du baron.

— Perdus! perdus! s'écria Savoisy.

Et l'on entendit les éclats de la voix retentissante du terrible baron, qui parut sur-le-champ l'épée haute. Sa fureur devint un désespoir horrible à l'aspect de sa femme dans les bras du moine. Il fit tomber sa dague sur Savoisy;

celui-ci n'opposa pour sa défense que le rouet saisi à la hâte, qui fut fendu par la moitié.

Le baron, étonné de voir ses deux adversaires encore sur pied, grinça des dents et s'écria:

— Par saint Martin, le diable vous protège! mais tiens, séducteur infâme!...

Et il dirigea un coup circulaire pour enlever la tête du comte.

A ce moment Catherine ouvrit les yeux, jeta un cri perçant, et Savoisy, qui avait saisi une chaise, garantit encore le comte, puis il repoussa vigoureusement le terrible baron en s'écriant:

— Louis, sauve-toi!

Le comte, ouvrant la croisée, sauta dans le jardin, Savoisy l'imita, Ombert resta muet, ses lèvres blanchissaient sous l'écume et ses yeux lançaient des éclairs. Enfin, il sortit en criant:

— A cheval! parcourez l'enceinte du château et tuez tous les moines sans rémission... Bertram, Jacques, et vous, sire de Preuilly, à la rescousse, au galop!... ils sont dans le jardin et ne peuvent m'échapper... Roch, empêchez que personne ne sorte!... Je suis trahi!... trahi!...

La rapidité avec laquelle se succédaient ces ordres était égalée par celle qu'on mettait à les exécuter. En ce moment les sentinelles des deux lanternes, qui avaient vue sur les chemins qui menaient au monastère, sonnèrent le cor d'alarme. Ombert s'élança dans le jardin avec une vigueur qui lui fit sauter d'une terrasse à l'autre, et, comme le tigre qui s'élance sur sa proie, il parcourut les jardins en une minute, malgré l'embarras que lui causaient ses armes. Arrivé sous les tilleuls, il aperçut le comte qui donnait la main à Savoisy pour grimper sur le mur. Il devina alors pourquoi les sentinelles avaient averti. Il bondit, mais sa lance ne frappa que la muraille, où elle se brisa.

Remontant alors la terrasse avec rapidité, il revint au perron, sauta sur son cheval et partit au galop. Il espérait arriver par la route du haut bien avant que les deux moines fussent parvenus au monastère. Les aspérités et les dangers de la route lui laissaient l'espoir de surprendre les fugitifs; il enfonça ses éperons dans les flancs de son cheval, et, en sortant du château, il sonna du cor avec force pour rappeler tous ses cavaliers. Ces derniers, ignorant la cause d'une telle rage, ne comprirent pas son appel et continuèrent à veiller autour des fortifications.

Le jeune baron arriva seul sur la plage devant Marmoutiers, et, dans son impatience, il fit monter Gibby sur le sentier périlleux. Le pauvre animal tremblait sous le poids de son maître, dont il semblait partager la fureur. Là Ombert sentit redoubler sa colère en voyant les deux moines qui avaient détaché sa propre barque et voguaient tranquillement sur le fleuve; le courant les entraînait rapidement, et la barque allait d'autant plus vite, qu'elle était poussée par un vent d'est.

— Scélérats! leur cria Ombert, vous serez pendus aux tilleuls du monastère, et votre abbaye sera réduite en cendres!

— Ah! Louis, disait Savy dans la barque, nous avons fait là une escapade d'écolier.

— Il est bien temps de s'en apercevoir quand les choses sont faites, répondit le comte. Mais écoute donc: n'est-ce pas ce damné baron qui nous poursuit de ses menaces?

— Avant trois heures j'aurai mis à sac votre couvent!

Les deux voyageurs passèrent presque sous les yeux d'Ombert, et ce dernier, immobile de rage, leur adressa d'horribles imprécations.

— C'est lui! dit Savoisy: il nous suivrait ainsi jusqu'à l'endroit où nous débarquerons, feignons plutôt d'aller à l'autre bord.

Lorsque le baron vit que les deux bénédictins se dirigeaient sur l'autre rive du fleuve, il regagna son château à toute bride, et les deux amis retournèrent au monastère.

Cette scène peut être comparée à l'étincelle qui tombe sur un tonneau de poudre. Le baron, qui n'avait peut-être pensé qu'à effrayer l'abbaye par le déploiement de forces imposantes, jura la destruction des religieux; et telle était sa fureur que, chemin faisant, il chargea des fermiers qui portaient à l'abbaye leurs redevances en nature, et qu'il leur ordonna de diriger sur le château les denrées destinées aux religieux.

CHAPITRE NEUVIÈME

« Roche-Corbon à la rescousse! »

Cependant le baron se calma un peu pendant le temps qu'il mit à regagner son château, et il commença à réfléchir sur la scène qui venait de se passer. Son cheval marchait à pas lents, et Ombert était si préoccupé, qu'il se croyait seul, quoiqu'il fût entouré de cinq à six paysans collecteurs, auxquels il était en quelque sorte indifférent de porter leur blé, leur vin, etc., au château plutôt qu'au monastère; chassant leurs ânes devant eux, ils n'osaient seulement pas parler, car à chaque mouvement que faisait Ombert ils craignaient les horions dont le jeune seigneur était peu ménager.

En arrivant auprès du château, ils aperçurent le mendiant garrotté, et Bertram, qui, une corde à la main, descendait de cheval, probablement pour pendre le pauvre homme. Il avait attendu le baron à cet effet. Les paysans regardèrent ce spectacle d'un air indifférent; mais le mendiant, à la vue du baron, se mit à crier:

— Holà! mon très cher sire, laisserez-vous dans l'embarras le meilleur de tous vos amis, dans un moment surtout où il vous en reste si peu?

Ombert ne disait mot, et Bertram, interprétant ce silence à sa guise, avait passé le nœud fatal au cou du mendiant, lorsque le baron leva les yeux et s'écria:

— Bertram! laisse en paix cet animal immonde, et qu'il

s'aille faire pendre ailleurs, car il avait dit vrai... Par saint Martin! vieux chien, si tu avais menti, je t'aurais fait tirer à quatre chevaux!

— Ecoutez, beau sire, répliqua le mendiant, que l'homme d'armes délivrait, voulez-vous un bon conseil?... si vous avez tué les deux bénédictins, prenez le large, car c'est vous qu'on tirerait à quatre chevaux.

— Or çà, dit le baron, depuis le nouveau règne, la peau d'un moine a donc bien monté en valeur?

A cette réponse, le mendiant haussa les épaules, et portant sur le jeune Ombert ses deux petits yeux verts d'une façon fort expressive, il lui dit en l'interrompant avec un geste d'autorité:

— Les avez-vous tués?...

— Non! dit le baron avec un geste d'humeur.

— C'était pourtant une bien belle occasion, répliqua le mendiant froidement; mais, ajouta-t-il, en voilà assez, mon camarade; dans quelque temps nous nous reverrons sur la route de Paris, et comme vous allez plus vite que moi, je puis prendre l'avance; quand vous irez à l'hôtel Saint-Pol appeler de la confiscation de vos domaines, vous aurez peut-être besoin de Jehan le Réchin. Adieu, mon fils. Montjoie Saint-Denis n'est pas loin.

Les paysans étaient fortement ébahis de l'audace du mendiant, qui, après avoir dit adieu au baron, lui tourna le dos avec un sang-froid merveilleux; puis il se dirigea vers le chemin qui conduisait à la route d'Orléans.

— Que faut-il faire de ce gueux? demanda Bertram, qui s'apprêtait à courir jusqu'au mendiant.

— Qu'il aille au diable! répondit Ombert tout pensif... ce païen-là sait bien des choses que j'ignore... (Donnant alors un coup d'éperon à son cheval, le baron rejoignit le mendiant en un clin d'œil, et fut suivi de Bertram.) Si tu n'es pas le diable ou le Juif errant, qui es-tu, s'écria

Ombert, et d'où tiens-tu ce que tu viens de m'annoncer? ce sont toutes choses à venir...

— Beau mérite, dit le mendiant sans s'arrêter, de prophétiser des événements accomplis!...

Et il continuait toujours sa route sans regarder Ombert.

— Sais-tu que je pourrais te faire brûler comme sorcier?...

— Ce fagot-là vous coûterait plus cher que le siège du monastère, car vous perdriez un grand protecteur dans la personne du Réchin, tout petit qu'il paraisse.

Et l'imperturbable mendiant marchait toujours.

Soit que l'audace du Réchin fît pressentir à Ombert une puissance occulte à laquelle il n'eût pas été prudent de se heurter, soit que le bon naturel du baron l'emportât et qu'il hésitât à reprendre au mendiant une vie qu'il lui avait déjà donnée deux fois, il se contenta de l'envoyer à la male heure, et revint sur ses pas.

— Allons, Bertram, rassemble tous tes cavaliers; ton poste est à la porte principale de l'abbaye; j'irai moi-même diriger les autres forces, et avant deux heures le monastère sera cerné!

Et le baron, se dirigeant vers le château, sonna du cor à plusieurs reprises.

Aux sons bien connus qui indiquaient le rappel, cinquante à soixante cavaliers parurent de divers côtés, et à l'aspect du baron dont l'armure était facile à reconnaître, ils se rangèrent avec empressement autour de lui.

L'impétuosité d'Ombert ne pouvait pas lui faire oublier l'état dans lequel se trouvait Catherine lorsqu'il apparut si brusquement dans sa chambre; alors la colère à laquelle il était en proie en voyant que l'avis donné par le Réchin était vrai de tout point lui avait fait insulter Catherine avant de savoir si elle était coupable. En ce moment, malgré la multitude de pensées qui l'agitaient,

Catherine, pâle, évanouie, levant sur lui un œil mourant qu'elle avait aussitôt refermé, se présenta à son souvenir, et il entra brusquement au château, suivi par ses hommes d'armes, auxquels la conduite du sire de Roche-Corbon commençait à paraître folle.

Ombert aimait trop Catherine pour n'être pas touché du spectacle qui s'offrit à ses regards quand il entra dans la chambre où était la châtelaine. La tête de Catherine était nue et ses cheveux épars, Marie la tenait sur son sein et regardait sa maîtresse avec une touchante expression de douleur. La pose de Catherine exprimait la fatigue et l'abattement que lui avaient causés tant d'émotions successives, ses bras pendaient sans force à ses côtés, tout son corps était incliné: on eût dit que la vie avait abandonné son beau corps.

A ce spectacle, la pâleur des joues de Catherine passa sur celles du baron. Il s'approcha lentement et presque en frissonnant. La châtelaine leva doucement ses yeux sur lui, les baissa aussitôt, et ses lèvres murmurèrent quelques mots qui ne furent point entendus. Ce regard douloureux fit tomber Ombert à genoux, il ne dit pas un mot, prit avec précaution la main de Catherine, la porta en silence à ses lèvres, et fit signe à Marie de s'éloigner.

Marie se leva, regarda sa maîtresse à plusieurs reprises, gagna la porte, et en soulevant la tapisserie elle jeta un dernier coup d'œil à Catherine, qui, pour cette fois, sourit faiblement à sa favorite.

Ombert s'assit sur l'escabelle que Marie venait de quitter, et reprenant Catherine entre ses bras, il lui dit avec douceur:

— Ne pardonneras-tu rien à la violence d'un amour qui est tout à toi? ne vois-je pas que tu m'aimes? et ai-je songé à te demander l'explication de la scène étrange dont j'ai été témoin? Un mendiant qui me regardait compter

de l'œil les vassaux nombreux que je réunis pour nous venger de l'abbaye m'avertit que deux religieux sont auprès de toi! j'arrive furieux, et je les trouve!... Avant seulement de connaître la nature de l'outrage, j'ai volé sur leurs traces pour te venger, ils m'ont échappé.

Si Catherine n'eût pas été déjà prévenue par Marie, sa joie aurait pu la trahir, mais elle s'observait avec soin, et son masque resta de glace.

— Mais ce soir le monastère sera réduit en cendres... Catherine, dit-il après un instant de silence, n'as-tu rien à me dire?

Sans doute il restait à Catherine plus de forces que son maintien n'en annonçait, car elle eut celle de mentir. Elle fit comprendre à Ombert qu'introduit sous le prétexte de traiter avec elle des intérêts du baron et de ménager un accord entre le château et le monastère, l'un des religieux, qui lui était inconnu, avait osé lui offrir un asile dans l'abbaye, en l'engageant à fuir un excommunié. Ombert avait paru à l'instant où la surprise et l'indignation lui ôtaient la force d'appeler ses gens pour chasser le moine insolent qui lui faisait un si affreux tableau des torts et des crimes de son époux et des malheurs qui attendaient la compagne de l'excommunié.

Ombert la regardait avec ivresse, les couleurs renaissaient sur les joues de Catherine, ses yeux avaient repris leur éclat.

— Infâmes!... s'écria Ombert en se levant, ils veulent donc aussi m'enlever ma Catherine!... qu'ils délient mes vassaux du serment de fidélité, qu'ils fassent confisquer mes biens, qu'ils m'isolent de l'univers, rien ne m'arrachera un soupir si ma Catherine me reste... Et cette infâme proposition t'a émue?... Ah! je suis donc aimé!...

Il s'agenouilla et prit la main de Catherine.

L'élan généreux du baron fit passer un frisson au cœur

de Catherine. Elle eut un amer regret de tromper ainsi un époux qu'un mot d'amour, un semblant de caresse jetaient dans un si naïf enchantement; et, déplorant les fautes où l'entraînait déjà sa fatale passion, elle versa des larmes, qui certes durent être recueillies par l'ange des repentirs sincères.

Ces larmes furent regardées par Ombert comme une nouvelle preuve de tendresse, et il les baisa sur les joues de Catherine.

— Ah! malheur aux bénédictins!... dit-il en s'éloignant. Catherine, à ce soir!... fais préparer le repas des vainqueurs et ne sors pas du château... Adieu!...

Il s'éloigna en soupirant d'aise et de remords à la fois.

— Ah! dit Catherine, je suis bien malheureuse!...

Elle se prosterna sur son prie-Dieu en contemplant une image de la Vierge; elle la supplia dévotement de venir à son secours, de l'aider à dompter l'amour qui l'entraînait vers Adhémar, comme aussi de sauver Adhémar de la colère du baron.

Ce dernier montait en ce moment à cheval, et, suivi de ses cavaliers, il franchissait le pont-levis et galopait vers le monastère; ses hommes d'armes, joyeux d'entrer en campagne, chantaient et lançaient mille lazzi sur les moines, dont ils se partageaient d'avance les trésors.

En effet, les dispositions qu'Ombert avait prises pour le siège de l'abbaye faisaient présager le succès de son entreprise. Le matin, trois cents hommes avaient été réunis, et cinquante d'entre eux, commandés par un des seigneurs qui relevaient du fief de Roche-Corbon, devaient se trouver sur la crête de la montagne qui dominait le monastère; les cent cinquante autres, conduits par le sire de Vernon, autre feudataire de la Roche-Corbon, avaient l'ordre de pénétrer par les hauteurs dans les jardins de Marmoutiers et d'enceindre ainsi l'abbaye tout entière du côté de

Saint-Symphorien. Les murailles du monastère qui se trouvaient du côté de Roche-Corbon et l'entrée de Marmoutiers étaient les endroits que le baron avait résolu d'attaquer en personne, et de cette manière les religieux, cernés de toutes parts, devaient infailliblement succomber. L'attaque était assez vive, assez prompte pour que l'abbé n'eût pas le temps d'appeler à son secours, et l'on devait apprendre le succès de l'audacieuse entreprise du baron avant même la nouvelle du siège du monastère. La réussite devait tout justifier.

Telles étaient les dispositions et les raisonnements d'Ombert, qui s'avançait rapidement vers le monastère en espérant que tout ce qu'il avait commandé pour le siège serait prêt. Il éprouva une véritable satisfaction lorsqu'en arrivant au chemin creux qui descendait au monastère il aperçut une troupe nombreuse de serfs qui conduisaient des échelles, des pierres, du bois, et tout ce qu'il avait ordonné d'apporter par l'organe de Roch le Gaucher.

A cette vue le baron, faisant sentir l'éperon à son cheval, se précipita avec impétuosité vers l'espèce de place qui se trouvait devant la porte du monastère et fut suivi de tous ses hommes d'armes. Cette troupe, enveloppée d'un tourbillon de poussière, fut aperçue par les assiégeants qui étaient déjà parvenus sur le sommet du rocher, et, du haut comme du bas de la montagne, il s'éleva un cri de guerre qui retentit dans l'enceinte du monastère en y portant la terreur. Les moines avaient déjà fermé leurs portes; et, comme la troupe qui devait entourer le côté des jardins était aussi parvenue au pied des murailles, l'abbaye était tout à fait cernée, et les religieux, réunis chez l'abbé, attendaient en silence les ordres de leur vénérable chef.

Lorsque le vieux dom Luce vint annoncer que l'étendard de la Roche-Corbon flottait sur le haut du rocher, sur la place qui précédait l'entrée du monastère, et que l'heure de l'assaut était près de sonner, les moines tressaillirent et dom Guidon pâlit; mais l'abbé Hélias, se redressant encore, parut ne plus sentir le poids ni les glaces de l'âge; il jeta un regard calme sur tous les religieux comme pour leur reprocher leur terreur, et d'une voix ferme il leur dit:

— Allez à la chapelle, il est l'heure de commencer notre office du matin; allez, mes frères, dom Guidon me remplacera; invoquez surtout le Seigneur pour le sire de Roche-Corbon; pour ce qui est de nous, que la sainte volonté de Dieu soit faite: il saura bien défendre, s'il le veut, ceux qui se sont dévoués à sa cause. Allez...

Dom Hélias, par un geste plein de puissance et de véritable grandeur, leur communiqua son courage et sa fierté; les moines sortirent silencieusement, se rendirent à la chapelle; et au moment où les cris de guerre: « Roche-Corbon à la rescousse! » furent répétés par les échos du monastère, les cloches sonnèrent avec force, et les chants des religieux prosternés dans leurs stalles montèrent vers le Ciel.

Lorsque dom Hélias se trouva seul avec le Frère Luce, sa figure quitta subitement l'expression de fierté qu'elle avait contractée, et l'abbé, s'asseyant dans son vieux fauteuil, dit à dom Luce:

— Mon frère, nous sommes en danger, et je ne sais jusqu'à quel point les deux seigneurs que nous avons ici voudront nous secourir; ils sont gens à trouver matière à divertissement dans ce siège.

— Non, non, répondit le frère avec un sourire sardonique, car j'imagine que ce sont eux qui nous auront attiré ce déluge de gens d'armes, et ils doivent être intéressés à sauver le monastère.

— Bien! reprit l'abbé, mais écoutez, mon frère, je ne

me soucie pas que dom Guidon se trouve souvent en rapport avec les étrangers et surtout dans la circonstance critique où nous sommes: c'est sur vous seul que je me repose, mon vieux et fidèle ministre, dit Hélias en souriant à Luce autant que sa figure froide et sévère lui permettait l'expression de la bienveillance. Allez les instruire de notre danger, tâchez qu'ils nous en délivrent, et une fois que nous aurons tout obtenu d'eux, que cela nous serve de leçon, et qu'à l'avenir on se souvienne à Marmoutiers qu'il est difficile et dangereux de recevoir souvent de pareils hôtes.

Le Frère Luce s'inclina et fit quelques pas vers la porte.

— Il sera excommunié! s'écria l'abbé avec un peu plus de chaleur qu'il n'en faisait paraître ordinairement; jusqu'ici j'avais retenu la foudre, mais cette dernière attaque est trop publique, trop grave... Le malheureux! Son caractère audacieux et franc m'avait plu... Il sera abandonné de tous, même de sa femme, car elle a affaire à un trop grand ennemi pour résister longtemps.

L'abbé, voyant le Frère Luce, s'arrêta soudain, il prit un air presque sévère, et du doigt montra la porte au bénédictin, qui, s'inclinant avec respect, sortit et se dirigea vers les appartements des deux hôtes du monastère.

Pendant que ceci se passait dans l'intérieur de l'abbaye, au-dehors le siège commençait avec une activité effrayante, et le baron semblait souffler dans le cœur de chacun la rage qui l'animait. Il avait déjà parcouru la ligne qui entourait le monastère depuis le haut de la montagne jusqu'à la Loire, du côté de Saint-Symphorien, en recommandant, sous peine de mort, de ne laisser sortir aucun être vivant des murs de Marmoutiers: il promettait les plus grandes récompenses à ceux qui suivraient ses ordres, et il était revenu devant la porte de l'abbaye, endroit où devaient commencer les opérations du siège.

La façade de l'abbaye était composée d'une grosse tour carrée très large et bâtie en grosses pierres; l'épaisseur des murs ne donnait pas l'espoir de pouvoir les détruire promptement, et la hauteur de cette tour, surmontée par une toiture ronde, ne permettait pas l'escalade. La porte qui fermait l'entrée du monastère était épaisse et bardée de fer; ce fut cependant sur cette porte que le baron fonda toute son espérance: il ordonna à ses ouvriers de démolir la partie de la tour dans laquelle la porte était scellée, et des hommes armés de haches essayèrent de briser ce rempart monastique.

Pendant que l'on procédait ainsi, sans rencontrer aucun obstacle, à la démolition de l'abbaye, les cinquante cavaliers du baron veillaient, sur toute la ligne, à ce que les ordres de leur chef fussent exécutés, et ils regardaient dans les environs si rien ne s'opposait à ses desseins.

Ombert, fatigué de voir résister si longtemps à la hache et au marteau une porte de bois et de fer, ordonna d'allumer un grand feu et de la brûler. Le bois fut bientôt amassé, le feu fut apporté et commençait à consumer la porte: dix à douze cavaliers, rangés autour du baron, dont les yeux pétillaient de joie, regardaient les flammes qui semblaient caresser l'antique bâtiment. Les cris avaient cessé; une foule de paysans, de serfs, d'hommes d'armes, de fantassins attendaient en silence et avec impatience l'ordre du baron pour se précipiter dans l'abbaye, lorsque Bertram, qui, avec quelques hommes d'armes, s'était dirigé vers Saint-Symphorien, fit entendre un cri et parut bientôt devant le baron en traînant un moine à sa suite.

Tous les yeux se tournèrent sur le chef farouche des cavaliers de Roche-Corbon; il chassait devant lui Frère Luce, et chacun se rangea pour les laisser passer. Le moine regarda la porte incendiée avec une vive expression de douleur, et l'assemblée, muette, épia avec curiosité les

regards, les gestes, la contenance du baron, en attendant l'arrêt qu'il allait prononcer.

Bertram était sur son cheval, il tenait le bout d'une corde passée autour du cou de dom Luce, et ses yeux sournois regardaient Ombert avec une sorte d'impatience. Dom Luce, sans capuchon, la tête nue, et sans autre ornement que quelques cheveux blancs qui dessinaient une demi-couronne au-dessus de sa nuque, avait les mains pendantes, et son regard, plein d'une fine ironie, se promenait tour à tour sur la foule ou sur le baron. Ce dernier était descendu de cheval et s'appuyait sur les flancs de sa monture, sa visière était levée; il croisa les bras et dit à dom Luce:

— N'est-ce pas toi qui as donné à la dame de Roche-Corbon une bible dorée?

— Non, sire, répondit le moine, mais c'est moi qui la lui ai portée.

— De qui la tenais-tu?

— De notre saint abbé.

— N'importe, c'est toi qui venais presque tous les jours au château et qui t'efforçais de rompre les liens qui unissaient la femme à son mari; c'est toi qui, sous prétexte de montrer à lire à la châtelaine, lui enseignais la félonie, science où vous êtes tous de grands clercs... Qu'on le pende à l'un de ces tilleuls!...

Ombert se retourna brusquement pour ne plus voir le moine, et dit à ses ouvriers qui avaient cessé d'attiser le feu de la porte pour être témoins de cette scène.

— Allons, païens, chauffez! chauffez! chauffez! ou, pardieu! je vous mets au travers de la maîtresse bûche.

Bertram, donnant alors un coup d'éperon à son cheval, força le pauvre Luce à courir, malgré son grand âge, vers le lieu du supplice.

CHAPITRE DIXIÈME

« Montjoie Saint-Denis! »

Le moine, ainsi traîné par Bertram, fut suivi d'une foule de paysans empressés de savoir comment mourait un moine; mais le farouche homme d'armes leur cria:

— Comment! glands de potence! vous n'avez pas honte de commettre un sacrilège en venant voir ce digne moinillon donner la bénédiction avec ses pieds! Arrière! manants! ou je prends deux de vous et les pends aux côtés du frère pour mettre encore une fois Dieu entre deux larrons!

A ces douces paroles chacun s'empressa de tirer au large. Lorsque le moine se vit seul avec le chef des hommes d'armes, il lui jeta un regard plein de compassion et lui dit:

— Quel dommage qu'un brave homme comme vous, Bertram, coure le risque d'être pendu dans quelques heures!...

— Que dis-tu là, chien de moine? répliqua Bertram! allons, avance, oiseau de malheur!

— Je serais un oiseau de bonheur, mon brave, si tu m'avais laissé continuer: que gagnes-tu avec le sire de Roche-Corbon? deux marcs par an, tout au plus.

— Pardieu! si je gagnais deux marcs, je ne me plaindrais pas de la misère des temps.

— Comment, Bertram, mon ami, tu ne gagnes pas deux

marcs et tu perds encore ton âme au service d'un excommunié! Que dirais-tu donc si je t'offrais le moyen de gagner trois ou quatre marcs par an et deux marcs par chaque homme?

— Impossible! s'écria Bertram, tu veux me séduire, et si je te laisse l'usage de ta langue dorée encore quelques minutes, tu me prouveras qu'il fait nuit.

— Certes, il fera nuit pour moi si tu me pends; mais tu ne me pendras pas, honnête Bertram, par trois raisons; la première, c'est que tu veux gagner trois marcs; la seconde, c'est que je te donnerai les trois marcs, et la troisième, c'est qu'avant une demi-heure tu verras de quel danger je t'aurai préservé.

— Si tu me prouves jamais que je suis en danger! s'écria Bertram, je consens à te donner la vie.

— Eh bien! dit le moine en souriant, écoute-moi bien: dans sept ou huit minutes, et ce n'est pas un terme si long que tu ne puisses me l'accorder, si tu ne vois pas paraître de nombreux défenseurs du couvent, tu serreras le nœud; mais si ma promesse n'est pas vaine, jure-moi de t'engager au service de l'abbaye, toi et tes gens, à raison de trois marcs d'argent pour toi et de deux marcs par homme.

Bertram était descendu de cheval et tenait la corde qu'il avait déjà passée dans une branche de tilleul et qu'il se disposait à nouer au cou du moine, non sans une grande incertitude. L'habile bénédictin vit bien, par la contenance du grand prévôt du sire de Roche-Corbon, qu'il y avait peu de chose à faire pour se sauver; alors il ajouta:

— Sept minutes, ce n'est pas bien du temps pour songer à sauver son âme et à gagner une meilleure paie; mais il faut tout concilier, mon brave défenseur, et il ne faut pas que, pour me sauver en ce moment, tu te perdes; va dire à ton maître que tu as exécuté ses ordres, et je t'absous du péché de mensonge.

— Ma mère m'a toujours dit, répliqua Bertram, qu'il fallait me défier des moines, des femmes et des chats!...

Puis, remuant la tête, il se mit en devoir d'accomplir son funèbre ministère avec une lenteur qui témoignait de ses scrupules intéressés.

— Eh! dit Frère Luce, je ne suis ni chat ni femme, et je ne suis plus moine, puisque me voici à moitié pendu!

— Allons! s'écria Bertram, souviens-toi bien de tes promesses, et si tu y manques, je ne te manquerai pas, foi d'écorcheur! Au surplus, afin que tu n'échappes pas à ma vengeance, je vais te remettre en bonnes mains... Holà! cria-t-il, Lécuyer, viens, mon enfant!

Au cri de Bertram, un grand homme d'armes accourut au galop, et, sur un signe de son camarade, il descendit de cheval et prit la corde que lui tendit Bertram.

— Lécuyer, lui dit-il, tiens Sa Révérence en respect, et ne lui donne la liberté que lorsque je te le dirai ou si tu nous voyais en fuite. Des raisons majeures me forcent d'en agir ainsi.

— Amen! dit Lécuyer.

Et là-dessus Bertram, montant à cheval, regagna en un clin d'œil l'endroit où était le baron.

En ce moment la porte était consumée, les barres de fer qui la garnissaient et les gonds restaient seuls et jetaient une vive chaleur, la rougeur du fer montrait combien le feu avait été violent, et Ombert faisait signe de débarasser le passage des cendres, du fer et des pierres, afin de pouvoir entrer dans le monastère dont on apercevait les cours à travers un nuage de fumée. Le baron monta à cheval, baissa la visière de son casque, sonna du cor pour faire ranger ses hommes d'armes et rassembler son monde, puis il attendit avec impatience que les ouvriers eussent fini. Les cloches ne cessaient cependant pas de sonner, et le silence profond du couvent, dont les cloches semblaient

être l'unique voix, contrastait singulièrement avec les cris de victoire que les gens du baron faisaient entendre du haut du rocher, que l'on répétait autour des murailles de l'abbaye, et qui se confondirent avec le cri de guerre de: « La Roche-Corbon à la rescousse! » que le baron fit entendre, et qui fut redit par tous les hommes d'armes.

Au moment où le baron s'élançait, on aperçut du côté de Saint-Symphorien un nuage de poussière qui suivait le bord de la Loire avec une rapidité d'une trombe. Du sein de ce nuage s'élança le cri terrible de: « Montjoie Saint-Denis! France! France! » et les gens du baron et le baron lui-même s'arrêtèrent frappés d'étonnement. En regardant ce torrent venir, ils virent briller des panaches, des cottes d'armes, des fers de lances, des armures, et bientôt Ombert ne put pas douter qu'une centaine de lances accouraient défendre le monastère. Stupéfait de la présence d'une telle force dans la contrée, le jeune baron, interdit, immobile, vit à cent pas de lui le commandant de la troupe; c'était un grand et bel officier, dont l'armure damasquinée en or, le casque étincelant, le beau cheval et les armes annonçaient un personnage de haute importance.

En un clin d'œil cet officier, le même qui avait accompagné les deux voyageurs au monastère, fondit sur le baron; Ombert, à une attaque aussi brusque, recouvra tout son courage; il fit reculer son cheval de quelques pas, et donna au chevalier inconnu un si terrible coup de lance, qu'ils manquèrent l'un et l'autre de perdre les arçons. A ce moment Ombert fut entouré par dix ou douze autres officiers, et il s'aperçut que toute résistance était inutile. Jetant alors les yeux autour de lui, il vit que ses hommes, sans en excepter Bertram, avaient tous pris la fuite, et lorsqu'il regarda le haut de la roche il aperçut des hommes d'armes qui s'emparaient de ceux qui jouaient moins bien des jambes que les autres. Une sourde rage s'éleva dans

son cœur, et, parcourant le cercle d'officiers dont il était entouré:

— Ne saurai-je donc, dit-il avec un accent douloureux, à quel loyal chevalier je puis me rendre?

— Vous êtes libre, sire de La Roche-Corbon, lui répondit le chevalier qui l'avait si fortement attaqué; nos instructions ne portent pas de vous retenir captif; seulement je vous avertis en ami de mieux choisir votre heure une autre fois pour assiéger une abbaye!

En cet instant un cavalier arriva à bride abattue, et s'approchant avec respect de l'inconnu qui parlait à Ombert:

— Monseigneur, dit-il, que faut-il faire des prisonniers?

— Les pendre! répondit brièvement l'inconnu.

— Chevalier, dit le baron en l'interrompant, permettez-moi, tout votre obligé que je suis, de vous demander grâce pour ces pauvres gens! ce sont mes vassaux; ils devaient me suivre.

— Ils ne devaient pas vous suivre dans une entreprise aussi sacrilège que celle-ci, répliqua durement l'inconnu, et votre châtiment sera plus cruel que le leur; cependant, je consens, Saint-Vallier, à ce que l'on ne pende de ces soldats d'un jour que le neuvième sur dix, et dites-leur bien qu'on n'aurait pendu personne s'ils ne s'étaient pas attaqués à l'Eglise et à notre sainte religion.

— Si vous avez des vassaux, dit Ombert en élevant la voix, pourriez-vous me dire le châtiment que vous leur infligeriez s'ils refusaient de vous suivre et de vous obéir?

— Je l'ignore, répondit en souriant l'inconnu; mes vassaux sont parfois de rudes jouteurs.

En terminant ces mots, le chevalier examinait sa cuirasse, que le coup de lance du baron avait faussée.

Là-dessus il tourna brusquement le dos à Ombert, et donna des ordres pour placer des cavaliers à différents endroits, afin de prémunir le monastère contre toute autre

attaque. On lui obéit avec une promptitude et une soumission qui donnèrent à Ombert lieu de croire qu'il avait eu affaire à quelque officier de marque ou à quelque seigneur puissant. Ombert ne connaissait en Touraine aucun sire assez grand pour mener avec lui une centaine de lances et traîner à sa suite des chevaliers aussi distingués que ceux dont l'inconnu était entouré; d'ailleurs un gentilhomme de Touraine, tout partisan qu'il aurait pu être de l'abbaye, n'eût pas affecté envers Ombert un dédain aussi marqué. Accoutumé à commander et jugeant les hommes par leur mérite personnel et non par l'éclat de leur cortège, il se révolta contre le mépris dont il se voyait accablé.

Il attendit avec patience que l'étranger eût donné ses ordres, et lorsque tous les postes eurent été assignés et que les cavaliers s'y furent rendus, Ombert s'approcha du commandant et ouvrit la bouche pour lui adresser la parole; mais ce dernier, se tournant vers les officiers qui l'entouraient et montrant de la main le reste des gens d'armes, dit à haute voix:

— Messieurs, vous êtes aux ordres de dom Hélias, le vénérable abbé de Marmoutiers: il vous congédiera lorsqu'il le jugera convenable.

Et l'inconnu, sans faire attention à Ombert, qui avait la contenance d'un homme qui demande audience, piqua des deux et disparut au grand galop en se dirigeant vers Saint-Symphorien.

— Ne pourrais-je donc savoir, dit Ombert aux hommes d'armes qui se trouvaient à ses côtés, d'où vous êtes tombés et à qui vous appartenez?

Le silence du groupe servit de réponse, mais un moment après un jeune homme s'avança et dit à Ombert:

— Nous sommes commandés par le comte Adhémar, l'ami le plus intime de Mgr Louis d'Orléans, frère du roi de France. Ce jeune seigneur revenait de Guienne avec

Mgr d'Orléans, mais il s'était séparé du gros de la troupe avec ses hommes, afin de visiter l'abbé dom Hélias, à qui il est uni par des liens de parenté. Maintenant que vous êtes instruit de ce que vous vouliez savoir, recevez un dernier avis: vous attaquer à nous serait folie; regagnez votre castel et tâchez de conjurer l'orage qui va fondre sur votre tête.

Alors, sur un signe du jeune homme, la troupe entra dans l'abbaye, et le silence régna sur cette place naguère si animée. Ombert se trouva seul, et en regardant autour de lui il ne vit plus que les eaux de la Loire, les campagnes, le ciel, les rochers, et çà et là des hommes d'armes qui, descendus de cheval, s'abritaient sous les tilleuls, tandis que sur tout les points du monastère des archers en sentinelle annonçaient par leur contenance et leur attention à veiller sur la campagne qu'une force imposante protégeait l'abbaye.

Ces trois heures d'attaque, de combats, de délivrance soudaine, les événements de cette matinée enfin, semblèrent au baron tenir du songe; immobile sur son cheval, il croyait rêver. Il était assailli par trop de sensations pour qu'un sentiment dominât dans son âme, et il ne songeait pas encore qu'il se trouvait terrassé et sous le poids de la vengeance de ses ennemis.

Il donna machinalement un coup d'éperon à son cheval, qui par instinct regagna le chemin du château de Roche-Corbon. Au moment où Ombert, gravissant le sentier creusé dans le roc, arriva à la jonction de la route qui menait à son parc, une figure étrange se montra derrière un rocher; de rares cheveux blancs couronnaient un crâne jaunâtre, une ironie cruelle animait deux yeux malins, et la bouche, plissée par mille rides, lui sembla prête à lancer un sarcasme diabolique.

La robe noire et le capuchon firent croire à Ombert que

c'était l'ombre du Frère Luce qu'il avait ordonné de pendre; mais bientôt ces paroles résonnèrent à son oreille:

— Le triomphe de l'impie est de courte durée!

Ombert, furieux, leva sa lance; mais le rusé bénédictin se déroba aux coups qui menaçaient sa tête en se cachant derrière un quartier de roche, et lorsque Ombert se fut éloigné de quelques pas, le moine fit encore entendre ces mots:

— Tout arbre qui porte de mauvais fruits sera coupé et jeté au feu.

Ces mots firent songer le baron, qui comprit cette allusion à l'excommunication dont il était menacé. Il fut en proie à une sourde rage en pensant aux effets de cette sentence; il connaissait assez ses vassaux et le peuple tourangeau pour savoir qu'on obéirait aux ordres de l'abbé Hélias. Les petits seigneurs qui dépendaient de la baronnie de Roche-Corbon seraient enchantés de trouver une occasion de se délier de leur serment et de l'hommage lige qu'ils lui devaient; ses fermiers, ses tenanciers, enfin tous les serfs mêmes, qui, courbés sous la discipline ecclésiastique, redoutaient plus le contact d'un excommunié que celui d'un lépreux, allaient refuser leurs redevances, et ne manqueraient pas d'éviter même d'approcher du château. Cependant le jeune baron pensa que les hommes d'armes, ses domestiques et tous ceux qui habitaient le château ne l'abandonneraient pas, et, se fiant sur le secours de son beau-père et de ses amis, il reprit courage et arriva bientôt à son antique manoir. Il ne put retenir un soupir lorsque, regardant au-dessus de la porte du pont-levis, il aperçut son écusson sculpté en relief sur la pierre, et qu'il vit la croix défendue avec tant de gloire par ses ancêtres.

Il entra, et dans la vaste cour d'honneur il entendit Bertram parler avec chaleur à tous ses hommes rassemblés: parmi ceux-ci se trouvaient des vassaux, des paysans, des

serfs, etc. A l'aspect du baron, le silence régna, chacun se tourna vers le maître avec respect, mais avec un mouvement de curiosité et néanmoins d'insouciance difficile à exprimer, et que l'on pourrait comparer à la contenance des courtisans qui voient venir un ministre déchu.

— Holà! Roch, Bertram! s'écria aigrement le baron, personne ne vient-il à ma rencontre! Lâches coquins que vous êtes, vous avez fui devant l'ennemi! je croyais avoir des hommes à mon service: n'êtes-vous donc que des écorcheurs qui n'ont de courage que devant des serfs désarmés et qui s'enfuient devant les premiers soudards qu'ils aperçoivent?...

— Ma foi, répondit Bertram avec insolence, telle envie que l'on ait de se battre, encore n'est-il pas moins vrai que c'est folie à cinquante hommes d'en affronter cinq cents!

Ombert réprima un mouvement de colère, jugeant avec sagesse qu'un acte de sévérité serait hors de saison, et il répondit:

— Est-ce Bertram, le chef de mes hommes d'armes, qui parle ainsi?...

Puis, descendant de cheval, il s'avança précipitamment vers le perron, le franchit et se réfugia dans la salle où se tenait habituellement Catherine.

— Je suis vaincu, dit-il avec douleur, et nous sommes tous à la merci des moines! Ils ont fait sortir de dessous terre une légion de chevaliers, d'archers, de combattants, et pour le moment ce serait folie de les attaquer. Si nous ne vivions pas comme des ours dans une tanière, nous saurions ce qui se passe autour de nous, mais j'ignore même ce qui se fait à Tours quand je n'y vais pas.

— Mon ami, dit Catherine en s'asseyant sur les genoux d'Ombert, je le sais, moi! Gautier le Brun, ton sénéchal, est revenu il y a deux heures de Tours, et il n'y est bruit que de l'excommunication que l'on doit fulminer contre toi

demain. Tout le monde en parle, tous les paysans le savent, c'est à qui viendra pour être témoin de ta honte; on va jusqu'à prétendre que l'archevêque et le clergé de Tours assisteront dom Hélias!

— Eh bien! je les braverai tous! s'écria Ombert: qu'ils viennent! Pardieu, je leur ouvrirai les portes de Roche-Corbon; ils pourront, si bon leur semble, venir m'excommunier jusqu'ici; je montrerai le dédain que m'inspirent leurs momeries, et pour faire voir que je suis toujours en vie, je parlerai à dom Hélias après l'excommunication. Qu'ils prennent mes domaines, mais qu'ils me laissent ma Catherine!

Catherine versa quelques larmes, et, prenant le casque de son mari, elle alla le poser sur une escabelle couverte, puis elle détacha l'épée, la ceinture qu'elle avait brodée elle-même avant leur union; s'agenouillant avec grâce, elle se mit en devoir de défaire tout le reste de son armure. Elle semblait prendre plaisir à remplir tous ces petits devoirs et à accabler Ombert de soins et de prévenances, précisément parce que son cœur était en proie à un autre amour. Elle combattait de tout son pouvoir les sentiments qui la dominaient malgré elle, semblable à un poltron qui, en l'absence de l'ennemi, déploie un courage et une activité guerrière qui l'abandonnent au moment du danger. Lorsqu'elle eut en quelque sorte présidé à la toilette d'Ombert, qui revêtit ses habits de ville, le cor annonça le souper, et ce repas se fit dans un silence absolu, qui prouva bien que tous les habitants du château étaient en proie à de sérieuses réflexions. Parmi les convives, Roch le Gaucher se fit remarquer par une tristesse vraie et profonde. Il leva maintes et maintes fois les yeux sur la voûte pour s'assurer que les pierres de l'antique château ne tombaient pas sur le premier baron impie qui l'habitât. Il regardait Ombert avec compassion, et à plusieurs reprises

les larmes lui vinrent aux yeux. Le reste de la journée se passa sans autre événement important; le soir, Catherine alla respirer la fraîcheur des eaux sous les tilleuls, et du haut des terrasses elle regarda au loin sur le chemin qui conduisait au monastère.

CHAPITRE ONZIÈME

L'excommunication

Le lendemain, au moment où le baron, sortant de table, se disposait à passer avec Catherine dans le salon de tapisserie, les cloches du monastère sonnèrent comme si un grand personnage fût mort.

Ce tintement lugubre n'a pas reçu de nom en France, et depuis quelque temps le mot anglais *glass* est employé avec quelque succès.

Le *glass* de la mort sonnait donc au monastère, et sur-le-champ Ombert s'écria avec un accent de regret:

— L'abbé Hélias serait-il mort?...

Catherine et le baron s'arrêtèrent, et tous les habitants du château qui mangeaient avec les maîtres restèrent dans la vaste salle en écoutant bouche béante. Un vague effroi agitait le cœur de chacun, lorsque tout à coup les deux sentinelles des lanternes qui dominaient la côte du monastère sonnèrent le cor d'alarme, et Grild le fauconnier, qui jamais n'entrait dans les appartements, accourut, et ses pas, qui retentirent sous la voûte, firent tourner tous les yeux du côté de la porte.

— Ah! monseigneur, s'écria Grild épouvanté, et dont la figure annonçait une terreur profonde, nous sommes perdus, on vient vous excommunier. J'étais sur le haut de la roche à dénicher des faucons, lorsque j'ai entendu les cloches et le chant des prêtres. Venez.

— Mauvais drôle! répliqua Ombert, est-ce donc quelque chose de si redoutable que des prêtres qui chantent? S'ils viennent, qu'on leur ouvre les portes!

A ces mots, le baron regarda l'assemblée et vit que son indifférence était loin d'être partagée par ses gens. Catherine elle-même devint pâle, tremblante; elle jeta un regard étonné sur son mari, et s'appuya sur lui, car elle chancelait.

— Venez, Catherine, venez, dit Ombert, du haut de la terrasse nous verrons cette procession...

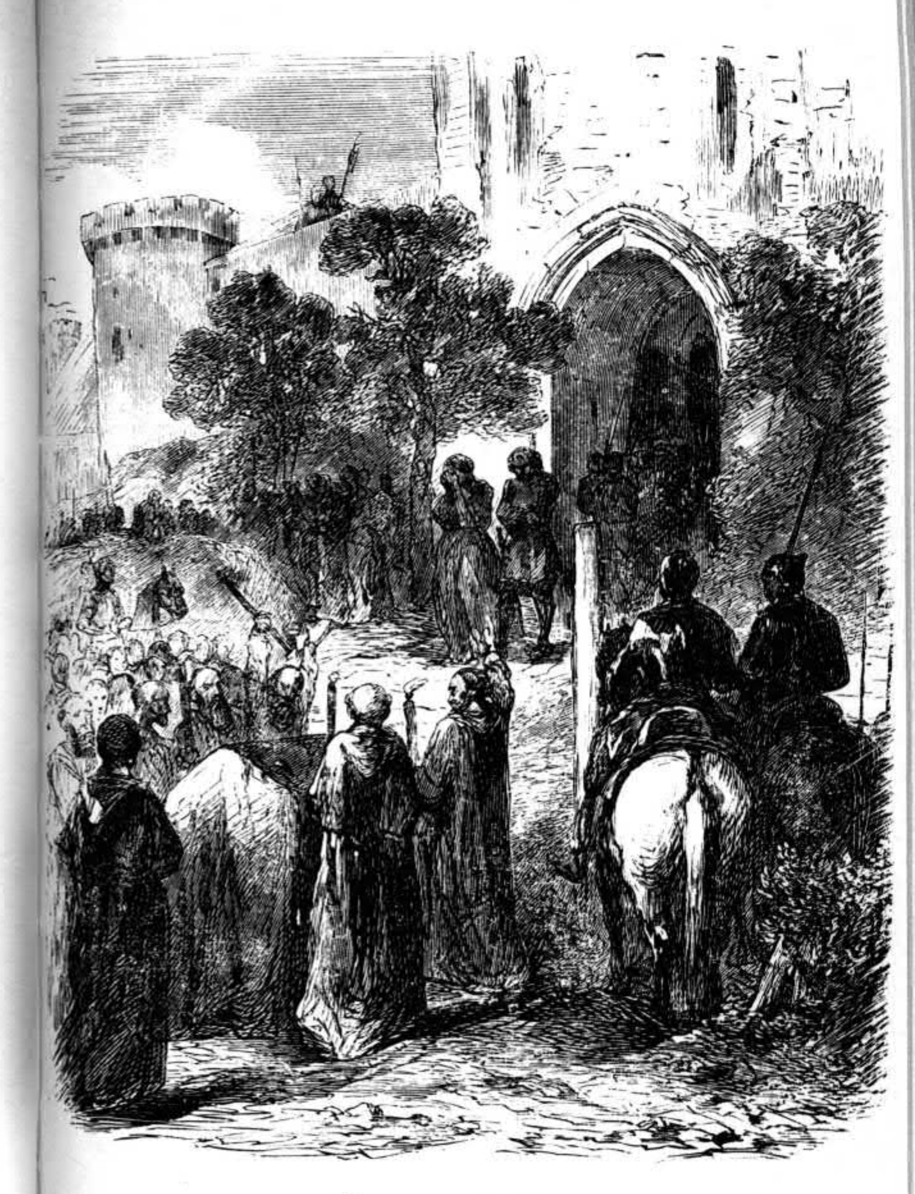
A ces mots il ouvrit la porte qui donnait sur les jardins et mena Catherine sur le haut d'une balustrade de pierre d'où l'on apercevait le chemin creux qui conduisait au château, par le haut du rocher.

L'air était pur, le ciel couvert de nuages argentés qui empêchaient le soleil de paraître, de manière que l'on pouvait distinguer au loin la disposition de cette assemblée. Ombert, malgré toute sa fermeté, éprouva quelque émotion à l'aspect qui s'offrait à ses yeux. Sur deux lignes parallèles marchaient lentement des hommes d'armes dont les armures et les chevaux étaient somptueux: entre cette haie de cavaliers, les religieux du monastère, rangés en deux lignes, la tête nue, et revêtus du grand costume blanc et noir de l'ordre de Saint-Benoît s'avançaient en psalmodiant lamentablement les hymnes des morts. Au milieu de cette double haie de moines armés de cierges noirs marchaient quatre novices portant un cercueil. Deux prêtres les suivaient; l'un tenant l'eau bénite, l'autre, la sentence d'excommunication. Deux ouvriers chargés chacun d'un énorme poteau accompagnaient les prêtres qui portaient la sentence d'excommunication écrite sur du parchemin. Cette partie du cortège était à la tête de la procession et précédée d'un porte-croix qui élevait dans les airs le signe de la rédemption voilé d'une étoffe noire.

Un grand espace séparait cette première partie de la procession de douze prêtres de la cathédrale de Tours, qui, vêtus d'aubes blanches, portaient des cierges noirs éteints; enfin, à quelque distance encore de ces derniers, venaient l'abbé dom Hélias et le sous-prieur, qui marchaient aux côtés de l'évêque de Tours... Le clergé de la cathédrale suivait ces grands dignitaires de l'ordre ecclésiastique, et plusieurs chanoines du fameux chapitre de Saint-Martin les accompagnaient.

L'évêque et dom Hélias semblaient lutter de richesse et de splendeur par leurs costumes, et cette partie de l'assemblée brillait d'un luxe sacerdotal qui ne servait pas peu à imprimer le plus grand respect à une foule immense qui suivait ce cortège imposant, et dans lequel étaient renfermés tous les insignes du pouvoir militaire et du pouvoir ecclésiastique. Cette foule de peuple ressemblait à une vaste prairie émaillée de fleurs de toutes couleurs et agitées par le vent, car c'était à qui se précipiterait pour montrer le chemin et suivre les religieux. L'éloignement ne permettait pas de distinguer les vêtements de dom Hélias et de l'évêque; mais on voyait briller l'or et l'argent à profusion, et le reflet des nuages argentés par les rayons qu'ils retenaient faisait étinceler les pointes des deux mitres de ces chefs de l'Eglise. Le chant monotone se mariait aux sons des cloches funéraires, et le silence du reste de la campagne rendait les échos plus fidèles à répéter cette triste harmonie. Elle était même transmise par les eaux, et jamais le paysage ne fut animé par une semblable cérémonie. On y voyait même des barques sillonner le fleuve, et, au loin, des hommes et des femmes en retard accourir avec la même avidité que le peuple, aujourd'hui comme dans tous les temps, met à voler sur les pas d'un homme qui marche au supplice.

On voit que dom Hélias, pour produire un plus grand



L'excommunication

effet sur le peuple et porter un coup plus dur à son terrible antagoniste, avait profité du secours que le comte Adhémar lui avait sans doute prêté, pour venir excommunier le baron devant son propre château, imitant ainsi ce pape qui vint excommunier un roi de France au cœur de son royaume. Le baron, si intrépide qu'il pût être, n'était pas préparé à se voir donné en spectacle, et, qui pis est, présenté comme un objet d'horreur à tout un peuple, et il tressaillit involontairement à l'aspect de cette croisade. Pour Catherine, elle était en proie à une si grande épouvante, qu'elle ignorait où elle se trouvait, et lorsque les derniers personnages de cette foule disparurent sur la hauteur et que le son du cor annonça le présence du porte-croix devant le château, Catherine se laissa entraîner par Ombert, sans savoir ce qu'elle faisait.

Ombert fut suivi d'une centaine de personnes qui habitaient le château avec lui, et, les précédant sans manifester aucune crainte, il s'avança vers le pont-levis et ordonna de le baisser; puis, avec une assurance que les moines traitèrent d'impudence, il alla se poster sur l'espèce d'esplanade qui se trouvait devant les fossés du château. De grands ormes ombrageaient cette place, et il resta debout, entouré de ses gens, auxquels vinrent se joindre un grand nombre de vassaux que le bruit de cette terrible cérémonie avait attirés. Alors Ombert vit venir avec assurance la procession, et tous ses adhérents, en voyant son attitude et l'insouciance affectée de son visage, furent enhardis à rester auprès de leur suzerain. Ils se rangèrent en demi-cercle. Catherine était appuyée sur le baron et cachait son visage dans ses mains. De l'autre côté, Roch se tenait près de son maître; les hommes d'armes, les pages, les écuyers, les valets, les fauconniers, le cou tendu, les yeux fixes, restèrent dans un silence absolu, et cette partie du tableau, ombragée par les ormes dont les feuilles

tombaient une à une, offrait un piquant contraste avec le reste de la scène. Les habillements somptueux d'Ombert et de sa femme tranchaient sur cette masse de serfs et d'hommes d'armes aux cuirasses brillantes; plus loin s'élevaient les hautes murailles noires du château, et, sur la tour d'entrée, les deux sentinelles s'étaient avancées, et appuyées sur leurs pertuisanes, elles se penchaient sur les créneaux. Dans le lointain brillait la croix, et on entendait vaguement le chant des religieux.

Enfin le cortège arriva lentement, et, à une cinquantaine de pas de distance du baron et de ceux qui l'entouraient, les hommes d'armes s'arrêtèrent, et, à mesure qu'ils parvinrent à l'endroit où la croix était posée, ils se placèrent en décrivant un vaste demi-cercle. Les bénédictins imitèrent cet ordre, et derrière les cavaliers, la foule abonda et sembla une mer orageuse qui inonde une plage. Les quatre moines qui portaient le cercueil le déposèrent au milieu du cercle décrit par les religieux et les hommes d'armes, et couvrirent cette bière d'un vaste drap noir sur lequel étaient brodées des flammes rouges; puis les douze prêtres vinrent l'environner sur deux lignes parallèles, et les deux partis furent en quelque sorte en présence.

Les deux ouvriers, protégés par des hommes d'armes, allèrent planter les poteaux sur les bords des fossés du château, et le prêtre qui tenait la sentence d'excommunication alla se placer auprès des poteaux; dom Guidon, se détachant du reste du cortège, vint, suivi de deux religieux, se poster en dehors du cercle, et approcha même assez du baron, si bien que les deux religieux se trouvèrent à quelques pas de Catherine. Tous les deux avaient la tête couverte de leur capuchon, et les deux officiers qui commandaient les hommes d'armes vinrent se placer derrière eux.

A ce moment, le clergé de la cathédrale et les chanoines du chapître de Saint-Martin arrivèrent. L'évêque et l'abbé

Hélias parurent dans tout leur éclat; leurs têtes étaient couvertes de mitres d'or; l'évêque portait ces brillants vêtements qui distinguent encore aujourd'hui ces prélats, et que nous sommes dispensés de dépeindre. Dom Hélias était couvert d'une dalmatique toute brochée d'or, mais qui n'était pas fendue sur les côtés comme celles que les prêtres ont aujourd'hui; sur la poitrine se réunissaient des glands d'or d'un magnifique travail, et de sa dalmatique s'échappaient les longs plis d'une robe blanche travaillée à jour comme la dentelle. Sa figure sévère, sur laquelle semblaient siéger la justice et l'inflexibilité, n'annonçait en rien que le prélat assistât à un triomphe; ses sourcils étaient immobiles, ses yeux brûlants et secs ressemblaient à ceux d'un prophète dénonçant la vengeance du Dieu vivant, et cette figure antique contrastait avec celle de l'évêque, qui, beaucoup plus jeune, avait un visage plein et très coloré.

A ce moment les chants cessèrent soudain, et le plus majestueux silence régna dans la campagne; on eût dit que les murs mêmes écoutaient, et que les ombres des ancêtres, planant sur les fortifications, venaient assister à une cérémonie inouïe dans les fastes de la famille. On entendit seulement les pleurs de la jolie châtelaine, que tout cet appareil avait émue.

Au milieu du silence et de l'attention générale, l'évêque prit un livre, et, entouré des douze prêtres qui allumèrent leurs cierges noirs, il prononça à haute voix la formule de l'excommunication suivante en latin, mais que nous avons traduite et abrégée:

— Sous l'invocation du Dieu tout-puissant, au nom de son Fils et du Saint-Esprit; avec l'assistance de la Bienheureuse Vierge Marie et des saints apôtres Pierre et Paul, avec le pouvoir remis entre nos mains par eux, et avec le secours de tous les saints, martyrs, confesseurs et

évêques, nous excommunions, anathématisons, damnons et rejetons hors du sein de notre sainte mère l'Eglise, Joseph Ombert, baron et seigneur suzerain de la Roche-Corbon, Vernon, Monnaye... etc., lequel, à l'instigation et persuasion du diable, a renié l'obéissance du vrai pape, notre seul souverain pontife, et qui, non content de persister dans son hérésie, a fait une guerre continuelle au saint monastère de Marmoutiers, institué par saint Martin, et, méprisant les avis donnés, a continué la guerre pendant dix ans, jusqu'à ce que, pour mettre le comble à ses forfaits, il soit venu en armes frapper l'abbé au milieu de son abbaye, et récemment encore ait essayé de brûler le monastère, crime qu'il aurait accompli sans le secours que Dieu a prêté à sa sainte Eglise, dont Marmoutiers fait partie; damnons, excommunions, anathématisons également ses fauteurs, complices et adhérents, qui ne se sépareront point de lui à l'instant même.

A ce moment toute l'assistance cria d'une seule voix et avec une même intonation qui fut terrible et lugubre:

— *Fiat! fiat!*

C'est-à-dire qu'il soit ainsi! Puis l'évêque, s'avançant, s'écria avec plus de chaleur encore:

— Mon Dieu, place-les sur une roue la face contre le vent, et qu'ils soient brûlés comme une forêt; poursuis-les de ta tempête, couvre leur face d'ignominie, qu'ils rougissent et soient punis dans les siècles; que leurs fils soient orphelins, leurs épouses veuves; qu'ils vivent peu de jours; qu'ils mendient leur pain; que leurs biens passent en d'autres mains; que chacun leur refuse le pain, l'eau, le feu, l'hospitalité, à peine de partager les effets de cette excommunication, et qu'on les fuie comme la peste maudite! Leur contact donnera la mort, à moins qu'ils ne se repentent et ne fassent une fructueuse pénitence dans le sein de notre sainte mère l'Eglise.

Et encore tous, d'une seule voix, avec une sourde intonation, s'écrièrent:

— Fiat! fiat! Amen.

Alors les douze prêtres jetèrent avec fureur leurs douze cierges par terre aux environs du cercueil, et deux religieux, s'avançant en dehors du cercle, prirent des cailloux et les lancèrent au loin comme pour atteindre le coupable.

Le prêtre afficha la sentence prononcée par l'évêque sur les deux poteaux, et prononça à haute voix que quiconque toucherait à cette sentence jusqu'à ce que le coupable eût été reçu à résipiscence serait lui-même excommunié. En ce moment les cloches de l'abbaye sonnèrent comme pour un simple enterrement; alors dom Hélias, s'avançant vers le peuple, prononça ce qui suit en langue vulgaire:

— Mes chers frères, priez pour l'âme et le repos de votre seigneur le sire Joseph Ombert de La Roche-Corbon, il est retranché de la communion des fidèles! il est mort!

» Mes frères, le sire de La Roche-Corbon est devenu la proie du malin esprit, et quiconque l'approcherait serait aussitôt damné. Quiconque ne se séparera pas de lui à l'instant même sera excommunié comme lui.

A ce moment l'effroi se répandit parmi tous ceux qui se trouvaient près d'Ombert, et sur-le-champ, comme si c'eût été un seul homme, tous ses gens s'éloignèrent en masse et se réunirent à la foule stupéfaite et en proie à la terreur. Tous les yeux se tournèrent sur Ombert, autour de qui il ne resta que Roch et Catherine. Le baron jeta un regard de pitié sur ceux qui l'abandonnaient, et serra la main de Roch qui fondait en larmes. Les sentinelles de la tour, sur un signe de Bertram, étaient descendues et s'étaient réunies au peuple.

L'abbé continua:

— Le chrétien qui dans la suite donnerait asile ou

secours à l'excommunié serait, comme lui, retranché de la communion des fidèles. Au nom de l'excommunication que notre digne évêque vient de fulminer, sachez que tous les serments de fidélité sont déliés, et que tout le monde est quitte envers lui, à moins qu'il ne reçoive l'absolution.

A ce moment, Roch épouvanté fit quelques pas, et s'éloignant lentement et à regret de son maître, il se perdit dans la foule en fondant en larmes. Ombert reçut un coup violent, mais il ne laissa pas paraître son émotion.

— Enfin, dit l'abbé, Catherine de La Bourdaisière n'est plus la femme de l'excommunié, elle est veuve, nous la délions de tout serment prononcé devant les autels, et si elle reste près de l'excommunié, elle aura le même sort que lui.

Catherine, en entendant ces paroles, regarda Ombert en pleurant; et, s'éloignant de lui de quelques pas, elle le regarda avec des yeux pleins d'amour et de terreur. Alors le religieux qui se trouvait près d'elle leva son capuchon de façon à n'être vu que de la châtelaine, qui reconnut Adhémar.

A ce moment on jeta de l'eau bénite sur le cercueil, et les prêtres entonnèrent le lugubre *De profundis*, qui acheva de répandre l'horreur dans l'assemblée. Ombert avait croisé ses bras sur sa poitrine et restait immobile d'indignation; ses yeux lançaient des éclairs sur cette foule étonnée qui l'examinait avec curiosité; et se voyant en spectacle, il tourna la tête du côté de Catherine; mais ne la trouvant plus, car elle s'était avancée jusqu'auprès du comte, il s'en crut abandonné, et alors, plein d'un horrible désespoir, il allait s'élancer dans son château, lorsqu'un autre incident vint ajouter le comble à son malheur.

Le *De profundis* était terminé, les prêtres restèrent immobiles, et un cri général s'éleva, ce fut:

— Mort à l'excommunié!

Du sein de l'assemblée du clergé un héraut d'armes s'avança jusque sur le pont-levis, où était alors Ombert. La présence de ce héraut, dont la jaquette toute brochée d'argent et d'or était embellie des armes de France et qui les portait gravées sur une masse d'argent, fit retourner brusquement le baron. Montjoie Saint-Denis était suivi de deux trompettes qui sonnèrent du cor.

Le baron étonné lui dit:

— Que me veut-on encore?

Le héraut, se reculant avec gravité, prononça à haute voix la citation suivante:

— « De par Charles le sixième, roi de France *occupé*, mais en son nom de par Messeigneurs Louis de France... duc d'Orléans et Jean duc de Bourgogne... et de par Dame Isabelle, notre reine régente, nous citons Joseph Ombert, baron de Roche-Corbon, à comparoir d'hui à quinzaine, en notre palais du Louvre, pour se relever du crime de félonie dont il est déclaré coupable, à peine de perdre les biens, possessions, fiefs et domaines qu'il tient de nous. »

Telle est la substance de la citation de Montjoie Saint-Denis, le roi des hérauts d'armes de France. Nous n'avons pas rapporté textuellement l'assignation royale, à cause de sa longueur.

Quand le héraut eut fini, une sourde rumeur d'étonnement éclata dans la foule, et le baron désespéré, sans regarder le héraut qui afficha la citation, se précipita dans son château, dont il ne put lever le pont-levis.

Le cortège reprit la route de l'abbaye, et, au bout de quelques heures, la foule s'étant insensiblement dissipée, il n'y avait plus personne sur le vaste plateau où était assis le château de Roche-Corbon; le silence régnait dans la campagne, et toute l'assemblée était rentrée au monastère, où un repas somptueux attendait les fulminateurs de l'excommunication.

Cette assemblée avait été comme une inondation, les vagues étaient venues avec fracas, et les vagues s'étaient retirées sans bruit et doucement, emportant avec elles les débris d'une antique famille, sa renommée, sa fortune; et dans ce grand naufrage la voix imposante de la religion et l'éclat de ses cérémonies avaient écrasé la puissance des rois, car la citation d'Ombert ne produisit aucune impression sur la foule, que l'excommunication avait épouvantée.

CHAPITRE DOUZIÈME

Les adieux

Ombert avait une de ces âmes fortes dont tout le malheur est de se trouver dans un siècle indigne d'elles. Les persécutions, les infortunes pouvaient aigrir son caractère, et alors cette force de l'âme deviendrait cruauté, vengeance, barbarie, et c'était ainsi qu'une injustice amenait un seigneur, de vertueux qu'il aurait été, à commander une bande d'assassins ou à se venger par le meurtre; car, dans ces temps déplorables, la licence qui laissait les crimes impunis rendait fréquentes les actions les plus blâmables; assassiner son ennemi, de quelque rang qu'il fût, était chose ordinaire.

Pour le moment, Ombert était en proie à un dédain farouche pour l'espèce humaine. Il regarda d'un œil presque ironique la vaste cour de son château toute déserte, et dans laquelle, hier encore, se pressaient deux cent serviteurs. Le silence le plus profond régnait, et si l'on songe à toutes les idées que la cérémonie de l'excommunication avait dû élever dans l'âme du jeune baron, on conviendra que rien n'était plus solennel que ce silence. Ombert, seul au milieu de ces hautes et vastes murailles noircies par le temps, finit par se trouver des torts, et à s'avouer qu'il aurait dû penser à l'effet de l'excommunication sur un peuple imbécile, et que s'il avait prévenu la croisade de dom Hélias...

A cette pensée son âme tout entière se révolta, et avec calme et sang-froid, avec cette ferme volonté de l'homme de courage, il contempla son malheur face à face, il en parcourut l'étendue froidement, se vit en horreur au peuple tourangeau, et, par conséquent, obligé de quitter son château désert, où les fermiers se garderaient bien de venir; il se souvint sans effroi de la citation du Louvre, parce qu'il espéra dans la justice du roi ou de ses gouvernants: et, ne voyant rien d'affligeant pour lui, il marcha vers ses appartements avec ce sombre courage d'un soldat qui s'avance dans la mêlée; alors il songea que Catherine et son fidèle domestique l'avaient aussi abandonné, des larmes de douleur et de rage roulèrent le long de ses joues.

— Tout! s'écria-t-il, tout m'a fui!... L'amour! l'amitié!... Si j'avais eu des enfants, ils m'auraient quitté!...

Il touchait en ce moment à la rampe de son perron, et, gravissant les marches avec lenteur, il entra dans la salle nue où étaient ses armes, il s'assit sur une escabelle, et alors, enfonçant la porte de leur chenil, ses chiens sautèrent sur lui avec une espèce de rage d'amitié.

Ces pauvres animaux lui léchèrent les pieds, les mains, et, voyant qu'ils n'étaient pas rudoyés comme à l'ordinaire, ils grimpèrent sur lui, et lui caressèrent bien doucement le visage. A cette vue Ombert pleura, mais ce fut de joie; il caressa ses chiens à son tour, les flatta de la voix, de l'œil et de la main, et les pauvres bêtes répondirent encore avec plus de joie aux caresses de leur maître.

— Vous m'êtes fidèles, vous!... leur disait Ombert, rien ne vous empêche de m'aimer!

Et les chiens d'aboyer et de crier de joie.

Ombert sortit, et ils le suivirent, le regardant, s'arrêtant quand il s'arrêtait, épiant ses volontés et ses mouvements;

Ombert fut à l'écurie, ouvrit la porte et appela son cheval par son nom:

— *Gibby! Gibby!*

Et le noble animal, se retournant à cette voix connue, vint lentement à la porte et présenta sa tête à son maître. Les chiens, ayant en quelque sorte compris la tristesse d'Ombert, s'étaient groupés silencieusement et le contemplaient presque tristes eux-mêmes; ils semblaient chercher autour de lui dans la cour ce qu'il cherchait lui-même, et ils étaient tout étonnés de trouver le château vide et Ombert sans suite.

L'un d'eux était le chien favori de Catherine: lorsque la porte du chenil avait été forcée, il avait couru, selon son habitude, à la chambre de sa maîtresse; ne la trouvant pas, il parcourut le château, et en ce moment il revint en poussant des hurlements rauques et lugubres par lesquels ces animaux témoignent leur douleur. Ombert se tourna vers lui, en le regardant avec pitié, et lorsque leur maître examina *Lidi*, tous imitèrent simultanément le mouvement du baron.

Enfin se tournant du côté de son cheval, il le flatta de la main et lui dit:

— Mon pauvre *Gibby*! nous allons faire une longue route ensemble! et tu goûteras l'avoine de Paris!... Fasse le Ciel que tu ramènes un baron à Roche-Corbon!

Après ce petit soliloque, le jeune baron revint dans ses appartements, où chaque objet lui causa une douleur mortelle: le magnifique fauteuil élevé de Catherine et les vastes bancs de la table hospitalière, symboles d'un amour et d'une bonté qui venaient de recevoir leur salaire ordinaire, l'ingratitude. Ombert examina pièce à pièce, comme s'il eût voulu prolonger des adieux si pénibles, tous ses instruments de chasse, les cors, les épieux, les coutelas, les filets que des têtes de cerfs aux bois superbes rangées

au long de la muraille supportaient gravement; désormais il ne devait plus y avoir de plaisir et de divertissements pour le jeune baron. Tout cela n'avait d'attrait pour lui qu'à cause des souvenirs qui y étaient attachés, mais son œil morne ne trahissait aucune espérance. Ombert, ayant achevé ce triste inventaire, s'arrêta un moment au milieu de la salle comme anéanti; puis la pensée lui revenant tout d'un coup, il releva brusquement la tête et sortit à pas pressés comme lorsqu'on veut accomplir quelque chose sur-le-champ, de peur de l'oublier. Il descendit dans la cour, entra dans la fauconnerie, en tira l'un après l'autre tous ses faucons, les débarrassa de leurs grelots, et leur rendit la liberté; tout cela silencieusement, avec la même expression terne et froide. Les oiseaux, qui avaient été négligés depuis la veille, rendus à leurs habitudes sauvages par la faim qui les aiguillonnait, et ne se sentant d'ailleurs ni empêchés ni rappelés, s'élevèrent rapidement dans les airs et se perdirent bientôt. Un seul resta, c'était un gerfaut de la plus grande beauté, dont les nobles dispositions avaient été développées par des soins tout particuliers, et qui était devenu, à cause de sa docilité, le favori de Catherine, en même temps que par sa force, son adresse et son courage, il faisait l'orgueil du vieux Grild, le fauconnier. Il se posa obstinément sur le bras de son maître, qui le caressa et s'écria avec amertume:

— Il n'y a donc que les hommes qu'on ne puisse apprivoiser tout à fait!...

Tout à coup le faucon prit sa volée; il monta comme une flèche à une hauteur prodigieuse d'où il s'abattit sur une bande effarée de ramiers que son œil perçant lui avait fait découvrir, venant du côté de Marmoutiers, chassée peut-être par les autres faucons, et il redescendit vers Ombert, tenant entre ses serres une blanche colombe. Le baron, d'abord étonné, avait suivi de l'œil cette chasse

improvisée et y avait pris quelque intérêt; son visage s'était un peu ranimé, car l'homme est toujours accessible à la distraction, si accablé qu'il soit.

— Bravo! bravo! mon beau et valeureux *Luisant,* va, c'est de bonne prise, c'est un pigeon de ces moines félons; déchire-le malgré ses gémissements, Catherine n'est pas là pour te demander sa grâce. Il est juste qu'il meure. Puissé-je un jour tenir aussi sous moi mes ennemis! Qu'ils n'attendent de l'excommunié ni grâce ni merci, pas plus que je ne leur demande à présent.

Cela dit, Ombert retomba dans son sinistre recueillement, et, laissant *Luisant* savourer son sanglant festin, il rentra dans l'intérieur du château. Dans la salle d'armes, l'aspect de ces nombreuses panoplies, de ces glorieux trophées, marques de la puissance toujours respectée de ses ancêtres, ajouta au sentiment de l'abandon et de l'abaissement où il se trouvait, lui, le dernier rejeton de l'antique famille de Roche-Corbon. Il avait ainsi parcouru, revu toutes les parties du château, à l'exception de la chambre de Catherine. Arrivé sur le seuil, il s'arrêta. Cette dernière épreuve était la plus sensible. En sondant toutes ses autres plaies, il avait pu conserver son impassibilité, mais ici le cœur lui défaillit; il pressa son front et ses yeux de ses deux mains, comme pour empêcher son esprit de s'égarer et pour ne pas verser des larmes. Longtemps sa main resta posée sur la porte avant qu'il pût se décider à l'ouvrir.

— Hélas! disait-il, que vais-je faire dans cette chambre? Elle devrait maintenant rester close comme une tombe, car mon bonheur est passé pour jamais. Catherine ne m'aime plus: m'a-t-elle jamais aimé? Quelques vaines paroles chantées par un moine arrogant et cupide peuvent-elles éteindre l'amour? Non, elle ne m'aimait pas, et cela est affreux à penser. Elle se réjouit sans doute à

présent de n'être plus liée à mon sort. Je lui étais odieux: c'était là le secret de sa tristesse.

En parlant ainsi, Ombert ouvrit machinalement la porte et souleva la portière. Que devint-il lorsqu'au fond de la chambre il aperçut Catherine assise dans la haute chaise de chêne sculpté où elle s'asseyait d'habitude. Elle avait les deux mains jointes et posées sur ses genoux, et la tête penchée sur son sein. Son visage avait perdu ses dernières couleurs et semblait être de marbre blanc, et l'immobilité que la jeune femme conserva lorsque son mari entra ajoutait encore à cette similitude. Ombert crut rêver.

— Catherine! s'écria-t-il, est-ce bien toi?

Catherine tressaillit vivement, comme si elle se fût réveillée, mais les traces que les larmes laissaient sur son visage montraient assez que la douleur l'avait seule absorbée à ce point. Elle leva sur son mari des yeux étonnés où la pensée n'était point encore revenue.

— Oui, dit-elle, c'est moi, mon Ombert; tu as bien tardé à revenir.

Ombert s'était jeté à ses pieds.

— Pardon! pardon! ma Catherine! s'écriait-il, j'ai blasphémé, j'ai pu croire que tu m'avais abandonné, que, ne m'aimant pas, tu avais saisi avec empressement le prétexte de mon excommunication pour te séparer de moi. Ces misérables moines qui s'imaginent pouvoir à leur fantaisie briser des liens que Dieu lui-même a formés, et moi, plus misérable encore, qui n'ai pas su connaître le cœur de ma Catherine! Oh! pardon! mais, quand je ne t'ai plus vue, ma raison a achevé de m'abandonner. Je suis si malheureux! n'importe, j'ai eu tort; mais enfin, tu me pardonneras, puisque tu m'aimes encore. Croirais-tu que j'avais interprété ta tristesse et tes larmes comme des signes de haine? Je le vois bien maintenant, mes chagrins seuls causaient les tiens: tu avais sans doute aussi le pres-

sentiment de tout ce qui devait m'accabler. Tu es pieuse et tu ne voudrais pas me voir brouillé avec l'Eglise. Va, on abuse bien du nom de Dieu. Cependant, il le faut, je me soumettrai, je ferai tout ce qu'on exigera de moi, sauf ce qui serait contraire à l'honneur et à la noblesse de mon nom, et ensuite nous vivrons tranquilles et séparés des hommes. Ils m'ont tous trahi, Roch lui-même! mais toi seule m'es nécessaire.

Catherine, pendant tout ce discours, demeura les yeux baissés et conserva son attitude d'accablement, mais les larmes qui sillonnaient en abondance ses joues décolorées et les sanglots qui s'échappaient de sa poitrine oppressée montraient à quel point elle était émue. Comment, au fond de son cœur, répondait-elle à cet amour si tendre et si profond? et comment avait-elle pu mériter tant de tourments? car elle aimait Ombert, Ombert était son frère, son ami, son époux; elle l'aimait depuis l'enfance; elle l'aimait, parce qu'il était loyal et bon; elle l'aimait aussi parce qu'il était malheureux. Pour rien au monde elle n'eût voulu ajouter à ses maux, et elle se fût sacrifiée avec joie pour lui. Comment cet autre amour dont Adhémar était l'objet avait-il pénétré dans un cœur déjà si bien rempli? Ce sentiment même était-il de l'amour? Catherine ne retrouvait dans cette passion impétueuse et âcre aucun des caractères de la tendresse sereine et candide qu'elle avait pour son mari; souvent elle haïssait et maudissait Adhémar pour les pensées étranges et mauvaises qu'il lui inspirait.

Catherine n'avait pu répondre à Ombert qu'en lui tendant la main, soit pour le relever, soit pour lui accorder le pardon qu'il implorait. Ombert s'était assis à ses pieds sur une escabelle, et, tenant entre ses mains la main blanche et délicate de Catherine, il la contemplait en silence. Il fut effrayé du bouleversement moral autant que

physique que dénotait le visage de sa femme, et de nouveau il ne put s'empêcher de penser qu'il y avait dans cette douleur un mystère qu'il ne pouvait pénétrer.

— Catherine, dit-il enfin d'une voix douce et triste, tu ne veux donc pas me parler? J'avais retrouvé un peu d'espérance en te voyant, mais je vais penser que tu aurais préféré ne plus me revoir...

— Oh! non, ne dis pas cela, Ombert; mais cette terrible cérémonie m'a épouvantée et je ne puis en remettre mon esprit. As-tu entendu que, si je reste avec toi, je suis menacée de la damnation éternelle, et pourtant, si tu me quittes, je suis perdue. Non, mon Ombert, n'est-ce pas, je ne dois pas me séparer de toi? Ils voulaient m'emmener déjà.

— Qui, ces moines toujours? les infâmes! comment Dieu ne m'a-t-il pas laissé accomplir l'œuvre de ma vengeance sur eux? sa justice y était intéressée, mais le démon ne pourra pas toujours les protéger.

— Oh! garde-toi de les braver encore. Tu le vois, il faut céder.

— Non! par l'âme de mon père, qui m'a appris à haïr tous les moines, et surtout ceux de Marmoutiers. Il prévoyait tout ce que son fils aurait à souffrir par eux. Des fils de paysans engraissés des bienfaits de mes ancêtres! Ignominie et trahison! Je leur pardonnerais encore leur ingratitude et leurs spoliations, je leur pardonnerais de m'avoir ravi la meilleure part de mon domaine seigneurial, d'avoir détaché de moi mes vieux serviteurs, d'avoir excité mes vassaux à la rébellion, oui, je pourrais oublier toutes ces choses, mais avoir voulu m'enlever ma Catherine, c'est là une offense que je ne leur remettrai jamais! Je suis aise, vraiment, qu'on m'ait cité au banc du roi. Monseigneur le duc d'Orléans est un noble et vaillant prince; je lui dirai les choses, et il ne pourra souffrir que l'on traite de cette indigne façon un gentilhomme, un

loyal feudataire de la couronne auquel le roi doit aide et protection.

— Ombert, est-ce bien vrai? tu pars, c'est toi qui m'abandonnes!

— Il le faut, mais je reviendrai promptement, et pour cela je partirai sur-le-champ: cependant tu demeureras chez ton père, bien que lui aussi se soit retiré de moi. Tu veilleras de là sur nos domaines; car les moines ne croiraient pas pécher, je pense, en s'appropriant les biens d'un excommunié.

— Ainsi tu iras seul à Paris, sans avoir personne pour te consoler?

— Oh! ma chère Catherine, tes paroles sont un baume pour mon âme; va, ta pensée me soutiendra; mais il n'est pas possible que tu m'accompagnes, je ne puis me faire à l'idée qu'il te faudrait supporter les répulsions de cette foule stupide.

— Hélas! si Dieu voulait accepter ces humiliations comme une pénitence!

— Est-ce à toi de faire pénitence? toi, ange de bonté et de douceur, tu n'as rien à expier. Quand je serais coupable, est-ce une raison pour que tu le sois aussi? La pitié envers le malheur, si mérité qu'il soit, peut-elle jamais être un crime?

Catherine garda de nouveau le silence; son sein était violemment agité, et son cœur l'était plus encore. Sa conscience haletait sous les étreintes de la passion. Elle eût voulu pouvoir suivre son mari, et elle désirait rester dans les lieux où se trouvait Adhémar. Elle pensa avoir satisfait à son devoir en demeurant dans le château maudit, en bravant les menaces ecclésiastiques, et en laissant à son mari de prononcer sur ce qu'elle avait à faire. Tout conspirait à la précipiter dans l'abîme où le vertige l'entraînait, et désormais la lutte devenait inutile.

A ce moment le faucon favori étant entré par la fenêtre qu'il avait trouvée ouverte vint se poser sur le dos de la chaise de Catherine, et descendit de là sur le bras de la jeune femme, qui le caressa d'abord, et puis soudain le chassa avec un geste d'horreur.

— Vois, dit-elle à Ombert en lui montrant l'empreinte sanglante qu'avait laissée sur sa manche de lin l'ongle de l'oiseau carnassier, vois quel sinistre présage!

— Quoi! s'écria le baron, une La Bourdaisière peut s'effrayer de l'aspect du sang! Je vois là, au contraire, un augure favorable; cette empreinte est un sceau de victoire. Je te prie d'emporter et de me conserver ce noble et fidèle gerfaut qui fait cause commune avec moi contre mes ennemis.

Ombert siffla alors pour appeler *Luisant*, mais le noble oiseau, dont la fierté avait été blessée de l'accueil de Catherine, ne vint point à cet appel, et au contraire reprit sa volée au-dehors. Comme le sire se penchait à la fenêtre, ses yeux furent frappés par un spectacle qui lui fit sur-le-champ oublier son faucon favori.

— Que veulent encore ces maudites robes blanches? s'écria-t-il, les téméraires! ils devraient craindre de me pousser à bout!... Holà! mes pères, que venez-vous faire ici? Je suis toujours seigneur de ce château jusqu'à ce qu'il en soit ordonné autrement. Retirez-vous donc. Depuis que vous m'avez excommunié, je n'ai plus ni serviteurs ni vassaux, mais j'ai gardé mes chiens, et j'ai peine à les retenir. Voilà longtemps qu'ils n'ont chassé.

Les moines que le sire de Roche-Corbon interpellait ainsi de la fenêtre étaient au nombre de trois. Le pont-levis étant resté baissé, ils avaient facilement pénétré dans la cour du château, et ils se concertaient sans doute pour savoir comment ils devaient pénétrer à l'intérieur quand Ombert les avait aperçus. L'un de ces moines était l'astu-

cieux Frère Luce, qui montrait à découvert sa tête chauve; les deux autres étaient soigneusement cachés sous leur capuchon. Sur la menace que leur fit Ombert de lâcher ses chiens sur eux, ils se retirèrent vers l'entrée de la cour, et le Frère Luce s'étant hypocritement signé:

— Nous venons, dit-il, signifier à Catherine de La Bourdaisière l'article de la sentence d'excommunication qui lui est applicable.

— La dame de La Roche-Corbon est malade et ne peut vous recevoir maintenant.

— La dame de La Roche-Corbon n'existe plus, dit alors un des deux autres moines, c'est à Catherine de La Bourdaisière que nous avons à parler.

Le son de cette voix, bien déguisée, avait arraché Catherine à son apparente torpeur; elle s'était levée comme pour s'avancer vers la fenêtre, mais soit que sa faiblesse l'en empêchât, soit qu'une réflexion soudaine l'arrêtât, elle se rassit.

— Ombert, dit-elle à son mari, laisse entrer ces moines.

Elle n'en put dire davantage.

— Tu le veux, répondit le seigneur, eh bien! qu'ils viennent et que Dieu leur inspire de modérer leur langue!

— Au nom du Ciel! pas de violence, s'écria Catherine, cela me ferait mourir.

Ombert ayant dit aux religieux qu'il leur était permis d'entrer, un instant après, les trois moines vrais ou supposés se trouvaient dans la chambre de la dame. Ombert était debout et appuyé dans le renfoncement de la vaste fenêtre, ses bras étaient croisés sur sa large poitrine, et une expression de mépris errait sur son mâle visage. Catherine était toujours pâle et immobile, mais elle avait relevé la tête, et ce n'était pas sur le Frère Luce qu'elle attachait les yeux pendant que celui-ci lui parlait.

Après avoir relu l'article de la sentence qui déclarait Catherine de La Bourdaisière veuve sous peine d'ignominie et des flammes infernales, le moine, sans paraître ému des signes de colère et des regards enflammés de l'excommunié, continua ainsi:

— Ma fille, l'Eglise est une puissance miséricordieuse: elle ne sévit contre les rebelles qu'après les avoir avertis et réprimandés. Nonobstant sa défense, vous êtes restée dans la société d'un excommunié; pourquoi avez-vous agi de cette sorte? est-ce parce que cet homme était votre mari autrefois? Ignorez-vous que l'Eglise a le droit de délier comme elle a celui de lier? Monseigneur l'abbé, ayant appris que vous étiez demeurée au château, nous a donc envoyés vers vous pour vous admonester et vous enjoindre de le quitter sans délai. Vous trouverez au monastère de Marmoutiers une retraite convenable à votre rang et à votre position.

Ombert, qui suivait de l'œil les évolutions par lesquelles un des moines, celui qui avait parlé dans la cour et dont la voix avait si vivement ému Catherine, tâchait de se rapprocher de la dame, Ombert alors quitta la fenêtre.

— Vous avez fini, dit-il, mes révérends; eh bien! convenez que pour un excommunié j'ai bien de la patience de vous avoir écouté jusqu'au bout. Mais, croyez-moi, restez-en là, et ne vous obstinez pas à avoir une réponse.

— Nous parlons à Catherine de La Bourdaisière, reprit paisiblement le religieux.

Catherine jeta sur Ombert un regard suppliant qui arrêta la fureur de son mari, portée au comble par le calme arrogant des moines.

— Mes pères, dit-elle, je suis soumise à l'autorité de l'Eglise; je n'attends pour quitter cette demeure que la venue de mon père, dont le château doit naturellement me servir de retraite.

Le Frère Luce insistait pour que la dame quittât le château sans délai, le second moine continuait à s'approcher de Catherine, et le troisième, ayant à demi relevé son capuchon, regardait d'un air railleur le sire de Roche-Corbon. Cette scène aurait certainement eu un résultat fâcheux pour quelqu'un des assistants, et l'intervention de Catherine fût bientôt devenue impuissante, si le vieux et vénérable baron de La Bourdaisière n'était arrivé sur ces entrefaites.

Comme on le sait, ce vieillard n'avait point assisté à la fulmination de la sentence; il s'était retiré dans son château dès qu'il avait vu Ombert déterminé à attaquer le monastère. Cet abandon ne prouvait point qu'il aimât peu son gendre: il lui eût donné aide contre le diable en personne; mais contre des moines, il savait que c'était absolument inutile et qu'il ne ferait que se perdre lui-même sans être d'aucun secours au baron de Roche-Corbon. Sa vieille expérience lui avait confirmé que rien ne peut prévaloir contre l'Eglise. Roch le Gaucher, qui, ainsi que le vieux baron, se trouvait tiraillé entre sa dévotion timorée et son attachement pour l'excommunié, s'était rendu de Roche-Corbon à La Bourdaisière, où il avait porté la nouvelle des désastres de son maître. Le sire de La Bourdaisière, pour concilier ses craintes religieuses avec sa tendresse paternelle, avait attendu jusqu'au soir à l'heure où la campagne devait être déserte, pour venir voir son gendre, le consoler, le conseiller, enfin savoir ce que Catherine voulait faire. Le baron était venu seul, suivi de loin par Roch le Gaucher, qui était demeuré au pied du rocher, ses faibles poumons ne pouvant respirer l'air que respirait un excommunié. Personne ne les avait rencontrés; aussi le sire fut-il aussi déconcerté que contrarié lorsqu'il se trouva en présence de trois moines qui le surprenaient ainsi en flagrant délit de charité hérétique.

Dom Luce se tourna vers lui, et le regardant d'un œil sévère:

— Messire, lui dit-il, il faut que vous soyez bien sûr de votre damnation pour vous soucier aussi peu des injonctions de l'Eglise.

— Je suis amené ici, au contraire, par mon obéissance et mon respect pour la puissance ecclésiastique, mes pères, car je suis venu pour emmener ma fille, qui n'a plus d'autre protecteur que moi.

— Nous sommes aussi les protecteurs des veuves, dit le troisième moine, qui semblait avoir grande envie de placer un mot.

Catherine se leva.

— Je suis prête, dit-elle à son père. Adieu, Ombert...

Et elle suppléa à ce qu'elle ne pouvait lui dire par un regard d'un amour et d'une tristesse ineffables. Le comte Adhémar, que l'on a déjà deviné sous sa robe de moine, déguisement auquel il prenait goût, était en ce moment tout près d'elle.

— Demain, dit-il.

Et ce seul mot, prononcé avec un accent jaloux et passionné, fit passer un nuage sur les yeux de Catherine et remonter le sang à ses joues. Le sire de La Bourdaisière sortit avec elle sans avoir osé jeter un coup d'œil sur son gendre. Les trois moines sortirent ensuite d'un air de triomphe et d'insulte qui ne put cependant arracher ni un mot ni un geste au fougueux Ombert. L'excommunié avait compris enfin qu'il ne devait point dépenser vainement son énergie et qu'un noble silence convenait à son infortune. D'ailleurs, il venait d'avoir la preuve que Catherine ne l'aimait point comme il eût voulu être aimé et comme il eût mérité de l'être: ce qui avait été longtemps un doute était devenu par ce dernier fait une conviction; mais, ce qui restait toujours une énigme pour lui, c'était la manière

d'être de Catherine, tant personnelle que par rapport à lui, et surtout l'intelligence mystérieuse qu'elle semblait entretenir avec les moines de Marmoutiers, intelligence qu'il avait plutôt devinée que saisie. Une idée affreuse avait même traversé son esprit et fait rougir son front, mais il l'avait repoussée comme honteuse.

— Non, dit-il, il ne peut y avoir là-dessous que des intrigues religieuses et des dévotions féminines; mais Catherine ne m'aime point, voilà qui est bien réel.

Toutes ces réflexions se pressaient dans son esprit pendant que du haut de son perron il regardait partir ensemble sa femme, son beau-père et les bénédictins, c'est-à-dire ce qu'il aimait et ce qu'il détestait le plus au monde. Ce n'étaient pas les moines qui devaient causer ses plus grandes douleurs. Catherine était montée sur son cheval, qui se trouvait tout prêt, et le vieux baron sur le sien, et les moines avaient retrouvé leurs mules, qu'ils avaient laissées en dehors du château. Catherine, en passant le pont-levis, se retourna et fit un dernier signe d'adieu à Ombert, qui, renfermé dans sa sombre immobilité, n'y répondit pas. Le comte Adhémar recueillit à la sortie un regard qui aurait étouffé tous ses remords s'il en avait eu; mais, au reste, sa conscience était depuis longtemps paralysée et ne pouvait se réveiller que dans la satiété. Sa victoire était complète, à la vérité, mais il n'avait pas cherché uniquement un succès d'amour-propre.

CHAPITRE TREIZIÈME

Le départ

Ombert, demeuré seul et se sachant bien véritablement abandonné du monde entier, excepté de ses ennemis, et convaincu qu'il ne devait rien attendre que de lui-même, se sentit pourtant plus calme. Il n'y avait plus d'incertitude, et partant plus de combats en lui. Il prépara donc avec beaucoup de présence d'esprit tout ce qui lui était nécessaire pour son voyage, il rassembla ce qu'il avait de bijoux pour suppléer à l'argent qui lui manquait. Les seigneurs qui habitaient leurs terres à cette époque avaient rarement besoin de numéraire; la plupart des redevances se payaient en nature. Au reste, Ombert n'était pas si étranger aux coutumes des villes, qu'il ne sût trouver quand il le faudrait de serviables usuriers prêts à échanger une bourse de florins contre quelques arpents de terre de Roche-Corbon; ce qui l'embarrassait davantage, c'était de n'avoir point d'écuyer et de laisser son château à l'abandon. Il se dit que le hasard y pourvoirait, et ayant achevé tous ses préparatifs il songea à prendre quelque repos. La fatigue de tant d'émotions lui procura un sommeil encore agité de rêves pénibles.

Au point du jour, le baron descendit dans la cour et entra dans ses écuries, où les hommes d'armes qui la veille encore étaient à son service n'avaient laissé qu'une seule des montures du baron.

— Tes beaux jours sont passés, ma pauvre *Gibby*, dit Ombert en caressant sa jument favorite; nous allons avoir bien du mal tous deux; mais que le Ciel me maudisse si je n'ai pas plus soin de toi que de moi!

— Oh! oh! messire, le malheur vous a déjà rendu plus affable: c'est bien, et mon suffrage doit vous faire plaisir.

A ces mots, prononcés inopinément par une voix dont le timbre ironique lui était déjà connu, le baron se retourna surpris et se trouva en face de l'étrange mendiant, de Jehan le Réchin, dont les haillons étaient rendus encore plus bizarres par la quantité de paille qui y était restée attachée. Le mendiant avait évidemment passé la nuit dans l'écurie, où il s'était arrangé de son mieux.

— C'est encore toi! dit Ombert; comment te trouves-tu ici?

— D'abord parce que la porte était ouverte, ensuite parce que je n'ai pas voulu manquer à vous faire mes adieux. Je n'abandonne pas mes amis, moi!

— Drôle, je ne suis pas d'humeur à souffrir les insolences, et je n'ai besoin de personne pour te châtier.

— Ne vous mettez pas en émoi; je sais que vos actions sont meilleures que vos paroles.

— Enfin que me veux-tu?

— Je vous veux du bien, comme vous le verrez, et je vous en ai déjà fait, car vous me devez la conservation de cette jument, que vos diables d'écorcheurs voulaient emmener, et que, sur mes représentations éloquentes, Bertram, le chef de ces honnêtes gens, a consenti à vous laisser. Maintenant vous allez à Paris: j'y serai en même temps que vous. Je vous ai promis ma protection, je tiendrai ma promesse; et ne vous mettez pas en peine de me chercher, je vous trouverai bien, moi.

— Tu es donc le diable!

— Je n'ai l'air en ce moment que d'un pauvre diable, en

effet; mais, si le proverbe a tort de dire que l'habit ne fait pas le moine, il aurait raison de dire que les haillons ne font pas le mendiant. Je commencerai par vous donner quelques bons conseils, messire. N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidies et trahisons, que la robe soit noire, blanche ou armoriée, qu'elle recouvre un moine puant, un juge crasseux ou une blanche dame.

Ombert tressaillit à ces dernières paroles, car le mendiant l'avait touché au vif, tout en ayant l'air de jeter ses sentences à l'aventure.

— Je suis bien fou, dit le baron, d'écouter ainsi tes divagations; je ferais mieux de songer à me mettre en route.

Il alla chercher les harnais, amena *Gibby* dans la cour et se mit à l'équiper. Le Réchin le suivit.

— Faites, dit-il, je vous approuve, jamais de délais; faites ce que vous avez à faire, cela ne m'empêchera pas de vous parler, ni vous de m'écouter. Il ne faut dédaigner personne ni comme ennemi ni comme ami... Vous avez déjà éprouvé la moitié fâcheuse de cette vérité. Tâchez de ne pas prendre l'autre moitié à rebours. Or donc, pour procéder méthodiquement, savez-vous ce dont il faut se pourvoir pour voyager en sûreté quand on ne peut pas, comme moi, être un glorieux mendiant? Trois choses sont nécessaires: un bon cheval, c'est le meilleur serviteur, le vôtre me semble parfaitement solide; une bonne épée, c'est le meilleur ami, la vôtre est, je crois, des mieux trempées; enfin, une bonne bourse, c'est le meilleur domaine; mais je ne crois pas la vôtre garnie, tout l'or de ce pays a passé l'eau. Heureusement, votre ami le Réchin est là pour vous aider de sa bourse royale.

Ce disant, le mendiant tira de sa besace une bourse ronde et pesante et la tendit à Ombert, qui la prit et l'ouvrit sur-le-champ, ne sachant si ce singulier personnage ne cherchait point à s'amuser de lui, mais la bourse était réellement remplie de beaux et bons ducats d'or reluisant.

— J'approuve cette disposition, reprit le Réchin, ne vous fiez jamais à rien ni à personne qu'après mûr examen. Ecoutez les paroles, mais ne croyez que les actes.

— J'accepte, reprit le bon baron, bien que je ne te connaisse pas; il est clair que si tu me prêtes, c'est que tu crois pouvoir le faire en toute sûreté. Combien y a-t-il?

— Mille ducats.

— Eh bien! tu as ma parole pour gage et j'y joins mon château.

— Je ne prête point sur des gages aussi aventurés que votre château; je n'accepte que votre parole. Maintenant, voici trois préceptes qui vous seront utiles: en partant, ne laissez rien derrière vous; ainsi, brûlez votre château, répudiez votre femme et maudissez vos enfants; en marchant, ne regardez que votre but, et jamais ni à droite ni à gauche, et quand vous serez arrivé, sachez attendre l'occasion et ne la laissez point échapper. J'ai dit: au revoir.

En achevant ces mots, prononcés de ce ton demi-bienveillant, demi-ironique, qui laisse celui auquel il s'adresse dans la cruelle perplexité de ne savoir s'il doit remercier ou se mettre en colère, Jehan le Réchin adressa au sire de la Roche-Corbon un signe de main familier et protecteur, et sortit du château.

Ombert, qui, durant ce colloque, dont il n'avait pas perdu un mot, avait achevé de harnacher son cheval, suivit le mendiant d'un regard incertain et étonné, et, après l'avoir vu disparaître, demeura un instant pensif et immobile. Cet homme était une énigme qui eût embarrassé des esprits plus subtils que n'était celui du baron. Ses paroles à sens couvert qui, sous une apparence de généralité, renfermaient assurément des allusions à des choses exis-

tantes, ou même à des choses qui n'étaient point encore accomplies, ses allures mystérieuses, le contraste de ses grossiers vêtements délabrés avec sa faculté à s'exprimer et avec la possession de sommes aussi considérables, tout cela devait naturellement donner matière à des réflexions. D'ailleurs, par deux fois, en faisait allusion à la légèreté des femmes, il avait fait bouillonner le sang jaloux d'Ombert. Mais celui-ci avait attribué au hasard cette désagréable coïncidence, et n'étant pas homme à se heurter longtemps contre ce qu'il ne pouvait comprendre, il se dit qu'après tout il n'avait pris aucun engagement avec le mendiant, et qu'ainsi sa condition était peu importante à connaître.

— Qu'il soit ce qu'il voudra, s'écria-t-il, son or est de bon aloi et ses conseils me semblent sages. Je suis résolu à les suivre.

Il fit sortir son cheval du château, et ayant amassé du bois sous la porte, il alluma le bûcher; bientôt le feu se communiqua au pont. Ombert demeura patiemment sur le bord du fossé jusqu'à ce que les flammes eussent dévoré les madriers du pont-levis, qui craqua et s'abima, tandis que les chaînes de fer retombaient contre la muraille. *Gibby*, effrayée par la flamme, par la fumée et par le bruit, piétinait et tirait sur sa bride.

— Au moins, dit le sire, il en coûtera quelque chose à ceux qui voudront mettre le pied dans le manoir de mes ancêtres.

Il leva la tête et contempla d'un œil morne ces hautes et formidables tours, ces vastes murailles, ce château orgueilleux, jadis si rempli, si animé, si retentissant, maintenant vide et muet; puis, abaissant sa tête, il parcourut du regard la vaste étendue de ses domaines et des fiefs qui en relevaient, possessions établies par une succession immémoriale et que des moines lui disputaient aujourd'hui! Il compara la grandeur de ses pères à sa propre misère; il songea à ce qu'ils étaient, à ce que lui-même était la veille, et, se voyant ainsi seul, abandonné, réduit à accepter les services d'un misérable bohémien, il fut tenté de se précipiter du haut de ce rocher dont il portait le nom. Mais cet accès de désespoir ne dura qu'une seconde, et, faut-il le dire? ce fut la pensée de Catherine qui vint ranimer Ombert. Il l'aimait tant, et il la connaissait si bonne, si douce, si angélique, qu'au fond de l'âme il espérait toujours en être un peu aimé. « A coup sûr, pensait-il, elle n'aime personne autre! »

Rappelant donc son courage, il s'élança sur son cheval, et, caressant le cou de l'animal, il descendit dans la plaine.

Le baron se dirigea par le même chemin qu'il avait pris la veille, pour aller donner l'assaut à l'abbaye; mais combien son équipage et son maintien étaient différents! Il avait espéré passer devant Marmoutiers sans rencontrer personne; mais son entrevue avec le Réchin et le bris du pont-levis avaient pris quelque temps, et le soleil montait déjà à l'horizon. Il était dit qu'Ombert boirait son humiliation jusqu'à la lie.

La journée s'annonçait magnifique comme celle qui l'avait précédée. Une vapeur rosée et diaphane flottait comme une gaze légère au-dessus du large lit du fleuve; le vent du matin balançait les cimes des peupliers, dont l'ombre s'allongeait sur les eaux, et d'harmonieux murmures s'échappaient de l'herbe ondulante des prés. Jamais la nature ne s'était réveillée plus fraîche, plus parfumée, plus riante, plus joyeuse. Les oiseaux chantaient, la rosée scintillait, les fleurs s'épanouissaient, l'herbe frémissait, et ce spectacle enchanteur resserrait encore le cœur d'Ombert, qui, malgré tout ce qu'il avait souffert, aimait ce beau pays qu'il lui fallait quitter et qu'il espérait à peine revoir.

Il fut arraché à cette amère rêverie par un bruit de

chevaux et par des cris de chasse. Il leva la tête et vit venir à lui une troupe de chasseurs en brillant et nombreux équipage. Si contrarié que pût être le baron d'une telle rencontre, sa fierté l'empêcha de le faire paraître, et il continua à s'avancer le front haut et sans presser ni ralentir le pas de son cheval; car il s'était aperçu que l'attention des chasseurs se portait vers lui. C'étaient des personnages de distinction, comme il était facile de le voir aux plumes et aux joyaux qui ornaient leurs chaperons de velours, ainsi qu'à la magnificence des livrées. Ombert reconnut encore les armoiries de France, dont l'aspect l'avait déjà étonné lors de sa déconfiture. Il pensa donc qu'il se trouvait de nouveau en présence de cet arrogant chevalier auquel il avait failli faire mordre la poussière et qui avait cependant témoigné au sire de Roche-Corbon un singulier dédain. Ce dédain ne pouvait provenir que de la haute position de l'inconnu, et nullement de sa supériorité dans les armes. Ombert se perdait dans ses réflexions. Toutes ces circonstances mystérieuses qui accompagnaient sa ruine en redoublaient le poids. Il se sentait attaqué par des ennemis invisibles et ne savait où diriger sa défense.

Les chiens qui avaient suivi Ombert s'étaient précipités en avant à la vue de la cavalcade et l'avaient saluée par de redoutables aboiements; mais, chassés à coups de pierres et de fouets par les piqueurs, ils étaient revenus en hurlant vers leur maître, qui, irrité de ce traitement, poussa son cheval en avant et s'apprêtait à gourmander ces insolents valets. Tout à coup des cris s'élevèrent contre lui:

— L'excommunié! l'excommunié!

Et des menaces s'y joignirent bientôt. Les effets auraient suivi, assurément, car Ombert n'était pas homme à reculer devant le danger; mais un des seigneurs, celui à qui tout le monde marquait de la déférence, s'avança à son

tour, et, frappant de son fouet ceux de ses gens qui se trouvèrent près de lui, il obtint à l'instant un silence complet.

— Qu'est-ce à dire, coquins! s'écria-t-il, à quoi vous arrêtez-vous? Il s'agit de chasse à cette heure et non d'excommunication; c'est aux hérons qu'il faut courir sus à présent.

Quoique Ombert se trouvât, selon toute apparence, sauvé d'un imminent danger par l'intervention de ce seigneur, il y avait dans les paroles que celui-ci avait prononcées tant de hauteur que l'excommunié en fut encore plus blessé que des vociférations des valets; aussi ne fit-il aucun remerciement et passa-t-il d'un air de bravade devant toute la chasse; mais il eut la mortification de voir que personne ne songeait à s'offenser de l'expression qu'il affectait. L'attention du comte Adhémar, que l'on a déjà reconnu, s'était portée tout entière sur un magnifique chien-loup qui suivait le baron de la Roche-Corbon. C'était, de fait, un des plus précieux animaux que l'on pût voir pour la taille, l'élégance des formes, la force et l'intelligence.

— Vois donc, Savy, quel admirable chien! quelle poitrine! quelle croupe! quel feu dans les yeux! Son poil est aussi noir que doit être celui du diable!

— Ou que sont les yeux de votre Catherine?

— Tu blasphèmes, malheureux! Ce chien me fait envie.

— Voulez-vous que je le demande au maître?

— Tu es fou Savy; demander l'aumône à un malheureux qui n'a plus rien! D'ailleurs, tu risquerais de te faire excommunier.

Les deux seigneurs se regardèrent en riant, et Savoisy, faisant retourner son cheval, rejoignit au galop le sire de Roche-Corbon, qui se trouvait déjà à une portée d'arbalète.

— Holà, messire, cria-t-il, je veux vous parler!

— A moi? L'abbé Hélias vous l'a-t-il permis?

— Il me remettra ce péché.

— Or çà, que me voulez-vous, messire?

— Vous demander ce beau chien, qui de longtemps ne pourra vous servir. Ce serait dommage de laisser s'engourdir un si vaillant animal bien taillé pour la chasse.

Ombert regarda un instant le jeune étourdi.

— Vous êtes jeune, messire, lui dit-il, mais vos paroles me semblent plus jeunes encore que votre barbe. Ce ne sera jamais la bonté de votre cœur qui vous entraînera dans le danger, mais bien la légèreté de votre esprit. Ce n'est point assez d'être pervers, il faut être prudent. Nous nous retrouverons peut-être.

Cela dit, il tourna son cheval, et Savoisy un peu confus, revint vers les chasseurs, qui l'accueillirent avec des rires de moquerie.

— C'est un rustre, dit-il au comte Adhémar, et à ta place je ne serais pas si fier de l'avoir emporté sur lui.

— Pourquoi es-tu donc si déconcerté de ce qu'il peut t'avoir dit?

— Bah! c'est que je n'ai pas l'habitude d'échouer dans ce que je tente. Après tout, tu avoueras que c'était une entreprise plus hasardeuse que la tienne.

— Savoisy, tu es malade: je t'avais averti qu'il était périlleux de parler à un excommunié. Mais j'espère que la chasse va te remettre. En avant! J'ai besoin aussi de distraction. Jusqu'à ce soir, c'est bien long.

Cependant Ombert poursuivait son chemin, et il n'était pas encore arrivé à la hauteur de Saint-Symphorien qu'il eut à essuyer une nouvelle rencontre dont le résultat fut bien différent de ce qu'on pourrait imaginer, sachant que le baron de la Roche-Corbon s'y trouva en présence de Bertram l'Ecorcheur.

— Je me rendais à votre château, messire, dit le soudard en accostant effrontément le maître qu'il avait trahi la veille.

— Et qu'y allais-tu faire, lâche et misérable traître?

— J'allais vous offrir mes services.

— Bertram, rends grâce à mon mépris, qui seul te garantit du châtiment que mérite ton insolence; mais crois-moi, passe ton chemin et ne provoque pas davantage ma colère.

— Par tous les diables de l'enfer! je vous jure, monseigneur, que je suis loin de songer à plaisanter. Ecoutez-moi une minute seulement. Je ne suis pas un homme d'armes, moi, je suis un écorcheur, je ne me bats pas pour la gloire, mais pour le profit; je ne fais point de serments, je fais des marchés. Ainsi, hier, je vous ai quitté, mais je ne vous ai point trahi. M'aviez-vous soldé d'avance? non; en bonne justice, j'étais donc libre? D'ailleurs, j'ai manqué être pendu pour votre service. Ce genre de mort m'a toujours déplu, et mon dévouement pour vous en avait été considérablement refroidi. D'autre part, ce gros moine que vous m'aviez ordonné de pendre, ce que j'ai eu tort j'en conviens, de ne pas exécuter, m'avait promis une paie double si je voulais m'enrôler au service de l'abbaye. Le choix ne pouvait pas être douteux. Ce matin donc je suis allé me présenter au monastère croyant être reçu à bras ouverts; mais on m'a fait répondre qu'on n'avait nul besoin de moi. Ainsi j'ai été joué par le moine, qui n'avait d'autre but que de m'amadouer, afin que je ne le pendisse pas. Au reste, la cour de l'abbaye était pleine d'hommes d'armes. La ville en est remplie aussi. Ils arrivent de Guienne, et l'on assure que le frère du roi est dans les environs. J'ai eu quelque envie de prendre du service dans les bandes royales; mais ce service ne me convient pas, et j'ai mieux aimé revenir à vous.

— Et tu as pu croire que je voudrais te reprendre?

— Pourquoi non? Ne suis-je pas un brave soldat?

— Fidèle surtout.

— Oh! soyez tranquille, j'ai reçu avant-hier une bonne leçon. Je pendrais un évêque désormais, si vous me l'ordonniez. Croyez-moi, acceptez mes services, vous n'aurez pas à vous repentir. Vous allez avoir une rude partie à jouer, et deux épées valent mieux qu'une, outre que je suis homme de conseil.

Ombert restait stupéfait de l'audace de cet homme.

« Au fait, pensa-t-il, celui qui a le Réchin pour conseiller peut bien prendre Bertram l'Ecorcheur pour écuyer. S'il n'est pas fidèle, il est franc au moins. Il pourra bien se tourner contre moi, mais non me frapper par-derrière. »

D'ailleurs le baron n'avait pas le choix. Il devait se rappeler qu'il était un excommunié, un maudit, et il devait peut-être de la reconnaissance à Bertram pour n'avoir pas craint de l'approcher.

— Çà, lui dit-il, l'excommunication ne t'effraie pas?

— Nullement, monseigneur; je l'ai trop souvent méritée pour la craindre.

— Bien, et que t'avait promis ce moine?

— Trois marcs.

— Je t'en donne cinq, dont voici la moitié.

— Cinq marcs! par le diable! vous êtes un généreux seigneur! Vous pouvez être certain que je vous suivrai jusqu'au bout du monde: je ne trouverai jamais une pareille paie, et, de plus, je n'aurai qu'un seul maître, ce qui compensera l'ennui de n'avoir point de subalternes!

L'écorcheur se plaça derrière le baron redevenu son maître, et celui-ci continua sa route. Quand il fut arrivé au sommet de la colline qui domine la ville de Tours, du côté du nord, il s'arrêta de nouveau, son regard parcourut la vallée et se fixa vers le point où se trouvait le château de

La Bourdaisière. Ombert adressa dans son cœur une dernière invocation à Catherine, un dernier adieu au château de ses pères, un coup d'œil de menace à l'abbaye de Marmoutiers, puis il se retourna brusquement et descendit au trot la colline.

CHAPITRE QUATORZIÈME

Le camp des bohèmes

Au second jour de marche, Ombert avait retrouvé toute son énergie: la diversité des objets, les nouvelles politiques qu'il recueillait sur son passage, les riants aspects de la route, l'éclat d'un beau soleil, et surtout les joyeux propos de son écuyer, avaient presque effacé l'impression de ses récents outrages. Plein de confiance dans l'évidence de ses droits et dans l'équité du monarque, auprès de qui il allait les faire valoir, ne soupçonnant rien des intrigues obscures et des mystères scandaleux qui voilaient le trône aux sujets, il avait fini par se faire illusion sur sa situation réelle et par se croire l'accusateur de ces moines qui le forçaient à comparaître en accusé devant le prince.

« Je verrai ce jeune duc d'Orléans dont on dit tant de bien et tant de mal, pensait-il, je lui parlerai en gentilhomme; il verra en moi une victime de ce clergé qu'il doit connaître, qu'il doit haïr; car il aime les femmes et il a dû trouver plus d'une fois les sacrements sur son passage. C'est un prince de noble race, il se souviendra des services de mes aïeux, dont le sang s'est mêlé sur plus d'un champ de bataille à celui des princes de sa maison, et il ne souffrira pas que le baron de Roche-Corbon soit réduit à se mettre à la solde d'un écorcheur. »

Après avoir ainsi réglé son avenir, comme il n'aimait pas que les affaires traînassent en longueur, le jeune baron

prit enfin ses espérances pour une certitude, et oublia presque le but de son voyage, qu'il ne cessa point cependant de poursuivre activement. Le souvenir de Catherine ne l'avait pas abandonné, car l'amour lui tenait au cœur bien plus fortement que la haine, et, surtout à l'heure où le jour commençait à baisser, il se rappelait avec un charme plein d'amertume la belle châtelaine de Roche-Corbon, dont les tendres soins lui manquaient à chaque nuitée.

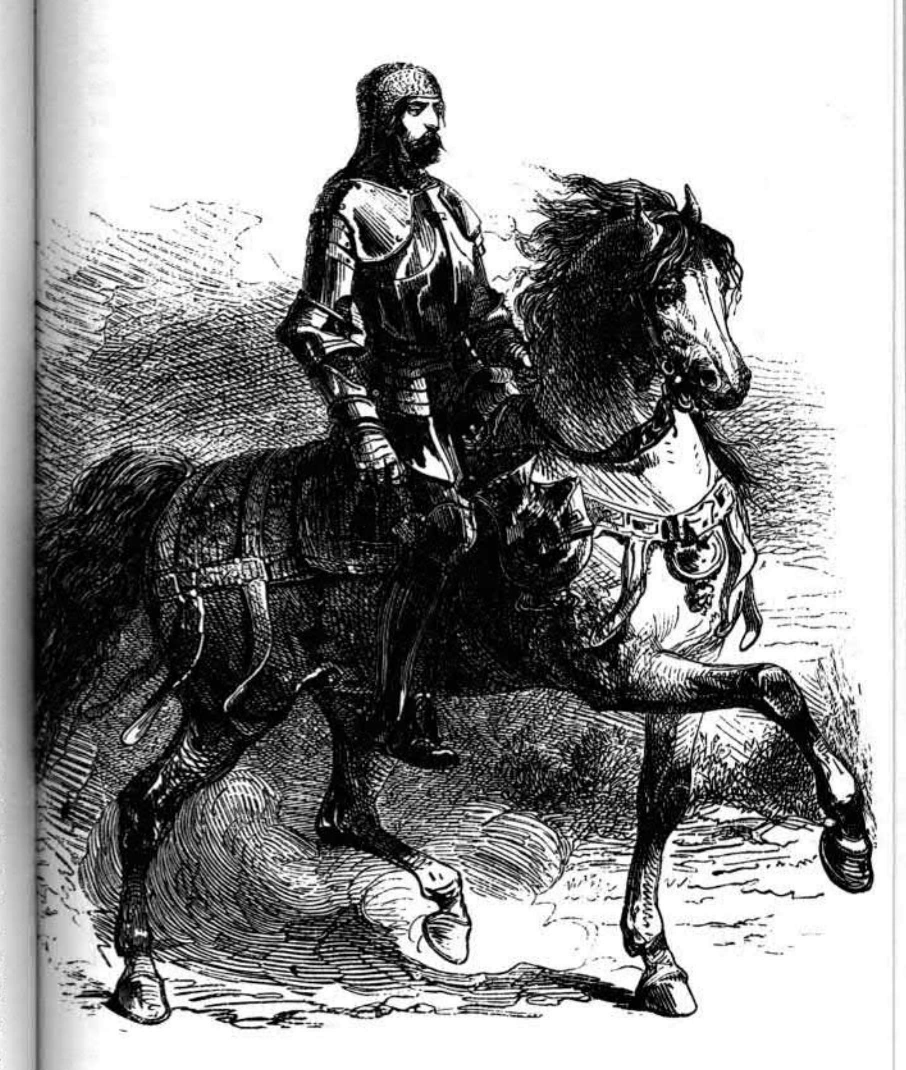
Mais en arrivant à l'hôtellerie la fatigue de la route, la nécessité de prendre soin des chevaux, le repas longtemps attendu, l'entretien des voyageurs dans la grande salle commune, les rixes que le vin élevait et finissait par assoupir, tout contribuait à chasser les noires pensées et les doux souvenirs, et le baron ne tardait pas à s'endormir gardé par son fidèle *Flint*, tandis que Bertram, plus éveillé que son maître, après avoir longtemps cherché l'ivresse au fond des pots, trouvait le sommeil sous la table.

Le lendemain au point du jour tout était prêt, les chevaux sellés et bridés. Ombert n'avait plus qu'à payer la dépense, ce qu'il faisait toujours sans marchander, et à boire le coup de l'étrier que l'hôtesse lui présentait quand il était en selle. Pour Bertram, il ne buvait jamais le matin, c'était du moins sa prétention, et quand il lui arrivait de trinquer après minuit, ce qu'il faisait souvent jusqu'à trois ou quatre heures, il s'imaginait seulement prolonger la soirée. Le baron, dont les goûts s'éloignaient de la vie tranquille que le hasard lui avait faite jusqu'alors et que l'amour avait pu seul lui faire supporter, jouissait singulièrement, sans se l'avouer, de sa liberté et des hasards de son voyage. Muni d'argent pour plus de jours qu'il ne lui était jamais arrivé d'en prévoir, monté sur un cheval de race qui faisait l'admiration de tous les cavaliers qui passaient sur la route, suivi d'un écuyer toujours prêt à

jouer de la dague, il appelait les dangers d'une mauvaise rencontre en homme qui a besoin d'éprouver un courage que l'instinct seul lui révèle. Il pensait, chemin faisant, aux romanesques aventures des anciens chevaliers errants, à ces récits fabuleux dont sa noble mère l'avait bercé, et que répétait encore tout un siècle assez ignorant pour les croire, trop corrompu pour tenter de les réaliser.

Ombert, qui, élevé dans la retraite, n'avait connu ni les plaisirs des grandes villes ni les hasards de la guerre, et qui se rappelait avec enivrement le seul tournoi où il eût combattu et les applaudissements que la foule des dames de Tours avaient donnés à sa force et à sa hardiesse, avait assez de foi pour croire aux enchantements des légendes et des fabliaux, et assez de courage pour les braver. Mais, comme rien de ce qu'il voyait ne lui en annonçait l'approche, il se bornait à désirer quelque rixe modeste dans laquelle il pût mettre sa bonne armure à l'épreuve et sa dague au service de quelque noble cause, dût-elle se présenter sous l'aspect d'une jeune et belle damoiselle ou dame, orpheline ou veuve... en tout bien et tout honneur, s'entend, et toujours comme dans les romans de la chevalerie.

Mais le sort, qui semblait prendre à tâche de contrecarrer le jeune baron en tout point, ne lui offrait que des rencontres désespérément placides et riantes. Tantôt c'était un bon gros curé de campagne suivi d'un maigre et jaune sacristain, qui lui souhaitaient un bon voyage et le poursuivaient de bénédictions importunes; tantôt une noce de village qui, la viole en tête, lui jetait en passant des bouquets et de joyeux vivats. Puis venaient des jongleurs effrontés qui effarouchaient *Gibby* de leurs gambades, et qui répondaient par de folles grimaces ou par des gestes obscènes aux malédictions de Bertram et à l'aumône du baron. Partout où passait celui-ci, sa bonne mine, l'ai-



Ombert

sance de ses manières, son habitude du cheval qui révélait un gentilhomme, et surtout son air de résolution, lui attiraient des œillades des jeunes filles et les hommages subalternes.

Il traversa ainsi Blois, Orléans et une partie du Gâtinais, sans la plus petite aventure, et il se vit bientôt si près de Paris, que les soucis de l'affaire dont tout son avenir dépendait commencèrent à remplacer les rêves indécis auxquels il s'était laissé bercer par les loisirs de la route. Il approchait de Fontainebleau, dont il avait pris la direction afin de traverser une forêt sur laquelle circulaient les bruits les plus étranges, et aussi afin d'éviter la route que devait suivre le duc d'Orléans qui arrivait de la Guienne et dont les courriers avaient mis toutes les auberges en réquisition. Fontainebleau n'était alors qu'un bourg misérable près duquel s'élevait un château que la Cour n'avait pas visité depuis longtemps, et qui ne réveillait alors aucun des souvenirs élégants, amoureux, poétiques, splendides, qu'elle doit au règne de François Ier. La journée s'était passée comme les précédentes, le plus paisiblement du monde, le soleil se couchait derrière un rideau tremblant de bouleaux dont les feuilles toujours vacillantes disputaient un reste de vie à la brise du soir.

Mais une agitation extraordinaire animait toute cette route, qu'Ombert s'était attendu à trouver solitaire, et qui l'était en effet pour la plupart du temps. Des courriers se succédaient rapidement et se croisaient en échangeant des messages; plusieurs lourdes voitures chargées avaient passé dans la journée, et un peloton d'hommes d'armes à cheval venait de traverser la route au grand galop. Le silence s'était cependant rétabli dans la partie de la forêt que parcourait Ombert, le vent même s'était calmé, et le soleil venait de disparaître derrière une colline bleue qui fermait l'horizon. Les écureuils sautaient de branche en

branche; de grands cerfs se montraient tout à coup au détour des halliers, s'arrêtaient étonnés, puis bondissaient et disparaissaient sous les clairs taillis de mélèzes.

L'ardent *Flint* s'élançait à leur poursuite; mais sur un sifflement de son maître il s'arrêtait brusquement, revenait sans murmurer, et, pour employer son activité contenue, sautait follement au-devant de *Gibby*, qui, habituée à ces jeux, posait avec précaution ses pieds à terre pour ne point blesser son joyeux compagnon. Tout à coup le bruit de plusieurs chevaux se fit entendre, le baron ralentit le pas et fut bientôt rejoint par une cavalcade qui fixa toute son attention. Deux femmes masquées, qui paraissaient jeunes à leur tournure et à la manière fringante et leste dont elles tenaient leurs chevaux en bride, étaient escortées de quatre cavaliers dont deux les précédaient, tandis que les deux autres les suivaient de fort près.

— En vérité, disait l'une d'elles, messieurs les archers, il n'était besoin de nous faire violence pour nous mener où vous nous conduisez; il vous eût suffi d'expliquer le but de ce voyage, et de nous nommer le prince auquel nous sommes destinées. Nous savons que Monseigneur ne voyage point sans s'assurer des relais de femmes, comme des relais de chevaux; et nous trouvons de fort bon goût cette façon de mener l'amour en poste. En vérité, pour ma part, je suis vraiment flattée d'avoir mon jour dans les plaisirs de Monseigneur; nous avons entendu parler du luxe de ses écuries et du prix qu'il paie un bon cheval, et nous ne pouvons penser qu'il soit moins libéral et moins magnifique en amour. Nos craintes et notre résistance étaient fondées seulement sur l'apparence qu'il y avait pour nous d'être seulement dévolues aux brutalités de goujats tels que vous. Ceci paraît vous offenser, messieurs; bornez-vous à me laisser soupçonner votre dépit, et prenez garde de l'exprimer par quelque inconvenance,

de peur que je ne vous fasse pendre ce soir en vous accusant auprès de Monseigneur d'avoir voulu essayer ses montures.

— Sommes-nous loin encore? murmura timidement la seconde voyageuse, qui paraissait souffrir du ton dégagé de sa compagne.

— A une heure de marche environ, répondit l'un des quatre archers.

— Ah! tant mieux, s'écria brusquement la première amazone, je trouverai ce soir ma litière avec plaisir, car je commence à être lasse.

Ombert, qu'un tel discours et les mœurs étranges qu'il révélait avaient plongé dans un étonnement profond, crut distinguer dans le ton amer de l'une des deux voyageuses et dans l'abattement de la seconde une secrète invocation contre une violence partie de si haut lieu, qu'il eût pu être téméraire d'y résister ouvertement. Il résolut sur-le-champ de répondre à cet appel, dût-il lui en coûter la vie, et il méditait déjà son attaque quand un nouvel incident suspendit l'exécution de ce hardi projet. Un cavalier qui faisait partie de la troupe qu'Ombert se proposait d'attaquer, mais qui se tenait en arrière, de sorte que le baron ne l'avait pas remarqué d'abord, venait de reconnaître dans Bertram un ancien camarade avec qui il avait *écorché* autrefois. Après les premiers compliments, la conversation s'était établie sur un pied de confiance et d'amitié, et Ombert la surprit à l'instant où le cavalier inconnu la menait ainsi qu'il va suivre.

— Oui, disait-il en s'interrompant fréquemment pour maudire et gourmander un personnage invisible, oui, mon vieux camarade, il était écrit que nous finirions mal tous deux. Satan! te tiendras-tu en repos! Te voilà, m'as-tu dit, au service d'un excommunié; moi j'ai fait mieux, je me suis mis aux gages de Satan en personne. Allons donc!

(Et Ombert entendit résonner le gantelet de fer de l'homme d'armes sur un corps qui rendit un son étouffé.) Chaque jour, c'est quelque nouvelle fantaisie de l'enfer qui nous met tous aux champs. Voilà maintenant qu'en voyage il lui faut chaque soir à souper plusieurs convives en jupon, et l'on nous envoie à l'avance pour lui préparer ses relais; mais le pis est qu'il est fort difficile; il a chassé ces jours derniers deux de ses gens, l'un pour lui avoir amené une fille de joie, l'autre pour avoir fait reparaître à son souper une petite blonde qu'on lui avait déjà servie un mois auparavant. Cette blonde était une dame de Nemours qui était devenue amoureuse du prince, de sorte que Gautier n'y a rien perdu; il avait été grassement payé et il est entré au service du mari de la dame; quant à l'autre...

Un son aigu, strident, et qui ressemblait plus à un sifflement qu'à un cri, fit tressaillir tout à coup le baron, qui ne tourna point la tête, car sa curiosité était vivement excitée par un récit qu'il aurait craint d'interrompre, et il brûlait d'entendre enfin prononcer le nom du prince dont il entendait raconter de si étranges choses.

— Te tairas-tu, serpent? s'écria l'écorcheur.

Autre sifflement prolongé.

— Qu'y a-t-il? voyons, tu t'ennuies, patience! nous voici bientôt arrivés.

Un grognement sourd fut la seule réponse qu'obtint l'archer, qui reprit son discours interrompu.

— Ce matin nous perdions tous la tête; voilà qu'au lieu de coucher à Etampes il se décide à passer par Fontainebleau. Nous n'avions rien de prêt, car nous comptions sur les camarades qui étaient de service aujourd'hui. Retourner à Etampes eût pris trop de temps. Nous sommes allés à la maraude, et pour ma part je n'avais rien trouvé, et je rentrais à vide, quand je rencontre sur la lisière du

bois une enfant de quinze ans au plus, jaune comme un coing, avec des yeux de jais, et que je soupçonne d'être née en Egypte il y a plus de cent cinquante ans, mais qui ne paraît pas son âge, comme on dit. Elle était chargée d'un sac plus gros que tout son corps, et qu'elle traînait à grand-peine. Le sac était plein de poules, de pigeons, de canards, de lapins et autres volatiles qu'elle avait sans doute enlevés dans les villages environnants, suivant la mode de Bohême, et qu'elle portait à son clapier ou au sabbat, car nous sommes au samedi, si je ne me trompe. J'ai mis la main sur la sorcière, que j'ai enfermée dans son poulailler ambulant, et j'ai attaché le sac, comme une botte de foin, à l'arçon de ma selle; mais la petite fée me donne du fil à retordre, et j'aurai bien de la peine... Holà! mignonne, soyons calme!...

En ce moment Ombert tourna la tête et remarqua pour la première fois le sac dont parlait l'homme d'armes.

— Pour le coup, ajouta celui-ci, Monseigneur ne se plaindra pas que toutes les femmes se ressemblent. En voici une...

Il poursuivait sur ce ton quand Ombert, s'apercevant que la jeune fille passait la tête par un trou qu'elle avait pratiqué au sac avec ses dents et qu'elle s'efforçait d'élargir, résolut de commencer par elle l'œuvre de délivrance qu'il méditait. Il tira sa dague qui était fort bien affilée, et, s'avançant vers l'homme d'armes étonné, il trancha d'un seul coup la corde du sac qui tomba aux pieds du cheval. L'archer avait à peine eu le temps de se mettre sur la défensive, que la prétendue sorcière avait disparu dans le bois sans oublier d'emporter le sac, qui contenait sans doute encore quelques victimes de sa maraude. L'écorcheur recula de quelques pas et demanda avec respect au baron le motif d'une intervention si brusque et si inattendue; les autres cavaliers accourus au bruit s'étaient

rangés près de leur compagnon. A leurs questions précipitées Ombert répondit qu'il entendait que les deux dames enlevées fussent sur-le-champ remises en liberté, et qu'il se chargeait de la responsabilité de cet acte auprès de Mgr d'Orléans, qu'il croyait incapable d'avoir autorisé de semblables violences.

— Prenez garde à ce que vous faites, messire, dit avec modération le plus âgé de la troupe, vous n'avez pas affaire ici à de simples archers seulement, et c'est un gentilhomme de Monseigneur qui vous engage en ce moment à abandonner une entreprise peu réfléchie et dans laquelle vous ne sauriez avoir l'avantage contre cinq hommes bien armés.

— Il n'y a ici qu'un gentilhomme, interrompit brusquement Ombert, et il n'aura pas grand-peine à faire tourner bride à cinq rufians comme vous, qui abusent du nom d'un noble prince pour opprimer les sujets de Sa Majesté. A moi, Bertram! ici *Flint*! et que Dieu soit en aide à la bonne cause!

Il avait à peine achevé ces mots, que *Flint*, s'élançant à l'appel de son maître, fit cabrer le cheval du prétendu gentilhomme, qui tomba engagé sous sa monture et tenta en vain de se relever pour prendre part au combat. Les quatre archers se réunirent alors pour attaquer Ombert qui se défendait vaillamment, soutenu par Bertram; *Flint*, qui harcelait sans cesse les chevaux, mit le désordre dans la troupe ennemie, et fut d'un grand secours à son maître qui n'eut qu'un seul adversaire à combattre à la fois. Le baron mit ainsi deux des archers hors de combat, et vint en aide à son écuyer au moment où Bertram faisait mordre la poussière à celui des deux ennemis qui le pressait le plus vivement. Quant à l'ancien ami de Bertram, il ne put se résoudre à combattre sérieusement un vieux camarade, et après avoir échangé avec lui, pour l'honneur, quelques passes, il prit le galop vers Fontainebleau sans retourner la tête. Ombert mit alors pied à terre, et s'avança courtoisement vers les deux dames, dont la plus avisée lui adressa ce peu de mots:

— Messire, vous êtes une fine lame et un brave gentilhomme, vous nous voyez émerveillées de la passe d'armes dont vous nous avez donné le divertissement. Daignez nous faire connaître maintenant notre libérateur...

Le baron se nomma et balbutia quelques compliments avec modestie. La dame lui répondit alors:

— Recevez nos remerciements, et comptez, monseigneur, que ce soir à souper nous divertirons fort le duc d'Orléans en lui racontant les prouesses du baron de Roche-Corbon.

En achevant ces mots, elle tourna bride et s'élança à la suite de l'écorcheur sur la route de Fontainebleau. La seconde hésita un instant, tira un de ses gants roses et parfumés, l'offrit d'une main tremblante à Ombert, puis piqua des deux et rejoignit sa folle compagne qui riait encore aux éclats.

La confusion du baron fut grande; il jeta un coup d'œil sur ce champ de bataille qu'il venait d'ensanglanter, ordonna à Bertram d'aider le seul des hommes d'armes qui ne fût point blessé à se dégager de dessous son cheval, puis il partit au trot après avoir serré sous son corselet le gant que la plus humaine des deux dames venait de lui donner. La nuit était venue, sombre et froide comme une nuit d'octobre. Bertram, qui comprenait la mésaventure du baron, n'osait point lui adresser la parole; on n'entendait d'autre bruit que les pas des chevaux, et Ombert, dans ce silence solennel, méditait les dernières paroles de Jehan le Réchin: « N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidie et noire trahison. »

Et, malgré lui, chaque fois que le sinistre adage reten-

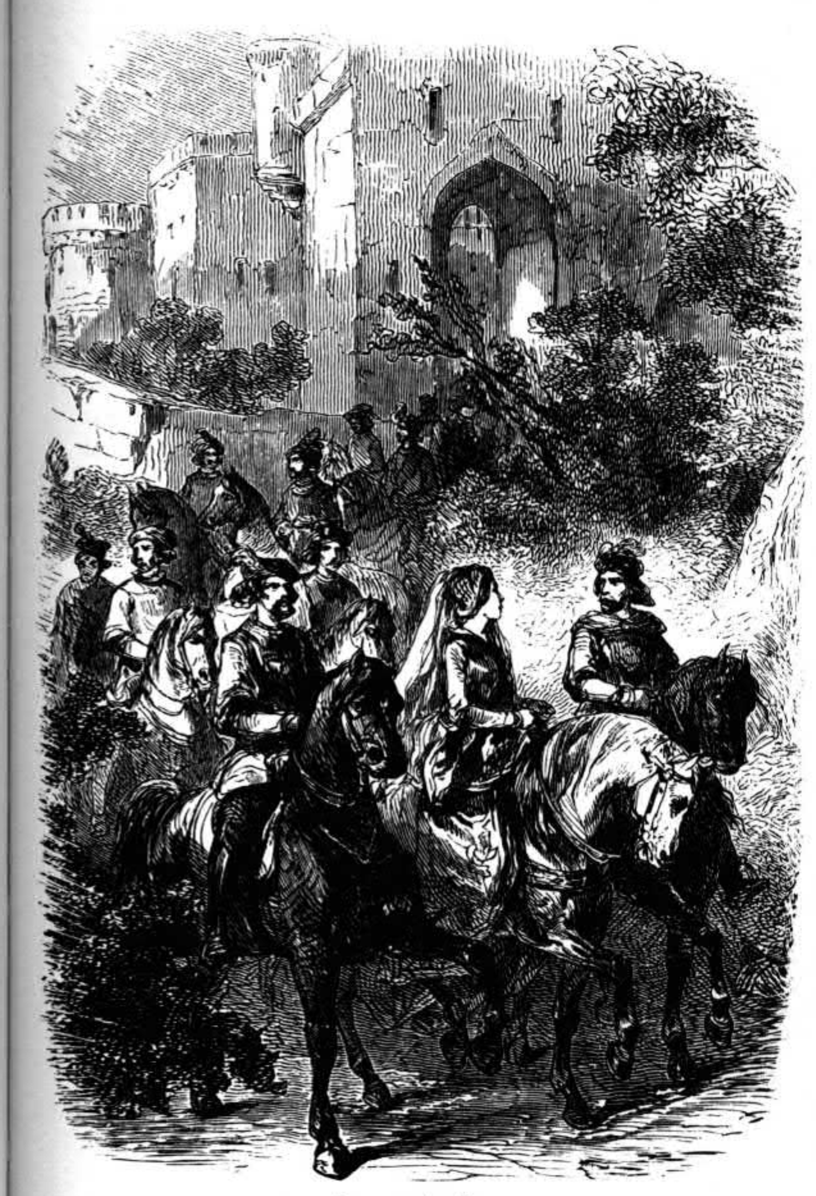
tissait à son oreille, la robe armoriée de Catherine passait et repassait devant ses yeux. La perversité native de la femme venait de lui apparaître tout entière dans la mystification dont il avait été l'objet, il pensait au prestige du rang d'un prince tel que le duc d'Orléans, à la situation malheureuse d'un pauvre baron dépossédé, excommunié, banni, et il se félicitait presque de n'avoir pas été suivi par sa Catherine, dont la beauté aurait pu attirer l'attention du prince ou de ses limiers. Il cheminait ainsi depuis une demi-heure environ, quand, arrivé à une étoile où huit routes se croisaient uniformes et sombres, il s'arrêta un instant pour s'orienter; mais il ne put parvenir à le faire, et il avait pris le parti d'attendre le passage de quelque voyageur pour recevoir une indication précise, quand un jeune gars, enveloppé d'une blouse de toile grise qui tombait jusqu'à ses talons, et le visage ombragé d'un chapeau de paille à large bords, se dressa devant lui sur la route où il paraissait avoir dormi. Bertram l'interrogea, et l'enfant, qu'on distinguait à peine à la lueur des étoiles, répondit en baîllant et en se frottant les yeux, qu'il allait lui-même à Fontainebleau, et qu'il servirait volontiers de guide aux voyageurs. Quand, à force de répéter ce peu de mots que sa voix enrouée et son accent bizarre rendaient presque inintelligibles, il fut parvenu à se faire comprendre, il s'élança d'un bond sur la croupe de *Gibby*, et prenant aux mains du baron étonné les guides du noble animal qui piaffait et hennissait avec une singulière expression de terreur, il enferma Ombert entre les rênes. Passant alors ses deux jambes autour de celles du baron, il força celui-ci de donner de l'éperon à sa monture, qui s'élança en soufflant par un étroit sentier dont l'accès était caché sous des broussailles que *Gibby* franchit en bondissant. *Flint* s'élança en hurlant sur les traces de son maître, et Bertram mit son cheval au galop sans rien comprendre à la

scène dont il était acteur, mais résolu de n'abandonner en aucune circonstance, par crainte du danger, un maître qu'il aurait trahi par intérêt sans le moindre scrupule.

Ombert, inaccessible à la crainte, examina rapidement sa position, et, persuadé qu'il avait affaire à un être surnaturel, résolut d'abord de ne lui point opposer une résistance vaine et par conséquent sans dignité; mais, au bout d'un instant, le souffle pur et calme de son étrange compagnon, qui appuyait sur lui sa tête et semblait s'être endormi sur son épaule, lui rendit quelque confiance dans les moyens humains, et il commença par reprendre les guides de son cheval, que l'enfant lui abandonna sans résistance. Il voulut d'abord en user pour ralentir le galop; mais il comprit bientôt qu'à défaut des éperons dont il était redevenu maître, un agent qui lui échappait aiguillonnait la pauvre bête. A ce moment il sortait du fourré qu'il avait traversé avec tant de rapidité, et la lune qui se levait blanchissait une vaste clairière qui s'élevait au nord en amphithéâtre, et que bornaient de toutes parts de noirs rideaux de pins. Ombert tourna la tête et fut frappé de la noblesse et de la régularité du profil de son guide, qui, se levant debout sur la croupe du cheval et s'appuyant d'une main familière sur l'épaule du baron, désigna à celui-ci, vers le centre de la plaine, une masse coupée d'ombres et de clairs d'où s'élevaient plusieurs colonnes de fumée.

Ombert comprit que le village de Fontainebleau lui était désigné et que son jeune compagnon lui avait fait prendre un chemin de traverse. Dès lors tout s'expliqua pour lui, et il rougit d'avoir vu dans des circonstances si vulgaires une intervention surnaturelle; puis le sexe de son guide était devenu pour lui un problème, et il ne pouvait se défendre d'une émotion indéfinissable en sentant sur son cœur une main dont la souplesse nerveuse tenait à la fois de la femme et du jeune garçon; cette

main lui semblait brûlante, et la chaleur qu'elle avait communiquée à la source du sang mâle des La Roche-Corbon se répandait subtilement dans tout son corps. Il ôta son casque pour étancher la moiteur de son front, mais une étoffe moelleuse l'avait doucement caressé avant qu'il eût pu dégager des rênes sa main gauche alourdie. Il voulut parler, mais un vague embarras le retint. Immobile, oppressé, il subissait les soins caressants de cet être inconnu à qui ses sens donnaient un nom que repoussaient les apparences, quand tout à coup celui-ci commença dans une langue étrangère, mais pleine de douceur, et avec l'accent d'un jeune homme nubile, une chanson qui fit rougir Ombert des sensations involontaires qu'il venait d'éprouver. Stupéfait et confus, il accusait l'aveugle nature qui livre les sens de l'homme à de si étranges méprises, et il ne pouvait se pardonner d'avoir à son insu et dans un rêve passager donné un rival à sa Catherine. Le jeune chanteur termina sa première stance par un son de poitrine dont la gravité fit résonner l'armure du baron, qui voulut arracher de son corselet la main qui s'y était glissée; mais tout à coup l'inexplicable créature qui se jouait de lui commença un second couplet dans lequel sa voix, s'élevant d'une octave, parcourut avec agilité les tons les plus aigus de la voix féminine. Surpris, ému, charmé plus encore de l'accent passionné de ce chant mystérieux que des difficultés musicales qui s'y trouvaient vaincues, Ombert pressait sur son cœur la main qu'il avait voulu repousser, quand un troisième couplet le replongea dans son incertitude et dans une confusion de sentiments vraiment fatigante pour un homme simple et, pour ainsi dire, tout d'une pièce comme il était. Cette fois, la voix merveilleuse passait avec rapidité des sons les plus aigus aux plus graves, sans qu'aucune note intermédiaire adoucît la brusquerie de ces transitions abruptes; l'étran-



La cavalcade

geté de ces vocalisations, dont le secret est dû au Tyrol, et qui sont maintenant vulgaires, jointe au charme qu'elles recevaient d'un talent musical que la passion élevait, en cet instant, jusqu'au génie, ébranla les nerfs du baron, un voile s'étendit sur ses yeux; suffoqué par les battements précipités de son cœur, il abandonna les guides de son cheval qui reprit immédiatement le galop, et il se laissa tomber dans les bras de son guide. Cependant, les sons bizarres qui avaient causé son trouble se succédaient avec une rapidité croissante, mais leur expression devenait d'instant en instant plus ironique et plus amère, semblable aux éclats d'une joie infernale. Ils berçaient le baron dans une lourde rêverie, dont la souffrance avait un charme âcre et poignant fait à la taille de sa large organisation; bientôt ils se confondirent avec une rumeur croissante qu'Ombert ne chercha pas à s'expliquer. Si en ce moment ses yeux n'eussent pas été voilés par une des mains de son guide, il aurait pu voir que les rochers, qu'il avait pris de loin pour un village, cachaient l'entrée d'une gorge profonde dans laquelle il descendait rapidement. Mais, entraîné par son penchant pour l'aventure et par l'attrait du merveilleux, il s'abandonnait à l'inexplicable et capricieuse direction que le hasard lui avait imposée. Tout à coup *Gibby* s'arrêta, le baron ouvrit les yeux et fut frappé par l'éclat subit d'une vive lumière, dans laquelle tourbillonnaient des formes étranges, en qui il crut voir les sombres hôtes du sabbat. Quand son premier éblouissement fut passé, Ombert se vit avec étonnement entouré de figures hâves et grotesques, les unes sinistres et les autres bouffonnes; toutes le contemplaient avidement et dans une singulière immobilité qui contrastait avec l'agilité prodigieuse de plusieurs mains qui s'occupaient à déboucler ses cuissards et toutes les pièces de son armure, autant pour s'en emparer sans doute que pour le mettre hors

d'état d'opposer de la résistance à une plus complète spoliation. Le baron se mit alors en devoir d'arrêter cette habile manœuvre, mais il ne trouva point son épée, qu'il vit briller à quelques pas entre les mains d'un nain qui en faisait parade; son poignard lui avait été également dérobé. Réduit aux armes naturelles qu'on n'avait pu lui enlever, il voulut assener sur la tête du plus hardi de ces larrons un coup que son gantelet aurait pu rendre redoutable, mais son mouvement fit tourner la selle dont les sangles avaient été coupées, et il tomba lourdement sur la bruyère, qui amortit un peu la violence du choc. En un instant il fut réduit à une immobilité complète par la cohue des assaillants qui s'emparèrent de chacun de ses membres, et il se croyait sans doute à sa dernière heure, quand une voix bien connue, tonnant à ses oreilles avec l'accent d'une autorité souveraine, dissipa en un instant la foule qui l'entourait.

— Mon hôte, lève-toi, et sois le bienvenu!

A ces mots, prononcés en langue française et qui succédaient à une énergique apostrophe qu'il n'avait pu comprendre, Ombert se dressa rapidement sur ses pieds et se trouva en face de Jehan le Réchin. Son étonnement fut moins grand de rencontrer cet homme en un tel lieu et en pareille compagnie, que de voir le changement qui s'était opéré dans la personne et dans le costume du mendiant. L'ironique humilité de son maintien avait fait place à une dignité réelle: sa taille s'était miraculeusement redressée, et il ne paraissait pas avoir plus de quarante ans; un costume pompeux et bizarre relevait sa bonne mine; ses yeux étincelaient dans l'ombre qu'un turban de soie écarlate projetait sur son visage basané, et une majesté sauvage resplendissait dans tous ses traits. Le baron dissimula sa surprise comme il convenait à un homme de son rang, et son regard seul exprima à son libérateur une

reconnaissance qui ne changea rien au ton de supériorité qu'il crut devoir prendre avec lui, ainsi qu'il aurait fait avant cette aventure. Le Réchin ne se méprit point sur le rôle qu'il avait à jouer en cette rencontre. Il se montra moins familier qu'au château du baron, et il commença par faire rendre à celui-ci ses armes, pendant qu'il ordonnait qu'on fît reposer son cheval. Bertram, qui aurait suivi son nouveau maître en enfer, arriva sur ces entrefaites, précédé par *Flint* qui bondissait de joie, et le Réchin ordonna que l'on prit soin de l'un et de l'autre, sans oublier la monture de l'écorcheur. Puis le baron ayant consenti à parcourir les domaines du mendiant, celui-ci lui expliqua, chemin faisant, comment, averti par un espion de la troupe, que le baron de La Roche-Corbon venait d'être amené au camp, il s'était empressé, lui, chef et roi absolu de la bande, de se rendre sur le lieu où ses gens commençaient leur honnête métier.

— La Bohême, dit-il en terminant, vous doit, monseigneur, une grande reconnaissance, et vous vous êtes fait parmi ses enfants des amis qui ne vous manqueront pas au besoin; notre puissance, pour être absconde et souterraine, n'en est que plus active. Les rois ne l'ont pas toujours méconnue, et les personnages les plus élevés en dignité la prennent quelquefois à leurs gages.

— Un simple baron, répondit en souriant Ombert, ne saurait donc la dédaigner sans outrecuidance; aussi, mon hôte, je me mets sous cette haute protection, et peut-être ne tarderai-je pas à en avoir besoin, car je viens d'offenser mortellement un prince dont j'aurais dû peut-être me ménager l'appui.

— J'en connais un, repartit le Réchin, qui saura mettre un frein à la colère du prince; voilà, monseigneur, celui dont l'appui pourra vous être utile... tant qu'il aura besoin de vous, ajouta-t-il avec un rire amer.

Bien que ces derniers mots eussent échappé au Réchin comme un retour de sa pensée sur ses propres affaires, ils firent impression sur Ombert, qui s'en souvint plus d'une fois par la suite.

Cependant il examinait avec curiosité l'asile que la tribu nomade dont il était l'hôte pour une nuit avait su se créer dans cette gorge solitaire. Une tente circulaire et ouverte sur le milieu en occupait le centre; cette tente était composée de lambeaux d'étoffes diverses de tissus et de couleurs; un grand feu était allumé au milieu et paraissait n'avoir pour but que d'échauffer cette salle ouverte à tous les vents du ciel, et qui abritait les chevaux, les hommes et le bétail qui s'y trouvaient confondus sans aucun ordre apparent. Les cuisines étaient dressées en dehors de la tente et adossées pour la plupart aux rochers; des broches y tournaient, étalant l'espoir du souper qui paraissait devoir être prochain, et que contemplaient d'un œil avide des enfants en bas âge et des chiens adultes. Ce lieu était aussi le rendez-vous des animaux jongleurs qui servaient au besoin de gagne-pain à la troupe; un ours tournait une broche d'un air bénin, et un singe, encore paré d'une toque empanachée, se brûlait les doigts en tirant de la braise des grillades qu'un enfant lui disputait avec avantage. Quant aux hommes et aux femmes de tout âge qui circulaient dans ce capharnaüm, Ombert admirait l'extraordinaire expression d'intelligence et d'activité qui animait leurs traits souvent irréguliers, mais rarement désagréables. Il lui sembla que la laideur, dans cette race étrangère au sol de la France, n'avait point ce caractère de vulgarité et d'hébétement qui est propre à la vieille nation gauloise, tandis que la beauté s'y rattachait à un type plus harmonieux et plus sévère que celui dont la race franque étalait encore à cette époque l'originaire distinction. Quand il eut parcouru tout l'espace occupé par les sujets de Jehan

le Réchin, celui-ci termina de la sorte les détails qu'il avait donnés à son hôte sur des mœurs si nouvelles pour lui:

— La Gorge-aux-loups que vous venez de visiter, lui dit-il, est fortifiée contre les attaques du populaire et des archers de Sa Majesté par une terreur superstitieuse que nous avons su répandre à vingt lieues a la ronde; nous nous sommes en outre ménagé autour de Paris plus d'un asile du même genre, mais c'est ici que nous avons établi notre quartier général. A vrai dire, ce lieu, non plus que ceux où nous avons coutume de nous réunir, n'offre pas toutes les conditions d'élégance et de commodité qu'on trouve à La Roche-Corbon, mais aussi n'est-il pas dans le voisinage de l'abbaye de Marmoutiers. Je ne vous ai raconté de nos mœurs et de nos usages que ce qui pourrait vous échapper dans le court séjour que vous ferez près de nous, car j'ai voulu vous ménager quelques surprises qui laisseront de profondes traces dans votre esprit juste et sain, en dépit d'une éducation où la nature s'est vue toujours contrariée. Vous ne prendrez ni nos principes ni nos mœurs, car ils ne sauraient convenir à un homme placé dans le monde comme vous l'êtes, et dont les premières impressions ont été purement sociales. Mais plus d'une fois peut-être, quand la vie vous aura révélé ses secrets et quand ses chaînes commenceront à vous peser, assis au foyer hospitalier du château de vos pères, vous pencherez la tête et vous songerez à la vie insouciante et libre des bohémiens. Deux fois vous m'avez vu intervenir dans votre destinée avec une autorité qui a dû vous surprendre, plus d'une fois encore je vous apparaîtrai en des difficultés que, réduit à vos propres forces, vous ne sauriez surmonter, et que vous me verrez éluder sans effort. Souvent, sans doute, des actes que vous avez coutume de trouver condamnables et que les apparences vous rendront odieux, nous mettront mal dans votre esprit, et

demain peut-être dans l'homme qui vous parle vous ne verrez qu'un scélérat; pensez alors à la protection désintéressée et à l'inviolable reconnaissance de Jehan le Réchin; souvenez-vous du regard qu'il vous adresse en ce moment, et ne prononcez pas dans une cause obscure; n'écoutez que votre cœur noble et généreux, une voix s'y élèvera toujours en faveur du mendiant que vous avez sauvé, du père que vous avez rendu à sa famille errante.

En achevant ces mots, Jehan conduisit le baron sous la tente où le souper était dressé sur des nattes qui servaient de sièges et où se roulaient déjà, pêle-mêle, hommes et femmes, enfants, vieillards, l'ours, les singes, le nain, les chiens savants, enfin tout ce peuple sauvage et grotesque que le Réchin appelait sa famille. Les pots luisaient de toutes parts au milieu des groupes sans nombre, la venaison fumait à la clarté des torches, et le foyer jetait vers le ciel une colonne de flamme pétillante et joyeuse; tout révélait le projet d'une orgie effrénée. Le baron se laissa désarmer pour être plus à l'aise; puis, ayant chaussé des babouches étincelantes de paillettes, il s'enveloppa dans un large cafetan et s'étendit joyeusement près de son hôte sur la première natte qui se rencontra sous ses pieds.

Tout en satisfaisant un appétit digne des premiers âges, le baron jetait les yeux autour de lui et paraissait préoccupé; Jehan en fit la remarque, et son malin sourire embarrassa quelque peu le baron, qui sentait, sans se l'avouer peut-être, que sa curiosité n'était pas innocente; il retint pendant quelque temps une question près de lui échapper; mais, peu habitué à combattre ses impressions, il demanda enfin à son hôte, d'un ton qu'il s'efforça de rendre indifférent, si la fée ou le gnome qui lui avait servi de guide tarderait longtemps encore à sortir de terre ou à tomber des nuages. En achevant ces mots, il leva la tête vers le Réchin, mais il ne put entendre la réponse du chef

ni voir l'expression sardonique qui anima en ce moment son visage de cuivre; car deux mains que ses sens reconnurent s'abaissèrent tout à coup sur ses yeux, et une voix toute féminine murmura près de son oreille ce mot:

— Devine!...

Ombert devina sans doute, car il ne put parler. Quand il rouvrit les yeux, le Réchin avait disparu: à sa place, se tenait debout, dans un gracieux embarras, une créature en qui il reconnut la taille de la jeune fille qu'il avait délivrée et le profil du jeune garçon qui lui avait servi de guide. Mais à cette heure toute incertitude était dissipée, le baron contemplait une femme. La bohémienne s'était parée de tout ce qu'elle avait de plus précieux et de plus rare. Ses longs cheveux étaient ornés d'une multitude de pièces de monnaie de tous les temps et de tous les pays, qui sonnaient autour de sa tête; des perles, des pierres précieuses, des grains d'ambre et des fils de corail brillaient au milieu de ses tresses noires; un gros saphir jetait de sombres feux au milieu de son front; sa taille était serrée dans un corset de satin bleu broché d'argent; une ample et longue robe blanche de cachemire, étoffe alors inconnue en Europe, entourait ses hanches nerveuses et, s'ouvrant à la pointe de son corset, laissait voir des jambes fines et rondes serrées dans un caleçon de soie blanche rayée de bleu; son cou, sa poitrine, ses épaules, ses bras et ses pieds étaient nus, et sa peau brune paraissait ne recevoir aucune impression de l'air frais de la nuit. Elle croisa les jambes, et s'assit à la façon des Orientaux, en rougissant de plaisir sous les regards dévorants que lui jetait Ombert; elle parla et fit voir des dents noires et luisantes comme le jais, sa bouche exhalait le parfum du benjoin. Ombert ne s'étonnait de rien: « tels sont, pensait-il, les usages de la Bohême. »

— Je m'appelle Zéa, lui dit la jeune fille; je suis née il

y a treize ans dans ce bois; ma mère est sous une yeuse de quatre ans; j'ai mis un signe sur l'écorce. Une fille de Bohême ne connaît point son père, mais on trouve que je ressemble au chef, et je sens que je l'aime comme j'aimais ma mère. Toi, tu es Ombert; dans ta tribu on t'appelle baron: cela veut dire chef et fils de chef; tu n'as qu'une seule femme, elle ne t'aime pas, et tu l'aimes parce qu'elle est blanche; moi je t'aime, et tu ne m'aimes pas, parce que je suis noire. Telle est la vie; ma mère m'a dit cela.

En prononçant ces derniers mots, Zéa jeta sur ses bras polis et sur son épaule dorée un regard qu'elle releva ensuite sur Ombert avec coquetterie; mais elle avait réveillé un souvenir dont elle ignorait la puissance. Les yeux d'Ombert s'étaient remplis de larmes, il les tenait baissés pour dissimuler sa faiblesse, et il portait lentement les morceaux à sa bouche, pendant que Zéa continuait son babil enfantin. Tout à coup il l'interrompit.

— Zéa, lui dit-il, le Réchin qui vous a parlé de Catherine, vous a-t-il dit pourquoi elle ne m'aime pas?...

— Non, répondit la bohémienne avec douceur, mais je l'ai deviné...

— Eh bien? dit Ombert avec tendresse en prenant sa main.

Zéa rêva un instant, et lui dit en le regardant:

— Le jour, tes yeux cherchent ses yeux, et la nuit, tes lèvres n'attendent pas les siennes... Près d'elle, tu soupires comme le ramier dans les bois, et tu gémis comme tout mortel dont le cœur est blessé... Quand son regard tombe sur toi, tu te sens ému jusque dans les entrailles, et le frémissement de ta voix décèle le trouble de ton cœur... Quand tu lui parles, tu t'arrêtes parfois tout à coup, et tu trembles de lui avoir déplu... Voilà pourquoi elle ne t'aime pas.

Ces mots étaient accompagnés d'une pantomine si tou-

chante, et la bohémienne, en les prononçant, se donnait si bien tous les torts qu'elle reprochait à Ombert, que celui-ci, vaincu par cet ingénieux témoignage d'une tendresse humble et soumise, ne voulut pas lui rendre l'ingratitude dont la sienne avait été payée; il connaissait trop bien les tourments de l'amour dédaigné pour vouloir les causer lui-même, et, en cédant aux mouvements impétueux de son cœur, il crut obéir aux inspirations de la seule pitié.

— Non, s'écria-t-il en attirant la bohémienne dans ses bras, je ne veux pas vous croire!... Non, chère enfant, un noble cœur ne peut être insensible à tant de passion. Laisse-moi croire que l'amour attire l'amour, et laisse-moi te le prouver.

En parlant ainsi il pressait Zéa sur son cœur; mais, avant que ses lèvres eussent pu effleurer celles de la bohémienne, celle-ci, glissant comme une couleuvre entre ses bras, bondit au-dessus de sa tête. Etonné, il la chercha des yeux, et la vit à quelques pas de lui sur les genoux d'un jeune gars de sa tribu à qui elle prodiguait les plus tendres caresses.

Ombert sentit au cœur un froid mortel, il serra convulsivement les poings, et prenant un flacon de vin qui se trouvait à sa portée, il le vida d'un trait en appelant l'ivresse au secours de son pauvre cœur défaillant. En ce moment un léger bruit lui fit tourner la tête, et dans les yeux perçants de Jehan le Réchin il lut la fatale sentence: « N'attendez jamais qu'il sorte d'une robe autre chose que perfidie et noire trahison! »

Le baron, irrité de la supériorité que les circonstances donnaient si fréquemment sur lui à un homme d'un rang si inférieur au sien, traita le bohémien avec quelque hauteur. Jehan le laissa exhaler sa mauvaise humeur pendant quelques instants; enfin il prit la parole:

— Quand le malade s'emporte contre le médecin, dit-il en souriant, c'est un signe que la guérison est proche; quand le voyageur commence à maltraiter son guide, c'est qu'il aperçoit de loin le clocher de la ville où il est attendu. Puisse bientôt mon hôte, initié aux secrets de l'amour et à la science de la vie, oublier dans un profond repos les épreuves passagères auxquelles il devra la sagesse!

Ombert ne comprit point le sens de ces paroles mystérieuses, mais il fut touché du ton affectueux qui les accompagna; il fit signe au bohémien de s'asseoir près de lui, et se livra avec abandon à la gaieté que les joyeux discours de son hôte lui rendirent bientôt, et qu'un vin généreux contribua à entretenir. Cependant l'orgie grondait autour de lui comme un orage; les cris rauques ou glapissants, les défis insensés, les joyeuses chansons, les épanchements larmoyants, éclataient à son oreille au milieu d'une rumeur confuse, tous les sons étaient discordants, toute forme était altérée; déjà les yeux sortaient de leurs orbites, chaque bouche était contractée; les gestes avinés, les postures obscènes se croisaient, se confondaient aux yeux d'Ombert, dans un chaos que les fumées du vin lui dérobaient par intervalles, et au milieu de ce tableau mouvant que la clarté des torches n'éclairait qu'à regret surgissait d'instant en instant une forme suave qui jetait autour d'elle une vive lumière; mais cette vision, fugitive comme un éclair, laissait l'âme d'Ombert dans une nuit profonde qui se dissipait lentement et qu'il eût voulu prolonger.

Cependant ses yeux restaient ouverts, et ses sens recevaient de tous les objets extérieurs des perceptions confuses, ou incomplètes et faussées; le sentiment de la réalité s'altérait graduellement en lui, la vie se rapprochait du rêve et s'y brisait en s'y réfléchissant, comme un rivage qu'on voit s'allonger en tremblant dans le miroir d'une eau courante.

Tout à coup les groupes des buveurs s'ébranlent, se confondent, une force inconnue les emporte dans une ronde immense, comme un vent d'orage fait tournoyer les feuilles sèches dans les bois. Ombert se lève et veut fuir, mais il cherche en vain une issue. Tantôt un énorme serpent aux écailles changeantes déroule autour de lui des anneaux éblouissants et qui se succèdent sans fin, tantôt, penché sur un courant rapide, il voit passer les flots et se sent gagné par le vertige; mais voilà que des eaux sort une femme belle et nue, l'écume du fleuve étincelle parmi ses noirs cheveux, et des gouttes brillantes ruissellent et sautent de son épaule sur ses seins bruns; elle tend les bras, et souriant avec des dents d'ébène:

— Viens, dit-elle.

Ombert, s'élance, mais le courant l'entraîne loin des bords. Roulé entre deux foules dont l'une s'écroule sans cesse devant ses pas tandis que l'autre se rue avec fureur sur lui, Ombert rêve qu'il est bercé par le vaste océan dont la voix mugit à ses oreilles. Il ne veut point lutter contre les flots dont il est le jouet, il s'abandonne à leur caprice; mais des profondeurs de l'abîme une voix monte jusqu'à lui, il tressaille, et ses yeux plongent sous les vagues. Là, parmi des formes sans nom, parmi ces créations insensées que la nature a reléguées loin du soleil, la perfide Zéa livre sa bouche aux baisers d'un vieillard insolent qu'Ombert a déjà rencontré sous les flots dorés de la Loire. Le méchant vieillard rit des menaces d'un rival dédaigné; Ombert, transporté de fureur, s'efforce en vain de parvenir jusqu'à lui, les flots mugissants le repoussent, l'emportent, l'élèvent jusqu'au ciel et le jettent inanimé sur le rivage.

Quand Ombert reprit ses sens, il se trouva mollement étendu à quelques pas de la tente sur un lit de bruyère fraîche; les pâles rayons de la lune glissaient à travers les

feuilles d'un bouleau et éclairaient une douce figure qui se penchait sur lui et le contemplait de l'air d'une mère inquiète, une bouche fraîche et souriante se posa doucement sur la sienne.

— Serre-moi sur ton noble cœur, mon brave Ombert, lui dit Zéa, je suis à toi, je suis vaincue, ne crains plus de me voir échapper de tes bras!

CHAPITRE QUINZIÈME

Une fâcheuse reconnaissance

A la pointe du jour, Ombert fut réveillé par les hennissements de *Gibby*, qu'il aperçut à quelques pas, sellée et harnachée. Zéa tenait la jument par la bride. La bohémienne avait revêtu un costume qui se composait d'un pourpoint court de velours bleu passé et d'un haut-de-chausses de laine à raies rouges et noires, qui, fort étroit le long des jambes, s'élargissait au-dessus de la taille, et dissimulait sous les bouffantes de soie rouge qui s'échappaient par des crevés le léger épanouissement des hanches de la jeune femme. Bertram avait attaché son cheval à un arbre, et il présentait au baron les diverses pièces de son armure, qui brillaient aux premiers rayons du soleil. Ombert eut quelque peine à reprendre ses sens; il jetait autour de lui des regards étonnés.

Le sommeil du matin, après une nuit de bonheur, est profond et difficile à secouer.

Quand le baron eut aperçu Zéa, qui souriait malignement et dont les yeux étincelaient dans l'ombre d'un bicoquet de feutre gris orné de quelques plumes de coq, il rougit et se hâta de revêtir son armure, après quoi il monta à cheval. Zéa lui attacha ses éperons et sauta en croupe derrière lui, après lui avoir indiqué la direction qu'il devait prendre pour sortir de la Gorge-aux-Loups. *Flint* aboyait et bondissait follement devant *Gibby*, et Bertram

suivait silencieusement son maître. Au détour d'un hallier qui formait l'entrée du ravin, Jehan le Réchin parut tout à coup aux regards du baron, qui l'avait parfaitement oublié, ou plutôt qui ne se l'était pas encore rappelé.

Le bohémien avait repris les haillons sous lesquels Ombert l'avait vu pour la première fois. Il souhaita au voyageur une heureuse arrivée et lui indiqua un gîte qu'il lui conseilla de choisir de préférence à tout autre.

— Cette hôtellerie, dit-il à Ombert, convient sous tous les rapports à un seigneur dont le rang est élevé et la situation un peu basse. Les bohémiens ne vous y inquiéteront pas, et pourtant ils auront l'œil sur vous et vous serviront, à votre insu, en amis humbles et fidèles... Ce conseil, poursuivit Jehan, est le seul qu'il me convienne de vous donner. Je connais la jeunesse et sais combien elle est rétive aux enseignements qui ne lui viennent point des événements. La nécessité vous jettera parmi les nôtres, vous y serez reçu en frère. Jusqu'à ce jour, que le hasard vous guide! Il protège souvent les hommes qui vous ressemblent; mais il faut l'aider au besoin, car souvent l'audace est impuissante sans le conseil.

Ombert, habitué au langage mystérieux et solennel du bohémien, sourit avec douceur à son hôte et lui dit adieu de la main; puis il se dirigea, à travers la clairière, vers un fourré que la bohémienne lui indiqua.

Il fallait éviter la ville de Fontainebleau, où Ombert aurait pu faire une fâcheuse rencontre: le duc d'Orléans devait partir de grand matin et suivre une route qui longeait, pour le plus souvent, la rive gauche de la Seine jusqu'à un village de cette rive où plusieurs bateaux l'attendaient pour le transporter à Paris avec les principaux personnages de sa suite. Il s'agissait donc pour Ombert de gagner, à travers la forêt, un point de cette



Zéa

même route qui se trouvât au-dessus de celui où le duc d'Orléans devait l'abandonner. Ombert confia de nouveau à la bohémienne les guides de son cheval, et s'abandonna pour cette fois en toute confiance à sa petite amie, qui peut-être méditait déjà quelque trahison.

Chemin faisant, quand Ombert eut vaincu l'embarras juvénile qui le condamnait au silence, une conversation intime et fraternelle s'établit entre son guide et lui. Zéa lui raconta la vie chanceuse et libre des bohémiens; répondant toujours avec franchise et naïveté aux questions d'Ombert, elle lui exposa la rigoureuse et farouche logique sur laquelle est basée toute la morale de ces peuplades indisciplinées qui fondaient alors sur l'Occident comme ces nuées de sauterelles dont il est question dans les saintes Ecritures; puis elle lui parla de ses jeunes années, de sa mère, une enfant comme elle, de sa mère qu'elle aimait si tendrement et qu'elle avait tuée. A ce mot, qui résonna dans le babil enfantin de la jeune fille comme le cri de la chouette au milieu de la chanson du rossignol, Ombert tourna la tête avec étonnement vers la bohémienne.

— Quoi! s'écria-t-il, par mégarde sans doute?

— Hélas! non! dit en soupirant Zéa. Monseigneur, voici: La violette fleurit avant le lis, et les boutons d'or des prés avant les roses. A douze ans, ma mère avait une fille qu'elle appelait Zéa; à huit ans j'étais plus grande que ma mère, et nous étions bien enfants toutes deux. Un jour que nous cherchions des fraises dans ce bois, nous parvînmes en haut de la Roche-qui-pleure. A ce moment, votre roi Charles VI, qui pour lors n'était pas *occupé* et qui prenait le divertissement de la chasse, vint à passer avec sa suite. Tous les jeunes seigneurs qui formaient son escorte nous jetèrent en passant des paroles moqueuses et douces à la fois. L'un d'eux, qui marchait à la droite du roi, me sembla beau et brillant comme Aldébaran

dans sa gloire; il nous regarda avec des yeux étincelants. Le roi lui dit alors:

» — Mon frère, voilà deux ribaudes qui doivent être de votre goût...

» Celui à qui le roi disait : « mon frère... » rougit et baissa les yeux. Je ne sais ce qu'il répondit, mais il ralentit le pas de son cheval, et quand il fut un peu en arrière il détacha son écharpe, qui était toute brodée d'or, et il me la jeta, car c'était à moi, j'en suis sûre; puis il partit au galop en criant:

» — A l'hôtel Saint-Pol, belle mie!...

» Je m'élançai sur l'écharpe, qui était restée suspendue aux branches d'un bouleau nain, et que ma mère, jalouse, s'efforçait déjà de saisir. Nous luttâmes longtemps sur la pente glissante du rocher, mais je fus la plus forte: la pauvre Djerrid tomba et s'efforça de m'entraîner dans sa chute. Je parvins à me retenir aux branches du bouleau, et en deux bonds je fus auprès d'elle. Hélas! il n'y avait plus de ressource, son front était horriblement ouvert; elle tourna les yeux vers moi et me sourit avec douceur; puis, me montrant du doigt l'écharpe, elle fit signe qu'elle la désirait; je courus la chercher, elle contempla longtemps les signes qui s'y trouvaient brodés, puis elle me dit, en me montrant un petit écusson d'azur où brillaient trois fleurs de lis d'or:

» — Zéa, c'est l'écharpe du prince...

» Ce furent ses dernières paroles. Je l'avais appuyée contre un arbre, et, agenouillée devant elle, je pleurais sur son cœur. Pendant ce temps, ma pauvre mère m'avait fait un turban de l'écharpe brodée, et ses doigts l'ajustèrent à mon visage jusqu'au moment où je pris son dernier soupir dans son baiser. Je creusai moi-même sa tombe, et j'y plantai une petite yeuse que la dent des jeunes faons a épargnée. Mais je ne suis point allée à l'hôtel

Saint-Pol, et j'ai pris en haine ce frère du roi que j'aurais aimé s'il ne m'avait point coûté ma pauvre mère.

— Et voilà sans doute, interrompit Ombert, pourquoi vous opposiez hier une si farouche résistance au pourvoyeur du prince? Ce souvenir seul...

— Oh! s'écria Zéa, que le ton piqué du baron rendit à sa folle gaieté, ce n'était pas la seule raison peut-être, et vous oubliez que je n'étais pas en toilette de cour; j'avais oublié mon écharpe, et le prince m'aurait prise pour une ribaude, à me voir sortir de la poche d'un de ses archers. Oh! ce n'est pas ainsi que je veux le revoir, car je l'aime et je le hais en même temps. Croiriez-vous qu'hier, en cherchant à lui échapper, je me reprochais une haine injuste et qui me privait du bonheur d'appartenir, ne fût-ce qu'entre deux soleils, au plus noble prince de la terre.

Ombert se mordit la lèvre et garda le silence.

Au bout de quelques minutes, Zéa poursuivit d'un ton rêveur et comme si elle eût répondu à ses seules pensées:

— Et pourtant, il faut qu'il périsse... Le sang veut du sang... Pauvre jeune seigneur! si noble et si beau!...

Ombert enfonça ses éperons dans les flancs de l'innocente *Gibby*, qui piaffa et fit entendre un hennissement douloureux.

Zéa flatta de la main la victime de ses étourderies et lui adressa quelques encouragements d'un ton plein de douceur.

Après une assez longue pause, Ombert, qui ne pouvait dissimuler son dépit, s'écria enfin brusquement et en homme qui se soucie peu d'adoucir et de ménager une transition:

— Et l'amour! l'amour, enfin! car vous m'avez parlé de tout ce matin, excepté de l'amour. Vous avez sans doute sur ce sujet des idées aussi étranges que sur la religion et sur la morale. Qu'est-ce que l'amour en Bohême?

— L'amour!... répondit Zéa en étouffant à grand-peine le rire qui commençait à la gagner.

Et elle répéta en serrant faiblement Ombert sur sa poitrine et en pressant de ses genoux les genoux du baron:

— L'amour... (Elle semblait rêver et resserrait de plus en plus les liens magnétiques dont elle étreignait son amant.) L'amour des lis pâles de la Touraine, dit-elle enfin. C'est un souffle passager qui les courbe et les relève tour à tour, mais qui ne les brise jamais. L'amour des roses de Paris, c'est un parfum suave et fugitif que le vent emporte et disperse.

— Fort bien! dit Ombert avec amertume, mais le parfum de la violette des bois n'est-il jamais emporté par la brise? tous les buissons des chemins ne l'accrochent-ils pas au passage? et le bouton d'or des champs refuse-t-il les sucs amers de son calice à tous les papillons de l'air? Mais laissons ce langage oblique où vous êtes plus habile que moi et où je sens que je m'embrouille, il ne s'agit point ici d'équivoquer sur des images et de cacher de méchantes pensées sous un langage fleuri comme l'autel de saint Martin en la cathédrale de Tours. Répondez-moi, Zéa, et ne m'ôtez pas le courage de vous gronder en me serrant ainsi sur votre cœur perfide, dont la noirceur se déguise aussi sous ses fleurs. Qu'est-ce que l'amour d'une bohémienne? parlez.

— L'amour d'une bohémienne, répondit gravement Zéa, c'est la reconnaissance du plaisir.

— Quoi! rien de plus?

— Rien de plus: mais n'est-ce pas assez?

— Pour vous peut-être.

— Et pour vous, donc? s'écria Zéa, dont l'accent devint tout à coup bref et impétueux, pour vous qui me parlez, n'est-ce pas déjà trop? et ne chasserez-vous pas demain le souvenir importun de cette nuit dont vous rougissez

déjà peut-être? Quand les charmes que j'ai murmurés hier autour de vous auront cessé d'agir comme un parfum qui s'évapore, quand mes bras qui vous ceignent n'échaufferont plus votre sang, que vous restera-t-il de cette nuit heureuse, hors le remords et la fatigue du plaisir? car les nuits de Bohême, cher novice d'amour, ne sont pas des nuits de Touraine. Oh! je sais bien ce qui m'attend; et l'espoir est un piège dont les appâts me sont connus. Oh! vous m'aimiez hier, hier j'étais votre Zéa, la châtelaine était vaincue, vous gémissiez comme un enfant timide, vos regards demandaient merci, vous étiez à la fois mon sire et mon vassal, vous étiez mon Ombert; et demain, si la bohémienne, escortée de l'ours et du nain, vient à mener ses jongleries sous un balcon chargé de belles dames et de nobles seigneurs, le sire de La Roche-Corbon détournera la tête en rougissant et entraînera sa blonde châtelaine, dont les yeux bleus et languissants chercheront le comte Adhémar.

Ombert tressaillit vivement, mais il se contint, espérant que Zéa lui en apprendrait davantage. Zéa, penchée sur le flanc de *Gibby*, suivait sur le visage du baron l'effet de ses paroles; après courte pause, elle poursuivit:

— Voilà ce qu'ils nous offrent, et ils exigent en retour que notre pensée les adore et les suive de loin, comme on dit qu'ils adorent leur Dieu, et que jusqu'au tombeau nos sens mêmes leur soient fidèles. Nous autres filles d'Egypte, nous naissons trop près du soleil pour n'y pas voir plus clair dans les affaires de ce monde, et nous laissons cette religion aux femmes d'Occident, qui en ont tant et de si diverses à la fois. L'amour d'une bohémienne, c'est un long souvenir et une tendre bienveillance; il ne se nourrit point de promesses et de serments, il n'a point inventé des mots creux et sonores pour parer les simples dons de la bonne nature; il croit que le plaisir est saint,

et il le prend pour Dieu: s'il n'en a point d'autres, du moins il sert bien celui-là...

Ombert, qui n'avait pas écouté ces derniers mots, interrompit la maligne prêcheuse.

— Zéa, lui dit-il, peut-être avez-vous raison, et sans doute on a tort d'exiger en amour plus qu'on ne peut donner... vous m'avez promis votre bienveillance, la mienne vous suivra partout. Quant à la reconnaissance dont vous avez parlé, je sens que je vous en dois plus qu'à toute autre... c'est un aveu qu'il me plaît de vous faire. Mais vous m'avez rappelé vous-même des devoirs et des sentiments que vous m'aviez fait oublier; ne m'en veuillez donc pas si je vous interroge sur un sujet où vous paraissez avoir des lumières qui me sont refusées. Ce n'est pas au hasard que vous avez prononcé le nom du comte Adhémar, et j'ai compris l'allusion que vous avez faite à son amour pour Catherine. Cessez un jeu cruel et dites-moi toute la vérité: cet amour du comte est-il partagé?

— Je l'ignore, répondit Zéa, et peut-être l'ignore-t-elle aussi, mais je le saurai. Qui peut rien comprendre à vos sentiments à tous? vous avez tout embrouillé avec de grands mots: peut-être l'aime-t-elle comme j'aime le duc d'Orléans.

— Mais ce comte Adhémar, qui est-il et d'où lui vient sa puissance mystérieuse?...

— Il ne tiendra qu'à vous de le savoir sur l'heure. Ecoutez...

Le baron prêta l'oreille et entendit un bruit confus de voix mêlé au pas de plusieurs chevaux.

La bohémienne poursuivit:

— Monseigneur le duc d'Orléans va passer en compagnie du comte Adhémar: vous plaît-il de les voir tous deux? Bien des mystères vous seront alors expliqués, mais cette rencontre ne sera peut-être pas sans danger pour vous.

Comme Zéa l'avait prévu, le baron sourit avec dédain; prenant aux mains de la bohémienne les guides de *Gibby*, il franchit rapidement la lisière d'une route que son guide lui avait fait longer à dessein depuis plus d'un quart d'heure, et il aperçut à trente pas un cortège d'hommes armés. Afin de rencontrer en face les cavaliers qui composaient cette troupe, il adossa son cheval à la lisière, et fit signe à Bertram, de qui il avait été rejoint, de prendre la même attitude, mais à quelques pas en arrière. Cependant le cortège approchait. Parmi quelques hommes armés de toutes pièces Ombert aperçut deux cavaliers vêtus de longues robes couvertes de velours garni de fourrures. Il reconnut aussitôt Adhémar et l'écervelé Savoisy. Le premier était couvert d'un chaperon orné d'une longue plume blanche flottante, son écharpe était de même couleur; ces deux seigneurs marchaient en tête de la troupe et s'entretenaient familièrement. Les cavaliers qui formaient leur escorte se tenaient respectueusement écartés.

Savoisy sourit imperceptiblement en apercevant le baron, mais le comte parut ne faire attention qu'à la bohémienne. Il s'arrêta tout à coup, et se pencha vers Savoisy, à qui il adressa quelques mots à demi-voix. Cependant Ombert, qui n'avait plus rien à apprendre, mais qui ne pouvait se défendre de quelque embarras, se tourna vers Zéa et lui dit à voix basse:

— Je vois bien le comte Adhémar, mais où est le duc d'Orléans?

— Le duc d'Orléans, répondit Zéa, est celui des deux jeunes chefs qui va m'adresser la parole.

Comme elle achevait ces mots, Ombert s'aperçut que la bohémienne avait jeté autour de son cou une écharpe blanche semée de fleurs de lis d'or.

Cependant le cavalier à la plume blanche adressant à la bohémienne un regard plein de dédain et de courroux:

— Quel est ce jeune gars, dit-il, qui promène ainsi à travers champs les fleurs de lis de France?

Zéa se laissa glisser de la croupe de *Gibby*, et mettant un genou en terre:

— Monseigneur, dit-elle d'une voix qu'elle s'efforça de rendre à la fois tremblante et mâle, ce don me vient d'une sœur à qui Votre Altesse...

— Il suffit, s'écria le prince évidemment radouci, je me souviens confusément de cette histoire; tu m'en rappelleras les détails à Paris, où je t'ordonne de me suivre!

En achevant ces mots, le prince désigna à la bohémienne le cheval d'un de ses hommes d'armes. Ce cavalier se trouvait être précisément celui qu'Ombert avait démonté la veille. Le baron, malgré la sourde colère qui s'élevait en lui, ne put s'empêcher de sourire du hasard de cette rencontre.

Le gentilhomme du prince fut vivement piqué de l'expression d'ironie qu'il vit passer sur le visage de son vainqueur. Il s'approcha du duc d'Orléans et lui parla à voix basse en désignant Ombert; mais sa délation n'obtint pour réponse qu'un regard dédaigneux du prince, qui fit prendre le trot à son cheval et s'éloigna rapidement, suivi de son escorte.

Ombert avait ce privilège des organisations heureuses, qui consiste en une certaine aptitude à se laisser façonner par le sort. Ses fautes venaient de son inexpérience plutôt que du défaut de sens. Il devait se tromper souvent encore, mais non pas retomber dans les mêmes erreurs. Quelques heures de conversation l'avaient préparé à tout attendre de la bohémienne; aussi ne fut-il que médiocrement surpris de cette nouvelle escapade. Il jugea sur-le-champ que la fugue subite de Zéa cachait quelque projet qui se liait aux manœuvres secrètes du Réchin, et un reste de confiance qui se trouva bien placé par hasard lui

fit ajouter foi au regard affectueux que la bohémienne lui avait jeté en partant.

Mais un autre point l'occupait et l'inquiétait davantage. Il avait dans le duc d'Orléans un rival paré de toutes les séductions dont il se croyait lui-même dépourvu, et tout lui donnait à penser que Catherine aimait le prince et peut-être aussi le simple gentilhomme. Tous ses projets se trouvaient renversés par l'identité du duc d'Orléans et du comte Adhémar. Il avait heurté dans son double rôle l'homme entre les mains de qui il avait d'abord résolu de remettre son sort, et si la conduite digne et mesurée du comte lui donnait lieu d'attendre beaucoup de la générosité du prince, il se sentait lui-même trop mortellement offensé par tous deux pour rien demander à l'un ou à l'autre. En même temps il commençait à voir clair dans ses affaires. L'audace inouïe des moines de Marmoutiers s'expliquait par la puissance de leur protecteur, et le lien qui unissait le prince et l'abbaye cessait d'être un mystère du jour où il devenait évident que les intérêts de l'un et de l'autre se servaient mutuellement.

Les moindres circonstances, qui avaient été pour lui autant de problèmes obscurs, recevaient de ce jour nouveau une solution naturelle. La tentative d'enlèvement dont Catherine avait failli être la victime, peut-être résignée, ne contribua pas médiocrement à le mettre sur la voie. Sous le capuchon du moine audacieux qu'il avait poursuivi il voyait passer le bout de la plume blanche du duc d'Orléans. Toutes ces idées assaillaient le baron pendant qu'il prenait un frugal repas dans une auberge isolée. Il admirait que le sang royal eût failli deux fois ruisseler sous sa dague, et il ne pouvait s'empêcher de frémir en songeant que lui-même avait trébuché deux fois aux planches de l'échafaud.

Chaque découverte en entraînait plusieurs autres; sa

mémoire excitée lui rendait les moindres détails de ce combat aux yeux bandés qu'il avait livré contre tant d'ennemis acharnés à sa perte; et, dans cette tempête d'hypothèses qui l'assaillaient comme des vagues, tous les mystérieux avis de Jehan le Réchin lui apparaissaient comme autant de phares qui l'illuminaient tout à coup. A ces lueurs soudaines il apercevait de toutes parts des récifs, des bas-fonds, des brisants, des écueils, mais il cherchait en vain le port.

En somme, quand il se remit en route, il avait compris que sa position ne s'était pas aggravée par le fait, mais qu'elle s'était seulement révélée; et il s'affligeait moins de la voir si fâcheuse, qu'il ne se réjouissait de la bien comprendre au moment où il allait travailler sérieusement à l'améliorer.

Toutefois, avant de livrer bataille, il résolut de passer ses troupes en revue et de jeter un coup d'œil sur l'armée de ses adversaires: à cet effet, il appela Bertram, qu'il chargea de ce dénombrement. L'écuyer accepta respectueusement la nouvelle dignité où l'élevait son maître.

— Monseigneur, lui dit-il, la revue de vos troupes ne demandera pas un long temps. L'élite se compose de Bertram l'écorcheur et du fidèle *Flint*, que vous avez vu hier à l'œuvre. Cette petite armée, qui en impose moins par le nombre que par sa bonne tenue et par sa valeur éprouvée, sera soutenue par un corps d'auxiliaires dont vous avez pu admirer hier et ce matin encore le campement imprenable et la merveilleuse discipline. Je veux parler des Egyptiens et bohèmes que commande le joyeux ribaud Jehan le Réchin.

Après avoir ainsi parlé, Bertram commença à faire défiler devant le baron l'état-major de l'armée ennemie.

Le pape et l'antipape se présentèrent les premiers, montés sur deux haquenées blanches qui trottaient paisiblement de front; ils étaient suivis du Sacré-Collège, qui se divisait en deux files. Puis venait tout le haut clergé de l'Europe; au milieu des évêques, qui marchaient les derniers, Bertram fit remarquer au baron l'évêque de Tours, dont la démarche n'était pas la moins martiale. Les chefs d'ordre venaient ensuite; parmi eux l'abbé dom Hélias, chapé et mitré, se distinguait par sa bonne tenue. Ce dernier cortège, éblouissant et bigarré, ne mit pas moins d'une grande heure à parader devant le baron, qui fit bonne contenance, sauf qu'il bâilla deux ou trois fois assez franchement à ce gros d'ennemis. Quand le chef d'ordre des capucins, qui venait le dernier, eut passé à son tour, Bertram prit la parole en ces termes:

— Nous avons jugé à propos, monseigneur, d'épargner à Votre Seigneurie le dénombrement du menu de l'armée ennemie, en ce qui touche à la partie ecclésiastique, attendu que les diacres, sous-diacres, curés, vicaires, chanoines, religieux de tous ordres, chantres, bedeaux, sonneurs, enfants de chœur et autres qui composent ce menu, s'élèvent, pour la part de la seule Touraine, au nombre de septante-sept mille et cinq cents, relevé fait en la dernière année, qui était mil quatre cent six, ce qui donne pour la présente année, attendu les progrès toujours croissants de notre sainte religion, l'appoint d'octante mille.

Ayant achevé cette période, Bertram souffla quelque peu et fit remarquer au baron une seconde troupe qui s'avançait en bon ordre. En tête chevauchait le roi Charles le sixième, armé de toutes pièces, couvert de la couronne de France, qui ne ressemblait pas mal à un bourrelet, et maintenu en selle par des lisières que tenaient, à droite le duc d'Orléans, et à gauche le duc de Bourgogne. Ombert observa avec une secrète joie que les deux princes se jetaient en dessous des regards courroucés, et il

tira de cette remarque un augure favorable à son entreprise.

Après les gentilshommes de la maison du roi, qui se composait de deux femmes jeunes et belles et de quelques marmitons laids et crasseux, après les gentilshommes familiers de MM. les princes, qui étaient en grand nombre, tous blasonnés et bardés d'acier brillant relevé de damasquinures d'or fin, et porteurs des insignes de leurs charges, s'avançaient les grands feudataires, tous les grands noms de France, représentés par des hommes de fer larges et carrés et faisant plier sous leur poids leurs chevaux de bataille.

Tout ce que les journées d'Azincourt, de Poitiers et de Crécy avaient épargné de sang noble était là, car les grands feudataires étaient suivis des seigneurs qui relevaient d'eux. Ombert, qui ne relevait que de la couronne de France, versa des larmes de rage quand il vit sa place vide entre le vidame de Meulan et le baron de Montmorency; il jura de mourir ou de reconquérir son rang.

Cependant la nuit, qui était descendue, empêcha le baron de jouir du splendide coup d'œil qu'offraient les hommes d'armes, qui continuèrent pendant longtemps à défiler devant lui au commandement de Bertram, qui était dans son centre et qui ne se lassait pas de désigner à son maître les différents corps dont se composait l'armée ennemie, et de lui expliquer le maniement des armes dont chacun de ces corps était pourvu, comme aussi de lui donner les noms des chefs les plus considérables.

Tout à coup la lune se leva large et rouge, mais échancrée à sa base de pointes noires et aiguës que le baron reconnut, sur l'indication qui lui avait été donnée, pour la flèche flanquée de quatre clochetons qui surmontait l'église de Saint-Victor. Cette église était la paroisse d'un village du même nom. C'était là qu'Ombert avait résolu

de passer la nuit, afin d'arriver le lendemain de bonne heure à Paris, dont il n'était plus éloigné que d'une lieue environ.

Près du pont qui passait la Bièvre, Bertram trouva une hôtellerie où il fit préparer des lits, et un repas auquel le baron ne fit point fête.

C'était la veille d'un grand jour.

CHAPITRE SEIZIÈME

Inspection du champ de bataille

Le lendemain, au point du jour, le baron se mit en route; il n'avait plus que pour une heure de chemin. Le sommeil lui avait rendu toute son énergie et une partie de la confiance ingénue qui formait la base de son caractère. Deux points lui mettaient l'esprit en repos:

« Premièrement, pensait-il, j'ai raison, et, secondement, Catherine est maintenant à l'abri des poursuites de ce damné duc d'Orléans. L'intérêt qu'il pouvait avoir à me trouver dans mon tort doit avoir cessé de l'aveugler; puisqu'il a abandonné son entreprise contre le plus cher de mes biens, nul doute qu'il ne contribue volontiers aujourd'hui à me faire rendre les autres. Qu'il ne me porte pas une vive amitié, c'est ce qu'il est facile de comprendre; mais sa conduite prouve qu'il a de l'estime pour moi et qu'il n'a pas oublié les bons coups dont je l'ai gratifié ainsi que quelques-uns des hommes de sa suite. De par le diable, il ne voudra pas se priver d'un serviteur qui lui vaudra mieux, après tout, si l'Anglais revient en France, que ce troupeau de moines puants qu'il a mis à mes trousses. Mais un point m'embarrasse encore; il s'agit d'apprendre s'il a réussi ou non à m'enlever le cœur de Catherine. Je saurai cela de Zéa. Dans le premier cas, entre lui et moi c'est une guerre à mort; dans le second, j'irai, malgré les bévues que j'ai commises envers lui, me

remettre à la garde de sa générosité, car il me paraît homme à sentir qu'une telle démarche est d'un gentilhomme qui a le cœur à sa place. »

Après avoir ainsi résumé l'examen de sa position, Ombert se raffermit sur sa selle en homme qui se prépare à soutenir le choc de l'ennemi, et, faisant prendre le trot à *Gibby,* il se trouva en quelques minutes sous les murs de Paris.

Arrivé en vue de la Porte Saint-Victor, qui était encore fermée, il prit un sentier qui longeait la muraille de Charles V, passa sans s'arrêter devant la Porte Bordelle et gagna la Porte Papale, dont la herse venait de se lever; il traversa le pont-levis au milieu des laitières et des marchands fruitiers qui s'y pressaient en foule et qui le regardaient avec ébahissement, car son armure et son cortège avaient un caractère de gothique chevalerie depuis longtemps passé de mode.

Quelques timides quolibets s'élevèrent même sur son passage, et ne tardèrent pas, quand il fut à distance, de se changer en un concert qui résonna désagréablement à ses oreilles.

Tout était leçon pour Ombert.

« Voilà, pensa-t-il, des manants à qui le rang en impose moins qu'à nos paysans de Touraine. Ce peuple-là doit être difficile à mener, et tout doit être différent en ce pays de ce que j'ai vu jusqu'ici. Il s'agit de se bien tenir sur ses gardes. »

En devisant ainsi à part lui, Ombert s'enfonce dans un dédale de rues tortueuses et noires dont les maisons se groupent sur le versant de la Montagne-Sainte-Geneviève.

Cette partie de la ville offre aux yeux du baron un aspect qu'il ne sait comment qualifier. Le mot *pittoresque* n'était pas inventé ni près de l'être.

Personne ne s'était encore imaginé que les maisons

eussent pour principale destination de fournir des effets à la peinture.

Et d'ailleurs Ombert, depuis qu'il s'est mis en voyage, semble avoir adopté pour principe le fameux *nil mirari* du sage. Tout ce qu'il voit n'est pas fait pour l'engager à s'en départir, et puis le baron n'est pas *un homme d'art.* Habitué aux larges et hautes salles de son château, aux habitations propres, commodes, spacieuses de la ville de Tours, il n'aime pas à voir le terrain ménagé comme l'étoffe d'un habit dont les rognures sont précieuses.

Il passe donc sans s'arrêter devant de sales et hideuses masures qui s'appuient familièrement sur de gracieux édifices.

Semblable à un homme affairé qui traverse rapidement une foule où se coudoient d'élégants gentilshommes et des manants déguenillés, il ne demeure à considérer ni les porches des nombreux collèges, ni les portails des églises plus rares, ni les ruines de la vieille enceinte de Philippe Auguste, ni les pignons bourgeois, moussus, rapiécés, boursouflés, ruisselants, hérissés de noires cheminées, percés de mansardes fleuries.

Tout cela cependant grotesque, barbare, vulgaire, dans quelques parties, délicat, orné, grave, splendide, joyeux, sublime dans quelques autres, tout cela en masse est étourdissant; car l'Université, c'est une ville qui a des lois, une langue, un art, des mœurs à part, et à elle seule une ville où les archers de la prévôté et les sergents du guet ne s'aventurent qu'à contre-cœur, et d'où ils ne sortent jamais sans y laisser quelque chose, ne fût-ce qu'une oreille; une ville que le roi appelle *ma fille aînée,* fille quelque peu irrévérencieuse et dissolue; une ville où il se donne plus de coups, où il s'échange plus d'idées en un jour que dans tout le royaume en un mois; une ville où un baron excommunié est plus en sûreté qu'en aucun

lieu du monde, et où néanmoins il ne s'avance qu'avec circonspection, dans la crainte de coudoyer une franchise pointilleuse ou de marcher sur le pied d'un privilège querelleur. Du reste, une ville active et laborieuse, une ville qui se couche tard et se lève matin. Voyez, le soleil n'a point encore paru, et le moulin de Sainte-Geneviève commence à démener ses bras comme un homme qui se réveille. Le Collège de Navarre a depuis longtemps les yeux ouverts, et il en a cent comme Argus. Un seul demeure encore fermé, c'est la fenêtre du régent. Saint-Jacques-du-Haut-Pas bâille de toute la largeur de son portail roman; son clocher ronfle et va chanter; celui de Saint-Magloire lui a déjà donné le ton.

L'Abbaye dort profondément et aussi le Monastère des Chartreux.

Le four banal, ardent Cyclope, ouvre un œil chassieux et rouge.

Voilà messire Nicholle Baudoyer, docteur régent en décret, qui sort du clapier peu décent de Galtière la Hoche-Crouppe; de sa mansarde ouverte, la blanche fille, à demi nue, d'une main fait la figue au cuistre à cheveux gris, et de l'autre envoie un baiser de sa bouche rose à Bastien le Gaucher, son amant, qui la guette au coin d'une ruelle. L'écolier s'achemine en sifflant vers le logis de la ribaude.

Maître Nicholle le régent va baissant la tête et rase le mur de si près, qu'il n'y fait point ombre. Dom Loïs Rigault, le chanoine, qui sort on ne sait d'où, l'accoste, l'examine du haut en bas, et lui dit d'un ton grave:

— Maître Nicholle, vous venez de mettre le pied dans la boue!

— Dom Loïs, répond le docteur après avoir tourné autour du prêtre, où avez-vous posé votre soutane hier au soir, qu'on la voie aujourd'hui si pleine de duvet?

Cependant Ombert se dirige vers la rue des Mauvais-

Garçons, que les passants lui indiquent complaisamment.

Voici les Trois-Mores aux visages ronds, noirs et luisants, aux yeux d'émail, aux lèvres rouges sang-de-bœuf.

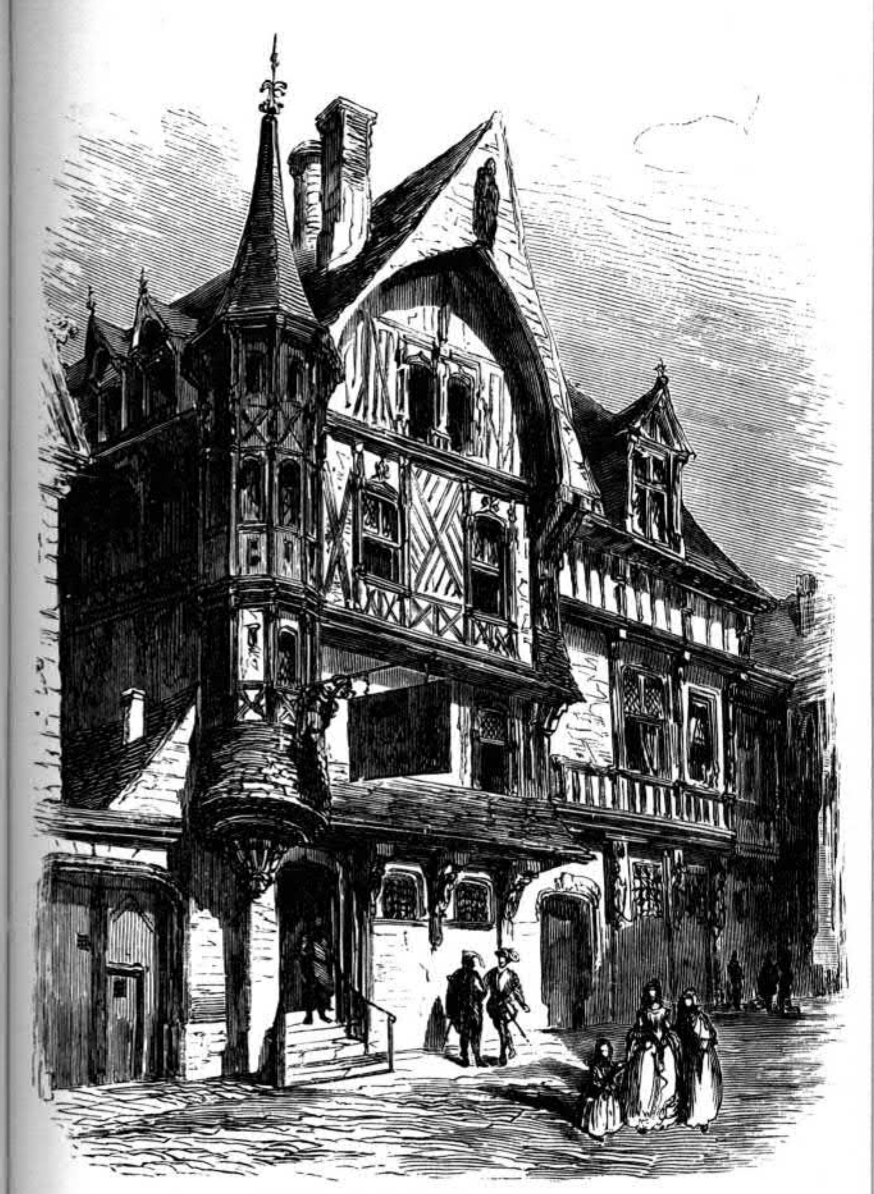
L'hôtelier, debout sur le seuil de sa porte, aperçoit Ombert et se découvre respectueusement; il a reconnu l'hôte qui lui est annoncé. Aussitôt il s'avance et tient la bride au baron, qui met pied à terre, puis il indique à Bertram une porte qui conduit aux écuries.

Les valets de l'auberge s'empressent d'offrir leurs services à l'écuyer.

Le baron traverse une cour et un jardin au fond duquel un corps de logis séparé lui offre un appartement préparé à la hâte, avec moins de goût que de luxe. Ombert reconnaît une mystérieuse protection dans les soins dont il est l'objet.

L'hôtelier, silencieux et grave, attend les ordres du baron, qui se fait servir un léger repas, dont Bertram mangera la desserte dans une chambre voisine, et dont *Flint* happe déjà les meilleurs morceaux. Puis un juif est mandé; il étale des vêtements élégants et splendides. Ombert choisit un costume grave et riche, qu'il paie sans marchander. Au juif oblique, humble, silencieux, discret, succède un barbier inévitablement bavard et confiant.

Le baron, forcé d'entendre l'histoire des longues querelles des barbiers et des chirurgiens, entre lesquels vient d'intervenir une ordonnance royale, se laisse malgré lui distraire au récit de ces plaisants débats; bientôt il fait plus, il interroge: alors le barbier ne tarit plus, il met son auditeur au courant des affaires du jour, il l'informe du retour des ducs d'Orléans et de Bourgogne, de leur réconciliation, dont personne n'est dupe; des amours scandaleuses de la reine et de son beau-frère; des différends survenus entre l'Université et la prévôté de Paris; de la vive sympathie qu'inspirent au bon peuple les malheurs du



L'Hôtellerie des Trois-Mores

roi Charles le Bien-Aimé; de la haine qui poursuit le duc d'Orléans et tous ses partisans, et de la façon dont le duc de Bourgogne a su se concilier la faveur publique. Ombert écoute avec intérêt ces détails, pendant que sa barbe longue, noire et fournie, tombe sous les rasoirs du barbier, qui n'épargne que deux fines moustaches, et au bas du menton une touffe qui s'allonge en pointe. Déjà ses cheveux, coupés carrément sur le milieu du front, cachent ses deux oreilles sous deux nappes luisantes, ou, pour parler le langage du temps, sous deux abat-vent. Le baron choisit quelques parfumeries, et, quand l'infatigable discoureur passe des réponses aux questions, il se décide à le congédier; mais Bertram est obligé de marcher sur les pieds du barbier jusqu'à ce que celui-ci soit arrivé jusqu'à la porte, que l'écuyer referme brusquement.

Cependant Ombert a revêtu le costume élégant et simple qu'il vient de choisir. Bertram, de son côté, n'a pas perdu son temps; il a quitté sa vieille armure et pris des vêtements qui laissent sa profession douteuse; et *Gibby*, paré d'un caparaçon neuf et d'une bride dorée, hennit fièrement dans la cour.

Le baron, qui se dispose à sortir de son appartement, voit s'avancer vers lui un jeune homme de bonne mine, svelte, bien fait, élégamment vêtu, et dont toute la personne l'intéresse au premier abord, mais il rougit subitement en reconnaissant sa propre image réfléchie par un miroir d'acier poli; toutefois il lui reste de sa méprise une impression qui le dispose favorablement pour tout le jour.

A quoi passera-t-il son temps? il est déjà midi; il consacre le reste de la journée à méditer les opérations du lendemain et à parcourir la ville.

Il sort, et les regards des passants confirment la bonne opinion qu'il vient de prendre de lui-même. Alors il

s'abandonne au plaisir d'enfant de se voir élégamment vêtu et de servir de point de mire aux œillades des jeunes filles: il sait que l'enfant redeviendra homme au besoin. Elevé dans un château solitaire, sous les yeux d'un père grave et jaloux de son autorité, Ombert, qui n'a jamais connu sa mère, a passé presque sans transition du joug paternel sous le joug conjugal. Les grandes passions sont, de leur nature, austères et mélancoliques: celle que Catherine lui inspira dès l'enfance, toujours assombrie de craintes et de défiance, a étouffé en lui l'essor d'une jeunesse ardente et folle. Nul doute qu'élevé à la Cour le jeune sire de Roche-Corbon n'eût donné dans quelques-uns des travers de la jeune noblesse du siècle, mais ce torrent si longtemps contenu ne jaillira plus désormais en inondations dangereuses; peut-être arrosera-t-il quelquefois les prés environnants, peut-être franchira-t-il sur quelques points ses digues, mais où est le grand mal? et d'ailleurs la faute n'en est-elle pas à la volage châtelaine? Que n'est-elle restée à portée de retenir le fleuve dans son lit, et d'en détourner, au profit de son propre clos, les irrigations bienfaisantes.

Plus le baron pénètre au cœur de Paris, et plus les mille accidents d'une confuse agglomération d'hommes commencent à l'intéresser. Sa préoccupation cède à la diversité piquante des objets et des scènes qui frappent ses yeux. Bientôt, parvenu au bas de la rue Saint-Jacques, il aperçoit la Seine et ses quais bordés de palais, dont quelques-uns l'emportent, il est contraint de se l'avouer à lui-même, sur le château de La Roche-Corbon. La population tout entière se présente à ses yeux sous un aspect riant et favorable: seigneurs, bourgeois, marchands, écoliers, hommes d'armes, la grande dame et la petite fille, la fille folle et la prude bourgeoise, tout se montre en habits de fête, et les cloches, qui sonnent à grande volée,

rappellent à Ombert que le saint jour du dimanche n'a pas encore été fêté par lui.

Tout en passant le Petit-Pont, il en appelle à Dieu lui-même de l'anathème prononcé par les hommes, et bientôt, arrêté sur le parvis de Notre-Dame, il admire avec recueillement la grande cathédrale, et se joint de cœur aux fidèles dont les chants lui rappellent des temps plus heureux; puis il s'approche de l'édifice et examine avec intérêt les sculptures des trois portails.

Cependant l'office venait d'être terminé, et les trois portes vomissaient la foule bigarrée qui bientôt encombra le parvis. Ombert, qui planait sur cette mer changeante de toute la hauteur de son destrier, apprit que la reine Isabeau allait sortir de l'église, accompagnée du duc d'Orléans et suivie de ses dames; il résolut de voir passer ce royal cortège, dont la tête ne tarda pas à se montrer. Une chaise roulante, la première qu'on eût vue en France, attendait près du grand portail la reine, qui, fort avancée dans sa grossesse, ne pouvait plus monter à cheval. Cette grossesse était la sixième, je crois, tant était féconde l'occupation du roi son époux.

Le duc d'Orléans marchait à droite de la chaise et s'entretenait avec la reine, de façon qu'Ombert ne vit point celle-ci, mais il vit le prince se détourner parfois vers la foule, qui s'ouvrait en murmurant sur son passage, et jeter un regard froid et dédaigneux sur ce peuple dont la haine s'aigrissait encore aux sarcasmes insolents et aux rires moqueurs des jeunes seigneurs de la suite du prince. Parmi ces derniers était Savoisy, plus frêle, plus brillant et plus fat que jamais; il parut ne point reconnaître le baron, qu'il regarda d'un air distrait. Les dames de la reine venaient ensuite, montées sur des haquenées et sur des mules richement caparaçonnées. Quelques jeunes fils à longues plumes caracolaient autour d'elles. Une de ces

dames parut à Ombert merveilleusement belle; elle était blonde, un air de faiblesse et de nonchalance ajoutait au charme répandu sur toute sa personne. En apercevant le baron, elle rougit, et son visage exprima une grande surprise, et ensuite quelque bienveillance; puis elle fit signe à un page qui, sur quelques mots murmurés à son oreille, fendit la foule et manda le baron au nom de sa maîtresse. Ombert, étonné, le suivit; arrivé près de la dame, il s'informa, dans les termes les plus courtois, de ce qu'il pouvait faire pour lui être agréable, assurant qu'il était tout à son service, mais aussi qu'il ne se rappelait pas jamais l'avoir vue jusqu'alors.

Cependant la jeune dame rougissait, faisait un peu la moue et ne répondait pas; tout son petit corps, frêle et souple, s'agitait fort gentiment en signe d'impatience. Le baron, qui commençait à perdre contenance, balbutiait quelques excuses et de nouvelles questions, quand, suivant la direction des regards de la belle inconnue, qui tenait les yeux baissés, il aperçut qu'elle n'était gantée qu'à demi. Ce n'est pas tout: dans le gant rose et brodé qu'elle lui indiquait d'une main blanche et unie il reconnut le frère jumeau de celui qu'il avait reçu d'une dame masquée, gage d'une reconnaissance douteuse pour un service inopportun.

A cette vue, Ombert laissa échapper une légère exclamation, à laquelle la jeune femme répondit par un sourire un peu contraint, puis elle adressa un regard timide au baron, et son visage se couvrit d'une rougeur plus vive. Ombert dissipa promptement l'embarras de la jolie aventurière; il se répandit en compliments qui furent gracieusement accueillis, mais il se garda de hasarder une seule question.

La jeune dame remarqua avec étonnement une si grande réserve.

— Nul doute, sire chevalier, dit-elle à Ombert, que votre curiosité ne soit quelque peu excitée par deux rencontres si diverses. Si la seule courtoisie, et non le mépris ou l'indifférence, vous retient de m'interroger, j'irai moi-même au-devant de vos questions; mais un plus long entretien ne serait pas ici sans danger pour tous deux. Ce soir je suis de service auprès de Mme la reine, mais demain je pourrai vous recevoir à l'hôtel Saint-Pol, où je suis logée, si toutefois vous ne craignez point trop d'entendre les dolentes confidences de la plus grande peine d'amour qui fut jamais. J'ai en outre beaucoup de choses à vous dire et un grand service à vous demander.

Ombert s'inclina respectueusement.

— Au revoir, sire chevalier, poursuivit la dame; demain, à l'heure du souper, s'il vous prend fantaisie de rôder aux environs du logis de Mme la reine, mon page vous rencontrera sans doute et vous conduira près de moi. Mais peut-être serez-vous effrayé par les semblants d'un rendez-vous d'amour avec une dame si mal pourvue d'attraits que je le suis...

En achevant ces mots, l'inconnue poussa un long soupir et laissa tomber sa tête sur son sein; puis, comme elle s'était un peu écartée, elle piqua sa mule, qui prit le trot, et laissa le baron au milieu d'un compliment assez galamment tourné.

Ombert la suivit des yeux en songeant, puis il se décida à regagner le cortège et à le prendre pour guide jusqu'à l'hôtel Saint-Pol, dont il ne connaissait que le nom. Il se trouvait alors dans la rue de la Juiverie, qui n'était que la continuation de la rue Saint-Jacques et qui traversait la Cité. Quand il eut passé le pont Notre-Dame, il suivit le quai jusqu'au pont aux Changeurs, et pénétra dans la ville par la rue Saint-Denis. Quelques ruelles le conduisirent alors sur la place où s'élevait l'hôtel Saint-Pol. Il fit le

tour de l'immense édifice et se fit indiquer les principaux logis qui s'y trouvaient. Puis il s'enfonça dans des rues tortueuses qui dégorgeaient la foule endimanchée sur les places fréquentes des édifices publics et des palais royaux et privés. Chemin faisant, il s'enquérait du nom et de la destination des bâtiments qui lui paraissaient avoir quelque importance, et les questions qu'il adressait aux passants lui donnaient lieu d'admirer dans le peuple parisien cette exquise urbanité qui se change si fréquemment en une férocité aveugle. Bientôt il se trouva de nouveau au bord de la Seine et à peu de distance de la tour de bois qui fermait Paris au couchant. Il suivit le quai jusqu'au pont aux Changeurs, qu'il traversa. La rue de la Barillerie le conduisit au pont Saint-Michel, au bout duquel s'ouvre encore la rue de la Harpe. Ici Ombert reconnut son quartier au bruit que les étudiants commençaient à mener par les rues. La nuit tombait, et, à mesure que les églises se vidaient, les cabarets commençaient à s'emplir; quelques bourgeois attardés se hâtaient de regagner leurs foyers, et passaient en s'esquivant au milieu des bandes d'écoliers et de filles qui traversaient la rue en chantant. Ombert, qui se dirigeait vers les hauteurs de l'Université, s'étonnait du mouvement qu'offrait cette partie de la ville. Plus il approchait de son logis, et plus les scènes dont la rue était le théâtre devenaient foncées en violence et en gaieté bruyante. Etourdi par ces rumeurs croissantes, il lui semblait gravir la spirale d'un clocher dont le bourdon est en pleine volée; bientôt il put se croire sous le vent même du carillon. Il traversait la rue du Fouarre, où un grand nombre d'écoliers venaient par habitude, aux jours fériés, se délasser des jours ouvrables, afin de tirer de la rue et du peu de bourgeois et de docteurs qui l'habitaient une vengeance hebdomadaire pour un ennui quotidien.

Enfin le baron arriva sain et sauf au logis des Trois-Mores, où il laissa sa monture aux soins des valets d'écurie, car Bertram était déjà hors d'état de prendre soin de sa propre personne; puis, ayant changé de costume pour ne point être distingué de la populace au cœur de laquelle il voulait se plonger, il alla chercher son repas du soir dans une taverne obscure, afin de continuer ses études sur les mœurs parisiennes, qu'il lui importait de connaître.

Cet examen le divertit beaucoup. Il reconnut que les étudiants de Paris avaient poussé l'orgie bien au-delà des limites qu'elle avait jusqu'alors atteintes dans la Touraine. Au milieu de ce pandémonium, il aperçut dans la pénombre des tavernes plus d'un jaune visage qu'il avait déjà vu grimacer quelque part. Parmi les cris et les blasphèmes, il reconnut, à l'éclat et au volume du son comme à l'énergie du langage, des voix qu'il avait entendues hurler et maugréer ailleurs.

Plus d'une fois, jeté dans une rixe que lui suscitaient sa tournure de gentilhomme, sa modestie et sa sobriété, il vit ses adversaires engagés tout à coup dans une autre querelle et bientôt écrasés ou mis en fuite. Les auxiliaires que le hasard semblait lui envoyer au moment où sa vigueur était près de céder au nombre paraissaient ne le point connaître et se battre pour leur propre compte.

En regagnant son logis, il admirait ce hasard protecteur, quand tout à coup la Gorge-aux-Loups lui revint en mémoire.

Quelques heures plus tard, Ombert, après un léger somme, prenait son repas du matin en songeant à sa rencontre de la veille et à son rendez-vous du jour, quand sa porte s'ouvrit brusquement: il leva les yeux et vit avec effroi se dresser sur le seuil le spectre du vieux sire de La Bourdaisière. Le bon seigneur était presque mécon-

naissable; son ventre tombait sur ses genoux comme une outre vide.

Ombert stupéfait ne put que s'écrier:

— Et Catherine?...

— Perdue! enlevée! je vais vous conter tout cela; mais, au nom du Ciel, mon gendre, prenez pitié d'un homme à jeun depuis trente-six heures!

Le baron connaissait son beau-père, il lui abandonna son propre siège devant un chapon entamé, vida un flacon de vin de Beaune dans un large hanap qu'il plaça à la droite du vieillard; puis, ayant croisé ses bras sur sa poitrine, il commença à se promener de long en large dans la chambre avec une farouche résignation.

Quand la première fougue du vieux baron fut apaisée, il commença un récit qu'il interrompit souvent pour étouffer les derniers cris d'un appétit plutôt las que rassasié, comme celui de Messaline.

Ce récit, dégagé des interjections, des exclamations, des hoquets et des soupirs du bon seigneur, apprit à Ombert que Catherine avait été enlevée dans le trajet de La Roche-Corbon à La Bourdaisière. Le vieux seigneur, d'abord attaché à un arbre, puis délivré par des paysans, avait mis à réquisition le cheval d'un de ses vassaux et suivi sans débrider la litière qui emportait sa fille. Il était persuadé que Catherine avait été amenée à Paris, mais il avait perdu sa trace un peu avant Melun, où le prix de son cheval, fourbu et mourant, l'avait seul empêché de mourir de faim sur la route, car il s'était traîné à pied jusqu'à Paris, et ce trajet lui avait pris deux jours. Enfin, dit-il en terminant, épuisé de besoin et de lassitude, chassé comme un truand par tous les hôteliers, qui flairaient ma bourse vide, j'arrive hier, sur la fin du jour, à la porte de l'hôtel Saint-Pol, et je m'assieds sur un banc de pierre, offrant au diable d'abord vous, mon gendre, puis ma fille, et enfin

ma part de l'autre vie, le tout pour une tranche de lard et un morceau de pain...

Ici le vieux hobereau porta le hanap à ses lèvres et se mit à boire à petites gorgées.

Ombert bondit et s'écria:

— Eh bien! eh bien! eh bien!

La Bourdaisière poursuivit:

— Et un morceau de pain; car la faim, mon gendre, est mauvaise conseillère; sur un banc de pierre, ai-je dit. Tout à coup je vois sortir de l'hôtel une troupe de jeunes cavaliers éventés: je reconnais les deux seigneurs qui ont présidé à l'enlèvement de votre femme; je me jette au-devant du premier, je prends son cheval par la bride, je supplie, je menace, je jure qu'il me rendra ma fille ou qu'il me foulera aux pieds de son destrier.

» — Qu'est-ce ceci? s'écrie-t-il en riant, voici le spectre qui a rendu fol le roi mon frère.

» A ces mots, je reconnais le duc d'Orléans qui, profitant de mon étonnement, dégage de mes mains la bride de son cheval et prend sur-le-champ le galop; un des gens de sa suite me renverse dans la boue, et j'aurais été foulé aux pieds des chevaux si un jeune page, sorti tout à coup du palais, n'était venu m'aider à me remettre sur mes jambes. J'allais le remercier de ses soins et lui demander s'il n'était point, par hasard, de la bouche du roi ou de quelqu'un des princes, quand il m'adressa ce peu de mots:

» — Que cet accident, monseigneur, vous enseigne à user de prudence: apprenez que votre fille est aujourd'hui en sûreté et à l'abri des poursuites du prince. Quant à votre gendre, il est logé dans l'Université, à l'Hôtellerie des Trois-Mores, où la cuisine est excellente.

» En terminant, il prononça un mot barbare qui devait me servir de passe et me donner accès auprès de vous, et en deux bonds il disparut. Je me dirigeai alors vers le

quartier de l'Université, et j'arrivai enfin à l'Hôtellerie des Trois-Mores, qui sentait comme baume. Il était six heures du soir; vous étiez rentré, puis ressorti; l'heureux Bertram était déjà hors d'état de me reconnaître; *Flint*, qui aurait pu constater mon identité, hurlait dans votre chambre, dont vous aviez emporté la clé, et j'avais oublié le mot de passe! l'hôtelier fut inflexible, il me ferma sa porte.

» Désespéré, je descendis vers la Seine en roulant dans ma tête de sinistres projets; mais je m'arrêtai sur la place du Petit-Châtelet: là, je rôdai autour des cuisines et aux portes des talmelliers et rôtisseurs, qui tous, en ce maudit pays, exigent qu'on les paie à l'avance, quand un tumulte éclata dans un cabaret: j'y entrai et m'assis devant le couvert d'un homme que j'avais vu sortir précipitamment et prendre sa course vers le pont Saint-Michel. J'ignorais que cet homme venait d'assommer l'hôtelier; je fus arrêté à sa place par les cavaliers du guet, avant d'avoir mangé une bouchée, mon gendre! Sous les verrous je me rappelai le mot de passe, quelque chose comme *allahkerim*. Ce dernier coup failli m'être fatal: je m'endormis en maugréant. Enfin, ce matin, la méprise des gens du guet a été reconnue: remis en liberté, je me suis traîné jusqu'ici comme j'ai pu; et une seule chose m'étonne, c'est d'avoir repris si tôt l'habitude de boire et de manger que je croyais avoir perdue.

Depuis longtemps Ombert n'écoutait plus; debout, en face du vieux sire, la tête penchée sur la poitrine et les mains jointes sur sa braguette, il prenait patience, de l'air d'un homme qui, collé à sa vitre, attend pour sortir que la pluie ait cessé. Enfin, il s'écria:

— Pauvre vieillard! combien la douleur vous a changé et amaigri!... combien de cruelles épreuves! et quand je pense qu'hier, sans ce jeune homme qui vous sauva...

Ombert savait que son beau-père ne répondait jamais

directement aux questions qui lui étaient adressées, et il tâchait de mettre le vieillard sur la voie des éclaircissements, sans laisser percer son impatience et sa curiosité.

Le bon gentilhomme répondit d'abord à celle des exclamations qui l'avait le plus frappé.

— Amaigri... la douleur... oui! la douleur sans doute, mais aussi la diète, mon gendre.

— Assurément, mais je ne puis m'empêcher de frémir quand je songe que sans ce jeune page...

— A propos! s'écria La Bourdaisière, ce page!...

La mine avait été bien conduite, il ne s'agissait plus que d'y mettre le feu.

— Mais, au fait, ce page, comment se fait-il qu'il connaisse ainsi nos affaires et qu'il ait pu me donner votre adresse?

— Bah! fit Ombert qui voulait avoir le signalement du page, vous aurez laissé parler tout haut votre douleur, et un marmiton de ce logis aura surpris votre nom et le mien au passage; le jeûne avait sans doute affaibli votre tête et troublé votre vue.

— Corbœuf! un marmiton!... Plût au Ciel!

Pour le coup, le fort allait sauter. Le vieillard poursuivit:

— Je vous parle d'un page tout blasonné de France, d'un jeune garçon mince comme une guêpe et beau comme une fille. Sans lui...

— Là! là! s'écria le baron, ne nous écartons pas. Visions que tout cela; beau-père, gageons que vous n'avez pas distingué seulement si ce gars était brun ou blond.

— Sans lui, vous dis-je, j'étais mort; pour ce qui est du duc d'Orléans, c'est un prince de royale tournure, et qui monte fort bien à cheval, de plus...

— Ah! oui, parlez-moi du duc d'Orléans, dit Ombert en

grinçant des dents, et laissons ce jeune varlet. Vous disiez donc que le prince est bon écuyer?

— Brun ou blond, brun ou blond, murmurait La Bourdaisière.

Ombert osait à peine respirer.

— Blond comme le poil follet des griffes de Satan, avec des yeux bleus comme mon ceinturon quand il est bien luisant.

Le vieux seigneur était démonstratif comme mon oncle Tobie, et en parlant ainsi il frottait son baudrier.

Ombert regarda cette pièce du costume de son beau-père et se réjouit en la voyant noire comme du jais.

— Un marmiton! poursuivait La Bourdaisière, un marmiton qui parle égyptiaque et phénicien comme un clerc en magie!

L'explosion était complète, et l'ingénieur satisfait.

— En ce cas, dit Ombert qui avait reconnu Zéa dans les comparaisons élégantes du vieux seigneur, je n'y comprends absolument rien; et, à dire vrai, tout cela me paraît mystérieux et inexplicable; à moins que, depuis que Jésus-Christ m'a renié pour sien, Mahom n'ait résolu de se mêler de mes affaires.

Le baron ne voulait pas instruire son beau-père des rapports qu'il avait eus avec les bohémiens: sur ce point il resta muet, mais il laissa parler sa haine contre le duc d'Orléans, qui était évidemment le ravisseur de Catherine, et il engagea le vieillard dans les projets de vengeance qu'il méditait. Le peu de mots prononcés par Zéa ne le rassurait que médiocrement. Il comprenait fort bien que Catherine était hors du pouvoir du prince, mais n'avait-elle pas été entre ses mains un jour, une heure? cette pensée le torturait. Il brûlait de voir la bohémienne et de l'interroger. Mais, quelle que fût la solution de ce grave problème, où son honneur, son amour, sa vie étaient

intéressés, il jurait au duc d'Orléans une haine éternelle, et se promettait, dans son duel avec un ennemi si puissant, de ne reculer devant aucun moyen qui pût assurer sa vengeance. La perte de ses biens et de son rang avaient cessé de l'occuper, et il eût échangé volontiers la certitude de ne les jamais recouvrer pour celle de frapper au cœur l'homme qui par deux fois avait porté les mains sur Catherine.

Cependant La Bourdaisière ne tarissait pas; Ombert saisissait dans les récits diffus du vieillard quelques détails intéressants, et laissait passer le reste, comme un vanneur secoue les fétus légers mêlés aux grains plus lourds, qui restent seuls dans le van.

CHAPITRE DIX-SEPTIÈME

Le dernier coup

Quelques heures se passèrent ainsi, pendant lesquelles le baron reprit un peu de calme. Il fit disposer un appartement pour son beau-père, qu'il laissa entre les mains du juif et du barbier, chargés de rendre au vieillard le costume et l'air d'un gentilhomme; il chargea en outre son hôte, qui était un homme grave et sensé, de surveiller le barbier et de le mettre à la porte aussitôt qu'il aurait fini sa besogne, puis il monta à cheval et se rendit chez un baigneur.

Tant de nouveaux sujets de préoccupation ne lui avaient point fait oublier l'heure du rendez-vous. Il s'était muni du gant rose qu'il devait rendre à la dame inconnue, et les soins qu'il prenait à sa toilette de corps annonçaient qu'à son insu peut-être une arrière-pensée quelque peu cavalière s'était barricadée dans un coin de son cervelet. Arrivé chez le baigneur, qui était logé à quelques pas de l'hôtel Saint-Pol, Ombert congédia Bertram, à qui il ordonna de rejoindre le sire de La Bourdaisière, puis il s'abandonna aux délices du bain.

Une heure après, il sortit d'une mer de parfums et d'essences, éveillé, fringant, rose, et il commença à se promener autour de l'hôtel Saint-Pol.

Le vent s'engouffrait parfois dans son surtout de velours noir fourré de martre zibeline, recherche exquise pour le

temps, et découvrait son justaucorps de damas couleur de pensée, broché de rinceaux d'or.

A le voir si bien paré et pourléché, comme on disait alors, l'oreille rose, la plume au vent comme une flamme, et la moustache bravement retroussée, nul ne se fût douté de la situation misérable et des sombres projets du baron. Le fait est qu'il avait mis ses soucis de côté, et qu'il avait ajourné au lendemain toute affaire sérieuse.

Sa haine était de celles qu'on peut laisser dormir, parce qu'on sait qu'elles s'éveillent au besoin, et Ombert ne craignait pas de laisser refroidir son courage. Le jeune page de la veille ne tarda point à paraître: il posa mystérieusement un doigt sur sa bouche et fit signe à Ombert de le suivre. A chaque fois qu'une sentinelle ou un majordome s'enquérait du nom et des qualités du baron, celui-ci laissait parler son guide et admirait la présence d'esprit et la sagacité précoce qui s'acquièrent au service des dames. Enfin, après avoir traversé de vastes cours et des jardins magnifiques, il arriva au pied d'un petit escalier à vis, orné d'une balustrade découpée à jour. L'escalier s'enroulait fort gracieusement sur lui-même, et grimpait comme un pampre au long d'une grosse tour ronde et ventrue qui ressemblait à un tonneau. Le page montra du doigt à Ombert l'escalier, et entra lui-même dans la tour par une porte du rez-de-chaussée. Quand le baron eut franchi quelques marches il s'arrêta tout à coup; une vive contestation paraissait engagée à la porte que le page lui avait désignée.

— Je vous répète, monsieur de Savoisy, disait une suivante, que je vous connais fort bien et que vous ne ressemblez point au portrait qui m'a été fait par Madame de la personne qu'elle attend ce soir.

— Et moi je vous jure, damoiselle, répondait Savoisy, que c'est à moi que Mme de Vic a donné rendez-vous.

Pour première preuve de ce que j'avance, voici un bracelet fort précieux que je vous offre et vous prie de porter pour l'amour de moi; pour seconde preuve, je vous prendrai un baiser entre le nez et le menton, et je crois que nous devons tomber d'accord.

— Point, monseigneur; gardez vos bijoux dont je n'ai que faire; quant au baiser, vous ne l'aurez point de mon gré, et vous n'entrerez point. Ce rendez-vous n'est pas ce que vous imaginez; le cavalier que Madame attend ce soir est un ami de son mari, et, de plus, il est porteur d'un gant de Madame auquel je dois le reconnaître. Pouvez-vous me montrer ce gage?

— Cordieu! ma mie, s'écria le jeune comte, je suis bien bon de solliciter ici par prière ce que je puis obtenir par la force!

En achevant ces mots, il s'efforçait d'entrer malgré la suivante, qui résistait sans appeler, quand Ombert jugea à propos d'intervenir. Il prit Savoisy par le bras et le tirant à part:

— Monseigneur lui dit-il vous plairait-il de me suivre à quelques pas d'ici?

Savoisy, pensant qu'il s'agissait d'un duel, fit bonne contenance et descendit à la suite du baron. Mais son étonnement fut grand quand il vit celui-ci se diriger vers l'Hôtel des Lions.

— « Que me veut ce diable d'homme? » pensait-il.

L'Hôtel des Lions était une ménagerie qui devait son nom à la grande quantité de lions que les rois de France y faisaient nourrir. Quelques-uns de ces animaux étaient enfermés dans des cages de fer, d'autres erraient plus librement dans des cours creusées dans le sol et entourées d'un garde-fou.

Ombert, sous la conduite du page, avait traversé l'hôtel des Lions, et il avait remarqué un de ces monstres que

sa vigueur et sa férocité avaient fait reléguer seul dans une des cours qui était la plus éloignée des gardiens. C'était là qu'il conduisait Savoisy.

La lune était déjà levée et brillait dans le ciel encore rouge au couchant. Quand il fut parvenu auprès du garde-fou, Ombert jeta dans la cour une échelle qui se trouvait à sa portée, puis il posa son riche surtout sur le bord de la balustrade, et tirant de sa poitrine le gant rose de la dame de Vic, il le montra au jeune comte.

— Monseigneur, lui dit-il, vous avez entendu que le porteur de ce gage sera reçu chez Mme de Vic. Il ne tiendra qu'à vous de le lui présenter dans un quart d'heure, mais il faut auparavant le mériter. Il vous souvient que dans votre enfance on vous conta qu'un puissant roi de ce royaume, bref de taille, mais grand de cœur, disputa un jour sa couronne à deux bêtes farouches, afin de donner à ses courtisans une preuve de son courage. Aujourd'hui, mon jeune seigneur, nous autres, simples gentilshommes, nous affrontons de tels périls comme d'autres courent la bague, pour un rien et par jeu, pour le gant rose d'une dame, tant les hommes ont grandi depuis le roi Pépin en prouesse et galanterie.

En achevant ces mots, Ombert jeta dans la cour du lion le gant de la dame de Vic.

Il se fit un silence.

Savoisy pâlissait et cherchait peut-être une défaite: tout à coup il se souvint de ses ancêtres, et le sang de son cœur jaillit à son visage; il jeta un regard au-dessous de lui, et vit le lion qui dormait ou feignait de dormir sur les débris de son repas du soir, à l'extrémité opposée de la cour.

— Soit, dit-il, et maintenant au plus agile!

En parlant ainsi, il sauta lestement dans ce champ de bataille creusé comme une fosse, et dont le pavé n'était pas à plus de vingt pieds au-dessous du sol. Ombert

s'élança après lui, et enleva à la pointe de sa dague le gant que Savoisy était au moment de saisir.

Le lion ne fit pas un mouvement, et les deux chevaliers pouvaient remonter sans risque; mais Ombert ne se contenta pas d'un triomphe si facile; il renversa l'échelle que Savoisy avait déjà dressée contre le mur, et après avoir fait tournoyer au-dessus de sa tête sa dague, à laquelle était fixé le gant, il secoua son arme, l'air siffla, le gant alla frapper le mufle du lion.

Le monstre tressaillit comme s'il eût été piqué par une guêpe, puis il se dressa lentement, bâillant, détirant ses membres comme un chat, et feignant de ne point voir ses deux imprudents adversaires.

Enfin il fit entendre un rugissement sourd et commença à battre ses flancs de sa queue, mais sans faire mine d'avancer.

Cependant Savoisy avait tiré sa dague, et, voyant qu'il n'y avait aucun moyen d'esquiver le combat, car Ombert avait mis un pied sur l'échelle renversée et la tenait fixée au sol, il s'était rangé auprès du baron, mais à un pas en arrière.

Ombert, impatient, se tourna vers Savoisy et lui dit:

— Eh bien! monsieur de Savoisy, voici un lion d'humeur fort débonnaire: irons-nous à lui?

— Oh! non! s'écria Savoisy, qui parlait de la gorge, il vaut mieux l'attendre, je crois.

— Je le voudrais ainsi, dit Ombert, mais il faut en finir... Etes-vous prêt, monsieur?...

Et il tourna la tête vers Savoisy.

Mais la lutte s'était trop longtemps prolongée, et le jeune courtisan était à bout de son courage; ses joues étaient marbrées de teintes violettes, ses lèvres pâles se plissaient encore dédaigneusement, mais ses dents claquaient et ses yeux se fermaient malgré lui.

Ombert eut remords de l'avoir réduit là, il le secoua par le bras, et l'encourageant d'un ton à la fois sévère et bienveillant:

— Allons, monsieur, lui dit-il, pensez à votre père, qui dort couché dans les caveaux de Notre-Dame.

Savoisy fit encore un effort; il redressa la tête et se remit un peu; mais ses yeux, qui se rouvraient, rencontrèrent le lion dont la crinière se hérissait et dont les rugissements croissaient comme le bruit d'un orage qui s'approche. A cette vue, sa raison s'égara, et il perdit toute pudeur et tout empire sur lui-même. Il s'échappa des mains d'Ombert, qui lui tendait en vain l'échelle et l'engageait à remonter, et il se réfugia dans une excavation pratiquée dans la maçonnerie. Cette sorte de niche, où un appât attirait le lion quand le gardien voulait nettoyer la cour, pouvait être close par une grille qu'un ressort tenait en ce moment levée et qui se baissait au besoin comme une herse pour enfermer le lion.

Savoisy, que la terreur rendait aveugle et sourd, s'était à peine blotti dans cet asile, où il se croyait à l'abri de tout danger, que le lion poussa un rugissement plus perçant; une épaisse vapeur jaillit de ses naseaux.

Ombert s'élança et baissa la herse. Quand il leva les yeux, le monstre avait repris son attitude calme et fixait sur lui ses yeux fauves.

Tous deux se contemplèrent pendant un moment.

Cependant le lion semblait s'affaisser sur lui-même comme s'il eût voulu se coucher. Ombert, las de tant de délais, ramassa l'échelle qui se trouvait à ses pieds, la brandit au-dessus de sa tête, et la lança contre le noble animal, qui en reçut le choc sans sourciller, mais dont les yeux lancèrent un double éclair; tout à coup sa queue se roidit comme un ressort qui se détend, et en deux bonds il se trouva aux pieds d'Ombert.

Le téméraire chevalier ne fit point un pas en arrière, il enfonça sa dague dans la gueule ouverte du lion, qui brisa comme un verre cette arme de parade, et de la main gauche il planta un poignard dans la nuque du monstre, la lame pénétra entre deux vertèbres et trancha la moelle épinière.

Tous deux roulèrent dans l'arène et furent couverts du sable que leur choc avait fait voler; mais Ombert seul se releva, il posa un pied sur le corps du lion, qui râlait et bavait une écume sanglante, et retira avec un grand effort son arme, qui était engagée dans la plaie; puis ayant réparé le désordre de ses vêtements, il ramassa le gant de la dame de Vic et s'approcha de la grille derrière laquelle Savoisy se tenait accroupi dans une attitude de morne désespoir et de confusion.

— Monseigneur, lui dit Ombert, vous ferez mieux une autre fois; un bon gentilhomme peut sans honte reculer devant un adversaire aussi nouveau pour lui, et un gros d'Anglais ne vous eût point vu lâcher pied, j'en réponds. Je pourrais me venger en vous laissant ici, mais à Dieu ne plaise que je couvre de honte un nom comme le vôtre. Sortez! ma seule vengeance sera de vous laisser l'honneur d'une victoire moins difficile à remporter que vous ne l'avez cru, et qui pourrait d'ailleurs me nuire auprès de MM. les princes. Pour vous, qui vivez dans leur intimité, on vous pardonnera facilement la mort de ce brave lion. Si vous consentez à me rendre ce service, je vous demanderai en outre votre dague en échange de la mienne qui est brisée.

Savoisy, versant des larmes de honte et de regret, se dépouilla de sa dague et attacha à son côté le fourreau vide du baron.

— Hélas! monseigneur, dit-il à Ombert, prenez tout ce qu'il vous plaira, je ne tiens plus à rien depuis que vous m'avez ravi l'honneur.

— Point, dit Ombert, l'honneur ne vous est point ravi, et vous avez fait ici mieux que je n'attendais de votre éducation efféminée, et aussi de votre âge, qui est encore fort tendre. Cette leçon vous servira; quittez une arrogance qui ne vient point de vous, mais gardez toute votre fierté. Je réponds à vous de vous-même; recevez-en ce gage.

Et il lui tendit la main; Savoisy recula d'un pas.

— Ah! monseigneur, s'écria-t-il, je suis deux fois vaincu; j'en veux croire la parole d'un homme tel que vous. Oui, vous me rendez l'estime de moi-même; mais je ne croirai pas à la vôtre, et je n'accepterai point la main que vous m'offrez si généreusement, à moins que vous ne consentiez à m'imposer un châtiment.

— Lequel? dit Ombert étonné.

— Celui dont les vieux chevaliers, que vous égalez en valeur et en courtoisie, infligeaient aux vaincus. Je veux, monseigneur, rendre un récit fidèle du haut fait dont vous m'avez rendu témoin à la dame que vous aimez le mieux.

— J'y consens, répondit Ombert en lui prenant la main, et je vous autorise à conter cette histoire à la baronne de Roche-Corbon, s'il vous arrive de la rencontrer par hasard.

Ombert appuya sur ces deux derniers mots en souriant sans amertume, puis il sortit de la cour à l'aide de l'échelle, qu'il tira après lui et qu'il replaça au lieu où il l'avait trouvée.

Il se dirigea ensuite vers l'escalier tournant, au pied duquel la suivante de Mme de Vic l'attendait dans une vive anxiété. Il montra le gant rose à la jeune damoiselle, et fut introduit dans une salle richement ornée, où il était attendu par la dame de Vic, qui ignorait la scène qui venait d'avoir lieu.

Diane de Vic n'avait point d'âge: il y avait des jours où l'on pouvait lui donner moins de dix-huit ans, et des jours où elle en avait trente; son aplomb en certaines affaires

égalait sa légèreté en d'autres. Elle avait l'esprit de l'intrigue, elle avait la persévérance, mais elle n'avait pas la patience, qui est le génie de l'intrigue.

Veuve d'un vieil époux qui avait consenti à payer les faveurs de la Cour par un complet renoncement à celles de sa femme, Diane était retombée depuis peu de temps sous le joug du seigneur de La Houssaye, son père, vieux serviteur du roi Charles le Sage.

L'estimable hobereau, indigné des mœurs de la nouvelle cour, s'était depuis longtemps retiré dans ses terres, où Diane, élevée sous ses yeux, avait subi de loin l'influence des mœurs de son temps, sans doute en vertu de cette loi physique qui fait bouillonner périodiquement le vin dans les caves pendant la saison des vendanges.

Diane n'avait jamais connu la comtesse de La Houssaye, qui était morte en lui donnant le jour. Jamais vipère plus svelte, plus agile, plus frétillante, plus sifflante, plus diaprée n'avait déchiré le ventre de sa mère.

A peine mariée, elle avait entraîné le sire de Vic à la Cour, où les derniers jours du vieillard avaient été dorés de quelques dignités tardives dont l'éclat l'avait aveuglé sur les désordres de Diane.

Le seigneur de La Houssaye, tant que vécut son gendre, se contenta de gémir dans ses garennes, sises tout auprès de Nemours; mais à la mort du sire de Vic il ramena sa fille sous le toit paternel et lui infligea la plus active surveillance. Mais, comme on ne songe pas à tout, il fut permis à Diane d'entretenir une étroite liaison avec une de ses cousines, la dame de Sambrejeu, femme sans mœurs et sans tenue, qui était parvenue à fasciner le seigneur de La Houssaye son oncle au point que celui-ci lui confiait souvent Diane, qu'elle emmenait avec elle à Nemours.

Or les deux cousines ne pouvaient être en plus mauvaise compagnie que quand elles se trouvaient en tête à tête. Un

jour qu'elles prenaient ensemble le divertissement d'une promenade à cheval qui avait pour but un double rendez-vous, il leur arriva d'être rencontrées par les gens du duc d'Orléans, qui les enlevèrent comme on l'a vu dans un précédent chapitre.

Diane, pendant le temps qu'elle avait passé à la Cour, avait tout mis en usage pour séduire le lieutenant général du royaume, non qu'elle éprouvât pour lui un goût plus vif que tous ceux qu'elle avait déjà satisfaits, mais afin d'arriver aux affaires à l'aide de la faveur du prince et de l'empire qu'elle espérait prendre sur lui. Mais, trop pressée de se donner, comme la plupart des femmes, car son cœur avait fini par être de l'enjeu, elle avait échoué devant l'inconstance du prince; comme tant d'autres elle avait eu son jour.

Le duc d'Orléans était doué d'un tact très fin, et il avait en outre une grande expérience de l'amour sérieux, qui n'était plus pour lui qu'une de ces langues mortes qu'on sait à fond, mais qu'on ne parle pas.

Il avait deviné Diane, et de ce jour elle ne lui avait plus inspiré que du mépris et presque du dégoût.

Il avait donc constamment repoussé les avances de la jeune ambitieuse, et s'était toujours refusé à renouer avec elle, lâcheté qu'il commettait parfois en faveur d'autres femmes quand le caprice lui en venait.

Dans plusieurs occasions, mais surtout dans une circonstance récente, il avait profondément humilié Diane en lui préférant à Fontainebleau Berthe de Sambrejeu, qui était moins belle que sa cousine, mais qui avait pour elle l'attrait de la nouveauté et celui d'un genre d'esprit qui plaisait fort pendant une heure.

Après cette cruelle soirée, suivie d'une nuit solitaire, outrée et résolue à regagner le prince ou à se venger de ses dédains, Diane avait pris le parti de se rendre à Paris

avec sa cousine, qui, oubliée comme un rêve par le duc d'Orléans, était partie le matin pour retourner à Nemours. Il n'en était pas de même de la dame de Vic, artificieuse et pleine de grâces à la fois composées et naïves; elle parvint à intéresser, par des demi-confidences et par d'adroites flatteries, Isabeau de Bavière, sa royale rivale, et elle avait reparu la veille aux yeux du prince, forte de la faveur de celle qui la devait le plus redouter et haïr.

Le duc d'Orléans n'avait qu'un mot à dire pour faire tomber Diane du rang où elle était montée; mais ce mot, Diane de Vic savait que le duc d'Orléans ne le dirait jamais à Isabeau de Bavière.

Après tout, ce n'était qu'un acheminement.

Ainsi placée, la dame de Vic avait tourné les yeux autour d'elle et avait rencontré pour la seconde fois ce baron de Roche-Corbon, dont la mine hautaine, le courage et la rare vigueur l'avaient d'abord intéressée. Elle avait appris de Berthe de Sambrejeu, qui tenait ces détails du prince, les outrages que le duc avait prodigués au baron, et elle s'était plu à voir dans le beau gentilhomme un vengeur, un amant, et peut-être aussi un moyen de transaction avec le prince dont elle espérait tenir un jour la vie entre ses mains.

Car Diane n'avait point analysé l'état de son cœur à l'endroit du duc d'Orléans; tant de sentiments opposés y étaient en lutte, qu'elle ne formait point de projets arrêtés.

Il s'agissait seulement pour elle de réunir des éléments qui pussent servir à sa haine ou à son amour, à sa vengeance ou à sa fortune, et provisoirement à ses plaisirs.

Le baron lui offrait tous ces éléments à la fois.

Quand il sortit de chez elle, le confiant Ombert n'avait plus un secret pour la dame de Vic. Il avait conclu avec elle une alliance offensive et défensive; elle avait affermi et dirigé ses projets, et il était bien convenu qu'il viendrait chaque soir lui rendre compte de ses démarches.

— Enfin, disait-il en se frottant les mains et en s'enfonçant sous ses fourrures, car l'air du matin était frais ce jour-là, enfin j'ai une amie et je sais par où commencer!

Et il se dirigeait vers l'hôtel du duc de Bourgogne: comme il tournait l'angle du mur, il se sentit doucement touché à l'épaule.

CHAPITRE DIX-HUITIÈME

Le page

Avant d'aller plus loin, nous croyons nécessaire ou plutôt convenable de jeter un coup d'œil en arrière et de faire une courte halte, pour donner aux traînards le temps de nous rejoindre. D'ailleurs, les dernières fredaines du héros de cette histoire pourraient avoir indisposé le lecteur ou la lectrice contre lui; il est temps de rappeler les griefs dont il cherche à se consoler et à se venger en même temps, et qui seuls peuvent expliquer et peut-être excuser sa conduite quelque peu légère. Revenons donc à la châtelaine de Roche-Corbon; et d'abord, sans parler des entrevues secrètes que son illustre amant a su obtenir d'elle, et qui sont relatées en leur lieu et place, nous demanderons s'il est croyable qu'on ait pu la transporter à Paris tout à fait contre son aveu; que pendant un trajet de cent lieues elle n'ait pas une fois trouvé le moyen d'échapper à ses ravisseurs, et qu'en un temps où une dame de Vic et une dame de Sambrejeu trouvent un chevalier assez courtois pour les délivrer malgré elles, comme on l'a vu plus haut, une honnête femme ne rencontre pas dix champions tout prêts à se faire rompre les os pour lui rendre la liberté.

Non, et l'on est contraint d'admettre qu'avant de la quitter le ravisseur avait eu le temps d'obtenir son pardon, et qu'il ne rejoignit son cortège qu'après avoir fait de sa victime une complice.

S'il en était de la sorte, on serait en outre conduit à supposer que le ressentiment de Catherine n'aurait pas été bien profond, car il avait cédé à quelques mots échangés à la hâte.

Le comte Adhémar, obligé d'escorter le duc d'Orléans, n'avait pu distraire que quelques heures des devoirs de sa charge, il avait fait ce coup à l'insu du prince, et même de la plupart de ses gens. C'était là du moins ce qu'il avait affirmé à Catherine, en la suppliant de céder à la violence qu'il se voyait contraint de lui faire, et en lui jurant que des circonstances de la plus haute importance le contraignaient d'abandonner aux soins des subalternes celle qu'il aurait voulu ne pas quitter d'un jour. Il ne devait plus la revoir qu'à Paris.

Parmi les circonstances auxquelles le comte avait fait allusion, il en était une qui eût suffi à expliquer son absence dans un moment où il avait des faveurs à demander et des pardons à obtenir.

La reine avait fait prévenir le duc d'Orléans qu'elle irait à sa rencontre si sa santé le lui permettait. On comprend que le prince, jaloux de faire à sa royale amie un accueil digne de son rang, devait tenir à la présence du comte Adhémar, dont le ton, l'esprit et toute la personne agréaient fort à Mme Isabelle. D'une autre part, le comte ne pouvait pas emmener Catherine avec lui et la rendre spectatrice des désordres du prince; n'eût-elle pas été reconnue et conséquemment compromise au milieu de tous ces soudards; puis elle eût nécessairement attiré les regards du prince, et le comte était fort jaloux.

Bref, les choses étaient ce qu'elles devaient être: l'amant aimé n'a-t-il pas raison en tout ce qu'il fait? Catherine, qui n'avait montré au comte que de l'indignation, commença par trouver qu'il agissait fort cavalièrement avec elle; puis elle avait aperçu mille raisons qui l'excusaient,

sans s'avouer à elle-même la seule qui pût l'absoudre.

Cependant il s'en fallait de beaucoup que ce nouvel amour eût chassé tous les souvenirs d'une affection plus sainte et plus ancienne. Les derniers malheurs du baron l'avaient rendu intéressant. Catherine pensait à lui aussi souvent qu'à son amant, en qui Ombert n'avait pas trouvé, lors de sa chute, la délicatesse et la générosité qu'en pareille circonstance un rival aurait pu attendre de lui.

Ombert pouvait être un mari trompé, mais non pas un mari ridicule; on ne voyait en lui ni la présomption, ni l'aveuglement, ni la frivolité qui découragent l'intérêt et qui prêtent à rire. D'ailleurs la violence bien connue de son caractère laissait toujours planer sur l'avenir de ses disgrâces conjugales la probabilité d'un dénouement tragique. Aussi n'avait-il point cessé d'être pour Catherine un objet de respect et d'appréhension plutôt encore que de pitié.

Ce dernier sentiment était rarement inspiré par Ombert; il y avait dans ce rude et solide baron une énergie vivace qui le rendait encore redoutable, alors qu'il semblait avoir lui-même tout à craindre, et les moines de Marmoutiers, au fort de leur triomphe, ne tenaient pas leur ennemi pour abattu. On le savait parti pour Paris, où il pouvait trouver des ressources inattendues. On se rappelait l'air altier et farouche dont il avait accueilli les anathèmes de l'Eglise et la citation du roi; ces arrière-pensées empoisonnaient la joie et la paix monacales.

Le vieux dom Hélias lui-même, en respirant l'air frais du matin sur sa terrasse, fronçait légèrement les sourcils à chaque fois qu'il voyait à travers les brumes de la Loire la tour ennemie se dresser menaçante sur son vieux roc.

Il avait défendu qu'on rétablît le pont-levis et qu'aucun

des moines s'introduisît dans le château, que l'amour chez quelques vassaux, et la crainte parmi le plus grand nombre, protégeaient contre toute tentative de spoliation.

Cependant le voyage de Catherine s'était poursuivi et terminé sans aventures. Le chef de son escorte, homme de moyen âge et de manières qui sentaient plus le soudard que le gentilhomme, n'avait jamais échangé avec elle que le peu de mots exigés par les soins d'un service attentif et respectueux, et les hommes d'armes qui protégeaient sa marche ne l'avaient jamais approchée.

Arrivée de nuit à Paris, et introduite avec mystère dans une maison de chétive apparence, mais dont l'intérieur était pourvu de toutes les recherches du luxe, Catherine avait retrouvé avec bonheur le service des femmes qui lui avait manqué pendant plusieurs jours.

Mais ces nouvelles caméristes (chose étrange!) étaient aussi discrètes ou plutôt moins instruites que le silencieux personnage qui l'avait amenée. Depuis deux jours, qui lui avaient semblé bien longs, elle attendait quelque changement à cette vie monotone, quand un page de bonne mine fut introduit près d'elle à un instant où, accablée de son isolement, elle pleurait sur cette bible qui lui était seule restée de tant de biens perdus, de tout un passé si loin d'elle.

Le page mit un genou en terre, et tirant une lettre de sa jaquette:

— Belle madame, dit-il, voici qui séchera vos larmes, si, comme je n'en doute pas, l'absence les fait seule couler.

Catherine, trop vivement émue pour remarquer l'inconvenante familiarité de ce propos, se saisit avidement de la lettre et se hâta d'en rompre le sceau; mais à peine eut-elle jeté les yeux sur le vélin:

— Hélas! s'écria-t-elle, votre maître, beau page, a trop bien pensé de moi s'il m'a crue assez docte pour déchiffrer

ce précieux grimoire; il me faudrait une heure pour l'épeler, et mon impatience ne saurait souffrir ce délai...

— Bien que peu clerc, madame, je pourrai vous assister en ce point, car Monseigneur a dicté cette lettre devant moi, et Dieu merci, ma mémoire en est fraîche.

— Quoi! devant vous?...

— Oh! je n'étais pas seul! car je ne suis pas encore entré si avant dans sa confidence, Monseigneur ne dit devant moi que ce qu'il veut bien qui soit su de tout le monde.

— De tout le monde!

— Mais à peu près, les maris exceptés; il y avait là quelques seigneurs compagnons de mon maître, et parmi eux Mgr d'Orléans, que le récit de votre enlèvement a passablement diverti: on s'est fort égayé surtout de monsieur votre père et de la mine qu'il faisait attaché à cet arbre... Vous voyez bien que je sais tout cela. Quoi! vous pleurez?... Là! gageons que c'est au sujet de votre père. Maladroit que je suis, j'aurais dû taire ceci; l'amour filial est ce qui meurt en dernier dans le cœur d'une fille, cela survit à bien des choses. Pardon, madame, oh! je vous ai manqué!...

— Trêve d'excuses insultantes... Mais, au nom du Ciel, au nom de votre mère, jeune homme parlez-moi de mon père; on m'a séparée de lui violemment et contre mon aveu, j'ignorais qu'il pût être insulté par celui en qui j'avais mis toute ma confiance. Maintenant je crains tout; parlez, qu'est-il advenu de mon père?

— Ne voulez-vous pas avant tout, madame, prendre lecture de ce billet?

— Mon père! mon père! s'écriait Catherine en versant un torrent de larmes.

— Je lui ai parlé de vous hier au soir; je vous parlerai de lui ce matin, mais si je soulève de votre cœur la lourde

peine qui l'oppresse, n'obtiendrai-je point quelque merci, ma belle dame, pour celle dont je suis atteint? Si vous avez des beautés qui me touchent, j'ai des secrets qui vous importent; et je sens qu'un baiser de votre bouche rose pourra seul délier ma langue qu'enchaîne le trouble où vos yeux m'ont jeté.

En débitant ces mots avec une grâce affectée et mutine, le page s'était effrontément rapproché de Catherine; en terminant, il osa l'attirer vers lui; mais elle le repoussa vivement.

— Sortez! sortez! lui cria-t-elle.

Et, suffoquée de douleur, de honte et de colère, elle se laissa tomber sur une chaise qui se trouvait près d'elle.

Le page, debout et la tête inclinée, la contempla longtemps d'un regard profond et singulier; lorsque enfin Catherine écarta ses mains qui voilaient son visage, l'expression sérieuse et solennelle du jeune homme la saisit tout à coup, et elle comprit qu'il y avait un mystère dans toute la scène qu'il venait de jouer.

— Oh! mon Dieu! mon Dieu! s'écria-t-elle, où suis-je, et que veut dire tout ceci?

Le page, tombé à deux genoux devant Catherine et baisant le bas de sa robe:

— Vous êtes, madame, répondit-il dans une des maisons de plaisance d'un grand seigneur qui vous abuse. Vous êtes dans un de ces palais dont les reines règnent peu de jours. Aujourd'hui servies, adorées, entourées de respects menteurs, d'hommages ironiques, d'insultes de bas lieu; demain chassées ou échangées et réduites à des ressources qu'il n'est pas besoin que je vous nomme. Mais vous ne me croyez point, sans doute, et vous pensez qu'admise à la Cour comme votre rang l'exige, un impénétrable mystère entourera votre liaison. Détrompez-vous, madame, il n'en peut être ainsi. Le patronage du comte

Adhémar ne saurait vous produire avec éclat dans une cour autre que celle des Miracles, et son amour n'est pas de ceux qui ennoblissent une femme. Les mauvais lieux de Paris sont riches de ses abandons. C'est pendant une orgie qu'il a dicté cette lettre où il se plaint des devoirs qui le retiennent loin de vous, et cette lettre n'est pas la seule que j'aie à remettre aujourd'hui, en voici deux dont le sceau est le même, vous pouvez comparer: cette adresse est à *Mademoiselle Orphise* et celle-ci à *Madame Jehanne, mes seules vraies amours*. Vous pâlissez, ah! c'est d'amour encore!

Après un instant de silence:

— Ah! madame, poursuivit-il en joignant les mains, que tout ceci vous touche et vous éclaire! Vous comprenez bien maintenant que j'ai manqué au respect que je vous porte pour vous rendre à celui que vous vous devez à vous-même, et pour vous faire apercevoir votre situation actuelle dans toute son horreur; car enfin tout autre que moi, chétif, eût pu se rendre plus coupable, et votre beauté est de celles qui font oublier le danger. Mais votre dédain me prouve que vous avez en votre force une confiance trop naïve; c'est encore là un danger contre lequel je veux vous prémunir. Sachez donc qu'ici toute femme est à la merci de mon maître comme de ceux qui savent les secrets du logis.

Et le page poussa un ressort caché sous une frange de la chaise dont le dossier se renversa. Catherine, saisie par des liens invisibles et réduite à une immobilité absolue, jeta un cri qui fut arrêté sur ses lèvres par les ardents baisers du page; alors, dans une dernière convulsion de rage, elle fit gémir sans les rompre les liens qui l'étreignaient, puis ses yeux à demi voilés blanchirent, sa tête qui luttait retomba mollement en arrière, et des yeux jaloux n'auraient pu distinguer dans ses traits et dans la

molle attitude de son beau corps si elle avait perdu tout sentiment ou toute colère de l'outrage.

Quand ses yeux revinrent au monde, elle se vit assise et crut avoir rêvé; à ses pieds était le page, dont le pourpoint ouvert laissait échapper la gorge dorée de Zéa.

Cette vue fit tressaillir Catherine, qui s'inclina vers la bohémienne et lui tendit la main; cependant elle rougissait, soit que la vie revînt par degrés à ses joues, soit qu'un reste d'incertitude luttât dans son esprit contre l'aspect rassurant des charmes de la bohémienne.

Zéa baignait de larmes la main de la châtelaine; il y avait dans cette douleur un nouveau mystère que Catherine crut avoir pénétré.

— Pauvre fille, dit-elle, il t'a donc aussi trompée, car tes pleurs me disent assez que tu es ma rivale?

— Oui, ta rivale, dit Zéa, qui songeait à Ombert. Mais je n'ai pas été trompée. On ne trompe que les grandes dames. Une fille telle que moi ne vaut pas un mensonge.

— Mon enfant, dit-elle en interrompant Zéa, tu es sans doute quelque fée, car tout en toi est étrange et mystérieux, et tu as jeté sur moi tes charmes qui ont troublé ma pauvre tête; il y a des instants où je lis dans tes yeux le saint amour d'un ange, et d'autres où j'y vois briller une flamme qui n'est pas du Ciel. Tu m'as montré des dangers et des crimes dont je n'avais pas le soupçon. En moi est entrée une autre âme qui n'est pas sœur de celle que Dieu m'a donnée; ton regard me repousse et m'attire; en tout autre lieu je te fuirais peut-être, mais ici je m'attache à toi, il faut que tu m'arraches à ces pièges, à ces noirceurs.

Et se levant précipitamment, elle courut s'agenouiller sur les marches d'un prie-Dieu à l'autre extrémité de la chambre qui était un oratoire. Zéa s'élança auprès d'elle, et, la saisissant dans ses bras:

— Ne crains rien de moi, bonne sœur, lui dit-elle, il

faudra bien que d'abord je me venge, car vois-tu, oh! tu me fais bien souffrir sans en avoir aucun soupçon; mais au fond je sens que je t'aime, et le bonheur te reviendra par moi. Ecoute, je vais te quitter, il le faut, mais quand la nuit sera tombée je reviendrai, tu m'entendras siffler près de cette fenêtre, il y aura une échelle, un asile sûr et tout ce qu'il faudra, et je t'emmènerai et je te parlerai de ton père, de ton Ombert qui t'aime, de ton Ombert que tu perdrais à jamais si tu passais une nuit de plus sous ce toit, car alors tu serais coupable.

— Coupable! murmura Catherine en jetant au page un regard inquiet, hélas! suis-je donc innocente?

— Innocente, n'importe: les anges de ton Dieu ne sont pas innocents, et pourtant ils ne peuvent être coupables. Un docteur t'expliquera ces subtilités quelque jour.

En achevant ces mots le page serra Catherine dans ses bras en lui disant adieu; l'orgueilleuse châtelaine lui rendit caresses pour caresses. Une communauté de peines avait rendu sœurs ces deux femmes, que d'étranges hasards pouvaient seuls avoir rapprochées, et cette séparation, qui ne devait durer que quelques heures, leur arracha de ces torrents de larmes dont les yeux des femmes recèlent d'intarissables sources.

Demeurée seule, Catherine un peu soulagée s'étonna du calme où la laissait la certitude d'une trahison qui ruinait toutes ses espérances. Tout ce qu'il y avait en elle d'énergie avait été dépensé dans la scène où elle venait de jouer un rôle si animé quoique passif. Elle tomba dans un accablement qui n'était pas sans quelque charme; bientôt ses souvenirs l'entourèrent de ce vague réseau des songes qui émousse au regard les angles trop aigus de la réalité; ce beau page aux seins bruns, cette douce rivale dont les caresses venaient d'endormir sa douleur l'avait initiée aux premières délices d'un sentiment nouveau pour elle, car

Catherine avait ignoré jusqu'alors combien l'amitié chez les femmes a de baume à répandre sur les blessures de l'amour.

Cependant la nuit était tombée, le signal convenu arracha Catherine à cette douce extase et lui rendit tout à coup le sentiment de sa position; nul obstacle imprévu ne vint adroitement suspendre la péripétie pour faire haleter la poitrine du lecteur à venir. La fenêtre ouverte et l'échelle posée, Catherine monta, puis descendit, et se trouva dans un jardin dont le mur fut franchi par elle et par son guide d'une façon aussi vulgaire.

— Hâtons-nous, dit le page, nous n'avons pas une minute et pas une parole à perdre, il est là sur nos pas. J'ai rencontré à un quart d'heure d'ici son escorte qu'il a laissée, au coin de la rue des Manteaux, près d'un cabaret où elle doit l'attendre. Il n'a gardé qu'un page près de lui.

En terminant, il fit sauter Catherine sur un cheval que tenait par la bride un cavalier déjà connu du lecteur, et s'étant placé en croupe, il s'empara des rênes et partit au galop.

Après un demi-quart d'heure environ, les chevaux reprirent le pas.

— Nous avons maintenant assez d'avance, dit le page, pour laisser souffler nos montures.

— Assurément, repartit le second cavalier, une allure moins pacifique pourrait attirer l'attention du guet, et ceci ressemble trop à un enlèvement pour qu'il n'y trouve rien à redire. Ce n'est pourtant qu'une restitution, j'espère?

— Oh! pas encore, nous n'allons point, cher maître, à l'Hôtellerie des Trois-Mores, ce serait passer trop vite de l'extrême froidure à la grande chaleur; il y a, si je compte bien, quatre grands mois entre janvier et juin, nature fait tout mesurément, ainsi ferons-nous s'il plaît au maître.

— Où allons-nous donc, en ce cas?

— A l'hôtel de Bohême.

— Il suffit, je comprends, et ce projet fait honneur à une jeune tête. Mais parlons d'autre chose. Où avez-vous pris pour ce soir licence de courir les rues? le service d'un page n'est-il pas auprès de son maître? Je vous croyais plus avancé dans la confidence du prince.

— Il comptait sur moi pour ce soir, mais son attente a été trompée, et le sera demain aussi et tous les jours suivants encore. La place n'était pas tenable, tant ces jeunes seigneurs ont d'étranges pensées en tête. Maître, devinez-moi bien vite, car j'ai honte à parler, à vous si sage, des dangers que j'ai courus parmi ces débauchés.

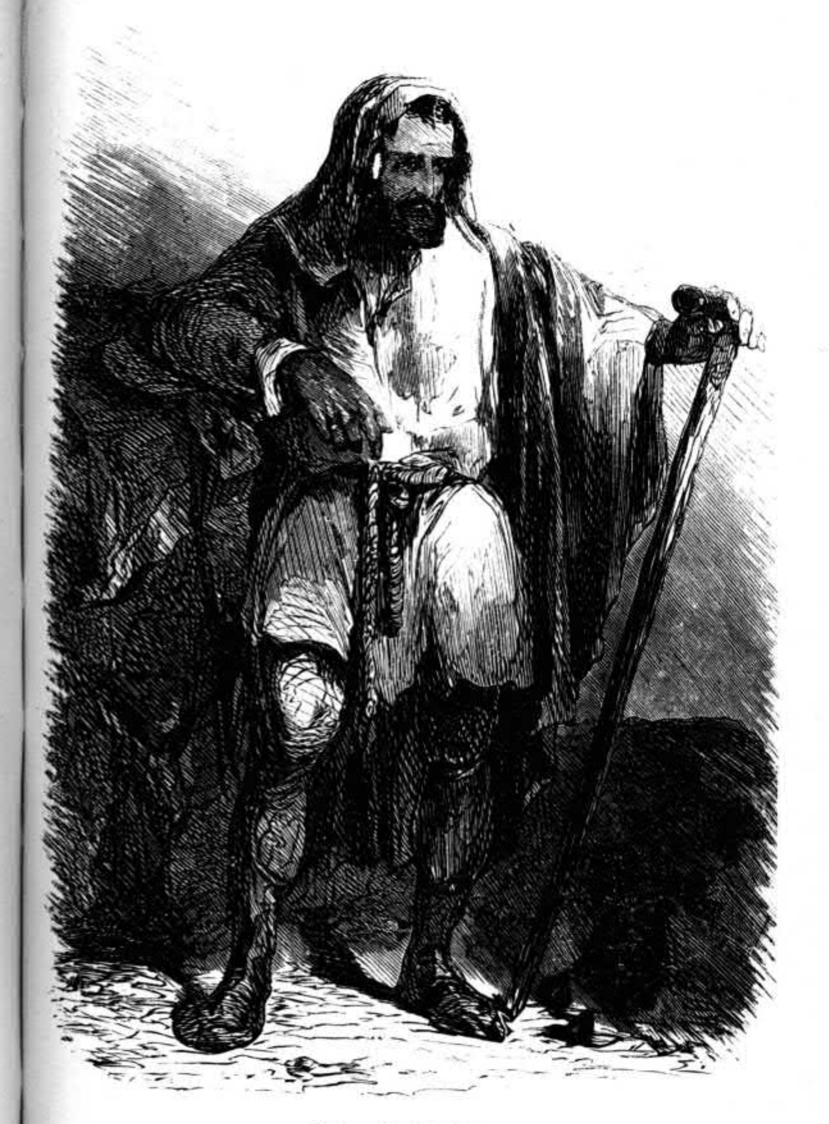
— Ils ont donc reconnu ton déguisement?

— Au contraire, et je vous avoue que j'ai préféré vous déplaire... Bref, en fuyant ce soir l'hôtel Saint-Pol, je n'osais point tourner la tête, c'est un mauvais parti. N'est-il pas écrit quelque part qu'une femme fut changée en statue de sel pour avoir tourné mal à propos la tête? On ne me verra plus chez le duc d'Orléans; cherchez une mouche où bon vous semblera, il n'en manque point à la ruche; d'ailleurs on commençait à se méfier de moi.

Ici le second cavalier, qui n'était autre que Jehan le Réchin, interrompit son interlocuteur dans une langue étrangère qui paraissait familière à tous deux, car leur entretien se poursuivit sur un ton animé.

Après environ un quart d'heure, la petite cavalcade, ayant débouché sur une place située à peu de distance de la Porte Saint-Antoine, s'arrêta tout à coup en face d'un hôtel de modeste apparence.

— Où sommes-nous ici? dit Catherine, que la cessation du mouvement arracha au demi-sommeil qui l'avait surprise dans les bras de la bohémienne.



Jehan le Réchin

Le Réchin prit la parole:

— Vous êtes, madame, devant le seul palais qu'épargnerait le feu du Ciel si Dieu venait à le souffler sur cette ville, ce qu'il ne fera point pour causes majeures à moi connues. Sous ce toit habite la plus pure vertu, la plus douce beauté, la plus digne infortune de France.

— Ah! c'est Mme Valentine, l'épouse du duc d'Orléans! Ainsi s'écria Catherine.

— Vous avez nommé, madame, la seule protectrice qu'il nous convînt de vous offrir; maintenant...

— N'achevez pas, j'ai tout compris; le comte Adhémar est un des favoris du prince, il a par lui l'oreille de Mme la reine, il m'aurait reprise partout; mais le palais de Valentine est inviolable, même aux méchants. Mon séjour dans un si noble asile répondra de moi à Ombert; oh! vous voyez que je comprends, et tout cela cet enfant l'a pensé; mais je ne suis donc pas seule au monde, il y a quelqu'un qui m'aime et qui veille sur moi, j'ai une sœur en toi, cher frère!

Et Catherine attendrie serrait dans ses bras et couvrait de baisers le page qui venait de la poser à terre, et qui lui rendait caresses pour caresses.

Un grand bruit résonna tout à coup aux oreilles des deux amies, c'était le marteau de la porte que le Réchin leva et laissa retomber par trois fois, après quoi le bohémien remonta à cheval, Zéa le suivit, et tous deux se retirèrent dans un des angles de la place dont l'ombre leur permit de voir sans être vus.

— Qui va là? fit une voix cassée.

— Ouvrez! ouvrez! s'écria Catherine, c'est une veuve, c'est une infortunée qui veut parler à la duchesse d'Orléans.

La porte s'ouvrit lentement et se referma de même sur Catherine.

Le baron de La Roche-Corbon avait bien couru quelques risques.

— Ores, dit le Réchin, regagnons la bohème, noire.

— Mon cœur reste à la blanche, murmura Zéa en se retournant vers l'hôtel.

CHAPITRE DIX-NEUVIÈME

L'oratoire de la duchesse d'Orléans

Un vieux et grave majordome précéda Catherine jusqu'à la porte d'un appartement, où, après quelques pourparlers, elle fut introduite par son guide.

Une duègne, vêtue de couleurs sombres et embéguinée comme une nonne, la fit asseoir dans une espèce d'antichambre et disparut sans bruit par une porte latérale.

Restée seule, Catherine jeta les yeux autour d'elle.

Cette salle, comme le péristyle, comme les escaliers, était haute et sombre; une lampe d'argent suspendue au plafond par une triple chaîne lui donnait l'aspect d'un tombeau.

Le silence et la gravité de cette demeure tournèrent les pensées de Catherine vers la solitude du cloître.

« Oh! le repos! le repos! pensait-elle, une cellule étroite, une croix de bois noir, un escabeau de chêne, et tout le jour, assise auprès d'une croisée qui s'ouvre sur la mer, on voit au loin passer de blanches voiles. »

La jeune et volage baronne était à ce point de son rêve quand une voix douce et connue l'éveilla. Elle tressaillit, et se levant précipitamment:

— Quoi! toujours lui! murmura-t-elle à demi-voix.

Surpris de cet étrange accueil, un enfant de treize ans se tenait devant Catherine qu'il regardait avec étonnement, et, déconcerté, il froissait dans ses mains son bonnet

de velours. La duègne qui l'escortait prit alors la parole:

— Mme la duchesse vous députe, madame, ce jeune messager qui est son fils, à cette fin de vous introduire auprès d'elle. C'est la coutume de ma bonne maîtresse d'habituer ainsi ses enfants à commercer gracieusement avec les dames et humainement avec les affligés. Ces devoirs font partie de l'éducation d'un prince. L'égarement de la douleur où vous êtes plongée a quelque peu troublé Monseigneur au premier abord, mais le voici qui se remet et qui va vous offrir la main pour passer dans l'oratoire où Mme sa mère veut bien vous recevoir.

Catherine entendit à peine ce discours prudent.

— Pardonnez-moi tous deux, monseigneur et madame, dit-elle, pardonnez-moi le trouble où m'a jetée l'accent de cette voix... c'est un rapport étrange qu'une grande ressemblance de traits rend plus étrange encore.

Cependant le jeune prince, docile aux conseils de sa gouvernante, et encouragé par l'expression qui animait les yeux charmants de Catherine, offrit timidement sa main à la baronne, et la conduisit à travers un salon d'apparat jusqu'à un oratoire où elle aperçut la duchesse qui brodait, assise sous le manteau d'une haute cheminée.

Le second fils de Valentine, assis aux pieds de sa mère, jouait comme un jeune chat avec les pelotons de soie qui bigarraient une large corbeille.

Bien que prévenue par le bruit qui en courait depuis longtemps en France, Catherine ne put contempler sans étonnement la merveilleuse beauté de la duchesse.

Cette beauté, qui survécut à la douleur et à la mort même assez longtemps pour que l'art des mouleurs en ait pu éterniser l'image, brillait de tout l'éclat d'une jeunesse qui n'était plus, d'une sérénité impossible.

Valentine était vêtue de velours noir fourré d'hermine; sa tête nue ressortait au milieu d'une auréole étincelante

que figuraient de larges épingles d'argent disposées dans sa chevelure suivant les règles d'une coiffure milanaise que les femmes du peuple ont conservée jusqu'à nos jours en Lombardie.

Séparées en ogive sur le front et plaquées sur les tempes, de larges nappes de cheveux encadraient ses joues dans l'ébène.

Elle était plus belle ainsi que les madones et les anges de pierre qui décoraient les trois portails de Saint-Martin de Tours, Catherine la prit pour une sainte et s'agenouilla devant elle. La duchesse alors se leva et fit asseoir la jeune femme sur un tabouret placé près de sa chaise; puis, ayant congédié ses enfants et leur gouvernante, elle prit dans ses mains une des mains de Catherine, qui était fort émue, et la rassura par quelques mots pleins de douceur.

Le nom de La Roche-Corbon était connu de la duchesse, qui avait fort à cœur les affaires de ce beau royaume de France dont elle avait fait sa patrie, et qui avait rencontré dans plus d'une légende ces glorieux Ombert, dont la race n'avait plus d'autre rejeton que le mari de Catherine. Elle écouta le récit du différend survenu entre les moines de Marmoutiers et le baron de La Roche-Corbon. Elle se fit donner sur l'origine de ces débats des détails qui annonçaient en elle une connaissance approfondie des affaires, et elle promit sa protection.

Ce premier point approfondi, il restait encore à Catherine la tâche délicate de raconter son enlèvement et sa fuite. Dès les premiers mots, Valentine comprit l'origine de tous les malheurs du baron, l'intervention de ce comte Adhémar, qu'elle déclarait ne point connaître, lui fut aussitôt expliquée, et un regard jeté à propos sur Catherine acheva de l'éclairer, car elle s'entendait mieux encore aux affaires de cœur qu'à toutes autres.

— Mon enfant, dit-elle à Catherine quand celle-ci eut

terminé, avez-vous bien usé de franchise avec moi, et n'avez-vous rien autre à me dire? N'est-ce pas surtout contre vous-même que vous venez chercher un refuge près de moi? parlez, dites-moi tout; voyez en Valentine, une amie, une sœur. Quoique loin de vos dix-huit ans, je ne pourrais être la mère d'une fille de votre taille. Que mon grand âge ne vous effraie donc point, non plus que ma réputation d'austérité; peut-être l'amour a-t-il fait seul les frais de ma vertu.

Catherine, fondant en larmes, laissa échapper l'aveu des faiblesses de son cœur, en jurant qu'elle était guérie; Valentine ne se contenta point d'une confiance aussi restreinte, elle exigea de longs récits qu'elle écouta avec tant d'intérêt et d'indulgence, que la jeune pénitente finit par s'étendre avec complaisance sur les détails de sa confession.

Intéressée par tant de candeur, animée par ses contagieuses confidences d'amour, la duchesse se départit de sa réserve habituelle, et parla de ce long supplice que lui faisait endurer l'inconstance de son époux. Ce qui étonna fort Catherine, ce fut d'apprendre qu'auprès de Valentine le duc d'Orléans était tendre et respectueux, et que le bruit des mauvais traitements qu'il faisait subir à cette intéressante femme était aussi calomnieux que ridicule.

— Ne croyez pas tout ce qu'on débite sur mon prince, disait la duchesse à sa nouvelle amie, tous ces propos viennent de la Bourgogne; Louis est léger, mais il est juste et bon: il me consulte, il m'apprécie, il m'aime, il me reviendra, j'en suis sûre, mais il est entraîné loin d'une tendresse trop facile et trop monotone par l'appât des difficultés, puis il se trouve retenu loin de moi par la honte d'avoir cédé à des séductions qu'il méprise et qu'il m'a juré trop de fois d'éviter. Vous le verrez bientôt, car je l'attends depuis deux jours, et c'est pour lui qu'on a repris cette coiffure milanaise qui nous reporte au temps des pre-

mières amours, vous le verrez, vous jugerez son cœur. Vous l'entendrez mettre à mes pieds de royales rivales... Demain, sans doute, car il est trop tard aujourd'hui et je ne l'attends plus. Dix heures!... Quel désordre!... il faut se mettre au lit. Bonsoir, chère petite, donnez-moi votre front. Mme de Bevilacqua vous conduira dans la chambre qui vous est destinée. Je vais faire dire aux enfants leur prière du soir. Adieu, n'oubliez pas la vôtre et demandez le repos de l'âme; celui du corps, Dieu vous l'a donné sous mes ailes.

Catherine suivit la dame de Bevilacqua qui venait de ramener les enfants, et fut bientôt remise par elle aux soins d'une femme de chambre française. Un appartement simple et de bon goût comme tous ceux qu'elle avait traversés ou aperçus depuis son arrivée avait été disposé pour la recevoir, et à cet effet pourvu entre autres meubles d'une table garnie de fruits, de conserves, d'hypocras et d'épices.

Catherine se félicita de n'avoir pas été traitée en héroïne de roman. Tout en faisant honneur à cette collation frugale, elle admirait la modeste élégance des soins dont elle se voyait entourée, et elle comparait cette absence de tout appareil et de toute recherche inutile au luxe effronté et courtisanesque de la demeure qu'elle venait de fuir. Plus tard, le lit carré et à colonnes surmontées d'un couronnement lui rappela les nuits conjugales de La Roche-Corbon; et nul songe adultère n'osa soulever les courtines honnêtes que la chambrière ferma sur Catherine en lui donnant respectueusement le bonsoir.

Le lendemain, en s'éveillant, Catherine aperçut auprès de son lit une garde-robe complète que sa camériste s'occupait de déployer pour lui donner le choix. La duchesse éveillée depuis longtemps l'attendait pour partager avec elle son repas du matin.

Après les premiers compliments, Valentine prit la parole:

— J'ai peu dormi cette nuit, dit-elle et j'ai beaucoup pensé à vous, mon enfant; croyez-moi, vos épreuves seront passagères et le bonheur habitera encore avec vous ce vieux manoir de La Roche-Corbon. Peut-être même, attendu votre légèreté, n'est-ce pas un grand mal qu'il vous ait pris envie de courir le monde et d'aborder la Cour. Ce sont deux fantaisies qui vous convertiront bien vite à la solitude et à la campagne. Quant aux moines de Marmoutiers, n'en prenez nul souci; le duc d'Orléans, à ma requête, assoupira cette affaire qui ne tournerait point à son honneur, car ce comte Adhémar, que je me charge de vous faire oublier, a compromis dans cette équipée le nom d'un fils de France. Le duc est ainsi fait, il est au dernier qui lui parle, ou plutôt au premier qui l'amuse. Ce jeune gentilhomme que je ne connais point est sans doute une de ses liaisons de Guienne; il l'aura pris en gré dans une escarmouche, ou dans une orgie, et il l'envoie ici avec une partie de sa maison, comme si Paris ne regorgeait pas de ces damoiseaux qui font toutes les sottises que le public met sur le compte de mon pauvre Louis. Nous verrons ce jeune étourneau, et je me charge de vous en dégoûter.

— Ah madame! je sens déjà que je le hais!

— Pas encore, chère Catherine, et ce n'est pas un mal que vous n'ayez pu passer sitôt de l'amour à la haine, trop de mobilité vous ferait tort dans mon esprit. D'ailleurs, si j'en juge par votre récit, c'est un personnage dont le mépris seul doit vous faire justice.

— Oh! le mépris! madame, si l'inconstance était toujours punie par le mépris...

Valentine sourit avec finesse, et, posant un doigt sur le coin de sa bouche, elle regarda malignement Catherine qui rougit et baissa les yeux.

En ce moment, les enfants se précipitèrent essoufflés dans la chambre, la duchesse pâlit, se leva, et fit quelques pas vers la porte en s'appuyant sur tous les meubles.

— Pardonnez-moi de vous avoir surprise, disait le duc d'Orléans en la serrant dans ses bras. c'est un plaisir cruel que je ne puis me refuser de contempler ce trouble où vous jette ma vue. Valentine, ma sainte, ah! vous ne changez pas, vous! vous conservez à votre Louis le seul cœur où il soit fier de régner. Viens, assieds-toi là, près de moi, *Madonna mia;* qu'as-tu fait de tout ce long temps? as-tu reçu mes vers? as-tu pensé à moi? Oh! dis-le moi, je le sais, mais n'importe, dis-le, dis-le toujours. Isabeau a-t-elle manqué à te saluer la première?... Mais qu'est ceci? là, près de cette table, une femme pâmée?... Vous vous troublez... Aidez-moi, madame... Ah! ah! ah!... voilà un coup fort habilement ménagé!

— Louis, je vous jure... J'ignorais comme vous, mon Dieu! mais je comprends à peine...

— Je vous crois, madame, je vous crois. Valentine n'a jamais menti; mais souffrez que je me retire; le personnage que je joue ici est au moins ridicule, et ne vous en prenez qu'à votre vertu si de longtemps je me sens trop coupable pour me présenter devant elle. Vous m'enverrez mes enfants, je vous prie.

— Louis, entendez-moi, donnez-moi un instant, un seul instant, je vous supplie... Mon prince!...

Le duc s'inclina jusqu'à terre et sortit.

Cependant les soins de Mme de Bevilacqua avaient ranimé Catherine qui fondait en larmes aux pieds de la duchesse. L'adorable bonté de Valentine ne se démentit point en cette occasion; nulle aigreur ne trahit le ressentiment involontaire et passager que lui inspirait sa rivale. Elle s'efforça de la consoler avec une grâce dont le savoir-

vivre fit d'abord tous les frais et que la charité rendit bientôt sublime.

— Chère fille, dit-elle à Catherine en la retenant dans ses bras, comment vous tiendrais-je rigueur? votre excuse n'est-elle pas dans mon cœur? ne sais-je pas qu'il faut l'aimer?

— Oh! oui, mais je sais, moi, qu'il vous aime. Dans quel abîme ai-je failli tomber! Ah! vous me sauverez, madame! Vous m'avez appelée *votre fille*, oh! je veux l'être par mon respect et par mes soins; vous me guérirez d'un amour insensé, vous ne m'abandonnerez pas!

— Non, sans doute, mais il faut fuir, nous partirons ensemble. Il lui serait trop difficile de vous regagner, mon enfant, pour qu'il vive sans le tenter. Il n'aime à remporter que des victoires impossibles. Oh! c'est un terrible conquérant d'amour, je vous jure. Il y a dans votre fuite et dans votre séjour chez moi un mystère qu'il voudra percer, et je ne veux plus qu'il vous voie. Je fais cet honneur à votre candeur, à vos grâces. Mme de Bevilacqua, vous mènerez les princes à l'hôtel Saint-Pol ce soir avant cinq heures, et dans la nuit nous partirons pour Château-Thierry; toute ma maison me suivra.

La duchesse revint sur cet ordre; le départ fut retardé de quelques jours pendant lesquels ses instances furent vaines pour ramener le duc, qui répondit toujours fort courtoisement aux missives de sa femme, mais qui s'obstina à ne point paraître devant elle; il lui adressa même quelques stances en langue italienne. Cette féroce courtoisie recélait un raffinement de coquetterie masculine dont la duchesse fut blessée. Elle crut sa dignité intéressée à cette fuite qu'elle avait d'abord annoncée; et le départ fut résolu. La veille au soir, Mme de Bevilacqua, en ramenant les jeunes princes qu'elle avait conduits à l'hôtel Saint-Pol, annonça que le sire Savoisy demandait à la duchesse



Le duc d'Orléans

l'honneur d'être admis devant elle; Valentine ordonna qu'il fût introduit.

— Ceci est un piège, dit-elle à Catherine; je savais bien qu'on ne vous perdait pas de vue. Ce Savoisy est l'âme du prince.

Savoisy se présenta avec moins d'aisance que de coutume; il rougit en saluant Catherine, ce qui étonna fort la duchesse, qui le connaissait.

— Madame, dit-il à cette dernière, je sens trop bien qu'au point où en sont les choses dont je suis instruit, un entretien particulier ne saurait m'être accordé par Mme de La Roche-Corbon, pour ne pas vous demander la grâce de m'exécuter devant vous, bien qu'il n'eût pas été prévu que le supplice de ma vanité aurait plus d'un témoin.

— *Dio santo!* monsieur, qu'allons-nous donc entendre? Il nous faudra pâlir sans doute, car vous avez rougi, je crois.

— Après un tel arrêt, il ne me reste plus qu'une consolation, madame, c'est d'avoir, grâce à ma grande jeunesse, quelques années encore devant moi, pour racheter votre estime et votre faveur.

Après ce compliment, Savoisy raconta avec détails sa mésaventure de la fosse aux lions avec les suites que nous avons omises. Il dit comment, obligé d'appeler les gardiens, et trouvé par eux auprès du lion mort, il défrayait depuis ce jour les conversations de la Cour et de la ville; comment son triomphe le poursuivait partout, et comment enfin le duc d'Orléans, à qui il n'avait rien voulu celer, avait exigé, dans son enthousiasme pour le baron, et par le désir qu'il avait de réparer les torts qu'il s'était donnés envers un si noble seigneur, que la baronne fût instruite au plus tôt du haut fait et de la générosité de son époux.

Bien qu'il n'appuyât sur ces détails qu'avec une gaieté

forcée, Savoisy mit dans son récit tant d'esprit et de simplicité, que la duchesse, qu'il avait fait sourire et songer tour à tour, se sentit désarmée et lui tendit la main comme le baron avait fait. Savoisy s'agenouilla pour savourer une faveur si précieuse, et baisa la plus belle main du siècle, avec un respect sans mélange.

Pour Catherine, elle se sentait émue et blessée, humiliée et flattée à la fois; il y avait dans toute cette aventure un gant rose qui ne lui seyait point. La duchesse discerna ce mouvement de jalousie et en tira un bon augure. Savoisy avait d'abord résolu d'épargner ce détail à la baronne, mais le duc d'Orléans l'avait judicieusement détourné de ce parti, connaissant trop bien le cœur des femmes pour ne pas laisser ce relief de plus au baron.

Sous la même inspiration, Savoisy raconta en outre: le fait d'armes de la forêt de Fontainebleau, la délivrance des deux dames et de la bohémienne en qui Catherine reconnut avec ébahissement Zéa. Mais il ménagea le duc et feignit que les ravisseurs fussent de véritables larrons ou écorcheurs, s'autorisant du nom du prince pour couvrir leurs violences et s'assurer l'impunité.

Il termina en déclarant que Mgr d'Orléans voyait avec regret un si noble et si vaillant homme que le baron dominé par une femme artificieuse dont chacun démêlait facilement les intrigues, et qui, par vengeance féminine et mâle ambition, le poussait vers les Bourguignons avec qui il complotait déjà; que lui, duc d'Orléans, après ce qui s'était passé, ne pouvait faire les avances, mais qu'il verrait avec plaisir que la duchesse ramenât le baron avant qu'il se fût compromis dans quelque méchante affaire.

Valentine se prêta gracieusement à cette combinaison; elle écrivit un mot que Savoisy se chargea de remettre au baron.

Quand les deux amies furent seules, Catherine demanda

timidement à la duchesse si le baron serait admis près d'elle.

— Y pensez-vous, ma fille? lui répondit en souriant Valentine, un excommunié! Oubliez-vous que vous parlez à une Italienne! Vous ne le verrez pas de longtemps encore; il vous reste à tous deux bien des péchés à expier, bien des pardons à obtenir; en attendant une absolution finale et mutuelle, allez vous reposer, ma chère, nous partirons demain au point du jour.

— Mais, murmura Catherine, cette dame au gant rose?

Valentine leva lentement les yeux sur la baronne. Devant ce sublime modèle de la résignation, Catherine sentit ses remords s'éveiller; ce regard avait écrasé sa douleur. Elle baissa la tête, se couvrit les yeux de ses mains, et se glissa hors de la salle.

CHAPITRE VINGTIÈME

L'hôtel d'Artois

C'était une main jaune et calleuse, la main
Qui, sans prendre souci ni du rang ni du titre,
Arrêta le baron au détour d'un chemin,
Et le fit rester court à la fin d'un chapitre;
Jaune comme un sou neuf, comme un vieux parchemin,
Hormis un peu de lie ou de sang à la vitre
De ses ongles crochus bordés d'un pur carmin,
Soit qu'elle eût, dans le fond du vieux quartier romain,
Du nectar bourguignon soulevé plus d'un litre,
Ou filé sans quenouille un jour sans lendemain
A quelque vil suppôt du prévôt inhumain.

Elle ne tremblait pas, quoique vieille, la main du Panurge bâtard, du mendiant hautain, *Deus ex machina,* monarque dérisoire, qu'au milieu du premier tome de cette histoire un baron philanthrope, un glorieux parrain, Ombert, en le pêchant dans les eaux de la Loire, a baptisé du nom de Jehan le Réchin.

Le baron, que l'ubiquité de ce personnage n'étonnait pas moins que le lecteur, et qui, d'ailleurs, commençait à se croire assez fort pour se passer d'un tel guide, accueillit froidement le bohémien, qui se mit à son aise, sans franchir les bornes du respect, en homme qui a mesuré de près ce qu'en tout temps on appelle les grands personnages.

Il comprit dès le premier abord que le jeune gentilhomme se sentait appuyé, et l'heure indue à laquelle il le surprenait sortant de l'hôtel Saint-Pol ne lui laissait aucun doute sur la nature des relations qui fondaient la confiance dont son maintien faisait preuve. Il se plut donc à redoubler d'humilité et à s'effacer devant le baron, qui en prit avantage et fit bientôt comprendre au bohémien qu'il le servirait mieux pour ce jour-là en prenant congé de lui, qu'en s'attachant à ses pas comme il paraissait vouloir le faire. Il arriva même qu'ayant aperçu tout à coup l'hôtel d'Artois, que Mme de Vic lui avait indiqué, il donna congé à son hôte de la Gorge-aux-Loups plus brusquement qu'il n'était nécessaire. Le Réchin sourit avec moins d'amertume que de malice, puis il s'inclina profondément et fit ce qu'on appelle une fausse sortie; mais, revenant promptement sur ses pas:

— A Dieu ne plaise, dit-il, que je cherche à pénétrer les profondes combinaisons qui préoccupent en ce moment le baron de Roche-Corbon, au point de lui faire méconnaître le plus humble de ses amis; mais, dans la supposition où il aurait reçu depuis quelques heures le conseil de se jeter dans les bras du duc de Bourgogne, et à cet effet de se rendre ce matin même à son hôtel, qui est proche, j'aurai le courage de lui donner quelques indications sans lesquelles il pourrait faire chaque jour une course inutile.

» Mgr le duc de Bourgogne est en ce moment l'homme le plus empêché du royaume, et il n'admet auprès de sa personne que ses meilleurs amis, et quelques subalternes qui sont à ses projets ce que la main est à la tête. Le baron de Roche-Corbon n'est donc ni assez élevé ni assez infime pour rencontrer le noble duc en son hôtel, où il se fait celer, et la faveur du roi lui-même ne l'y pourrait faire admettre à cette heure; de plus, le prince est trop attaché aux intérêts de la sainte Eglise pour donner accès près de lui à un

baron excommunié, bien qu'il accueille tous les jours le bohémien Jehan dont l'orthodoxie est au moins douteuse.

» Maître Jehan se connaît trop bien pour offrir sa protection au baron de Roche-Corbon, mais il est maître d'un secret qu'il aura l'imprudence de livrer à un jeune chevalier honoré de la faveur des dames. Que celui-ci apprenne donc qu'en l'hôtel du duc de Bourgogne toute porte s'ouvre devant le nom de *Notre-Dame* accompagné du signe de la croix, le tout jeté à propos et sans affectation dans l'oreille et devant les yeux d'un vieux majordome aveugle et sourd en apparence, mais qui entend et voit fort bien quand le service de son maître l'exige.

Après avoir ainsi parlé, le Réchin salua de nouveau, et, devançant le baron, il se dirigea vers une ruelle qui coupait la rue Mauconseil à l'angle du palais. En passant devant cette rue, pour gagner le portail, Ombert vit le bohémien se glisser dans l'hôtel par une porte latérale.

Le duc n'était point visible à cette heure, comme Jehan l'avait prévu; mais sur les instances d'Ombert, qui se recommanda de Notre-Dame, et se signa en prononçant le nom de la mère de Dieu, le vieux majordome, qui était tel que le bohémien l'avait décrit, se ravisa, prêta l'oreille, ouvrit un œil, regarda fixement le baron et se décida à le remettre aux soins d'un valet de chambre qui l'introduisit dans une salle voisine du cabinet où le duc de Bourgogne achevait une longue veillée.

Ombert attendit pendant environ un quart d'heure; on parlait haut dans la salle voisine; deux fois il crut distinguer la voix du bohémien. Enfin la porte du cabinet s'ouvrit. Un homme de moyenne taille, pâle et vêtu d'une longue robe de damas de couleur sombre, s'arrêta sur le seuil, et après un léger salut recula de quelques pas en faisant signe au baron d'avancer. Quand Ombert eut refermé la porte et se fut assis sur le siège que lui avait

désigné le prince, celui-ci reprit un travail qui ne l'absorbait pas assez complètement pour l'empêcher de jeter à la dérobée sur Ombert des regards ternes et froids dont la distraction apparente couvrait un sérieux examen.

Ombert, pendant ce temps, observait lui-même avidement. Le visage du duc Jean offrait ce caractère de cauteleuse rudesse que l'on sait être propre à tous les princes qui se sont faits amis du peuple; la courbure accentuée de son nez et la finesse de sa peau rappelaient cependant le type des Valois, dont la distinction native dominait une affectation de rondeur et de simplicité familière à sa politique.

Quand il eut parcouru des yeux quelques parchemins griffonnés qui l'occupaient moins sans doute que la physionomie hautaine et ingénue d'Ombert, le duc se tourna d'un air riant vers le baron, et, se renversant en arrière.

— Maintenant, lui dit-il, je suis tout oreilles, monsieur, et pour épargner des discours inutiles à un homme qui doit, si je ne me trompe, préférer l'action aux paroles, je vous dirai d'abord que je sais qui vous êtes et ce qui vous amène, et que, les faits posés, il me suffit d'un seul de vos regards assurés, francs, directs, pour compter que nous serons amis avant qu'il soit longtemps. Mais parlez-moi d'abord du plus sérieux de vos griefs, de l'offense qui vous fait oublier la perte de vos biens, car vous êtes ici devant un redresseur de torts, sachez-le bien; devant un homme qui entre dans la querelle de ses amis de corps et d'âme, de la tête et du bras; à un homme qui pensait à vous avant que vous n'eussiez fait un pas vers lui, et qui se disait à part soi que son ressentiment serait plus fort s'il venait à se grossir du vôtre. Ah! c'est un fleuve maintenant, un fleuve qui débordera sans tarder. Mais parlez, j'ai besoin, en voyant approcher le jour de la

vengeance, de relire la liste des crimes de cet homme, car, s'il faut l'avouer, mon cœur saigne parfois... Mais le bien de l'Etat, le salut du roi notre sire, tout me conduit, tout me commande... Les princes mes oncles sont de véritables bourgeois, qui se soucient autant que de cela des affaires de ce beau royaume. Tout le faix retombe sur moi; j'ai prié Dieu d'écarter de moi ce calice, j'ai pleuré devant lui, j'ai sué des sueurs de sang, rien ne m'y peut servir; cette pensée m'enveloppe comme un cilice. Hier j'ai communié avec lui pourtant; aussi tout à l'heure encore j'hésitais, et voilà qu'il faut que j'apprenne de nouvelles noirceurs! Non, plus de faiblesse, cela est écrit d'ailleurs, Jehan me le disait il n'y a qu'un instant. Parlez, c'est Dieu qui vous envoie... Dieu ou l'autre, il n'importe.

Le duc s'était animé par degrés, il marchait à grands pas dans la chambre, les mains croisées derrière le dos. De grosses gouttes de sueur ruisselaient sur ses tempes, et il paraissait hors d'état d'entendre les détails qu'il exigeait d'Ombert. Celui-ci n'en commença pas moins le récit des événements rapportés au commencement de cette histoire, et il montra en ce point plus de sens que l'auteur de cette chronique, car son récit dura moins d'un quart d'heure. Il passa rapidement sur son différend avec les moines, mais il n'omit aucune des circonstances qui pouvaient mettre en lumière la part que le duc d'Orléans avait prise dans toute cette affaire. Cette dernière partie de son discours fit de nouveau lever le prince qui s'était rassis, et captiva toute son attention. Tantôt il souriait avec amertume, tantôt ses mains, qui avaient repris leur attitude familière, se tordaient avec angoisse, puis ses sourcils se rapprochaient, et ses dents serrées contractaient violemment tous les muscles de son visage. Le masque froid et digne qu'il avait pris par habitude en recevant Ombert était tombé, et avec lui tout souvenir de l'étiquette.

— Ainsi deux fois, dit-il au baron, deux fois sa vie vous a échappé par miracle, et vous l'avez presque sentie au bout de votre dague... Mais c'est donc à la mienne que vous la réserviez, Seigneur, et c'est donc moi que vous avez choisi pour tout remettre en bon état dans cette malheureuse France, vendue à l'étranger comme une courtisane. Ainsi voilà l'état qu'il fait de l'honneur de nos femmes à nous autres gentilshommes français! Et ne croyez pas, monsieur de Roche-Corbon, qu'ici vous soyez le plus outragé; sans parler de moi, qui le suis comme vous, vous pourrez voir en cet hôtel un de nos amis que je veux vous faire connaître, le sire Aubert de Flamenc, seigneur de Canny, un brave homme de guerre qui pour le moment est ici caché, et qui partira quand tout sera fait, car il serait trop chargé si on le savait à Paris. Or que croyez-vous que notre duc ait fait à celui-là? Après avoir séduit sa femme, il la lui montra toute nue, ne lui cachant que le visage. Le bruit en est public depuis un an. Non, cela ne peut durer, prenez courage, et croyez en moi, un grand parti est pris et tout est mesuré; vous saurez ces détails quand il faudra agir, et ce sera bientôt; en attendant, nous emploierons votre intelligence et votre activité. Il nous faudra peut-être au dernier moment quelque émotion populaire que nous dirigerons selon qu'il conviendra, car il a des partisans et des amis dévoués, j'entends ceux dont les crimes s'abritent à l'ombre des siens; la reine a bien ses gens aussi, et tout ce côté de la Seine pourrait prendre les armes. Donc il s'agit d'animer les écoles qui s'agitent depuis longtemps, et si les Orléanais font mine de soutenir ou de vouloir venger leur prince, nous les écraserons sans pitié. J'ai le peuple pour moi, mais d'autre part il faut conduire ces gens-là. Quand le peuple est en marche, il fait beaucoup de chemin dans un jour. Un homme peut bien le lâcher, mais il n'y a que Dieu seul qui l'arrête.

Le peuple aime le changement, et l'état de son roi commence peut-être à le lasser. Qui sait jusqu'où pourrait s'étendre une sédition? Les Parisiens sont aveugles dans leur haine comme dans leur amour, les oncles du roi sont aimés; il y a le duc de Berry qui caresse les halles, le roi de Sicile n'est pas mal vu non plus, et il planterait là le mieux du monde son royaume d'outre-mer pour celui de France, s'il prenait fantaisie au peuple de le lui offrir.

— Quoi! dit naïvement Ombert, vous penseriez...

— Rien, absolument rien, tout ceci est un rêve, une supposition, sans autre fondement que la légèreté du peuple, ce qui n'est pas après tout un léger fondement. Car on ne sait qu'attendre d'un peuple en mouvement. C'est une machine dont l'inventeur lui-même a, je crois, perdu le secret. Mais pour en revenir à ma supposition, si une telle révolution arrivait sans que nous eussions pris nos mesures pour faire respecter l'autorité royale, que pensez-vous qu'il adviendrait?... Je mets toute chose au pire, je vois le trône renversé, le roi mis à mort ou chassé condamnablement, le duc d'Orléans écrasé avec son parti... Vous avez étudié Paris, depuis ces quelques jours vous avez parcouru l'Université; on ne marche pas ainsi dans un nouveau pays sans regarder autour de soi, sans écouter ce qu'on entend, ou tout au moins sans entendre ce qu'on n'écoute pas: parlez donc; lequel des oncles de Mgr le roi vous paraîtrait avoir des chances au cas susdit?

Ombert n'hésita qu'un instant. Dans le fond de la salle, une porte s'était tout à coup et sans bruit entrouverte, et le regard expressif du Réchin désignait énergiquement le duc de Bourgogne, qui, tout entier à un discours qui le passionnait fort, n'entendit, ne vit rien.

— Monseigneur, dit Ombert, qui prenait en ce moment une leçon de haute politique, à vous parler franchement, depuis mon arrivée je n'ai pas entendu prononcer le nom

d'un seul des oncles de monseigneur le roi Charles, à qui Dieu veuille conserver la vie et rendre bientôt la santé! mais vous aurez à me pardonner de vous dire qu'au cas dont vous avez parlé, le duc de Bourgogne courrait un grand risque de se voir imposer une couronne qu'il ne lui serait peut-être pas permis de refuser, attendu les machinations de l'Anglais au-dedans du royaume et ses entreprises au-dehors.

— Le duc de Bourgogne! s'écria le prince en affectant une grande surprise. Mais ceux qui ont pensé cela sont fous! Qui sont ces ennemis du roi de France?

— Ces ennemis du roi de France, monseigneur, interrompit Ombert, ne sont pas à coup sûr des amis du roi d'Angleterre.

— Ni du duc d'Orléans, repartit le prince pour rentrer dans un sujet de conversation qui n'était le principal que pour Ombert, car je puis vous jurer qu'il n'y a plus de rapprochement possible entre cet homme et moi. Prenez donc confiance; d'une ou d'autre manière, tout cela se terminera à l'avantage commun. Laissez-vous diriger par le bohémien; ce drôle est le plus merveilleux instrument qui soit jamais tombé entre les mains d'un politique. Il m'a servi parfois en de fort grandes choses; ne craignez point qu'il vous compromette, c'est un homme prudent et que d'ailleurs on peut désavouer au besoin; je vous préviendrai en outre que je ne lâche jamais la corde qui doit un jour le pendre, et que je ne suis pas entre ses mains comme il le croit. Jehan vous introduira dans les assemblées secrètes que tiennent les écoliers et leurs régents. Nous avons besoin d'un gentilhomme en ce moment pour leur donner confiance en mes paroles, car le Réchin ne leur paraîtrait pas un agent suffisamment recommandable. Prenez cet anneau qui vous cautionnera près d'eux, montez-les comme il vous plaira, j'ai toute confiance en vos

talents; il y a en vous l'étoffe d'un politique, et j'ai reconnu cela sur-le-champ. Vous avez un coup d'œil plus exercé qu'on n'aurait pu l'attendre de votre âge, et vous jugez sainement la position... Au revoir, monsieur le baron, j'attends en ce moment quelques-uns de mes fidèles; il y aura demain ici une réunion où de grandes choses seront arrêtées, vous y serez, monsieur; le Réchin vous donnera l'heure, qui n'est point encore fixée: là vous nous direz ce que vous aurez fait.

Ombert s'inclina respectueusement et sortit.

En repassant devant l'hôtel Saint-Pol, il jeta les yeux sur une croisée derrière laquelle se dessinait une blanche forme de femme, et il se mit à jeter son gant en l'air et à le rattraper comme par jeu tout en marchant.

Les choses sont en bon train. Voilà ce que signifiait ce signal convenu.

Chez le baigneur, il trouva son cheval et son écuyer; de là il se rendit à l'Hôtellerie des Trois-Mores. Comme il passait devant Notre-Dame, il aperçut trois religieux qui se promenaient sur le parvis, dissertant avec quelque chaleur. Bien qu'ils lui tournassent le dos, Ombert reconnut au costume et à l'air dom Luce et dom Guidon. Ceux-ci tressaillirent quand, arrivés à l'extrémité du parvis, ils revinrent sur leurs pas et reconnurent à leur tour le baron qui se trouvait alors près d'eux, et qui leur jeta en passant un regard froid et dédaigneux. Le personnage qui marchait escorté des deux bénédictins portait le froc des cordeliers. Ses deux mains fourrées dans ses manches et sa tête inclinée sur sa poitrine lui donnaient une attitude de réflexion qu'expliquaient les gestes animés et le débit chaleureux du Frère Luce. Celui-ci portait les mains à son cou au moment où il aperçut Ombert, d'où le baron conclut que le moine en était à ce point de son récit où il avait à exposer le danger qu'il avait couru lors de l'attaque

du couvent. Il s'arrêta subitement à la vue du baron et de son écuyer; cette interruption tira le cordelier de son recueillement, quelques mots prononcés à demi-voix par dom Guidon achevèrent de l'instruire. Il échangea alors un regard avec Ombert, qui fut frappé de la physionomie ouverte et avenante de ce personnage, que les deux bénédictins paraissaient consulter.

« A ne m'en rapporter qu'à ce coup d'œil que Mgr le duc de Bourgogne a vanté en moi, ce matin, pensa Ombert, ce bon moine joue ici le rôle de Notre-Seigneur Jésus-Christ entre les deux larrons. »

L'éducation politique du baron n'était pas terminée, et ce jugement prouverait au besoin qu'il pouvait encore se perfectionner dans la science du physionomiste. L'homme qu'il jugeait favorablement était le cordelier Jean Petit, l'un des hommes les plus instruits et les plus fourbes de son temps. Il appartenait en secret au duc de Bourgogne. On voit que les ambassadeurs de dom Hélias auraient pu choisir un meilleur confident.

CHAPITRE VINGT ET UNIÈME

Les ruines de Vauvert

En approchant du pavillon écarté où il était logé, Ombert s'étonna du grand bruit qui partait de sa chambre, et il pensa que son hôte en avait disposé pendant son absence; mais, comme il gravissait péniblement la vis qui conduisait à cet appartement, la voix du sire de La Bourdaisière le rassura sur ce dernier point, tout en l'inquiétant sur plusieurs. Il lui sembla que cette voix parcourait tour à tour des tons si élevés et si graves, et parfois si étrangements modulés, qu'on aurait pu supposer, avec quelque fondement, que le vieux gentilhomme pleurait, riait ou chantait.

Ombert, en homme d'action, ne s'arrêta point sur l'escalier pour résoudre ce problème dans les conditions où il était posé, ce qui est une propension familière à tous les philosophes; mais il ouvrit brusquement la porte et se prit corps à corps avec le fait. Certes il aurait pu passer une heure sur l'escalier dans cette attitude fatigante qui fait porter les deux tiers au moins du poids du corps à une jambe pliée et privée par conséquent d'une grande partie de sa force, avant de supposer ce qu'il vit du premier moment en entrant dans la salle.

Le sire de La Bourdaisière était assis devant les débris d'un repas qui devait avoir été passable, à en juger par les reliefs dispersés çà et là sur la table. Le vieux sire

pleurait et gémissait le plus lamentablement du monde. A sa droite riait bruyamment un vieux hère à qui ses chausses et ses larges bottes de buffle donnaient tout l'air d'un gentilhomme campagnard; et à sa gauche se tenait, les mains pendantes, la tête inclinée sur la poitrine, et chantonnant d'un ton lugubre et pitoyable, un vieillard vêtu de noir des pieds à la tête; chauve comme un genou, et pourvu d'une barbe blanche qui ne nuisait point à l'air imposant de toute sa personne. Ces deux inconnus, qui tournaient à peu près le dos à la porte, ne virent point d'abord le baron, ce fut le sire de La Bourdaisière qui aperçut le premier son gendre.

A cet aspect, le vieux sire sentit sa langue clouée à son palais, et les larmes dont il accompagnait le récit qu'Ombert avait interrompu tarirent magiquement. Malgré son ivresse, il reconnut son gendre dès le premier abord, et il éprouva quelque honte à être surpris en compagnie et dans un état malséant à son âge. Cependant, résolu de payer d'assurance, il désigna le baron à ses hôtes et le leur présenta comme gendre.

Ceux-ci se levèrent aussitôt et s'inclinèrent profondément sans interrompre les exercices qui paraissaient absorber toutes leurs facultés morales, car le premier ne cessa point de ricaner, tout en retenant des deux mains ses braies qu'il avait dénouées pour mettre à l'aise son gros ventre, et le second poursuivit d'un ton mâle une sorte de psaume bachique.

Ombert, comprenant l'état dans lequel se trouvaient ces trois personnages, salua sans mot dire, et, s'étant aperçu qu'ils étaient entrés dans cette période de bavardage et d'obstination qui est une des plus avancées de l'ivresse, il résolut de les pousser aux dernières conséquences de l'orgie, afin de disposer d'eux comme bon lui semblerait, ce qui ne doit point faire supposer au lecteur qu'il eût sur

eux des vues coupables. Ombert était un homme de mœurs trop douces et trop régulières pour s'arrêter à un projet autre que de rentrer dans la paisible possession de son domicile envahi.

A cet effet, il fit substituer aux débris qui jonchaient la table quelques mets à sa convenance et des flacons pleins d'un vin généreux, qu'il se mit à distribuer largement à ses hôtes, sans s'oublier lui-même.

Le sire de La Bourdaisière, à cet aspect inattendu, se blâma d'avoir méconnu son gendre en craignant ses reproches, et il entreprit de lui donner quelques renseignements sur ses hôtes; mais la tâche était au-dessus des forces de ce bon seigneur; son récit, incidenté de détails inutiles, ponctué de hoquets déplacés, ne put jaillir des limbes de son cerveau que par des saillies incomplètes; l'interjection y dominait hors de toute mesure les autres parties du discours; les noms de Vic, de La Houssaye, de Sambrejeu s'y trouvaient confondus et entrecoupés des exclamations suivantes:

— Malheureux père! fille infortunée! Mort au duc! vengeance!

Le baron, surpris d'entendre prononcer par son beau-père des noms qu'il croyait lui devoir être inconnus, comprit qu'il existait quelque rapport entre ses deux hôtes et les personnages que ces noms désignaient. Il ne tenta point d'obtenir de La Bourdaisière des renseignements plus précis, car il savait qu'à défaut de l'ivresse sa funeste habitude d'éluder les questions directes eût rendu tout éclaircissement impossible; et il résolut d'attendre, pour obtenir quelques détails, que la raison fût revenue à ses convives. Aussitôt que ceux-ci furent transportables, Ombert manda son hôte, qu'il chargea de les déposer dans l'appartement du sire de La Bourdaisière; quant à ce dernier, Ombert le fit déshabiller par Bertram et coucher dans son propre

lit, l'aubergiste ayant déclaré que sa maison était pleine, et qu'il ne pouvait disposer d'aucune chambre en faveur des deux inconnus. Le sire de La Bourdaisière, qui avait conservé l'usage de la voix, même en perdant l'usage de la parole, protesta longtemps par des gémissements lamentables contre une mesure aussi arbitraire, mais le sommeil eut enfin raison de ses plaintes, et Bertram ayant tiré le rideau sur la faiblesse du vieillard et réparé les désordres de ses deux acolytes, Ombert put goûter lui-même auprès d'un feu clair et pétillant les délices d'une sieste qu'un peu de fatigue lui avait rendue nécessaire.

En s'éveillant, une heure après le coucher du soleil, il aperçut aux nouveaux reflets du foyer, que Bertram n'avait point cessé d'entretenir, la jaune figure du Réchin, qui, accroupi dans les cendres et l'œil fasciné par la braise, semblait converser extatiquement avec les salamandres qui se tordaient et dansaient devant lui.

— Eh bien! maître, dit le baron, que regardez-vous là, de cet air mélancolique et possédé?

Le bohémien tressaillit, comme si Ombert l'eût réveillé.

— Monseigneur, dit-il, le feu a pour nous des mystères que je ne saurais vous dévoiler en un jour. Nous adorons en lui l'image la plus sensible de la pensée, qui est le plus dissolvant et le plus actif de tous les éléments, car il ne faut pas moins d'une heure à celui-ci pour dévorer quelques misérables tronçons de bois sec, et il y a telle combinaison de la pensée qui en moins d'une minute fait d'un homme sain un cadavre.

— Mon maître, repartit Ombert, vous me paraissez faire un étrange et ridicule abus de cet élément que vous dites si décevant et si rétif, et j'aperçois dans le tissu de votre glose des trous à passer le poing. D'abord, en faveur du feu que je n'adore pas comme vous, mais que j'estime davantage, je citerai la foudre, qui ne met pas un bien

long temps à terrasser un homme sain ou malade, il n'importe, et j'ajouterai, sans parler des incendies, qui ne prouvent pas médiocrement la puissance de votre Dieu, que je vis il y a cinq ans, sur le marché de la ville de Tours, jeter au bûcher un bohémien de votre tempérament à peu près, qui fut rapidement changé en quelque chose qu'on aurait à peine osé appeler un cadavre. Or je doute qu'il y ait au monde une pensée qui pût aller aussi vite en besogne. Mais sans parler davantage du feu qui est un terrible compère, il y a dans le coin de cette cheminée un estoc des mieux affilés, qui, entre les deux mains d'un gentilhomme, besognerait aussi lestement, je vous jure, que la plus farouche pensée qui ait jamais traversé le cerveau d'un bohémien.

— Puisque vous me donnez franchise de philosopher avec vous, monseigneur, dit Jehan, j'entreprendrai de vous répondre. Vous venez de vous échauffer comme s'il s'agissait de défendre votre baronnie, et comme si vous sentiez la puissance de votre caste indirectement attaquée par la prépondérance que j'attribue aux idées sur les choses. En ceci vous avez fait preuve de discernement ou d'instinct, car le temps est proche, peut-être, où les alchimistes ne seront pas seuls à savoir que la foudre dont vous parlez est improprement nommée le feu du Ciel, où la pensée allumera des incendies plus rapides, plus redoutables que ceux qui dépeuplent les villes, qui dévastent les bois. En ce temps-là les bohémiens de mon tempérament seront nombreux; et tel de ces mécréants qui aurait peine à soulever cet estoc, si léger aux mains d'un gentilhomme, fera tomber au tranchant de la pensée les mille têtes de ce colosse dont l'estoc a fondé la puissance et la gloire. Oubliez-vous que le levier, qui est la plus formidable combinaison des forces, n'est rien sous la main qui le met en jeu, et que cette main elle-même est le levier de la pensée?

— Maître, interrompit le baron, vous raisonnez trop bien: pour moi, si j'étais roi de France, je me ferais raison des bohémiens, qui sont de dangereux sujets, au moyen d'un levier dont la combinaison est des plus simples; il se compose d'une poulie et d'une corde avec le premier soliveau venu pour point d'appui.

— Si vous étiez roi de France, monseigneur, vous feriez des bohémiens dont il s'agit un levier pour déraciner duchés, baronnies, et vous prendriez votre peuple pour point d'appui.

— Vrai Dieu! j'aimerais mieux lutter corps à corps avec chacun de mes barons que de lâcher de tels limiers sur ma brave noblesse. Un roi est un gentilhomme, après tout, et celui qui reniera le premier ce beau titre, je tiens sa mère pour ribaude d'un bohémien, et son fils pour un roi sans couronne et peut-être sans tête.

— Pour le dernier point, je suis de votre sentiment; et voilà pourquoi je jugerais la pensée un élément plus dissolvant et plus actif que le feu lui-même, car son triomphe ne gît qu'en ses ravages; mais la pensée elle-même est un fait dont les suites s'enchaînent avec une inexorable rapidité, et mieux vaut marcher avec elle qu'entreprendre de lui résister.

— Vous parlez en bohémien, maître Jehan.

— Et vous en gentilhomme, monseigneur; aussi je vous admire et vous envie, car en ce temps mes pareils sont encore sujets du fagot et de la corde, et les hommes de votre rang et de votre courage meurent dans leur lit ou sur un champ de bataille, ce qui est fort doux. Aussi me verrez-vous accepter les charges de ma caste d'aussi grand cœur que vous braverez celles de votre rang, si les moines de Marmoutiers vous le rendent.

— Les moines de Marmoutiers, dit Ombert, sont aussi des bohémiens.

— C'est, reprit le Réchin, la pire variété de l'espèce; mais nous les cernons en ce moment, à votre insu comme au leur, et je puis vous jurer que vos affaires sont en bon train. N'êtes-vous pas certain de la protection du duc de Bourgogne?

— Je l'espère; mais s'il échoue!

— Craignez plutôt qu'il ne réussisse, car c'est dans la prospérité que les princes ont le moins de mémoire. Si jamais celui-ci atteignait au but qu'il se propose, et qu'il vous a laissé entrevoir ce matin, j'aurais, moi, tout à craindre, et vous fort peu à espérer; mais je ferai en sorte qu'il ne soit qu'à demi satisfait.

— Fort bien, car j'avais déjà quelque scrupule de le servir dans une entreprise au préjudice de Mgr le roi, bien que l'état déplorable de celui-ci mène la France à mal; mais peut-être Mgr le duc n'aspire-t-il qu'à la régence, dont la reine s'est montrée indigne, et dont le duc d'Orléans sera bientôt débouté, je l'espère.

— Si jamais le duc de Bourgogne est régent du royaume, il est à supposer que le successeur du roi Charles se nommera Jean III et non pas Charles VII, à moins que le duc de Guienne ne prenne à cœur de venger son oncle.

— A ce propos, je reconnais, dit Ombert, que la mort du duc d'Orléans est décidée; mais ce que j'ignore encore, c'est le moyen que l'on veut employer pour le contraindre au combat, à moins que ce ne soit au milieu d'une émeute que le duc de Bourgogne, ou quelqu'un de ses gentilshommes, tel que le sire de Flamenc, ou moi, qui sommes les plus offensés, ne l'abordions les armes à la main.

— Je crois que les chances ne seront pas égalisées dans cette affaire comme dans un tournoi, et qu'on n'usera pas de tant de courtoisie. Il n'y a qu'un guet-apens qui puisse nous faire raison d'un si grand personnage.

— J'avoue qu'un tel moyen m'inspire quelque répugnance.

Le Réchin secoua la tête avec impatience:

— Voilà, dit-il, ce que j'ai toujours craint. Comme si des gens de cœur avaient besoin de faire à chaque instant montre de leur courage. Les affaires sont les affaires. Si les choses se passent ainsi, monseigneur, je ferai en sorte que vous n'y preniez part que lorsqu'il y aura des dangers à courir.

— Fort bien; mais que vais-je faire dans cette assemblée?

— Encourager les écoles à soutenir Mgr de Bourgogne au cas où un soulèvement viendrait à se déclarer, et leur promettre, en cette occasion, l'appui du noble duc et de ses gens dans toutes les prétentions de l'Université.

— Eh bien! soit! partons, la soirée est fort avancée, et j'en veux être quitte à minuit.

Le bohémien leva en même temps les yeux et les épaules et poussa un soupir, puis il suivit Ombert qui sortit en recommandant à son hôte le sire de La Bourdaisière.

Mais celui-ci, qui avait entendu la fin de la conversation d'Ombert et du Réchin, était déjà dans la rue. Il suivit de loin son gendre, qui, guidé par le bohémien, se dirigeait vers les ruines de Vauvert. Les conspirateurs, pour se réunir, avaient fait choix de ce lieu écarté où l'on ne devait point craindre d'interruptions inopportunes. Les veilleurs de nuit, le guet et les autres gens du prévôt n'auraient eu garde d'y pénétrer, peu curieux de vérifier si les effrayantes légendes qui s'y rattachaient avaient ou n'avaient pas de fondement. De ces histoires ou de tous ces dires superstitieux, très répandus sans doute au XVe siècle, le seul lambeau qui soit resté dans la circulation est la locution proverbiable du diable de Vauvert, auquel le bon Pantagruel renvoyait son ami Panurge. De

ceci nous pouvons inférer, maître François Rabelais n'étant point un historien inconséquent, que ce diable n'était point aussi méchant que noir. Ainsi le pensaient également les conspirateurs, qui, au moment de l'arrivée d'Ombert et de son guide, remplissaient déjà l'enceinte des ruines. Divisés en groupes, ils discutaient d'une voix basse et grave. De temps en temps une énergique malédiction, un éclat de voix impatient sur-le-champ réprimé, jaillissaient de ces sombres chuchotements. La scène n'était éclairée que par les rayons de la lune. Bien que la blonde Diana regardât alors Paris face à face, sans que le plus léger voile de brume vînt ternir ses yeux d'azur, le lecteur pourrait accuser nos conjurés d'étourderie pour avoir si aveuglément compté sur la clarté de cet astre féminin et s'être dispensés de tout autre luminaire; mais sans invoquer la constance bien connue et inattaquable de l'amante d'Endymion, nous dirons que sa présence n'est ici qu'une coïncidence parfaitement indifférente, qu'un hasard heureux pour nous seuls dont la curiosité va toujours cherchant des visages de connaissance ou des figures qui l'intéressent. Quant aux conjurés, ils n'ont point besoin d'y voir pour se reconnaître et pour se confier. Un léger attouchement, un son presque insaisissable, leur suffisent. Nous ne savons si le duc de Bourgogne, Jean sans Peur, figure parmi les chefs de l'ordre maçonnique: ce qu'il y a de certain, c'est que les partisans de ce prince populaire avaient adopté pour emblèmes l'équerre et le niveau, tout ainsi que les francs-maçons, et comme eux aussi se servaient de signes mystérieux pour se reconnaître entre eux. Ombert avait été mis par le Réchin au courant de ces pratiques: il n'éprouva donc aucune difficulté à pénétrer dans le cœur de l'assemblée. Ce n'était point cependant sans quelque répugnance que le bon chevalier se prêtait à ces grimaces qui, disait-il, sentaient à la fois le moine et le

nécromant, deux espèces d'êtres qu'il avait également en exécration. Il eût préféré un mot d'ordre chevaleresque, et s'était tu sans se montrer satisfait quand Jehan lui avait représenté qu'un mot était plus facile à surprendre qu'un signe. Le bohémien était beaucoup trop modeste, en exprimant par un signe singulier les moyens qu'il possédait pour communiquer avec les autres adeptes sans recourir à la parole. Un signe! disait-il: il ne quittait jamais son homme, surtout lorsque c'était quelque jaune visage comme lui, sans en avoir échangé une demi-douzaine, très variés toujours, et qui certes pouvaient plus facilement surprendre qu'être surpris. Il y avait donc à Vauvert des figures que l'on devait sans étonnement rencontrer dans une réunion nocturne, et qui auraient pu tenir convenablement leur place au sabbat, dans une débauche, une de ces débauches où le sang coulait aussi volontiers que le vin, et même dans une embuscade de voleurs: masques angulaires et basanés de chats ou de bohémiens, larges faces de truands abrutis, trognes ribaudes et avinées d'écoliers tapageurs, voilà ce qui se présenta d'abord aux yeux d'Ombert. Mais au centre de l'assemblée se trouvait un groupe de personnages tout différents qui présidaient sans trop de gêne ce conventicule composé d'éléments si bizarres et si difficiles, quoique leurs visages austères et capables fussent en contraste parfait avec leurs accoutrements cavaliers, les façons de leurs compagnons, le lieu et l'heure de la scène. Ce fut vers eux que Jehan le Réchin se dirigea: quoiqu'il se plût avec les gens de sa sorte, on a pu voir qu'il ne dédaignait pas ceux des classes plus élevées, et qu'il les fréquentait même au-delà des exigences de sa position. Au reste, c'est un reproche qui ne lui est pas applicable en cette occasion.

— Vraiment, disait une voix doctorale, Mgr le duc de Bourgogne se hâte peu de nous envoyer un ambassadeur.

Si lente résolution et prompte exécution s'accordent ensemble, la besogne une fois entreprise ne dormira point dans ses mains; mais quand sortira-t-elle de sa tête?

— Ne savez-vous pas, messire, répondit le Réchin arrivant à propos, que pour faire le bon vin il faut que le raisin soit mûr?

Le recteur et les régents, car ces personnages n'étaient rien de moins que les sommités de l'Université, se tournèrent aussitôt vers l'audacieux et métaphorique interrupteur, qui, sans déchoir de son imperturbable effronterie, se laissa complaisamment examiner. La prestance étrange du bohémien n'avait rien de commun avec la dignité d'un ambassadeur, et certes il était permis aux révérends de se méprendre quelque peu sur sa qualité.

— Tu es bien hardi, ribaud, d'introduire tes facéties au milieu de nos graves préoccupations.

— En ce cas, je tremble pour Mgr le duc de Bourgogne qu'il ne soit trouvé bien hardi par vous, messire, de m'avoir, moi chétif et indigne, député vers une aussi respectable assemblée.

Et afin qu'on ne pût se méprendre au sens ironique de ses paroles, le bohémien les accompagna d'un geste circulaire et d'un ricanement qui firent naître quelques murmures parmi les écoliers; mais l'intérêt était trop vivement excité pour prendre le change au premier incident. Le Réchin savait cela à merveille: sa hardiesse n'était guère que de la perspicacité.

— Toi, l'envoyé du duc de Bourgogne? L'envoyé du diable plutôt!

— Possible tous les deux, messire. Voici, au reste, qui vous prouvera que je ne suis point un imposteur.

Le Réchin saisit alors sans cérémonie la main du baron et la présenta aux révérends.

— N'ayez peur, messeigneurs, ce n'est point un ergot de

Satanas, mais bien une main chrétienne où gît le propre anneau de Mgr le duc, empreint de son cachet, et que chacun connaît.

— Malgré cet insigne, nous pourrions encore hésiter, car il n'est pas possible qu'un si puissant et noble prince ait pu ainsi placer sa confiance.

— Ah! messire, le temps n'est peut-être pas loin où les princes aimeront mieux s'appuyer sur les manants et les rustres, que sur les chevaliers et sur les clercs. Mais ne vous mettez davantage en souci, je ne suis que l'introducteur du véritable envoyé de Mgr de Bourgogne. C'est un chevalier d'ancienne chevalerie, et qui peut à tous égards vous porter la parole.

Cela dit, le bohémien céda la place à Ombert, qui jusque-là s'était tenu dans l'ombre, attendant, avec sa patience accoutumée, que son compagnon eût terminé ses jongleries.

— Eh bien! sire chevalier, reprit le recteur de son ton doctoral qui lui avait quelque peu échappé pendant son colloque avec le Réchin, Mgr le duc de Bourgogne est-il enfin décidé à procurer à l'Université la satisfaction éclatante qu'elle réclame pour ses privilèges violés? Nous devons déclarer que si nous ne l'obtenons immédiatement nous nous retirerons de France et irons chercher ailleurs une protection que tout le monde ne nous refusera pas. Que feront cependant les écoliers que nous laisserons privés d'enseignement et de retraite?

— Oui, clama Bastien le Gaucher, que ferons-nous? pense-t-on que nous travaillerons quand nous trouvons que c'est déjà trop d'étudier?

Il était dit qu'Ombert ne pourrait se saisir de la parole. Il fut heureux pour lui que la grossière saillie du Gaucher vînt arrêter à sa source le flux de l'éloquence du recteur. Celui-ci pourtant ne tança point l'irrévérend écolier;

l'Université était non seulement un corps enseignant, mais encore une institution active. Sa puissance ne résidait point seulement dans les idées de ses maîtres, mais encore dans les bras de ses sujets, dont un grand nombre n'étaient enrôlés sous sa bannière qu'à titre de soldats. Dans un temps de crise on devait ménager des gens qui n'étaient pas très assidus sur les bancs des collèges, mais qui se seraient battus vaillamment pour leurs privilèges.

— Messire, dit Ombert, si le duc de Bourgogne eût voulu encore attendre et patienter, il ne m'aurait point député vers vous. Je n'entends rien aux subtilités politiques et pense que l'occasion est toujours bonne quand on a de bonnes épées. Mgr de Bourgogne n'est pas maître souverain dans la bonne ville de Paris. Le cours régulier de la justice est entravé du fait de Mme la reine et de Mgr le duc d'Orléans, lequel est un rebelle et un hérétique, un fauteur du pape de Rome, tandis que le pape d'Avignon...

— Prenez garde, mon fils, s'écria le recteur, ne vous prononcez ni pour l'un ni pour l'autre. La soustraction d'obéissance est inévitable en pareil cas. En effet, chacun des élus n'est que le représentant d'une fraction de l'Eglise qui est une et ne saurait être partagée...

— Je n'entends pas davantage à ces subtilités théologiques. Quand j'aurai fait mon message, vous pourrez, si vous le désirez, messire, discuter sur ce sujet avec mon compagnon, qui est grand partisan de la pensée et des mots vides de sens. Pour moi, j'ai à vous dire de la part de Mgr le duc de Bourgogne que, puisqu'on refuse justice à vos plaintes et à vos supplications, vous êtes en droit d'essayer de la menace. Faites interrompre les études; que les écoliers se montrent en force et armés; qu'ils crient hautement à la violation de leurs privilèges et demandent réparation. Et si le prévôt de Paris trouve mauvais que l'on trouble ainsi ce qu'il appelle la tranquillité publique,

ne vous faites point faute de rudoyer ses gens. Les hommes d'armes de Mgr le duc seront prêts à vous soutenir. Et alors, Dieu soutienne le droit! Ceci est-il de votre goût, mes maîtres? ajouta Ombert en se tournant vers les écoliers et les soudards qui s'étaient rapprochés du groupe principal pour entendre le baron.

Une acclamation unanime ne lui laissant aucun doute sur les sentiments de cette partie de ses auditeurs, Ombert se ressouvint que c'était avec le recteur qu'il devait traiter.

— Dieu nous est témoin, s'écria le vénérable personnage en levant les yeux au ciel, que nous avons tout fait pour éviter ces déplorables extrémités. Que le mal retombe sur ceux qui ont levé la main contre l'Arche sainte!

— *Amen!* dit le cordelier Jean Petit.

— Tout va bien, *Allah kerim!* dit Jehan le Réchin.

— Je suis de votre avis, mon respectable guide, dit Ombert, qui n'avait répondu que par un salut à l'imprécation dolente du recteur, ainsi partons.

— Non pas, sire chevalier, je ne pourrai remplir de cette nuit l'emploi dont vous avez bien voulu me gratifier près de votre personne. Votre mission est finie, la mienne ne l'est pas. J'ai à prendre avec ces honnêtes gens quelques arrangements nécessaires.

— Mais, vrai Dieu! me faut-il rester à la suite?

— Ne vous emportez pas; je vous donne un guide qui vous conduira aussi sûrement que moi par tous les détours de Paris, et qui vous sera peut-être d'aussi agréable compagnie.

Et il présenta au baron Zéa, l'intrépide et l'inévitable Zéa, couverte cette fois d'une cape d'étudiant, et qui demanda au baron s'il craignait de se trouver seul avec elle. Tous deux quittèrent les ruines de Vauvert.

CHAPITRE VINGT-DEUXIÈME

Les événements marchent

Comme le lecteur pourrait s'étonner que le baron n'ait rien trouvé à répondre à la sorte de reproche que Zéa vient de lui adresser sous forme interrogative à la fin du précédent chapitre, nous le prierons de considérer que nous ne sommes point sténographes, et que nous ne pouvons nous croire obligés à rapporter les moindres mots sortis de la bouche de nos personnages, mais seulement les plus importants. Il est vrai que le sire de La Roche-Corbon n'est point un bavard, et qu'il est tel de ses compagnons qui eût pu, à plus juste titre, nous suggérer cette réflexion sensée, mais un peu tardive. Nous pourrions encore répondre qu'elle nous a été inspirée dans le but de préserver le digne chevalier d'un travers devenu incurable chez quelques-uns des gens qui l'entourent. Ombert est d'un caractère intéressant et que sa facilité rend accessible à toute sorte de contagion: il a plus que tout autre le droit d'être traité avec égard et mesure. Pour ôter le prétexte à toute réplique, il nous est d'ailleurs facile de dire que la bohémienne n'attendit point la réponse du baron, qui fut un peu embarrassé du ton demi-provocateur, demi-ironique, dont elle l'avait interpellé, assez pour avoir besoin de réfléchir avant de parler, pas assez cependant pour rester immobile cloué à sa place.

Pendant quelques minutes, Zéa marcha en avant et

Ombert la suivit en admirant l'allure dégagée et l'air délibéré de cette jolie créature, qui, avec ses jambes fines, sa taille svelte, son manteau arrondi sur le bras droit, son gracieux col et sa tête penchée vers l'épaule gauche, formait bien la plus charmante silhouette d'écolier de quinze ans qui se fût jamais dessinée aux rayons du flambeau nocturne.

— Zéa, dit Ombert rejoignant tout à coup son guide, vous êtes une fille singulière et capricieuse. Votre humeur varie aussi souvent que votre costume. Je dois dire, à la vérité, que la bouderie convient aussi bien que la joie à votre visage, et que vous portez d'une égale aisance la jupe et le pourpoint. N'y a-t-il donc en vous que de la coquetterie?

— Messire, répondit la bohémienne d'une voix lente et triste, et sans cesser de regarder devant soi, vous avez fait de rapides progrès dans les sciences de ce pays; vous savez qu'il faut prévenir une accusation par une autre: mais pourquoi vous hâter ainsi? Je ne vous ai point fait de reproches, vous savez emmieller vos paroles de compliments; pourquoi me parler ce langage nouveau? les hirondelles, qui viennent comme ma race des pays du soleil, ne se prennent point avec des appeaux.

— Zéa, je suis habitué à vous entendre parler en énigmes. Tout ce que je puis comprendre à ceci, c'est que vous avez quelques griefs contre moi. Ne détournez point la tête, parlez-moi, si vous voulez, votre langage païen; mais qu'au moins votre voix soit joyeuse et que je vous voie me sourire.

— Autrefois, messire, quand les nuages du ciel m'attristaient, je n'avais besoin que de fermer les yeux et de regarder en moi pour que mon front s'éclaircît. Maintenant, c'est en vain que je regarde le bleu du ciel et que je donne ma joue à caresser à l'haleine pure de la nuit, ce n'est

plus sur mon front qu'est la tristesse, c'est dans mon cœur!

— L'air de Paris est trop pesant pour nous, Zéa; on respire plus à l'aise, on marche plus librement sur les collines de la Touraine et dans les déserts de Fontainebleau.

— Quoi! messire, vous vous souvenez encore de votre patrie! de la patrie de votre femme! et vous n'avez pas oublié le nom des lieux où vous rencontrâtes la bohémienne Zéa! Je suis fâchée que ma vue vous reporte à des souvenirs si peu dignes de vous, tel que vous êtes aujourd'hui.

— Méchant enfant! vous raillez sans pitié. Je ne suis point changé, Dieu m'en est témoin. Le jour qui me réunira à ma chère Catherine dans le château de mes pères sera un jour bien heureux pour moi; celui où je devrai renoncer à vous, Zéa, m'attristera pour longtemps.

Ce que disait Ombert n'était point très chevaleresque. « Les servir toutes, n'en aimer qu'une » était un précepte admis en théorie, mais qui devait être quelquefois oublié dans la pratique par des hommes qui, ainsi que le sire de La Roche-Corbon (et l'ayant choisi pour principal acteur, nous devons nécessairement le regarder comme le type de son époque), se laissaient plutôt guider par leurs sensations que par le raisonnement.

— Oui, poursuivit le baron, je le sens, je vous aime, Zéa, cela est aussi vrai qu'il est vrai que j'aime Catherine; pourtant j'ai tort de comparer ces deux sentiments. L'un est plus profond sans doute, mais l'autre est plus attrayant. J'imagine qu'il y a là quelque sorcellerie. J'avais pu croire d'abord que vous vous étiez laissé prendre à vos propres enchantements. Ah! vous avez bien plus que moi oublié les rochers de Fontainebleau, Zéa!

— Nullement, messire, et d'ici à peu de jours, demain peut-être, je partirai pour les aller revoir.

— Et vous croyez que je vous laisserai partir, enfant! non, non! je ne vous quitterai plus.

— Mais je vous quitte, moi, messire.

— C'est un jeu, je suppose. Zéa, je le trouve cruel. Ne voulez-vous point y mettre fin?

— Rien n'est plus sérieux; mais cessons ce débat dont je souffre plus que vous. Tout ce qui vous entoure est sérieux; prenez garde, Ombert, vous avez mal placé votre confiance! Ah! poursuivit-elle, interrompue par une pensée tyrannique, j'aurais pu me contenter d'occuper la seconde place; mais n'être rien que ce qu'une autre femme jeune ou artificieuse pourrait être, jamais! Adieu, messire, vous devez vous reconnaître ici. Hâtez-vous de peur de faire attendre Mme de Vic.

— Qu'est-ce à dire? s'écria impétueusement le baron. Diane n'est rien pour moi, je ne la verrai plus.

— Oui, maintenant vous oubliez Diane pour Zéa, parce que vous êtes près de moi. Dans quelques instants, vous m'oublierez à mon tour près d'elle. Messire, vous reconnaissez mal le sacrifice que vous a fait une noble et si chaste dame. Vous avez intérêt à la ménager; moi qui suis votre amie et une pauvre fille bohème, pourquoi vous souciez-vous de moi?

— Zéa, je jure par tous les saints ou par tous les diables, comme il vous plaira, que c'est vous que j'aime!

— Eh bien! je m'enfuis avec cet aveu. Ombert, adieu, encore une fois; gardez-vous de rien confier à cette femme, et ne laissez point échapper mon nom dans ses bras.

En achevant ces mots, la bohémienne, qui s'était tenue à distance d'Ombert depuis que la conversation avait pris une tournure un peu vive, s'élança vers le baron, lui saisit la main, y imprima légèrement ses dents, et, bondissant comme un chevreuil disparut en un instant au détour de la rue.

Le premier mouvement de l'amoureux chevalier avait été de la poursuivre; mais n'ayant point encore jeté de fil mnémonique dans le dédale parisien et n'étant guidé par aucun indice, ni moral, ni matériel, car l'existence de cette fille étrange était aussi mystérieuse et fantasque que sa course était rapide et silencieuse, Ombert changea promptement de pensée. Il s'arrêta, prêta l'oreille, frappa du pied avec colère et désappointement, puis revint tranquillement sur ses pas. Le baron ne s'amusait jamais, comme les enfants et les esprits faibles, à trépigner et à pleurer devant une impossibilité; connaissant sa force, il ne la dépensait jamais en pure perte.

En ce moment, Zéa n'existait plus pour lui. Il se trouvait près de la porte dérobée de l'hôtel Saint-Pol, qui lui donnait accès chez Mme de Vic: il était en quelque sorte dans le cercle d'attraction de la sirène, et il n'aperçut aucun motif pour ne pas céder au charme nouveau qui opérait sur lui.

Le baron tourangeau n'avait pas fait d'aussi rapides progrès dans la politique que dans la galanterie. Il est bien difficile de mener de front ces deux études absorbantes à un égal degré et il n'a été donné d'être maître passé dans l'une et l'autre à la fois, qu'à quelques organisations vraiment prodigieuses.

Soit qu'il n'eût pu s'arracher que fort tard des bras de Mme de Vic, soit qu'il se fût égaré de nouveau sur les traces de Zéa, peut-être même pour ces deux motifs réunis, Ombert n'arriva qu'assez tard à la grande réunion dont le duc de Bourgogne, lui-même, lui avait parlé. Le vieux portier se montra encore plus sourd, et nous dirions aussi plus aveugle, si ce n'était une absurdité, qu'il ne l'avait été la première fois qu'Ombert s'était adressé à lui.

Notre héros venait de répéter, pour la troisième fois sans succès, le mot de passe, et était tout prêt à essayer de

faire intervenir, dans son monologue, le nom du diable, celui de Notre-Dame se trouvant impuissant, lorsque le Réchin vint à son aide et lui épargna un blasphème, ce qui est énorme, et l'ennui de s'en retourner comme il était venu, ce qui est quelque chose.

— Je crois, dit le bohémien, que Votre Seigneurie est encore dans l'embarras. Vous êtes heureux de trouver partout des amis. Pourtant je voudrais que vous n'en vissiez pas dans chacun des hommes ou des femmes que vous pouvez rencontrer.

— Par le chef de mon père, s'écria Ombert, si ce n'était respect pour Mgr le duc et aussi pour les cheveux blancs de cet obstiné vieillard...

— Et très fidèle serviteur, pourriez-vous dire aussi, messire.

— Fidèle, je le crois, mais il ne s'agit point de cela ici. Ne suis-je point pour Mgr de Bourgogne?

— Ah! messire, il est si facile de se tromper en ce temps-ci! on sait si peu pour qui sont des gens qui la plupart du temps ne le savent pas eux-mêmes! Je ne parle pas pour vous, messire; mais lorsque les maîtres doivent avoir la bouche close, les serviteurs font bien de fermer les yeux et les oreilles.

— Eh bien! fais en sorte que cet homme les ouvre de bonne grâce, ou, par Dieu! je passerai sans sa permission.

Le vieux cerbère, abusant de la faculté que possèdent quelquefois les sourds d'entendre ce qu'on leur dit à voix basse, laissa le Réchin s'approcher et lui parler à l'oreille. Sa figure resta impassible; il n'ouvrit point la bouche, seulement il avertit Ombert, par un signe de main, qu'il était libre d'entrer dans l'hôtel.

La position armée que tous les princes, et particulièrement le duc de Bourgogne, tenaient à cette époque, leur permettait de rassembler leurs partisans sans éveiller les

soupçons, du moins plus que de coutume; car les sujets fidèles, les partisans de la monarchie devaient être continuellement inquiets par la permanente rébellion des grands vassaux de la couronne.

Le duc de Bourgogne n'avait donc pas eu besoin de voiler des semblants d'une fête ou d'un festin cette austère réunion, ce qui eût été d'ailleurs fort peu dans ses goûts. Le choc des hanaps n'était pas nécessaire pour provoquer l'étreinte des diverses pensées de haine qui animaient tous ces hommes contre le duc d'Orléans, haines héréditaires, haines d'ambition, de jalousie, d'amour-propre; haines sombres et invétérées, haines bouillantes et jeunes, haines ingrates, haines dévouées et aveugles, sur lesquelles s'élevait la haine mortelle et implacable de Jean sans Peur, résultat de toutes les passions réunies et dont l'intensité était portée au comble par la question d'être ou de ne pas être, c'est-à-dire, ici, d'être ou de ne pas être régent. L'assemblée n'était point composée d'éléments aussi divers qu'on pourrait l'inférer d'après l'humeur populaire de ce prince, qui était trop bon politique pour risquer un conflit entre la hauteur des nobles et la susceptibilité des bourgeois, conflit où il n'aurait certainement rien gagné. Il pensait aussi, sans doute, que si la popularité ne fait point déroger un prince, il n'en est pas de même pour les seigneurs d'un moindre rang. Ce qu'il y a de certain, c'est que tout en se posant comme le champion des intérêts populaires, il ne choisit jamais de favoris dans les rangs du peuple, ce que fit souvent son hautain et spirituel antagoniste.

Au milieu de ses barons et de tout l'entourage de sa puissance féodale, Ombert retrouva le duc tel qu'il l'avait vu seul à seul dans le secret de son retrait de travail. Il portait le même costume sombre et sévère, son visage gardait l'expression taciturne et vague sous laquelle il avait accou-

tumé de déguiser les agitations de sa pensée et ses investigations extérieures. Près de lui se tenait un homme de grande taille, puissant d'épaules et terrible de mine, qu'il nomma du nom de Saint-Georges.

Ombert regarda avec curiosité ce chevalier qu'il ne connaissait que par sa grande réputation guerrière, et qui était cité comme le plus illustre et le plus ferme champion de Bourgogne. C'était en effet un de ces hommes d'airain comme le siècle en offrait quelques-uns, et qui, réunissant toutes les conditions héroïques, un cœur de lion et une vigueur athlétique, était fait pour servir de bras droit aux têtes fortes. Tel fut Tanneguy Duchâtel, tel était le sire de Saint-Georges. Ce fier seigneur, accoutumé sans doute à exciter l'admiration, ne répondit aux regards d'Ombert que par un coup d'œil presque farouche, dont celui-ci ne se formalisa pas, imaginant que ce pouvait être une expression habituelle. Le jeune baron ne s'étonna pas davantage du ton et de l'air de réserve dont on accueillit ses questions; mais il fut surpris au dernier point de la présence de son beau-père en ce lieu.

Le vieux sire de La Bourdaisière parlait d'une façon vraiment fort animée à quelques têtes grises ou chenues qui lui accordaient une attention aussi sincère de leur part que divertissante pour Ombert. Qui eût jamais pensé trouver un conspirateur dans ce vieillard si fort adonné aux jouissances de son âge, si ami du repos et des consolations de la table. Quelle dissimulation profonde! et que devint, en cette occurrence, l'opinion de César sur les hommes sobres! Ombert, moitié pour jouir de cette plaisanterie du hasard, moitié dans l'intention d'en épargner quelques conséquences à cet honnête seigneur auquel il était vraiment attaché, s'approcha adroitement de lui, et montra tout à coup sa jeune et brune figure au milieu de cet auditoire décrépit et déteint; mais l'aspect d'Ombert ne

produisit point son effet ordinaire sur le vieux et cependant tout nouvel orateur, qui releva la tête, et d'un ton mécontent et ferme dit à son gendre ces paroles qui auraient dû devenir proverbiales comme le discours de l'âne de Balaam:

— Vous tiendriez mieux votre rang parmi des écoliers, messire, que parmi des gens sensés.

— Mais, répondit Ombert, les écoliers sont aujourd'hui au nombre des gens sensés, j'entends des partisans de Mgr le duc de Bourgogne.

Cette réponse légèrement sophisticale et détournée embrouilla la logique toute primitive du vieux seigneur. Ombert se disposait à poursuivre ce premier succès, mais il fut obligé de renoncer au projet de retraite qu'il formait pour son beau-père, en voyant le duc de Bourgogne se diriger de son côté.

— Monsieur le baron, dit le prince à Ombert, d'ici à deux jours nous aurons tous justice des insultes que nous a faites la Cour. Si vous n'avez point perdu le goût de la vengeance, il vous sera loisible de le satisfaire; je veux qu'il y ait autant de coups donnés que d'insultes reçues, puisqu'on ne peut, malgré tant de crimes, tuer qu'une seule fois.

Ombert assura le duc de son entier dévouement à la cause qu'il avait embrassée, et ajouta que si le ressentiment des injures que lui avait fait essuyer le duc d'Orléans n'était plus le seul motif qui le portait à se ranger sous la bannière de Bourgogne, il n'en était pas moins persistant dans sa haine et son désir de vengeance.

— Bien, messire, répliqua le duc, je vous tiens pour un loyal et hardi chevalier. Quand il faudra jouer de l'estoc et baisser les piques nous vous ferons appeler. Tout le monde ne sait pas se servir de toutes les armes.

Ombert ne s'inquiéta pas longtemps de l'obscurité que

présentaient parfois les paroles du duc, il ne se demanda même pas à quoi était utile cette réunion. Confiant dans la sagesse du prince et dans la promesse qu'il lui avait faite de l'employer bientôt activement, il retomba dans les préoccupations passagères qui lui servaient à se distraire de ses peines réelles et profondes: car, en son âme, il n'avait point transigé avec son amour ni avec sa haine. Ces deux sentiments n'avaient rien de commun avec les sensations superficielles auxquelles le chevalier s'abandonnait, moitié par curiosité, moitié pour occuper son active organisation.

Après avoir confié son beau-père au Réchin et à son écuyer, le baron se dirigea, suivant son habitude de chaque soir, vers l'hôtel Saint-Pol, et se trouva, en peu de temps, aux pieds de Diane de Vic, plus belle, plus enivrante, plus caressante que jamais. La lumière des lampes était toujours très favorable à la beauté de cette femme; mais ce soir-là, ses yeux avaient un éclat, ses manières une vivacité, sa voix un charme vraiment particulier. Ombert attribua ce redoublement de passion chez sa maîtresse, à la pensée des dangers qu'il allait bientôt courir et qui amèneraient peut-être une séparation. En homme qui croyait à la mission angélique des femmes, et qui les aimait, il ne put s'imaginer autre chose, et il s'abandonna tout entier aux séductions de la gracieuse et amoureuse Diane.

Suivant sa coutume, il lui renarra ses occupations de la journée, appuyant surtout sur ce qu'il avait vu à l'hôtel d'Artois, et n'omettant que ce qui était peut-être le moins important à cacher, c'est-à-dire ses distractions galantes. Quoique la passion du bon chevalier pour Mme de Vic ne fût guère que la transformation de celle qu'il portait au sexe féminin en général, il n'en évitait pas moins tout ce qui eût pu lui causer la moindre peine, le moindre souci. Qui n'eût craint, en effet, de froisser cette

frêle et douce créature prête à s'affaisser sous le poids de chaque sensation, et qui, loin de pouvoir supporter les tourments de l'amour, semblait s'anéantir dans ses jouissances! Il est vrai que le lendemain Ombert la retrouvait aussi vive, aussi éveillée que si elle se fût endormie au couvre-feu; mais, quoique la psychologie fût une science alors peu connue que le baron n'était point homme à pressentir, il pouvait se dire, avec un peu de cette bonne volonté qu'ont les amants les moins absurdes, que c'étaient là miracles de sentiments. Un homme plus avancé eût pensé probablement que sous ces fins tissus de peau blanche, transparente et satinée, se cachaient des nerfs d'une vigueur et d'une élasticité peu commune, et que le sentiment qui leur donnait le ressort était peut-être plus physique que moral. Le lecteur verra par la suite quelle de ces opinions s'approchait davantage du vrai: nous nous bornons à lui apprendre ici qu'aucune n'y arrivait parfaitement.

Diane avait écouté avec beaucoup de patience les confidences d'Ombert. On eût même dû croire qu'elle y prenait un certain intérêt. Cependant elle ne lui fit point de questions, et l'interrompant au moment où il allait se livrer à des considérations sur l'étrangeté de l'apparition de son beau-père à la réunion des conjurés:

— Comment, dit-elle d'une voix admirablement courroucée, d'ici à quelques jours vous allez partir vous mettre en campagne, et qui sait? ne jamais revenir peut-être, car ce sera une guerre cruelle et acharnée, et vous n'avez à me parler que du duc de Bourgogne et de votre beau-père! Je respecte fort l'un et l'autre; mais je crois l'avoir assez longuement prouvé.

— Diane, ma chère, si ce discours vous déplaisait, que ne m'avez-vous parlé plus tôt! En vérité, j'aurais préféré vous parler d'amour, et vous m'avez fait une méchanceté dont vous porterez la peine.

— Laissez ma main, Ombert, je suis décidée à ne plus vous aimer.

— Mais vous haïssez toujours le duc d'Orléans?

— Est-ce au tour de celui-là, maintenant? Voyons, qu'avez-vous à m'en dire?

— Que dans deux jours, il aura probablement cessé de vivre.

— Ah! dites-vous vrai? de qui le tenez-vous?

— Du duc de Bourgogne lui-même.

— Pauvre prince! il va expier bien durement ses fautes!

— Comme vous le plaignez! Diane; je devrais être jaloux; mais non, je ne vous aime que davantage. Vous êtes aussi bonne que vous êtes gracieuse et belle. Laissez-moi, je vous prie, défaire cette natte de cheveux.

La belle se laissa faire complaisamment; elle paraissait triste et absorbée, et Ombert crut même voir briller une larme dans ses yeux. Il s'empressa de l'essuyer avec un baiser.

— Ah! dit la sirène avec un soupir qui paraissait bien venir du fond du cœur, Ombert, vous ne me connaissez pas encore. Vous êtes comme les autres: moi-même j'ai cru que ma haine était implacable, et maintenant...

— Oui, maintenant plaignez-le si vous voulez, car votre bras, ma belle n'est pas assez fort pour le sauver.

— Ce bras n'est pas aussi faible que vous le croyez, messire, dit Diane de Vic en relevant sa jolie tête blonde et déployant son bras arrondi et blanc comme l'albâtre. Ainsi posée, avec ses cheveux en désordre, ses sourcils et ses lèvres légèrement contractés, elle avait réellement un air d'énergie qui surprit le baron, et qui pouvait lui expliquer quelques lettres de la charade jouée sous ses yeux dans la forêt de Fontainebleau; mais Diane se laissa de nouveau retomber dans sa nonchalante distraction. Ce fut au tour de l'amant de prendre le ton du reproche.

— Vous vous êtes plainte de mes longs discours tout à l'heure, madame; moi, je me plains de votre long silence à présent.

— Ne me querellez point, Ombert, je me sens triste ce soir.

— Ce qui me flatterait beaucoup si le duc d'Orléans était à ma place et que je fusse à la sienne.

— Vous êtes bien injuste, messire; car c'est vous qui m'avez ainsi changée. En vérité, j'ai tant d'amour pour vous dans le cœur, qu'il n'y a plus de place pour tout autre sentiment.

— J'ai tort! j'ai tort! dit Ombert transporté; Diane, je suis un fou, et vous êtes un ange; j'implore mon pardon à deux genoux.

Pour toute réponse, Diane jeta ses deux bras autour du cou du chevalier, et, baissant lentement la tête, l'embrassa chastement sur le front.

— Et puis, dit-elle, quand vous m'avez parlé des dangers qui menaçaient le duc d'Orléans, j'ai pensé à ceux que vous affrontez aussi. Je ne sais pourquoi je m'imagine que je vous vois ce soir pour la dernière fois.

Ombert se prit à rire, et se félicitant de n'être point très accessible aux idées superstitieuses, fit observer à Diane que, lors même que ses pressentiments devraient être justifiés, c'était une raison pour profiter du temps qui leur était laissé.

— En vérité, si vous continuez, poursuivit-il, je finirai par m'attrister moi-même, car notre tête-à-tête commence à me rappeler mes dernières entrevues avec Catherine, je veux dire la baronne de Roche-Corbon.

— Eh bien! dit Mme de Vic piquée, ce doit être pour vous un souvenir doux et triste.

— Très doux et très triste, reprit le baron gravement.

Puis changeant de ton et se rapprochant de la capricieuse beauté:

— Ma chère Diane, dit-il, il nous manque pour un tête-à-tête conjugal quelque chose qui n'est point nécessaire dans un tête-à-tête amoureux.

— Et quoi?

— C'est d'être mari et femme.

Ceci sembla à Diane une raison suffisante pour changer d'humeur et devenir aussi folle, aussi rieuse qu'elle venait de se montrer plaintive et langoureuse. Elle déroula tous les serpents de la séduction pour enlacer le cœur d'Ombert. Elle oublia le passé et l'avenir dont elle venait de se montrer si soucieuse, pour s'enivrer de son bonheur présent. Elle jura qu'elle n'avait jamais aimé véritablement qu'Ombert, elle le lui répéta en se roulant à ses pieds, en se suspendant à son cou, en s'asseyant sur ses genoux, en le serrant dans ses bras; elle fut tour à tour emportée, passionnée, tendre, grave, folâtre; véritable Protée féminin, elle revêtit toute les expressions de la passion, excepté les larmes dont elle savait qu'il ne faut point abuser pour deux raisons: parce que c'est ennuyeux d'abord, et ensuite parce que les yeux s'en ternissent.

Le baron était transporté au septième ciel. Il y avait loin, en effet, de ces tourbillonnantes voluptés aux tranquilles jouissances de l'hymen qu'il avait presque seules connues; car ses amours avec Zéa avaient été un éclair que ses sens surpris n'avaient pu apprécier. Cependant on doit lui rendre cette justice, qu'il ne blasphéma point ses souvenirs conjugaux, tout en s'abandonnant aux charmes d'un amour illicite.

Un souper exquis avait été préparé pour servir d'intermède aux enchantements de Mme de Vic. Ombert y fit honneur. Quant à la dame, elle se borna à effleurer quelques mets du bout de ses dents ou de ses doigts, et regarda

son amant, le servant et l'amusant de gracieuses plaisanteries. Puis elle lui prépara avec un soin charmant un grand hanap de vin épicé que le chevalier vida à sa santé. Quelques instants après, il était endormi dans les bras de Diane.

Quand il se réveilla, au bout d'un laps de temps qui ne pouvait être bien long et par suite d'une secousse assez violente, il se trouva entre les mains de gens d'assez mauvaise mine qui lui parurent être des gardes de la prévôté.

Cette vue acheva de libérer son cerveau des fumées d'amour et de vin qui l'offusquaient. Par un effort brusque et désespéré auquel ne s'attendaient pas ses ennemis, il leur échappa et bondit vers l'endroit de la chambre où il se rappelait avoir déposé ses armes; mais on s'en était déjà emparé.

— Rendez-vous, messire, lui dit le sergent, et nous ne vous tuerons pas.

— Vous êtes des lâches et des misérables! dit Ombert; que me voulez-vous?

— Nous avons ordre du duc d'Orléans et du prévôt de Paris d'enlever le baron de Roche-Corbon; nous devons maintenant nous borner à l'emmener.

Toute résistance se trouvant inutile, Ombert se résigna et se remit entre les mains du sergent. Tous les gardes se jetèrent aussitôt sur lui.

— Allons, dit le sergent, c'est bien assez de deux; parce qu'il ne se défend plus, vous voulez l'attaquer.

— Vous êtes un brave homme dit Ombert. Ayez soin de mes armes, je vous prie; vous devez savoir qu'un homme tient à son épée.

— Plus qu'à sa tête souvent, à ce qu'il paraît. Mais je ferai ce que vous désirez, d'autant plus que cette épée me plaît fort et que la dague est fort bien ouvragée. Beaucoup de gentilshommes m'ont laissé leurs armes à garder en

pareille occurrence. J'en ai chez moi de quoi armer une compagnie.

Comme il finissait ces mots, on introduisit Ombert dans une salle basse de l'hôtel Saint-Pol, où il aperçut, à sa grande stupéfaction, son beau-père en personne ainsi que deux autres vieillards, tous trois bien et dûment garrottés, et aussi entourés de gardes de la prévôté. Quelques personnages vêtus de noir ou de rouge, qui se trouvaient dans le fond de la salle, parurent à Ombert d'un augure encore plus sinistre que tout ce déploiement de soudards.

— Ah! mon gendre, s'écria le sire de La Bourdaisière, je suis bien aise de vous voir: au moins nous souffrirons ensemble.

— Mort de ma vie! s'écria le baron, est-ce qu'on oserait ainsi, contre toute justice, porter la main sur des gentilshommes? Mes maîtres, apprenez que je suis feudataire de la couronne.

— Ce n'est pas là ce que nous avons à vous demander, messire, dit un des hommes noirs, mais bien tout ce que vous savez sur un complot ourdi contre notre gracieux seigneur et maître Charles VI, roi de France; contre Mme la reine et le très-puissant prince Louis, duc d'Orléans, lieutenant général du royaume.

Ombert refusa de répondre à toutes les questions qui lui furent adressées, niant la compétence des juges auxquels on l'avait ainsi déféré, et qui, disait-il, semblaient plutôt des tourmenteurs que des justiciers. Au reste, la précision de l'interrogatoire n'aurait pu lui laisser l'espoir de combattre des renseignements trop exacts et dont il n'était malheureusement pas difficile de deviner la source. Le bon chevalier se regarda comme perdu et ne s'occupa plus qu'à rassembler ses forces pour demeurer digne et calme sous un coup aussi inattendu.

L'interrogatoire ne fut pas plus heureux vis-à-vis des

trois vieux seigneurs, qui ne purent comprendre grand-chose aux questions qui leur furent posées. L'un chantait, l'autre sifflait et le troisième divaguait. A cette triple manière de ne pas s'exprimer, le lecteur a dû reconnaître, comme Ombert, les trois hôtes convives de l'Auberge des Trois-Mores, les trois faibles et respectables vieillards frappés dans la personne de leurs filles; enfin, pour les nommer, les sires de la Houssaye, de Chenelles et de La Bourdaisière, que les archers, envoyés à l'hôtel des Trois-Mores, avaient arrêtés en même temps.

— Ainsi vous persistez dans vos coupables dénégations? dit le juge.

Le sire de la Houssaye chantonnait.

Le sire de Chenelles sifflait.

Quant au sire de La Bourdaisière, il répondit à peu près ce qui suit:

— Vous voulez qu'il y ait un complot, mon Dieu! je ne demande pas mieux! Mais je ne suis occupé qu'à la recherche de ma fille; hors de là j'ai à peine le temps de dîner et de dormir.

— Je suis exactement dans le même cas, dit le sire de la Houssaye.

— Et moi de même, dit le sire de Chenelles.

— Comment peut-on s'imaginer que je conspire, reprit le sire de La Bourdaisière; mais, regardez-moi, messires, voyez mes cheveux blancs et ma décrépitude. Allons, mon gendre, aidez-moi donc, parlez; n'avez-vous pas à vous reprocher quelque forfanterie? Avez-vous offensé quelque mécréant qui, pour se venger, nous aura joué ce traître tour?

Ombert ne répondit point à son lamentable beau-père, et le juge, voyant que les accusés repoussaient ses représentations, donna ordre à l'un des hommes rouges de remplir son office.

— Comme nous sommes pressés, dit le tourmenteur, nous commencerons par le vieux seigneur qui vient de faire un discours si touchant! Je n'ai point ici tout mon attirail; mais n'importe! une table et quelques seaux d'eau me suffisent pour soulager la conscience des pécheurs les plus endurcis.

Ombert essaya vainement de défendre son beau-père, qui opposa lui-même une résistance tout à fait désespérée et passablement énergique pour un homme décrépit. Réduit à l'inaction, le vénérable vieillard ne put l'être aussi facilement au silence.

— Je n'en boirai pas seulement un verre! C'est impossible! en vérité!... Je ne sais rien! que voulez-vous me faire avouer? C'est un empoisonnement qu'une telle question. Mon Dieu! prenez pitié de moi!

— Je m'étais douté, dit le bourreau, au visage rosé de ce vénérable seigneur, qu'il ne devait pas avoir pour l'eau un goût bien prononcé, mais je n'avais pas imaginé que l'on pût jamais concevoir une horreur si profonde pour ce liquide naturel. Quelle fortune nous avons là! Messire, puisque vous refusez de parler...

— Comment parler? Je crierai, je hurlerai même, mais je n'avalerai pas une goutte de cet homicide breuvage!

— C'est pure eau de Seine, messire, et je vous assure qu'après en avoir bu quelque huit ou dix pintes, vous ne la repousserez plus avec tant de chaleur.

Pendant ce colloque animé, maître Tortebras, tourmenteur juré de la Justice de Paris, bourreau d'humeur caustique et parfaitement inexorable, avait, à l'aide de ses assistants ordinaires et de quelques soldats, fixé solidement sur la table l'infortuné seigneur de La Bourdaisière, après lui avoir au préalable glissé sous les reins le fourreau d'acier d'un estoc. Puis à l'aide d'une pince et d'un

entonnoir il se mit en devoir de le métamorphoser en tonneau; mais point, hélas! en tonneau de vin de Vouvray ou de Bourgogne. Après la première pinte, le patient garda un sombre silence, il semblait humilié autant que désespéré; mais après la seconde, il déclara qu'il parlerait, qu'il dirait tout, demandant seulement qu'on le détachât.

Aussitôt qu'il fut remis sur ses pieds, il rejeta l'eau qu'on venait de lui faire avaler, soit que ce fût un résultat des émotions qu'il avait éprouvées, ou de l'invincible antipathie de son estomac pour cette boisson insolite.

— Je crois que c'est tout, dit-il.

— Eh bien! reprit l'homme noir, êtes-vous résolu à avouer...

— Que je n'ai jamais entendu parler de complot, oui, non seulement je l'avoue, mais je le déclare et je le signerais même au besoin.

— Prenez garde, reprit l'homme noir, vous vous jouez de la Justice...

— Mais il me semble que ce serait me jouer moi-même! Maudite eau! je crois que je n'en reviendrai pas! Comment croire que je m'exposerais à de pareils affronts plutôt que de parler! Si je savais quelque chose! Ah! je maudis tous les conspirateurs. Au nom du Ciel! faites-moi donner un verre de vin de Touraine! un seul! je vous prie, ou vous allez me voir expirer!

— Allons donc! le vin fait perdre la mémoire, et nous voulons qu'elle vous revienne: il faut donc, au contraire, vous donner de l'eau, dit le Tortebras chargé du rôle comique.

Comme il se disposait, sur un signe du juge, à recommencer ses opérations aquatiques, le sire de Savoisy se précipita dans la salle, suivi seulement d'un écuyer; il remit au juge une charte dont il le pria de prendre lecture et, sans attendre davantage, il ordonna aux gardes de la

prévôté de relâcher leurs prisonniers et de leur laisser toute liberté.

— Monsieur le baron, dit-il à Ombert avec une gracieuse courtoisie, je suis encore en reste avec vous, car le service que je viens de vous rendre ne m'a fait courir aucun danger. J'espère être arrivé assez tôt pour vous soustraire à tout mauvais traitement.

— Je vous remercie de grand cœur, messire de Savoisy, répondit Ombert, car la mort que je braverais volontiers à la guerre vient de m'apparaître bien ridiculement laide à travers les grimaces de ce maître bourreau.

— Vous êtes tous libres, messieurs, dit l'homme noir avec un sourire menteur.

— Grand merci! messire, répondit Ombert, car ce mot paraît vous coûter fort.

— Monsieur, reprit le sire de Savoisy, le duc d'Orléans ne pose aucune condition à la grâce qu'il vous accorde; il serait venu en personne vous assurer de son peu de rancune, si, au moment où il se disposait à quitter Mme la reine pour se rendre ici, le sire de Courteheuse ne l'était venu quérir au nom du roi notre sire. Monseigneur sait que vous n'êtes pas de ceux qui se vendent, et c'est pourquoi il souhaiterait que vous puissiez un jour vous attacher à lui.

— Je ne saurais, messire, vivre à la Cour, dont l'apprentissage serait trop rude pour moi qui ne suis plus assez jeune pour retourner à certaines façons.

— Messire, vous voyez quel cas fait le régent de ces façons qui vous sont odieuses.

Ombert ne répondit point à ces paroles qui venaient d'éveiller la douleur dans une plaie que l'agitation l'avait jusqu'alors empêché de sentir; le jeune chevalier eut la délicatesse de ne point faire de nouveau allusion à la trahison de Mme de Vic, bien qu'après tout on pût voir plutôt

de la surprise et de la honte que de la colère amoureuse. Après avoir reçu les remerciements d'Ombert et des trois patients, Savoisy les guida lui-même jusqu'à la porte dérobée de l'hôtel Saint-Pol.

— Adieu, messire, dit-il à Ombert; si vous ne passez plus par cette porte, vous n'aurez point le chagrin de vous la voir ouvrir par moi, encore moins par Mgr le duc d'Orléans, mais n'oubliez pas que la grande porte de cet hôtel ne vous sera jamais fermée.

— Vous êtes un courtois chevalier, messire de Savoisy. Que Dieu vous garde vous et votre maître!

— Voilà, messire, un souhait qui, j'espère, sera exaucé car je le tiens pour sincère.

Et il s'éloigna après avoir remis secrètement une lettre à Ombert.

Les trois vieux seigneurs se disposèrent, sous la conduite de l'écuyer de leur jeune libérateur, à regagner l'Hôtellerie des Trois-Mores. Ombert, peu soucieux de leur compagnie, prit une autre direction avec l'intention de tourner du côté de l'hôtel d'Artois avant de gagner le pont Saint-Michel. Le sire de la Houssaye chantait, le sire de Chenelles sifflait, et le sire de La Bourdaisière maudissait l'eau sous toutes ses formes, rivière, étang, fontaine et question. Mais Ombert avait fort à penser: les reproches et les avis de Zéa, les avertissements du Réchin, les atroces plaisanteries de Mme de Vic lui revenaient en mémoire. Il ne comprenait rien à la conduite de cette femme, ni aux caresses passionnées dont elle l'avait accablé au moment de le livrer aux tenailles du bourreau. Les sens émoussés de cette noble courtisane avaient-ils donc besoin de se ranimer à l'odeur du sang? Son amour avait-il besoin d'être exalté par la présence d'un supplice, ou bien n'était-elle qu'intrigante et corrompue, et cruelle seulement par légèreté! Puis Ombert se prit à penser au duc d'Orléans, à sa

conduite généreuse, et il commença à se sentir quelques scrupules de tremper dans un complot qui vraisemblablement devait amener la mort du prince. Ce terme fatal de deux jours le saisit au cœur, et il s'en alla roulant dans sa tête des expédients pour avertir le régent du danger qu'il courait, toutefois sans compromettre ni le duc de Bourgogne ni aucun des conjurés. Ombert, cependant, en rêvant ainsi, s'était fort éloigné de la route qu'il avait compté suivre; l'habitude l'avait d'abord porté vers l'hôtel d'Artois, puis il avait suivi machinalement les rues qui s'étaient offertes à lui. Tout à coup il fut arraché à sa rêverie par un grand bruit de chevaux et de gens tel que celuj d'une émotion populaire. Des flèches sifflèrent au-dessus de sa tête: une troupe d'hommes armés, les uns à cheval, les autres à pied, déboucha dans la rue criant au feu. A leur tête était un homme en chaperon rouge qui, ayant aperçu Ombert à la lueur des torches, ralentit le pas de son cheval, et lui dit d'une voix dont le son bien connu fit tressaillir le baron:

— Vous venez trop tard, messire, la besogne est faite. Aussi bien était-ce trop rude pour vous; mais je ne renonce pas à vos services. Tout n'est pas fait: l'épée achèvera ici ce que la dague a commencé.

Ombert allait répondre et peut-être d'une façon dangereuse pour lui, quand il se sentit saisir le bras énergiquement.

— Qu'importe, dit le Réchin, car c'était lui, qu'importe qu'on le croie, vous pouvez protester en vous-même.

Cependant la troupe avait disparu.

— Ainsi, dit Ombert, craignant d'interroger le Réchin, ils ont avancé...

— Et terminé, comme vous allez le voir, dit le Réchin.

Ombert, conduit par le bohémien à deux rues de celle où il se trouvait, marcha environ cinquante pas, et vit alors

un homme et un enfant étendus sanglants sur le pavé et horriblement mutilés. C'était le duc d'Orléans et son page. La lumière d'une lampe allumée sous une image de Notre-Dame éclairait vaguement les cadavres après avoir éclairé les meurtriers.

Jehan arracha Ombert à la contemplation de cet affreux spectacle, et le quitta après lui avoir indiqué sa route.

De retour en l'hôtellerie où son beau-père, qui l'avait précédé, se livrait aux délices d'un souper réparateur, Ombert s'enferma au verrou dans sa chambre, et, se promenant de long en large et à grands pas, il se mit à passer en revue dans sa tête les événements de cette grande journée. Tous s'effacèrent bientôt devant le plus solennel, qui était le dernier.

Il s'étonna de trouver une si amère saveur à cette vengeance qu'il s'était promis de savourer avec délices, et il se félicita de n'être entré pour rien dans l'ignoble guet-apens dont son ennemi venait d'être la victime. Il faut avouer cependant que les détails de cet assassinat faisaient plus d'impression sur Ombert que le fait en lui-même; le baron était de son époque, malgré les tendances philanthropiques, les théories avancées et les mœurs douces que les préoccupations du chroniqueur lui ont prêtées durant le cours de cet ouvrage. Or, en ce temps, où le courage personnel était l'unique vertu estimée de la multitude, un homme qui en avait donné autant de preuves que le duc Jean, échappait au reproche de lâcheté qui s'attache de nos jours à tout assassinat.

On pouvait donc prévoir que l'impression d'horreur que lui avait laissée la scène de la rue du Temple ne tarderait pas à se dissiper, et que la joie d'être délivré d'un rival triompherait bientôt du souvenir même des dernières bontés du duc d'Orléans.

Ce souvenir, qui empoisonnait le triomphe d'Ombert,



Ombert vit alors un homme et un enfant étendus sanglants...

lui rappela naturellement la lettre qu'il avait reçue de Savoisy. Cette lettre était ainsi conçue:

Un ami de la duchesse d'Orléans voit avec regret le sire de Roche-Corbon livré aux machinations d'un prince ambitieux et d'une femme artificieuse. Cette double alliance ne peut que nuire à ses intérêts en élevant une barrière insurmontable entre lui et un adversaire qui cherche l'occasion de réparer ses torts. En cessant de contrarier les efforts de ses amis, le baron de Roche-Corbon ne tarderait pas à recouvrer en même temps sa Catherine et les biens que lui garde Valentine.

Cette lettre fut un coup de foudre pour le baron. Mais, comme il n'était pas homme à se lamenter longtemps sur des faits accomplis, il comprit qu'il ne lui restait plus qu'à s'attacher de corps et d'âme au duc de Bourgogne, sur qui s'appuyaient désormais toutes ses espérances; et, s'étant affermi de ce dernier projet, il se jeta sur son lit sans quitter ses vêtements, car le bohémien l'avait averti de se tenir prêt à tout événement.

Jehan ne se fit pas longtemps attendre; une heure avant le point du jour, il éveilla le baron en l'avertissant que son écuyer tenait son cheval prêt dans la cour, ainsi que celui qu'il avait fait acheter la veille pour le sire de La Bourdaisière.

Le vieux seigneur devait repartir pour la Touraine et attendre en paix dans son manoir l'issue de la crise politique.

Les sires de la Houssaye et de Chenelles emmenaient Mme de Vic. Le dernier de ces deux seigneurs ne pouvait manquer de retrouver Mme de Sambrejeu, sa fille, qu'il était venu chercher à Paris, pendant que celle-ci retournait à Nemours, séjour habituel de son père.

Quant à Ombert, tranquillisé sur le sort de Catherine

qu'il savait attachée à la personne inviolable de Valentine de Milan, il ne lui restait plus qu'à quitter en grande hâte Paris, où le séjour des deux moines de Marmoutiers pourrait le compromettre gravement par une délation. Le duc de Bourgogne promettait de faire lever l'excommunication et la citation royale qui pesaient sur le baron; mais, prévoyant que les affaires politiques absorberaient toute son activité pendant les premiers mois, il engageait Ombert, qui n'avait point encore fait la guerre, à rejoindre en Flandre le sire de Jumont, qui poursuivait, au nom du duc, la guerre contre les Liégeois. Un certain nombre d'hommes d'armes arrivés de Bourgogne étaient mis à ses ordres, et l'attendaient à une journée de Paris.

Cette mission ne pouvait manquer de convenir à Ombert, qui l'accepta avec reconnaissance. Une nombreuse cavalcade sortit donc de l'Hôtellerie des Trois-Mores, un peu avant le lever du soleil, et, après de longs adieux se divisa en plusieurs bandes qui s'écoulèrent par des rues opposées.

La dame de Vic, tout occupée de dompter son cheval qui rongeait son frein et bondissait d'impatience, ne put assister aux adieux.

Le baron tournait l'angle d'un mur, quand Zéa tout essoufflée se jeta devant *Gibby* qui la reconnut et ne s'effraya point.

— Monseigneur, dit-elle à Ombert en passant une laisse au cou du brave *Flint*, voici un compagnon qui se perdrait dans la mêlée; souffrez qu'il retourne avec moi à la Gorge-aux-Loups. Peut-être, au retour, passerez-vous par là pour l'y reprendre.

Et sans attendre la réponse d'Ombert, la bohémienne entraîna le fidèle animal dont les abois plaintifs se perdirent bientôt dans les rumeurs croissantes de la ville qui s'éveillait.

CHAPITRE VINGT-TROISIÈME

Le départ et l'attaque

Le pont-levis du grand et du petit Châtelet s'était abaissé devant le sire de Roche-Corbon, et son fidèle écuyer Bertram. Ils avaient côtoyé la muraille déjà noircie de l'église des Saints-Innocents et le portail tout neuf de la petite chapelle de Saint-Leu; et, grâce à l'ardeur de leurs chevaux, ils se trouvaient, un quart d'heure après leur départ de l'Hôtellerie des Trois-Mores, assez loin dans la campagne, lorsqu'un chevalier de haute stature parut tout à coup devant Ombert, la visière baissée, ce qui annonçait un messager inhostile, et lui dit d'une voix rauque:

— Baron de La Roche-Corbon, suivez-moi, il se trouve à deux pas d'ici des gens qui ont besogne à vous confier.

Ombert jeta un regard sur le chevalier qui venait d'interrompre si brusquement le cours de ses rêveries, et ne fut pas médiocrement étonné de reconnaître le sire de Saint-Georges, le Goliath du parti bourguignon, qu'il avait vu naguère chez le prince.

Des questions adressées à un pareil homme fussent restées sans réponse; Ombert ne lui répondit donc qu'en galopant sur ses traces. Ils arrivèrent bientôt devant une masure qui semblait inhabitée, et, laissant leurs chevaux à la garde de Bertram, ils pénétrèrent dans la bicoque.

La première personne qui frappa les regards d'Ombert, fut le duc de Bourgogne lui-même.

Le prince, vêtu d'une casaque d'archer, était seul et appuyé contre le chambranle d'une vaste cheminée où brûlaient lentement quelques morceaux d'écorce. Il paraissait plongé dans une profonde méditation, et les plis de son front, presque entièrement cachés sous une toque de drap brun orné d'une simple fleur de lis d'étain, retombaient sur ses sourcils, ce qui donnait à sa physionomie un indéfinissable aspect.

Le bruit que les deux chevaliers firent en entrant l'arrachèrent tout à coup à ses réflexions; il leva les yeux, reconnut Ombert, et un sourire imperceptible glissa sur son visage pâle, impassible et sévère.

— Monsieur le baron, dit le prince, les bonnes intelligences sont plus difficiles à trouver que les bonnes lances dans ce beau royaume de France. J'ai réfléchi, vous ne partirez pas avec mes hommes d'armes de Bourgogne pour le pays de Liège; c'est Saint-Georges qui conduira à Jean de Bavière les secours que je lui ai promis.

Le châtelain de La Roche-Corbon laissa voir sur son visage le déplaisir que lui causait cette nouvelle.

— Ne soyez pas si prompt à vous chagriner, reprit le duc qui s'aperçut de cette généreuse sensation. La mission que j'ai à vous confier maintenant n'est ni moins périlleuse ni moins difficile; elle exige du courage, de la présence d'esprit, elle exige surtout la pratique d'une vertu bien rare, l'oubli et le pardon des injures.

Jean sans Peur jeta lentement ces derniers mots en les accompagnant d'un sourire amer. Il reprit:

— Ecoutez-moi, messire de La Roche-Corbon, les derniers événements qui viennent de se passer me mettent, de fait, à la tête de l'administration du royaume: je voudrais signaler mon avènement aux affaires par un grand acte de réconciliation religieuse, et je crois le moment favorable.

» Un nouveau pape vient de s'asseoir à Rome sur le trône pontifical, il a pris le nom de Grégoire XII, et s'est engagé, avant et après son exaltation, à éteindre le schisme qui afflige depuis trop longtemps la chrétienté. C'est vers lui que j'envoie des agents habiles, et ce sont ces agents, dépositaires de mes secrets et de ceux de l'Etat, que je confie à votre garde, à votre vigilance, à votre bravoure. Me promettez-vous, sire de La Roche-Corbon, ajouta le duc d'un ton plus solennel et en appuyant sur chaque mot, de leur accorder l'appui de votre vaillance pendant le voyage, et celui de votre prudhomie et de vos conseils pendant toute la durée de votre ambassade?...

— Je le jure, monseigneur, interrompit énergiquement Ombert en mettant la main sur le pommeau de son épée.

— Je reçois votre parole, reprit le duc, et j'y crois. Changez donc la direction de votre voyage et quittez le Nord pour le Midi... Vous rejoindrez mes ambassadeurs à Dijon, et vous prendrez le commandement de leur escorte. Voici, ajouta le duc en tirant un anneau de son doigt et en le présentant à Ombert, ce qui servira à vous faire reconnaître. Partez, messire, partez en hâte, j'ai à cœur de vous savoir bientôt à Rome.

Puis après une pause:

— Songez, ajouta-t-il, que le duc de Bourgogne vous compte au nombre de ses plus fidèles chevaliers, et qu'il ne vous oubliera pas.

Ombert mit un genou en terre, baisa la main que le duc lui abandonnait avec une dignité courtoise, et, s'élançant sur son cheval, gagna, suivi de Bertram, la route de Dijon.

Malgré l'extrême diligence que firent Ombert et son compagnon, il ne parvint à rejoindre les envoyés de Jean sans Peur qu'à quelques lieues au-dessus de la ville de Mâcon. A la vue de l'anneau du prince, les hommes

d'armes qui formaient l'escorte ne firent aucune difficulté de le reconnaître pour leur chef. La bonne mine, l'attitude martiale et la courtoisie du jeune baron lui attirèrent tout d'abord l'affection de sa troupe, mais la confiance et l'orgueil qu'il inspirait à ses gens d'armes ne furent pas partagés par les ambassadeurs du prince, qui, à sa vue, se blottirent dans leurs litières comme s'ils eussent vu le diable en personne.

« Sur l'âme de mon père, se dit Ombert, voilà des gens d'Eglise qui ont le nez fin... ils sentent que je suis un excommunié. Qu'importe, allons toujours leur présenter mes hommages; je hais leur robe, mais je dois respecter et faire respecter leur caractère de prêtre et d'ambassadeur. »

Et en finissant ce monologue, il haussa tout à fait la visière de son casque, et l'épée basse, et en faisant faire quelques voltes élégantes à son destrier, s'approcha de la splendide litière des deux frocards.

Mais sa surprise fut extrême quand il reconnut, dans ces deux prêtres, dom Guidon, sous-prieur de l'abbaye de Marmoutiers, et le Frère Luce! les deux artisans de son malheur! Les perfides conseillers de l'abbé Hélias, et les Mercures encapuchonnés du duc d'Orléans, se trouvaient entre ses mains, à la portée de sa dague! Il n'avait qu'un geste à faire, et le sang de ces deux suppôts de Satanas coulait en expiation de son honneur et de son amour outragé.

Mais la loyauté chevaleresque du baron triompha des sentiments de vengeance qui bouillonnaient dans son cœur, il se remit en mémoire la promesse qu'il avait faite au duc de Bourgogne, les discours de ce prince, la sainteté de ses serments; il résolut d'immoler sa haine à l'obéissance qu'il devait à son seigneur.

— Avouez, mes pères, dit-il en s'efforçant de sourire,

que vous étiez loin de vous douter qu'au baron de La Roche-Corbon tomberait l'honneur de vous servir de guide et de sauvegarde. Dieu a ainsi arrangé les affaires de ce monde, il a voulu que les oppresseurs fussent quelquefois protégés par les opprimés.

— Mgr le duc de Bourgogne, répondit dom Guidon, qui, plus maître de ses sensations que le Frère Luce, avait déjà recouvré sa présence d'esprit, sait bien ce qu'il fait; il a voulu nous investir de sa confiance, de celle du roi et de l'Etat, et il a voulu confier la garde de nos personnes et l'inviolabilité de notre rang à l'un des plus braves et des plus hardis chevaliers de France. C'est bien: nous lui en rendrons nos très humbles actions de grâces.

L'astucieux moine, en faisant allusion à l'ambassade dont il était chargé, rappelait à Ombert d'une manière indirecte qu'il était, ainsi que le Frère Luce, couvert d'une égide sacrée, et que le châtelain de La Roche-Corbon ne pouvait sans crime user de représailles envers les députés de l'abbaye de Marmoutiers.

— Confessez au moins, mes révérends, continua Ombert en laissant tomber une à une les paroles qui filtraient comme des gouttes de plomb entre ses dents serrées, que Mgr de Bourgogne aurait pu faire un choix plus heureux. La France compte, quoi que vous en disiez (car je n'accepte pas vos éloges, mon révérend père), des milliers de chevaliers aussi braves que je puis l'être. Et je ne suis, mes pères, vous le savez, qu'un excommunié.

Ombert avait prononcé ce dernier mot d'une voix basse et stridente, et, pour le dire il s'était approché si près de la litière, que l'écume qui s'épanouissait à la bouche de son coursier couvrait la pourpre des coussins de la litière, et que la plume de son casque se balançait sur la tête des deux moines.

Le Frère Luce frémit de tout son corps.

— La porte du bercail est toujours ouverte à la brebis égarée qui revient à la voix du pasteur, répliqua dom Guidon, et les trésors de notre sainte Eglise sont inépuisables.

— Oui, ajouta Frère Luce dont la voix chevrotante décelait la terreur, le roi David, adultère et meurtrier d'Uri, trouva grâce devant Dieu. Ce grand prince, ce grand guerrier, écouta les remontrances du prophète Nathan, il s'humilia sous la main du Très-Haut. Comme David, messire de La Roche-Corbon, vous pouvez reconquérir le titre d'enfant de Dieu qui vous est retiré, mais qui ne vous est point ôté.

Le baron regarda le Frère Luce, et les flammes qui s'échappaient de ses prunelles ardentes semblaient vouloir dévorer ce tabernacle gomorrhéen d'impudicité, de bassesse et d'imposture.

Le moine continuait de trembler.

— Eh bien! soit! mes révérends, dit Ombert en redressant la tête et laissant flotter la plume de son casque avec liberté, soit, j'accepte vos espérances, et je crois fermement que, les uns et les autres, nous serons jugés selon nos œuvres. En attendant, remplissons respectivement nos devoirs et advienne que pourra...

Comme Ombert avait à peine dépassé les blanches mules qui tiraient la litière pour se remettre à la tête de son escorte, il fut accosté par Bertram.

— Monseigneur, lui dit l'écuyer, j'ai de bons yeux, je m'en vante, et je reconnais un homme dix ans après l'avoir vu pour la première fois. L'un des deux frocards que nous conduisons avec une si mirifique courtoisie est le Frère Luce, celui que je devais pendre selon vos ordres, et que je n'ai pas pendu à mon regret; il a beau prendre toutes sortes d'attitudes pour masquer son visage, j'ai démêlé ses traits: dites un mot, monseigneur, et je vais

réparer le temps perdu et racheter ma faute en l'accrochant au premier chêne un peu solide que nous rencontrerons sur la route.

— Bertram, répondit Ombert, toutes les saisons ne sont pas bonnes pour faire la moisson: non seulement je te défends de nourrir une semblable pensée, mais encore je t'ordonne de rendre à ces moines tous les hommages dus à leur robe. Veille uniquement à ce qu'ils ne s'échappent pas, et colore la surveillance active que tu exerceras sur eux par des démonstrations de respect: je réponds, sur ma tête, de leurs personnes au duc de Bourgogne.

— Cela suffit, monseigneur, repartit Bertram, vous serez content de moi, et je serai plus ponctuel dans cette circonstance que dans l'autre; quoique à vrai dire je me plaise moins à honorer un moine qu'à l'envoyer au diable.

L'écuyer tint parole. Dans les hôtelleries où le cortège était obligé de s'arrêter, Bertram servait de majordome, d'échanson, de maître d'hôtel, et même de page aux deux moines; il ne les quittait pas plus que leur ombre, allait au-devant de leurs moindres désirs et s'étudiait à leur plaire en toutes choses. Frère Luce, aguerri par les bons procédés que l'excommunié avait pour lui ainsi que pour son compagnon, voulut quelquefois entamer le chapitre des souvenirs de l'attaque de l'abbaye, mais Bertram ne lui répondait que par des soupirs et des élancements d'yeux vers le ciel, et la reconnaissance en restait là.

Le cortège arriva ainsi jusqu'aux Alpes qu'il traversa sans encombre par le Mont-Jovis ou de Jupiter, appelé dès lors, comme aujourd'hui, le Mont-Saint-Bernard. L'aspect de ces effroyables ossements de la terre n'inspirait au baron ni à ses compagnons qui, sans en excepter les gens d'Eglise, n'étaient pas de grands clercs, de ces pensées sublimes, de ces paroles extatiques qui sortent aujourd'hui par milliers du cerveau de nos touristes. Ombert ignorait

que les chemins, qu'il suivait le long des précipices et sur la crête des gouffres, avaient été tracés par Hercule, par Annibal et par César. Les gigantesques barrières de l'Italie et de la France ne lui rappelaient pas ces vers immortels de Pétronius Orbiter:

Exuit omnes
Quippe moras Caesar, vindictaeque actus amore
Gallica projecit, civila sustulit arma
Alpibus aeriis: ubi Graio numine pulsae
Descendunt rupes, et se patiuntur adiri.

Seulement il ne put s'empêcher de remarquer que La Roche-Corbon ferait une piteuse figure auprès de ces masses indestructibles dont les pieds touchaient aux enfers et dont les sommets, couverts de neige, se perdaient au milieu des nuages.

Ils entrèrent enfin dans le Milanais, et les hommes d'armes commençaient à se plaindre de n'avoir point eu, dans le trajet, des périls à affronter et d'ennemis à combattre (ce qui alors était une espèce de miracle), lorsqu'un soir, comme ils apercevaient les clochers aigus de la petite ville de Solenza, où ils devaient passer la nuit, ils furent assaillis tout à coup dans une gorge étroite par un nombre considérable de gens, qu'à la diversité de leurs armes, de leurs costumes et de leurs langages, Ombert jugea être de ces malandrins ou écorcheurs qui, tantôt par troupes formidables, tantôt par faibles détachements, infestaient les routes de France, d'Espagne et d'Italie.

— Çà, mes camarades, s'écria Ombert en baissant la visière de son casque, vous vous plaigniez naguère de n'avoir point eu d'occasion de signaler votre valeur pendant notre long voyage. Dieu nous offre une aventure favorable pour la déployer: montrons à ce ramas de brigands et d'assassins ce que peut le courage de douze hommes de France; et mettons-les en déroute au cri de guerre de notre nation: « Montjoie Saint-Denis! »

Ces paroles étaient à peine prononcées que le valeureux baron était déjà l'épée à la main au milieu de ces hordes affamées de sang et de pillage; ses hommes d'armes le suivirent la lance en arrêt, et cet escadron d'élite fit d'abord un affreux carnage dans les rangs tumultueux de cette canaille; mais les brigands avaient l'avantage du nombre et de la connaissance des lieux. Ils cédèrent avec habileté un terrain qu'ils ne pouvaient disputer avantageusement, et se répandirent sur les deux côtés du ravin, et de là firent pleuvoir des quartiers de rocs, des flèches et des arbalètes sur la litière, sur Ombert et sur les hommes d'armes.

— Rendez-vous! rendez-vous! clamait une voix dolente qui sortait de la litière, pour l'amour de Dieu et de la sainte Trinité, rendez-vous, messire de La Roche-Corbon, sans cela nous sommes des gens perdus; ces mécréants nous égorgeront, j'en suis sûr.

Cette voix était de Frère Luce; le sous-prieur Guidon conservait, comme de coutume, plus de sang-froid et de dignité.

— J'ai promis de vous défendre, répondit Ombert, mais je n'ai pas promis de faire une action indigne d'un gentilhomme et d'un Français. Nous nous sauverons tous ou nous périrons tous, mais je ne me rendrai jamais.

— Noël! noël! noël! clamait encore le Frère Luce.

Cependant Ombert, voulant donner le moins de chances possibles à l'ennemi qui redoublait ses attaques avec une fureur croissante, fit marcher ce qui lui restait de gens d'armes devant la litière pour se frayer la route, et chevauchant lui-même avec Bertram, à côté de ce singulier *Palladium*, faisant face à droite, à gauche, en avant et

repoussant avec une intrépidité peu commune les attaques effrontées de quelques enfants perdus trop âpres à la curée et qu'excitaient les splendides dorures du char ecclésiastique. Mais ni les savantes dispositions stratégiques d'Ombert, ni la vaillance et l'opiniâtreté de ses hommes d'armes ne purent arracher la victoire. Un nouvel hourra de brigands mieux combiné que les précédents vint jeter le trouble et la confusion dans les rangs des Français.

Accablé par le nombre, et se défendant avec l'impétuosité du lion, chaque soldat trouva une mort glorieuse. Bertram en faisant à son maître un rempart de son corps perdit la vie. Enfin Ombert, lui-même, qui n'avait pas cessé un seul instant de combattre auprès de la litière, tomba percé de coups, et les derniers rayons du soleil couchant éclairèrent les funérailles d'une poignée de braves commandés par un excommunié.

CHAPITRE VINGT-QUATRIÈME

Le château de Solenza

Quand notre intrépide chevalier eut repris ses sens, il se trouva couché dans un lit somptueux, dont les courtines, les rideaux et les couvertures de damas rouge s'épanouissaient comme autant de buissons ardents aux rayons du soleil qui filtrait à travers des abat-jour de bois de santal. Il promena autour de lui des regard interrogateurs, et il comprit que la pièce où il se trouvait devait faire partie de quelque splendide château ou de quelque résidence royale. En effet les solives sculptées et dorées du plafond, les armoiries prodiguées sur les volets, sur les boiseries, sur les marbres de la haute cheminée, et jusque sur les escabeaux de la chambre, indiquaient suffisamment au premier aspect la puissance et le rang du possesseur.

Ombert chercha à renouer la chaîne de ses idées: il se rappelait bien les circonstances de son voyage avec le sous-prieur de Marmoutiers et le Frère Luce; le combat qu'il avait livré dans les montagnes, la défaite qui en avait été le résultat, mais là se terminaient ses sensations; il ne pouvait s'expliquer les circonstances qui avaient précédé ou accompagné son arrivée dans le lieu où il se trouvait.

Ombert parcourut encore une fois des yeux avec une curiosité impatiente toute l'étendue de sa vaste chambre; il vit alors, dans un angle qui avait probablement échappé à ses premières investigations, un homme assis devant

une table chargée de livres, et qui paraissait méditer profondément. Cet homme, vêtu d'une longue simarre de velours noir brochée d'argent, tournait le dos à Ombert et ne s'était point encore aperçu de son réveil.

— Où suis-je? demanda le baron d'une voix haute et claire.

A ces paroles l'inconnu se leva avec précipitation, et s'avançant vers le lit:

— Vous êtes, seigneur, répondit-il, chez Valentine de Milan, dans le château de Solenza.

La voix, la démarche, la figure de cet homme, frappèrent tout à la fois l'intelligence du baron, qui reconnut, sous les riches vêtements que portaient les médecins juifs et arabes au service des princes, Jehan le Réchin.

— Quoi! Jehan! s'écria Ombert en se mettant sur son séant, en croirai-je mes yeux? Est-ce bien vous?

— C'est moi-même, monseigneur, répondit le bohémien; il y a six semaines que je veille auprès de vous comme une mère veille auprès du berceau de son premier-né. Mes soins, grâce au Ciel, ont été couronnés de succès, vous êtes sauvé, et dans trois jours au plus votre guérison sera complète.

— Six semaines! fit Ombert. Sauvé! Ai-je donc été, Jehan, en danger de mort?

— Les blessures que vous avez reçues, monseigneur, en défendant vos persécuteurs, étaient nombreuses et graves. J'ai cru un instant que mon art et mes soins échoueraient. La vigueur de votre tempérament et votre jeunesse ont été heureusement pour moi de puissants auxiliaires et la mort a été vaincue.

— Mais il me semble, continua Ombert, qu'un seul sommeil sépare ce jour de celui où j'ai été blessé.

— Je le crois bien, monseigneur, car j'ai le secret de perpétuer le sommeil jusqu'au moment où la guérison

est assurée. Qu'il vous suffise de savoir que vous avez été transporté par mon ordre du champ de bataille dans ce château, et que la veuve du duc d'Orléans a bien voulu abandonner cette partie de son manoir à l'excommunié et à l'Esculape arabe qui s'était consacré à son salut.

— Et Catherine? Catherine? Jehan, dit Ombert.

— Voilà un souvenir qui prouverait au besoin l'accomplissement de votre guérison, interrompit le Réchin en souriant, votre Catherine est ici, dans ce château, auprès de Valentine.

— Catherine est ici! s'écria Ombert. Ah! Jehan, courez la chercher, courez lui dire que son amant, que son époux, l'aime toujours, et que la première pensée de son cœur, que la première parole de sa bouche, a été pour elle! Courez, Jehan, courez...

— Un instant, un instant, monseigneur, répliqua Jehan avec un flegme bohémien, n'embrouillons pas nos affaires. Ne vous rappelez-vous donc pas que vous êtes excommunié, et que la très honorée dame Valentine de Milan fait profession d'une piété scrupuleuse? Mme Catherine ne pouvait pas et ne peut pas entrer ici.

— Quoi? dit amèrement Ombert, Catherine a su que je touchais aux portes du tombeau, et elle n'a pu transgresser une fois, une seule fois, les lois barbares qu'on lui imposait!

— Par où serait-elle entrée dans cette chambre? monseigneur: les portes en sont murées depuis que nous y sommes installés, et à moins d'être oisel ou papillon, votre Catherine n'aurait pas su comment y pénétrer. Mais si, pour nous séquestrer du reste des vivants, on a fait le contraire de ce que Samson a fait à la ville de Gaza, en récompense, Valentine a établi un *tour* à l'instar des couvents dans cette muraille qui est en face de votre chevet. C'est par là qu'on nous passait les choses nécessaires à

votre traitement et à ma subsistance. C'est par là aussi que votre Catherine venait avec sa douce voix me demander vingt fois par jour de vos nouvelles. J'ai souvent entendu, monseigneur, ses sanglots, ses soupirs, ses larmes, quand je lui donnai peu d'espoir de conserver votre vie. Depuis quelques jours, j'ai joui de son allégresse, de son bonheur, car je lui avais annoncé votre guérison prochaine; mais prenez un peu de patience, monseigneur, votre femme ne peut tarder à venir, et si vous ne pouvez la voir, vous pourrez du moins lui parler.

— Oh! Jehan! vous me comblez de bonheur! fit Ombert.

— Maintenant, reprit le bohémien, qui s'était assis sans façon sur le pied du lit du baron, maintenant que votre cœur est rassuré sur l'amour et sur l'attachement que vous porte votre Catherine, parlons un peu de vos autres affaires. Votre expédition n'a pas été heureuse, vous le savez de reste; or donc, ce serait folie de retourner en France, où des persécutions vous attendraient peut-être encore. Le duc de Bourgogne, je le sais, vous a fait de belles promesses; mais, en supposant qu'il en ait l'intention, pourra-t-il les tenir? J'en doute; son pouvoir ne durera pas, et la mort méritée du duc d'Orléans ranimera les brandons de la guerre civile et favorisera la guerre étrangère. Jean sans Peur pourrait peut-être un jour subir le même sort que son rival. Mais ne cherchons pas à deviner l'avenir, arrêtons-nous au présent. Votre retour en France serait donc sans utilité pour vous et même dangereux pour les vôtres. Choisissez un asile sous le ciel pur de cette noble Italie. Retirez-vous, par exemple, en Sicile; un roi débonnaire y règne, vous y serez heureux, et vous y coulerez auprès de votre Catherine des jours exempts d'orages. Je me résume, seigneur de La Roche-Corbon, vous avez une vaillante épée, un nom illustre, de l'or, une femme belle,

vous êtes encore jeune, vous êtes brave, vous avez fait sous le patronage du duc de Bourgogne l'apprentissage d'un homme politique, et vous pouvez aller loin en Sicile comme en France.

— Et la patrie? s'écria le baron.

— Et la liberté? répondit le Réchin, la comptez-vous donc pour peu de chose, et l'une n'est-elle pas préférable à l'autre?

— Mais, interrompit Ombert, vos raisons, comme toujours, maître Jehan, sont spécieuses. J'ai une épée, c'est vrai, qui fait ma gloire; j'ai une femme, c'est encore vrai, qui fait mon amour; mais où voyez-vous, je vous prie, que j'ai de l'or; de celui que vous m'avez prêté jadis il ne m'en reste guère, si toutefois il en reste, et les moines de l'abbaye de Marmoutiers se sont probablement mis en mesure de neutraliser pour longtemps les redevances de mes vassaux de La Roche-Corbon.

— Votre réponse résulte de votre ignorance des événements, repartit le Réchin, et il s'est passé depuis six semaines bien des choses dont il faut vous instruire. Apprenez donc que le sire de Savoisy a acheté, quelques jours après la mort du duc d'Orléans, et selon les instructions de ce prince, le vaste domaine de votre beau-père, pour créer l'apanage d'un bâtard chéri du régent, le jeune comte de Dunois. Le seigneur de La Bourdaisière a reçu en bons et beaux écus et agnelets d'or le prix de la vente, et il s'est empressé, muni de ce trésor, d'arriver auprès de sa fille. Il est ici, et vous le verrez bientôt, et vous n'aurez pas grand-peine, je pense, à décider ce digne gentilhomme à s'établir en Sicile; car, si je ne me trompe, le vin des environs de Syracuse n'est pas inférieur à celui qu'on récolte sur les coteaux de la Touraine.

— Allons, dit Ombert, nous verrons cela. Mais les moines confiés à ma garde, que sont-ils devenus?

— Ils sont maintenant, répondit Jehan, dans les chaudières de Satan, où ils ont envoyé tant d'autres. Votre chute a été le signal de leur mort; le sous-prieur a succombé en sage, le Frère Luce en lâche. Il aurait, pour racheter ses jours, renié sa foi devant Dieu; mais on n'a pas accepté le marché, et les écorcheurs l'ont expédié promptement. Vous êtes vengé, monseigneur, et ce qu'il y a de plus beau en cette occurrence, c'est que vous avez tout fait pour ne l'être pas. Aussi, cette loyale et courageuse conduite doit apaiser les craintes de votre conscience, si toutefois elle en a sur l'excommunication que les moines de Marmoutiers ont fulminée contre vous. Il est d'ailleurs des accommodements avec le Ciel, et surtout avec l'Eglise, et si vous y tenez absolument, le pape de Rome ou celui d'Avignon pourra bien vous absoudre moyennant quelque argent.

— Païen! fit Ombert.

— Pour en finir sur ce chapitre, reprit le Réchin, je vous dirai que si vous avez perdu, dans la bataille, votre très honorable écuyer Bertram, l'ancien écorcheur, j'ai su... je veux dire on a su sauver de la bagarre votre fidèle coursier...

— Ma *Gibby*! s'exclama le baron. Maître Jehan, ajouta Ombert en branlant la tête, vous m'avez tout l'air d'avoir sauvé deux fois ma *Gibby* des griffes des écorcheurs et des brigands.

— Permettez-moi de ne point répondre à cette question, monseigneur, interrompit le Réchin. Il est des services que l'on doit recevoir comme la rosée du ciel, sans s'inquiéter d'où ils viennent.

— Ne prenez pas en mauvaise part ma réflexion, Jehan, reprit Ombert, je vous ai trop d'obligations pour chercher à pénétrer malgré vous les mystères qui enveloppent votre existence. Et à ce propos, Jehan, je n'oublie

pas que vous m'avez prêté sur ma seule parole mille ducats; il faut que sur l'argent qu'a reçu mon beau-père je vous le rende, Jehan, cela est de toute justice.

— Les mille ducats me sont rentrés, et votre seigneurie aurait tort de s'en inquiéter davantage; le duc de Bourgogne m'avait donné une délégation pour les toucher sur les annates que dom Guidom et dom Luce emportaient à Rome.

— Mais, fit Ombert, qui commençait à suivre le fil ténébreux de toutes ces aventures, Mgr de Bourgogne avait-il aussi donné une délégation sur la vie de l'homme qu'il avait chargé de les défendre?

— Cela peut être, dit le Réchin, mais on y a mis bon ordre. Quoi qu'il en soit, apprenez encore que, tandis qu'on éloignait sous un prétexte brillant le sous-prieur dom Guidon de l'abbaye de Marmoutiers, l'abbé Hélias mourait, et que le cordelier Jean Petit, âme damnée de Mgr de Bourgogne, était élu à sa place. Pour éviter un schisme dans l'abbaye où le sous-prieur comptait beaucoup de partisans, il ne devait pas reparaître. Or, monseigneur, il n'y a que les morts qui ne reviennent pas, c'est un axiome de politique et de bohémien.

— Ah! fit Ombert comme un homme que l'on conduit de surprise en surprise, et qui se trouve réduit à ne plus prononcer pour formuler son admiration que ces monosyllabes; ah!...

Puis, après une pause:

— C'en est fait, dit-il au Réchin, je me retire en Sicile, Jehan, si toutefois ma Catherine et mon beau-père y consentent.

— Demandez-leur donc, répondit le bohémien, car je les entends l'un et l'autre derrière le tour.

Et presque aussitôt une voix douce, pure et limpide

comme celle d'un archange se fit entendre; Ombert respirait à peine, il avait reconnu la voix de Catherine.

— Jehan, disait-elle, comment va ce matin mon cher Ombert?

Jehan ne répondit pas et pria par un geste le baron de garder le silence.

— Jehan! Jehan! Jehan! Ah! mon Dieu, continua-t-elle, en s'adressant à son père, serait-il arrivé quelque malheur! le mieux dont Jehan m'avait parlé ne se serait-il pas maintenu? Jehan! Jehan! Ah! si Ombert était plus mal, si...

Et elle se lamentait avec frenésie.

On entendit alors le sire de La Bourdaisière.

— Catherine, Catherine, disait-il avec sa grosse voix, il ne faut pas se désoler comme cela. Si Ombert était mieux hier, il n'y a pas de raison pour qu'il soit plus mal aujourd'hui.

C'était puissamment raisonné.

— D'ailleurs, Jehan est là, il cherche peut-être dans son grimoire, à l'heure qu'il est, une nouvelle théorie pour achever la guérison. On peut compter sur l'attachement de cet homme-là. Tranquillise-toi, Catherine, tranquillise-toi.

Mais Catherine ne se tranquillisait pas du tout, elle pleurait, elle gémissait, ses mains frêles et délicates frappaient rudement la muraille, et elle s'écriait en sanglotant:

— N'être séparée de mon Ombert que par l'épaisseur de quelques pierres, et ne pouvoir arriver jusqu'à lui! et il se meurt peut-être! et il me demande peut-être! O mon Dieu! que je suis malheureuse!

Et elle redoublait ses coups en pleurant et en appelant:

— Jehan! Jehan! Jehan!

Ombert ne voulut pas ou ne put pas se contenir plus longtemps.

— Catherine! ma Catherine! cria-t-il, tu m'aimes toujours, mes maux sont oubliés, ma félicité est de retour.

— Ombert! Ombert! c'est toi, cria de son coté Catherine. Est-ce bien toi? Ah! que ta voix me fait de bien!... que je suis heureuse!...

— Oui, ma Catherine! c'est bien moi, je suis guéri maintenant, bien guéri.

— O Dieu! dit Catherine, te voilà donc rendu à mes vœux et à mon amour, le Ciel n'a point été sourd à mes prières. Mais, dites-moi, mon père, ajouta-t-elle en s'adressant au vieillard, ne suis-je pas sous la fallacieuse influence d'un songe, d'une illusion?... Parlez-lui, mon père, afin que mes doutes se dissipent.

— Mon gendre, est-ce bien vous? dit messire de La Bourdaisière; êtes-vous enfin tout à fait rétabli?

— Oui, oui, mon père, c'est bien moi, en chair et en os, je vous jure, qui, appuyé en ce moment sur mon démon familier Jehan, envoie des baisers et des fleurs à travers la muraille à ma chère Catherine.

— A la bonne heure donc, dit messire de La Bourdaisière, en se rengorgeant comme s'il eût fait un exploit digne de Roland.

— Catherine, reprit Ombert, dans trois jours d'ici, me suivras-tu, Catherine... cette fois-ci?

Ce dernier mot était plus qu'un reproche, c'était un souvenir amer pour Catherine; il retentit jusqu'au fond de son âme, elle répondit cependant aussitôt:

— Partout, Ombert.

— Nous irons chercher un refuge en Sicile. Catherine, y consens-tu?

— Le pays que tu habiteras, mon Ombert, sera le mien, sera celui de mon père, qui ne veut plus nous quitter.

— C'est vrai, ajouta le sire de La Bourdaisière, j'ai mieux aimé abandonner la France que ma fille.

— Eh bien! Catherine, Jehan nous conduira, dans trois jours, avec sa troupe, jusqu'au plus prochain port de mer. Là nous nous embarquerons, et nous irons loin du monde oublier nos chagrins, nos malheurs, et fonder la félicité de l'avenir.

— O mon Ombert! quelle joie d'être pour jamais réunis!

— Dans trois jours je te verrai, Catherine, dans trois jours cette affreuse muraille sera renversée, et je pourrai voler dans tes bras.

— Je vais prendre, dès demain, congé de la noble et charitable duchesse d'Orléans, dit Catherine; dès demain Valentine de Milan sera instruite de ma résolution suprême... O cher Ombert! ces trois jours vont me sembler trois siècles.

— Il faut pourtant que ces trois siècles se passent, dit le Réchin, qui ne s'était point encore mêlé jusque-là de la conversation, mais il est urgent de se retirer, madame la baronne; songez que je suis responsable de Mgr votre époux, et si les émotions qu'il vient d'éprouver se prolongeaient, je ne pourrais, en conscience, répondre de rien.

Cet avis du Réchin hâta la retraite de Catherine, qui s'éloigna du tour après avoir renouvelé cent fois les adieux les plus tendres au seigneur de La Roche-Corbon.

— Oh! Jehan, dit alors Ombert, vous venez de bien avancer ma convalescence, je vous assure. La voix de ma Catherine a achevé de me raffermir le cœur.

— Votre Seigneurie est donc bien sûre de n'avoir point, par la suite, de fâcheux souvenirs? repartit le bohémien avec une intention marquée.

— Eh! mon ami, quelle femme n'a point eu dans sa vie une heure de faiblesse?

— Vous avez raison, monseigneur, et j'ajouterai: quel est l'homme qui n'a point commis, dans la sienne, deux infidélités au moins?

Jehan faisait ainsi allusion à la double intrigue que le seigneur de La Roche-Corbon avait filée, presque simultanément, avec la dame de Vic et la bohémienne Zéa.

Ombert rougit et baissa les yeux.

— Dans trois jours je serai heureux, fit-il comme pour absoudre sa conscience. Catherine sera sur mon cœur.

— Oui, monseigneur, interrompit le Réchin, mais vous ne la serrerez pas sur votre cœur dans ces domaines et appartements de Valentine de Milan. Votre qualité d'excommunié vous fait d'abord une loi de vous éloigner d'ici au plus tôt, pour épargner la susceptibilité religieuse de la duchesse d'Orléans; puis ensuite Catherine retrouvera son époux; mais qui rendra le sien à Valentine? Il faut épargner l'image du bonheur aux infortunés, et il faut prendre pitié d'un amour qui n'a plus d'autre horizon qu'un sépulcre.

— Vous avez raison, maître Jehan, répondit Ombert, stupéfait de trouver dans le bohémien une si forte dose de sensibilité, et j'avoue que si j'ai parfois été surpris de vos syllogismes crochus, de vos apophtegmes borgnes et de vos déductions apocalyptiques, je le suis encore plus aujourd'hui de rencontrer chez vous une délicatesse et un tact de sentiments que j'étais loin d'y supposer.

— Grand merci, monseigneur, répliqua le Réchin en poussant un grand éclat de rire, mais quand vous fouillerez la terre dans votre jardin de Sicile, si par fortune vous rencontrez un vase grossier, mal façonné, ébréché par l'usage et par le temps, gardez-vous bien de le dédaigner et de le rejeter avec mépris; ces vases, monseigneur, contiennent ordinairement de l'or ou des vins généreux, c'est-à-dire les deux choses dont les hommes ont le plus besoin au monde.

Pendant les trois jours d'attente, Catherine était venue régulièrement s'entretenir avec son époux, et ne se lassait point de lui peindre sa joie et ses projets pour l'avenir. Enfin le délai que Jehan le Réchin avait indiqué comme nécessaire à l'affermissement de la santé d'Ombert expira, et on rendit la liberté à l'excommunié et au prétendu médecin arabe. Le sire de La Bourdaisière fut chargé, tant au nom de sa fille qu'en celui d'Ombert, de porter à Valentine de Milan l'expression de leur gratitude et de leur reconnaissance. Le bon vieillard s'acquitta tant bien que mal de son ambassade, et rejoignit à quelques lieues de Trieste sa fille et son gendre, que le Réchin venait enfin de réunir.

Ils arrivèrent tous ensemble dans la petite ville de Trieste, dont le port ne s'était pas encore enrichi des dépouilles de la superbe Venise. Un navire aux blanches voiles, à la proue sculptée, à l'allure coquette et pimpante, était prêt à recevoir le seigneur de La Roche-Corbon, sa femme, son beau-père, leurs serviteurs, leurs chevaux et leurs richesses.

Le Réchin prit congé d'eux sur le rivage, près de la barque qui devait les conduire au vaisseau.

— Monseigneur de La Roche-Corbon, dit-il à Ombert en terminant ses adieux, nous partons pour la Hongrie, où nous allons rejoindre des frères, dont nous sommes séparés depuis longtemps. Je ne sais si nous reviendrons en Italie et en France, où il n'y a plus rien à faire, depuis que tout le monde se mêle de piller; mais, quel que soit le pays que Jehan le Réchin parcourra, vous pouvez compter sur lui. Si son bras, si sa tête peuvent vous servir, appelez-moi, je viendrai, serait-ce au-delà des mers et par-delà les précipices de l'Atlas et du Caucase. Vous savez, ajouta-t-il à voix basse, que j'ai des yeux et des oreilles partout, et que dans les palais comme dans les places publiques, dans

les montagnes comme dans les forêts, le démon familier de la Bohême se rencontre à chaque pas.

Ombert, que le malheur et l'expérience avaient rendu presque philosophe, embrassa Jehan, et Catherine lui tendit la main en signe d'adieu; le bohémien mit un genou en terre, ôta sa toque, et la lui baisa.

Ils entrèrent tous dans la barque, et Jehan, resté sur le rivage, ne cessa le langage des gestes que lorsqu'il les vit aborder le vaisseau.

Ombert et Catherine avaient à peine mis le pied sur le tillac, que *Flint*, le brave chien de La Roche-Corbon, s'élança sur eux en aboyant et en faisant mille contorsions joyeuses.

Un jeune homme vêtu à la mode des pêcheurs siciliens vint se placer presque aussitôt entre eux. Ils le regardèrent à la fois et reconnurent Zéa.

— Je vous aurais vainement attendu dans la Gorge-aux-Loups, dit-elle à Ombert; j'ai, je crois, bien fait de vous ramener *Flint*, reprenez-le et pensez quelquefois à la forêt de Fontainebleau.

— Toujours, fit Ombert.

Puis se retournant vers Catherine:

— Madame, lui dit-elle, il y a dans la vie des jours d'absinthe et de miel: dans quelle catégorie rangerez-vous la journée que vous avez passée avec le page du comte Adhémar?

— Dans celle de miel, murmura Catherine en rougissant beaucoup et abandonnant sa main moite d'émotion à Zéa.

— Ores donc, adieu, ma belle. Adieu, mon Ombert, dit la brune jeune fille, l'hirondelle ne reste pas dans le nid du rossignol, elle vole et le laisse chanter. Adieu encore une fois; conservez *Flint*, il porte à son cou le mot magique qui enchaîne le bonheur.

Et avant qu'Ombert et Catherine eussent eu le temps de lui répondre, Zéa s'était précipitée dans les flots. Elle disparut un moment, mais bientôt on la vit gagner avec rapidité le courant et aborder le rivage où Jehan le Réchin et ses compagnons l'attendaient.

Par un mouvement spontané de curiosité, Ombert et Catherine regardèrent au cou de *Flint*. Il portait un collier d'argent incrusté de corail et où on avait tracé en grosses lettres sur le métal ce mot: « Fidélité! » Catherine et Ombert se regardèrent quelque temps sans proférer une parole.

Cependant la baronne dit à son mari:

— Ombert, ce chien est un emblème, cette devise une leçon que Zéa nous a laissés.

— Oui, ma Catherine, répondit Ombert en étreignant amoureusement sa femme; mais en avions-nous besoin désormais?

— Eh! eh! Ombert, pourquoi pas? la constance des hommes est si fragile!

— La fidélité des femmes est si frêle!

— Et le gant rose?

— Et la bible de Frère Luce?

Ils étaient but à but.

Le vaisseau cingla alors à pleines voiles vers les côtes de la Sicile, et *Flint* joyeux vint se coucher entre l'excommunié et Catherine.

CONCLUSUM

Il se trouve des lecteurs exigeants qui veulent à toute force connaître le sort des personnages d'un roman qui a eu le bonheur de les intéresser. Si notre ouvrage est du nombre de ces élus (ce dont nous n'avons pas l'intention de nous flatter), c'est un devoir pour nous d'indiquer sommairement ce que devinrent nos héros.

Le seigneur de La Roche-Corbon métamorphosa une partie de l'or apporté par le sire de La Bourdaisière, en marbre, en bois, en prairies et en pré, c'est-à-dire qu'il acheta dans les environs d'Agrigente et non loin des ruines de Syracuse un magnifique domaine qu'un seigneur sicilien était obligé de vendre pour complaire à ses créanciers juifs et maures. Ce château, d'architecture lombarde et byzantine, ne valait certainement pas, aux yeux des seigneurs de Roche-Corbon et de La Bourdaisière, les manoirs qu'ils avaient laissés en Touraine (car le soleil de la patrie prête à toutes choses un charme qu'on ne rencontre nulle part); mais, à tout prendre et à tout pondérer, une seule des tourelles du château de Minutolo valait les sept donjons, les quatorze clochers et les soixante poternes gothiques des glorieuses tours de La Bourdaisière et de Roche-Corbon.

Le nouveau domaine d'Ombert était borné au nord par les admirables ruines du temple de Ségeste, au sud par les

colonnes éparses du temple de Castor et de Vénus génitrice. Du haut des galeries et des terrasses qui régnaient autour de leur château, Ombert pouvait contempler cette joyeuse mer de Sicile, dont les flots transparents semblent n'être faits que pour réfléchir les grappes dorées de ses vignobles, les chapeaux de fleurs de ses nautoniers, les étendards pacifiques de ses splendides galères.

L'âme active du jeune gentilhomme français se trouvait ainsi partagée entre les magnificences d'une gloire antique et les félicités d'un bonheur présent.

Sa belle Catherine lui donna, dans cette nouvelle patrie, les preuves d'un amour chaste et ardent: le voisinage du temple de Vénus génitrice lui porta bonheur, elle rendit Ombert onze fois père dans un espace de huit années. Cette nombreuse postérité ne diminua pas l'opulence de la famille. Comme Jehan le Réchin l'avait prédit, Ombert fut accueilli avec empressement à la Cour de Palerme, ses services furent acceptés: on confia à sa vaillance et à ses lumières des affaires de haute importance, et le succès qu'il y obtint lui valut de nobles récompenses et une grande popularité.

Quant au sire de La Bourdaisière, il s'accoutuma parfaitement au climat de Sicile, et on le trouva un jour méditant comme Archimède entre deux amphores, l'une pleine de vin de Calabre, l'autre pleine de vin de Sicile. Ses méditations étaient si profondes que la mort vint, comme autrefois le soldat romain, et qu'elle le frappa sans qu'il s'en aperçût.

Il ne paraît pas qu'Ombert se soit fait affranchir de l'excommunication lancée contre lui par les moines de Marmoutiers. Cependant il est prouvé par des pièces authentiques qu'il se rendit plusieurs fois à Rome pour différents motifs, et que les divers papes qui se suivirent le traitèrent avec une grande faveur. Il reçut peut-être,

dans une de ces conférences papales, une absolution *in articulo mortis*.

Ce qu'il y a de certain, c'est qu'en 1674, lors de l'expédition du duc de Vivonne en Sicile, la noblesse sicilienne comptait encore au nombre de ses gentilshommes les plus braves et les plus distingués le comte Rocca Corboni. Or, sans encourir le blâme des étymologistes et des philologues, on peut penser avec quelque raison que ce comte Rocca Corboni n'était autre que le descendant du baron excommunié.

Ombert n'entendit plus parler de Jehan le Réchin. Les troubles survenus en Bohême par l'hérésie de Jean Huss, vers 1415, et qui dégénérèrent en guerre cruelle et acharnée, employèrent probablement les loisirs de l'ancien monarque de la Gorge-aux-Loups.

Quant à Zéa, un moine du Carmel, qui parut en Sicile vers 1520, prétendit l'avoir vue brûler en grande cérémonie devant la cathédrale de Cologne. Cette brune et courageuse fille, maltraitée par l'amour, résolut d'amortir les ennuis de son cœur, et Thalestris, iconoclaste, se mit à la tête d'une troupe qui ravagea les palais, les châteaux, les églises, et qui détruisit en trois ans, dans vingt contrées, plus de chefs-d'œuvre que la main des hommes n'avait pu en former en quatorze siècles.

Zéa fut prise et paya de sa vie la nouvelle édition qu'elle venait de donner de la folie d'Erostrate et de Léon l'Isaurien.

Elle chanta en montant sur le bûcher, et prononça en souriant le nom d'Ombert et de Catherine, noms que les spectateurs qui entouraient l'échafaud prirent pour des noms de démons et de génies malfaisants.

La bande de Zéa se dispersa, mais sans se dissoudre. Elle existe encore aujourd'hui: on appelle, comme dans le XVe siècle, la collection des hommes qui en font partie, la Bande noire.

Appendice

La seconde version des romans de jeunesse, celle qui parut chez Souverain de 1836 à 1840 sous le titre de: *Œuvres complètes d'Horace de Saint-Aubin*, fut reproduite à la suite des *Œuvres illustrées* de Balzac, publiées par Marescq et Cie à partir de 1851. Nous avons suivi le texte de cette édition, à laquelle nous avons également emprunté un certain nombre d'illustrations. Outre maintes licences dans le découpage des alinéas, cette version présente quelques anomalies que nous croyons devoir corriger après vérification sur le texte Souverain. Voici dans l'ordre les quelques compléments à lui apporter.

Tome XXXI: *L'Israélite*. Au chapitre III, page 61, après les mots: « poursuivit sa route », l'édition Souverain donne la note suivante:

> Les lacunes que l'on rencontrera quelquefois, sont dans le manuscrit des RP Camaldules. (Note de l'éditeur.)

Au chapitre XVII, page 232, après le mot: « maulubec », cette note, dans Souverain:

> Le *maulubec* (mal au bec) était une maladie qui régna quelque temps en Provence et en Languedoc. On présume que ce pouvait être une lèpre particulière au palais.

Les deux sous-titres du chapitre XXV: *Fin contre Fin* et *Double Catastrophe* sont, dans Souverain, les titres de deux chapitres séparés, le second commençant aux mots: « Le Mécréant surveillait », etc. (p. 339).

Dans la *Conclusion*, page 399, après les mots: « chevalier noir », Souverain ajoute cette note:

> Je crois qu'il est fort inutile, en ce moment, d'expliquer, selon l'usage des romanciers, les secrets du comte Gaston, pour avoir pu se trouver sur la rocaille en sortant du château de Casin-Grandes, etc. Ceux qui voudront se convaincre qu'il n'y a aucune impossibilité dans l'entreprise du méfiant comte de Provence peuvent relire les passages qui leur paraîtront les plus merveilleux sous ce rapport, et leurs doutes seront levés.
>
> Au surplus, cette aventure, toute romanesque qu'elle semblera, a un fait historique pour appui; on peut consulter à cet égard le XXXVII[e] volume, marqué J. J., des manuscrits de la bibliothèque de Marseille. Ils y ont été déposés par M. le marquis de Stoubière. (Note de l'éditeur.)

Tome XXXII: *Le Vicaire des Ardennes*. Au chapitre XXI, page 270, après les mots: « les armes à la main », on trouve cette note, dans Souverain:

> Le fait est historique. (Note de l'éditeur.)

Au chapitre XXII, page 284, après les mots: « de leurs ennemis », cette note, dans Souverain:

> Lorsqu'un sauvage veut faire périr un de ses ennemis, il se trouve avec lui à un festin, après une longue chasse: il se place immédiatement au-dessus de celui qu'il veut empoisonner; et, lorsqu'à la fin du repas, la grande coupe où chacun boit passe de main en main, le sauvage y boit, son ennemi l'imite et tombe mort sans que celui qui se venge soit atteint en rien.
>
> Voici comment: Les Américains font sécher cette liqueur, et lorsqu'elle ne laisse plus qu'un résidu

> compact, ils la mettent en poudre et ils remplissent leur ongle de cette poudre mortelle (ils la nomment *peygu*); lorsque la coupe arrive, ils boivent; mais ils lâchent, après avoir bu, la poudre contenue entre leur ongle et la chair de leur doigt. Personne ne peut se soustraire à leur vengeance: celle-ci est la plus voilée. (Tiré du *Voyage de Sambuco*.) (Note de l'éditeur.)

Dans Souverain, le chapitre XXXI et dernier commence un alinéa plus bas, aux mots: « Au bout de quelques jours », etc. (Page 384.)

Tome XXXIII: *Le Sorcier*. Au chapitre XI, page 135, après les mots: « qu'elle lui a donnée », Souverain ajoute la note suivante:

> Les amours de Butmel et de Marguerite Lagradna forment, dans le manuscrit du général, une histoire qu'il a racontée avec trop de simplicité et de naturel pour que nous n'ayons pas eu soin de la recueillir, en la dégageant de cette relation au milieu de laquelle elle se trouve disséminée. Ici cette aventure, dont nous avons retranché précédemment les détails, nuirait évidemment au sujet de cette narration. Nous n'avons donc laissé que les circonstances indispensables au lecteur pour connaître la vie de la sage-femme, puisque Lagradna joue un rôle dans les mémoires du général; mais, nous le répétons, on a rejeté toute l'histoire de la sage-femme dans un seul ouvrage.

Même chapitre, page 140, après les mots: « plus d'une fois », cette note, dans Souverain:

> Ces aventures ont été recueillies et seront publiées sous le titre de *Mémoires du Collège des Brahmines du mont Coranel*.

Au chapitre XVII, page 193, après les mots: « le jeune homme de la veille », il y a la note suivante, dans Souverain:

On sent que nous n'entrerons désormais dans aucun détail sur les faits d'armes de Béringheld; nous n'avons raconté cette circonstance de la bataille de Rivoli que parce qu'elle fut son début.

Nous passerons rapidement sur les événements qui se sont succédé dans l'espace de quinze années, pendant lesquelles nos armées ont parcouru l'Europe: nous allons en extraire les faits qui concernent cette histoire, en priant le lecteur de se reporter par la pensée aux divers théâtres où ils se passeront. (Note de l'éditeur.)

Au chapitre XXIV, page 264, après les mots: « qui semble appartenir au rêve », on lit cette note, dans Souverain:

> Le général de Béringheld, lorsque Marianine lui raconta les diverses magies de cette nuit singulière, a fait une note qui prouve que, lorsqu'il l'écrivait, il avait acquis tous les pouvoirs déployés par le vieillard, et il a consigné l'aveu qu'ils sont l'apanage d'une science qui a été connue des Anciens. (Note de l'éditeur.)

La *Note du premier éditeur*, page 327, est signée « Horace Saint-Aubin » (et non pas: *de* Saint-Aubin) dans Souverain.

Tome XXXV: *Argow le Pirate*. Au chapitre VI, page 81, après les mots: « leur ami, le préfet de Valence », cette note, dans Souverain:

> Nous avons changé les noms, les lieux et les véritables circonstances, ainsi que nous l'avions annoncé. (Note de l'éditeur.)

Au chapitre VIII, page 104, après les mots: « Tu le veux, dit Vernyct, soit », cette note, dans Souverain:

> Vernyct, dans *Le Vicaire des Ardennes*, était le premier lieutenant et l'ami intime d'Argow Maxendi, pirate, auteur de plusieurs crimes, tels que l'assassinat de M. de Saint-André et de sa fille Mélanie. (Note de l'éditeur.)

Même chapitre, page 105, après les mots: « D'ailleurs, Badger », cette note, dans Souverain:

> M. Badger, dans *Le Vicaire des Ardennes*, était un banquier dont la fortune venait principalement des bienfaits d'Argow, et qui ignorait les antécédents de la vie de son bienfaiteur.

Au chapitre IX, page 110, après le mot: « Argow [ne tarda pas d'une minute] », cette note, dans Souverain:

> Quoique ce personnage se soit fait appeler marquis de Durantal, nous l'appellerons tantôt Argow et Maxendi, tantôt Jacques et M. de Durantal.

Au chapitre XI, page 142, après les mots: « une jeune fille mourante ne lui avait arraché », cette note, dans Souverain:

> Mélanie de Saint-André, dans *Le Vicaire des Ardennes*.

Au chapitre XVI, page 180, après les mots: « l'on doit reconnaître Marguerite », cette note, dans Souverain:

> Dans *Le Vicaire des Ardennes*, Marguerite est la servante d'un curé septuagénaire qui a la manie de citer des proverbes. Dans ce roman, elle est peinte comme une femme curieuse et bavarde, et elle a manqué plusieurs fois épouser le maître d'école dont il va être question dans la note suivante.

Même chapitre, page 180, après les mots: « De Secq ressemble bien à Lesecq », cette note, dans Souverain:

> Marcus-Tullius Lesecq est, dans *Le Vicaire des Ardennes*, le maître d'école du village d'Aulnay-le-Vicomte, ironique, méchant envers ses supérieurs, quoique rampant devant eux, fanfaron et souple à la fois, pauvre et attendant tout le monde, insouciant, mais aimant à brouiller tout le monde. Il arriva qu'Argow fut pris à Aulnay et reconnu comme pirate, et, dans cette occurrence, Lesecq fut chargé de veiller

sur le prisonnier, qui obtint sa délivrance au prix de cent mille francs. Il est nécessaire de faire connaître ces circonstances, parce que la suite du *Vicaire des Ardennes* peut ne pas engager tout le monde à lire ce premier roman.

Tome XXXVI: *Jane la Pâle*. Au chapitre premier, page 28, après les mots: « il la *battit à vrai* », cette note, dans Souverain:

Terme de trictrac.

Au chapitre X, page 165, après les mots: « Chlora ou Chlore », cette note, dans Souverain:

Chlore signifie *blanche*. Ce mot vient de χλωρος, adjectif grec. Constance, empereur romain, a porté ce surnom à cause de sa pâleur.

Même chapitre, page 187, après les mots: « trente mille livres sterling de rentes », cette note, dans Souverain:

Près de huit cent mille francs, argent de France.

Au chapitre XVI, page 298, après les mots: « chèrement payé », cette note, dans Souverain:

Thomas Moore: *Les Amours des Anges*, traduction de Mme Belloc.

Même chapitre, page 298, après les mots: « tant de bonheur », dans Souverain, même note que ci-dessus.

Tome XXXVII: *L'Excommunié*. Au chapitre XX, page 282, après les mots: « Jehan le Réchin », Souverain donne cette note alexandrine:

Nous prions la lectrice et le lecteur bénin,
d'excuser un caprice d'Horace Saint-Aubin.

Au chapitre XXIV, page 343, après les mots: « où la guérison est assurée », cette note, dans Souverain:

Dans les XIIe, XIIIe, XIVe siècles, les médecins arabes, au moyen de drogues qu'ils savaient composer, occasionnaient une léthargie plus ou moins longue, selon le degré des blessures. Le peu d'aliment que le malade prenait lui était administré sans qu'il s'en aperçût. Averrhoès, médecin arabe du XIIIe siècle, Avicenne, son prédécesseur, qui florissait au Xe, parlent de ce traitement. Jehan le connaissait, à ce qu'il paraît.

Imprimé en Suisse

TABLE DES MATIÈRES

TABLE GÉNÉRALE DES 37 VOLUMES DE LA « COMÉDIE HUMAINE » ET AUTRES ŒUVRES DE BALZAC

TABLE GÉNÉRALE

Cet ouvrage
réalisé d'après les maquettes
d'Eric Tschumi
est une production des Editions
Edito-Service S.A., Genève



Imprimé en Suisse